

Ce que nous avons dit de l'armée, il faut le dire aussi de l'administration, qui est en progrès sur tous les points. Pour mieux saisir par un exemple frappant, la différence entre autrefois et aujourd'hui, jetons un regard sur les moyens de communication: Les routes étaient si mauvaises au siècle dernier que, jusqu'en 1780, et plus tard encore, la Thour, dont la navigation est complètement abandonnée aujourd'hui, servait à transporter jusqu'à Weinfelden les marchandises qui venaient de Zurzach et d'ailleurs. Dans les campagnes, les routes n'étaient que des chemins creux; dans les villages, les tas de fumier empiétaient partout sur la voie publique.

La coutume et la loi obligeaient, il est vrai, les propriétaires à entretenir les routes le long de leurs propriétés; mais ils se bornaient à l'indispensable. C'était, dans ce bon temps des ornières, des boues, des cailloux, des montées escarpées, une entreprise autrement difficile et pénible d'aller visiter un ami à deux ou trois lieues, que de voyager aujourd'hui jusqu'au soir. Qui ne voulait pas aller à pied n'avait guère de choix qu'en-

tre le cheval et la litière, à moins que la neige n'eût égalisé les chemins. Le fruit, le vin, les blés, tout se transportait à dos de cheval.

Quel spectacle différent aujourd'hui! Un réseau de routes bien construites en général et bien entretenues s'étend sur le pays tout entier. Achievé en 1861, il offre un développement de 61  $\frac{3}{4}$  lieues suisses. Une voie ferrée, en outre, traverse la majeure partie du canton.

La Thurgovie nous apparaît donc comme un Etat florissant, bien que les traitements de ses premiers magistrats soient encore si peu considérables, que, en 1861, un conseiller d'Etat a préféré échanger sa position contre une place d'inspecteur de chemin de fer. Les 132 seigneuries et tribunaux qui se partageaient le pays avant 1797 ont fait place à un corps bien organisé, qui, sous bien des rapports, est au niveau des cantons les plus avancés de la Suisse. Puisse la Thurgovie avancer courageusement dans la voie du progrès! Sa position favorable, ses ressources abondantes et l'intelligence de ses habitants lui assurent un bel avenir.

## FRAUENFELD.

Nous trouvons ailleurs en Suisse une nature splendide, des montagnes majestueuses, de gracieuses campagnes aux aspects variés. Rien de semblable en Thurgovie. Dans la majeure partie du canton, tout semble disposé pour l'utile bien plus que pour l'agréable, et le paysan ne s'en plaint pas: la vue d'un champ aux lourds épis qui se balancent le réjouit mille fois plus que les sommets altiers élevant dans les airs leurs neiges éternelles. L'aspect de la contrée n'est pas sans charmes toutefois. On aime à voir, entre autres, ces collines qui portent à leur sommet des bois touffus, sur leurs flancs des vignobles, à leur pied de riches prairies et des champs couverts d'arbres fruitiers; çà et là un gracieux moulin se cache dans la verdure, au bord d'un frais ruisseau, qui arrose une végétation luxuriante. Ailleurs on découvre de vastes campagnes, à travers lesquelles la rivière déroule ses nombreux circuits, et que bornent de vertes collines ou le lac, dont le miroir brille dans le lointain. Souvent un arbre

aux rameaux étendus nous invite à nous reposer sous son ombre. Les abeilles bourdonnent autour de nous; le chant du coucou nous arrive du bois voisin; une douce rêverie s'empare de notre âme: nous revoyons l'image d'une jeune fille aux boucles brunes, ou plutôt encore de sa mère, dont les cheveux s'argentent sur les tempes et dont le regard profond respire une bienveillance, une bonté inépuisables.

A l'extrémité de la Thurgovie, près des frontières du canton de Zurich, la jolie petite ville de *Frauenfeld*, bâtie sur le penchant d'une colline, domine de sa position élevée la vallée qui s'étend à droite et à gauche à ses pieds. Parmi les bâtiments publics, il faut mentionner surtout le temple protestant et l'église catholique; l'Hôtel-de-ville où se réunissaient jadis les conseils patriciens; le nouvel arsenal et l'école cantonale. Mais le bâtiment qui attire le premier les regards et qui les retient le plus longtemps, c'est cette vieille tour, formée de grandes pierres brutes, et solidement assise sur un

haut rocher séculaire, dont la Mourg baigne le pied. Autour de cette tour de construction cyclopéenne, on a élevé, dans les temps modernes, des bâtiments plus légers. Quant à la tour, elle date du XI. siècle et, d'après Pupikofer, a été élevée en temps de guerre. Comme la ville a dans ses armoiries un lion et une femme, et que le comte de Kybourg en partageait la Seigneurie avec l'abbé de Reichenau, on en conclut qu'ils fortifièrent en commun la ville, pendant la longue guerre qui marqua le règne de l'empereur Henri VI. C'est alors que le lion de Kybourg se serait uni à la Madone de Reichenau dans les armoiries de la ville nouvellement fondée. La seule chose qui paraisse historiquement certaine, c'est que Frauenfeld fut fondée par le comte de Kybourg, mais sur un territoire appartenant à l'abbé de Reichenau.

Si les chroniques laissent dans leurs écrits des lacunes regrettables, souvent des traditions, plus vivantes que les chroniques, se chargent de les compléter. Frauenfeld a la sienne, que déjà Stumpf nous a rapportée, et qui est peinte sur les vitraux du château.

Le comte de Kybourg partit un jour pour la chasse, joyeux et entouré de tous ses gens. Sa fille chevauchait à ses côtés, sur une blanche haquenée. Un jeune page la suivait, portant à son poing le faucon de la jeune comtesse. On pénétra dans les profondeurs de la forêt au son des cors de chasse accompagné des aboiements joyeux de la meute. Bientôt le gibier parut; le comte s'élança sur ses traces avec ses compagnons, laissant sous la garde du page, sa fille, incapable de suivre le tourbillon de la chasse. Depuis longtemps les yeux du jeune homme avaient dit à la belle châtelaine ce qui remplissait son cœur, et celle-ci y avait répondu de la même manière. Ils étaient seuls, nul ne pouvait les entendre, nul ne pouvait les observer: ils échangèrent leur première parole d'amour, et bientôt la jeune fille

glissa de son cheval dans les bras de son bien-aimé. Leur rêve de bonheur fut bien court. Un cri terrible retentit à quelques pas, un cri de rage. Le comte de Kybourg avait tout entendu. Il accabla sa fille de malédictions et la quitta en déclarant qu'elle ne rentrerait plus au château. — Tourmentés de remords, ne sachant où porter leurs pas errants, les deux amants sortirent de la forêt et marchèrent longtemps au hasard, à travers champs et prairies. Arrivés sur un rocher à pic au pied duquel mugissait la rivière, ils entendirent dans le lointain un bruit de clochettes, et bientôt distinguèrent l'ancien ami de la maison, le digne abbé de Reichenau, qui s'avancait sur un cheval richement caparaçonné, au milieu d'une suite brillante. La jeune fille courut se jeter à ses pieds et lui confessa en pleurant et rougissant sa faute. Le prince de l'Eglise secoua sa tête vénérable, descendit de cheval, releva la pauvre désolée, lui dit de le suivre avec le page et se dirigea aussitôt du côté du château paternel. Quand ils y furent arrivés, il ordonna au jeune couple de l'attendre devant la poterne, et lui-même se rendit auprès du comte. Celui-ci était au désespoir de la perte de sa fille bien-aimée; l'abbé n'eut pas de peine à chasser, par ses douces paroles, ce qui restait de colère dans son cœur déchiré, et quand le vieux comte vit paraître devant lui les deux jeunes gens, si beaux et si tristes, il les accueillit avec affection. Il accorda sa fille au page, mais voulut que le fief qu'il leur accordait portât le nom de Frauenfeld (champ de la femme), en souvenir de la manière dont il avait choisi la sienne. Leur château fut bâti à la place où la jeune comtesse avait imploré le secours du prêtre compatissant, et l'écusson qui se détache sur la pierre rouge, au-dessus de la porte d'entrée, rappelle d'une manière frappante ces faits remarquables: on y voit le lion de Kybourg doucement enchaîné par la Madone de Reichenau.

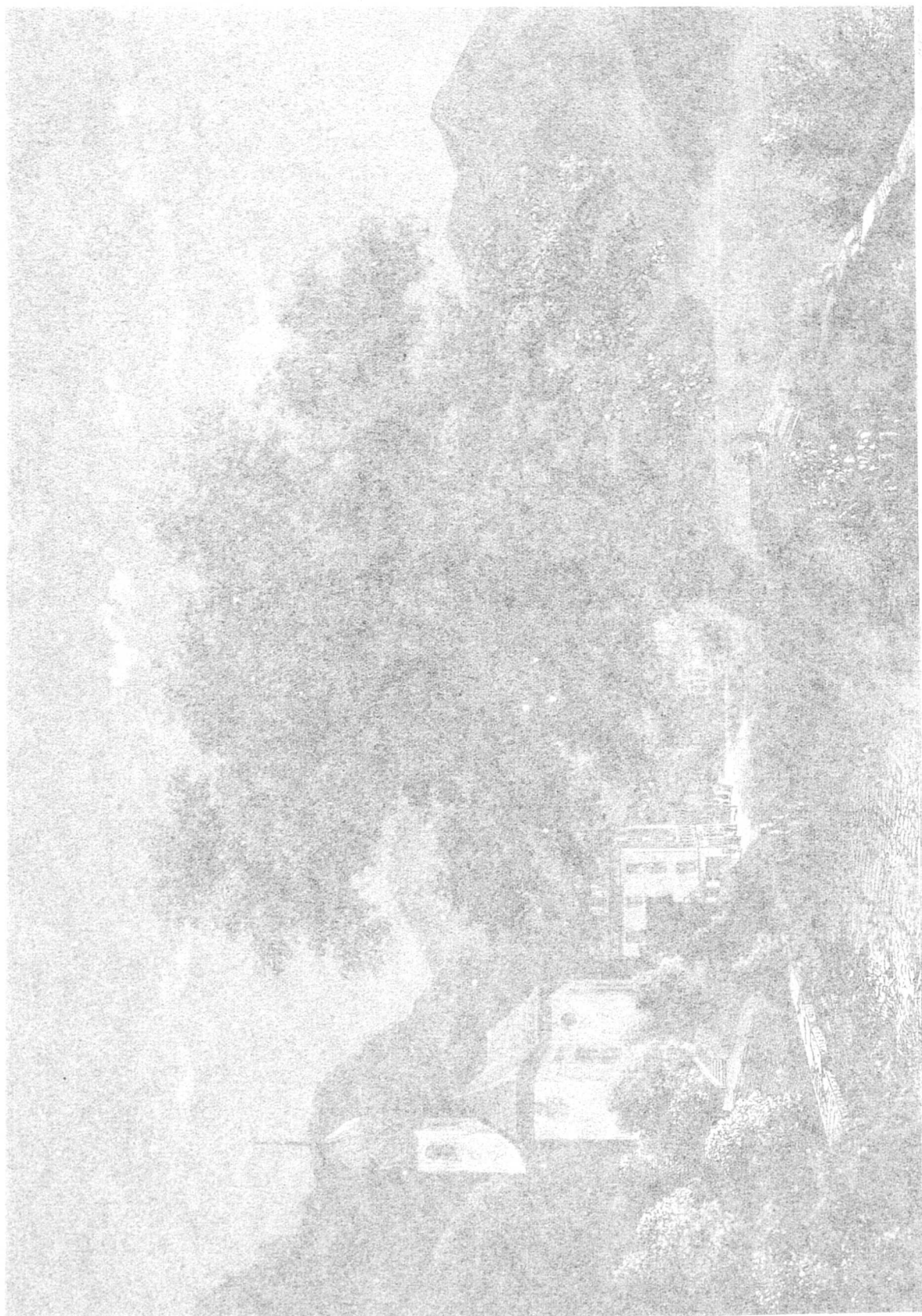
## CHATEAUX DE LA THURGOVIE.

Les vieux châteaux ne sont plus que décombres; Tout est changé dans les champs, dans la tour. Seule, là-bas, au pied des roches sombres, Comme autrefois roule et mugit la Thour.

Ils sont nombreux dans notre belle patrie, ces débris d'antiques manoirs, qui jadis s'élevaient si fiers au milieu des forêts, sur une colline au large horizon,

mais plus souvent encore sur un rocher en apparence inaccessible. L'histoire de ces demeures féodales offre de nombreux contrastes. La grâce, la foi naïve, l'héroïsme s'y mêlent à des scènes d'oppression et de pillage. Les pauvres serfs devaient trouver bien dur d'élever de leurs propres mains ces donjons destinés à rendre leur servitude plus rude et plus durable.





RECEIVED  
JAN 10 1964

haut rocher séculaire, dont la Mourg baïre s'élevait. Autour de cette tour de construction cyclopéenne, on avait élevé, dans les temps modernes, des habitations plus légères. Quant à la tour, elle date de l'époque où, d'après Pupikofer, a été élevée en 1172. Comme la ville a dans ses armoiries une tour et une femme, et que le comte de Kybourg possédait la Seigneurie avec l'abbé de Reichenau, on suppose qu'ils fortifièrent en commun. C'est alors que le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg. C'est alors que le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg.

Le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg. Le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg. Le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg.

Le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg. Le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg. Le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg. Le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg. Le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg.

glissa de son cheval dans les bras de son bien-aimé. Leur rêve de bonheur fut bien court. Un cri terrible retentit à quelques pas, un cri de rage. Le comte de Kybourg avait tout entendu. Il accabla sa fille de malédictions et la quitta en déclarant qu'elle ne rentrerait plus au château. — Tourmentés de remords, ne sachant où porter leurs pas errants, les deux amants sortirent de la forêt et marchèrent longtemps au hasard, à travers champs et prairies. Arrivés sur un rocher à pic au pied duquel saugissait la rivière, ils entendirent dans le lointain un bruit de clochettes, et bientôt distinguèrent l'ancêtre aïeul de la maison, le digne abbé de Reichenau, qui s'avançait sur un cheval richement caparaçonné, suivi d'une suite brillante. La jeune fille courut vers lui, et lui confessa en pleurant et sanglotant que le prince de l'Eglise saurait se faire entendre. L'abbé, sur un cheval, releva la main vers le ciel, et dit à voix basse au page et seigneur de Kybourg : « Mon fils, mon fils ! » Quand l'abbé eut dit ces mots, il se tourna vers le couple de l'attitude, et dit : « Mon fils, mon fils ! »

Le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg. Le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg. Le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg. Le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg. Le comte de Kybourg épousa la Madone de Reichenau, et qu'il fut nommé comte de Kybourg.

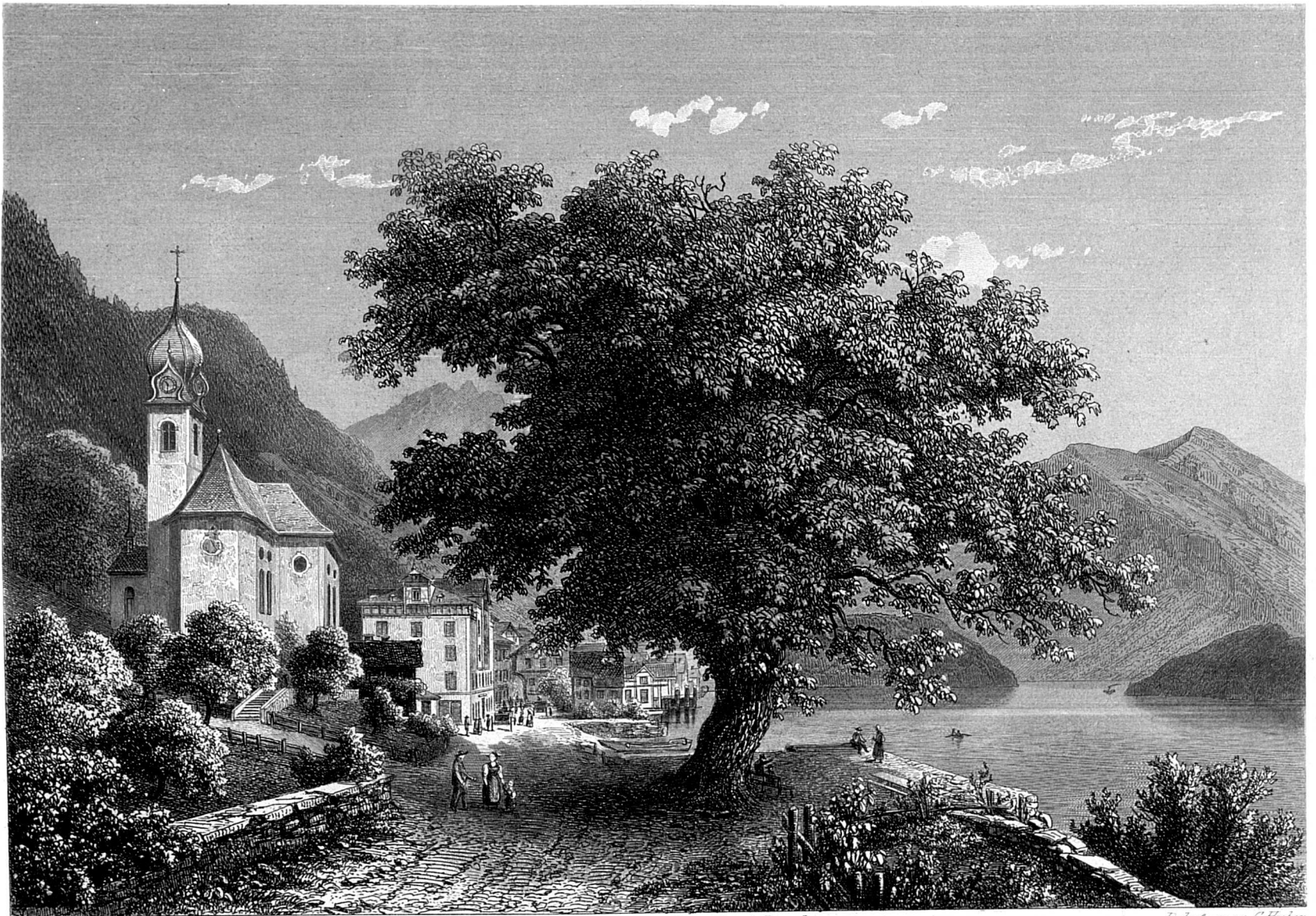
## FRAUENFELD

## FRAUENFELD

Il y a une tour de construction cyclopéenne, dont la Mourg baïre s'élevait. Autour de cette tour de construction cyclopéenne, on avait élevé, dans les temps modernes, des habitations plus légères.

Il y a une tour de construction cyclopéenne, dont la Mourg baïre s'élevait. Autour de cette tour de construction cyclopéenne, on avait élevé, dans les temps modernes, des habitations plus légères.

Il y a une tour de construction cyclopéenne, dont la Mourg baïre s'élevait. Autour de cette tour de construction cyclopéenne, on avait élevé, dans les temps modernes, des habitations plus légères. Il y a une tour de construction cyclopéenne, dont la Mourg baïre s'élevait. Autour de cette tour de construction cyclopéenne, on avait élevé, dans les temps modernes, des habitations plus légères.



*Druck u. Verlag v. Chr. Krust, Basel.*

*Del. d. so v. C. Huber.*

BEGGENRIED  
CT UNTERWALDEN





Quand ils n'étaient pas suffisamment fortifiés par la nature, on les entourait de fossés larges et profonds qu'on ne pouvait franchir qu'au moyen de ponts-levis abaissés depuis le château. Celui-ci consistait d'ordinaire en une vaste tour carrée, où demeurait le seigneur, et qu'en touraient divers bâtiments de dépendances, une chapelle, des logements pour les gens d'armes et les valets, des écuries etc., le tout enclos de fortes murailles.

La tour avait le plus souvent quatre étages. Le rez-de-chaussée n'avait pas de porte, et l'on ne pouvait y pénétrer que de l'intérieur de la tour ! il servait de cave et de cellier ; il s'y trouvait un puits, et le plus souvent, dans un coin, cet affreux cachot, étroit et profond, bien connu des auteurs de drames et de romans sous le nom d'*oubliettes*. On y descendait, au moyen de cordes, les malheureux dont on voulait s'assurer ou se défaire, et on ne leur donnait que la nourriture la plus chétive, quand on ne les faisait pas mourir de faim. — Le premier étage contenait une vaste cuisine, dont la porte, élevée d'ordinaire de quinze pieds au dessus de la cour, servait de porte d'entrée ; on l'atteignait au moyen d'un escalier de bois, qu'on pouvait retirer en cas de danger. La cuisine servait de demeure aux servantes, dont les lits étaient cachés dans de grandes armoires ménagées dans la muraille. — De la cuisine, un étroit escalier tournant conduisait dans la chambre réservée au seigneur et sa famille. Elle occupait l'espace entier de la tour et renfermait outre les lits nécessaires, un grand poêle aux larges degrés. Grâce à l'épaisseur extraordinaire des murs, les embrasures des fenêtres étaient assez grandes pour que les châtelaines pussent y travailler commodément. — L'étage supérieur contenait la salle de gala, ou «salle des chevaliers». Il s'y trouvait une immense cheminée ; dans les angles, des faisceaux d'armes, et, suspendus aux parois, des casques, des cuirasses, des boucliers. C'était dans cette salle, souvent ornée de vitraux de couleur, que les chevaliers avaient leurs banquets et leurs colossales orgies, pendant lesquelles un et parfois plusieurs valets restaient sur l'escalier, pour prévenir des chutes dangereuses. — Tout en haut, enfin, sur la plate-forme de la tour, se tenait un guet, qui observait attentivement la contrée, soit pour annoncer l'arrivée d'un ami, soit pour donner l'alarme, au moyen de son cor, si quelque ennemi s'approchait.

S'emparer d'un tel château n'était pas chose facile, avant l'invention de l'artillerie, quand la garnison était bien résolue à se défendre. Les principales armes étaient les arcs, les arbalètes, les béliers pour battre les murs, les balistes pour lancer de lourds moellons dans la place ; les assiégés, de leur côté, ajoutaient aux flèches et aux pierres de la chaux, de l'eau bouillante, des chausse-

trappes, des dards enflammés, etc. Souvent il n'y avait d'autre moyen de se rendre maître d'un château que d'affamer les défenseurs ou de saper les murailles. Le XV<sup>e</sup> siècle fut remarquable sous ce rapport : des centaines de demeures féodales furent réduites en cendres, et leurs ruines nous rappellent vivement des temps si différents des nôtres. Il arrivait souvent aussi que le vainqueur rasait le château dont il s'était emparé, et dont les pierres servaient plus tard à élever les paisibles demeures des serfs devenus hommes libres.

Aucune contrée de la Suisse ni de l'Allemagne ne possédait, sur un espace aussi restreint, autant de nobles et de seigneurs que la Thurgovie. Nous y trouvons les sires de Steinach, de Mamerzhofen, de Roggwyl, d'Arbon, de Hagenwyl, de Blidegg, d'EGge, de Schaigenwyl, de Singenberg, de Klingen, de Hohenzorn, de Ghoegg, de Heidelberg, d'Oettlishausen, de Burglen, de Mærstetten, d'Anwyl, de Güttingen, de Castel, de Tägerwyl, de Gottlieben, de Steinmar, de Klingenberg, de Salenstein, de Mamern, de Stammheim, de Bichelsee, de Landenberg, de Bussnang et beaucoup d'autres dont l'énumération serait fastidieuse. Notre dessinateur a reproduit quelques-uns de leurs châteaux, parmi lesquels celui de Gottlieben, qui a joué un rôle important dans l'histoire de notre patrie, et celui d'Arenenberg, auquel se rattachent de plus récents souvenirs.

Le château de *Gottlieben* fut construit par l'évêque Eberhard de Constance, qui occupa le siège épiscopal de l'an 1248 à l'an 1274, et il resta toujours propriété de l'évêché. Eberhard en jeta les fondements en 1251, et y transporta son siège, mécontent qu'il était de la ville de Constance. A une demi-lieue de cette ville, au bas de Tägermoos, où Jean Huss fut brûlé, à l'extrémité d'un très-beau bourg, où les deux hautes tours carrées, au toit pyramidal, se reflètent encore aujourd'hui dans les eaux, près de l'endroit où le Rhin se décharge dans le lac inférieur. Une vaste maison d'habitation, reliée aux tours par les deux ailes, s'avance dans le lac, qui baigne le mur d'enceinte.

Ce château acquit une triste célébrité par le séjour qu'y firent, en 1415 et 1416, Jean Huss et Jérôme de Prague. Ce dernier resta 240 jours dans un cachot humide, où ne pénétrait jamais un rayon de soleil, et d'où il ne sortit que pour être brûlé vif comme son ami. — Dans le courant du même siècle, le savant charoine Félix Hemmerlin (Malleolus) expia dans ces murs la liberté de sa pensée, avant d'être enseveli vivant dans les cachots du couvent des cordeliers de Lucerne.

Le château d'*Eppishausen*, pittoresquement situé au sommet d'une colline, d'où l'on jouit d'une vue charmante sur la vallée de l'Aach et les montagnes qui bor-



nent l'horizon, remonte probablement au XIV<sup>me</sup> siècle. Il appartient, depuis 1813, au baron de Lassberg, qui s'est acquis une si juste renommée par ses travaux sur l'ancienne littérature allemande.

Le château d'*Arenenberg*, ou *Arenaberg*, est d'une origine plus moderne. Il s'appelait précédemment *Nortenberg* et appartenait à la noble famille de *Salenstein*. Aujourd'hui il est entre les mains de l'ex-Impératrice des Français, Eugénie, qui a soin de l'entretenir et qui ne manque pas d'envoyer chaque année à sa commune de *Salenstein* de riches présents. Le château avait appartenu précédemment à la reine *Hortense*, mère de

l'empereur; elle y vécut jusqu'à sa mort et prit plaisir à l'embellir, l'enrichissant entre autres de nombreux souvenirs de Napoléon I<sup>er</sup>. On connaît les dons poétiques de cette princesse, à laquelle on doit la fameuse romance „Partant pour la Syrie“. Après l'exil d'un de ses fils en Amérique et la mort d'un autre en Italie, elle écrivait cette touchante strophe :

Elle ne vient pas sur ces bords  
Réclamer un riche partage;  
Des souvenirs sont ses trésors  
Et la gloire son héritage.

## CANTON DE ZURICH.

„O mon pays, ô ma patrie!  
„Je t'aime de toute mon âme.  
„Si on te flétrissait, toi, belle rose,  
„Tu parferais encore  
„Mon rivage désert.  
„Je jette loin de moi mon bateau  
„Couvert de poussière,  
„Pour prier Dieu, notre Seigneur,  
„De faire rayonner ses plus belles étoiles  
„Sur notre patrie terrestre.“

G. Keller, (Trad.)

Nous venons de parcourir les cantons qui forment la frontière nord-est de notre pays. Nous avons visité l'industriel et gai *Appenzellois*; admiré la belle vallée du *Rhin*, traversé les vignobles et les vastes champs de blé de la fertile *Thurgovie*. Nous entrons maintenant sur un nouveau territoire, qui est le trait d'union reliant les cantons extrêmes de la nouvelle Suisse aux cantons primitifs de la vieille *Helvétie* et semble avoir pour mission d'aider à la fusion et à l'unité de notre patrie: C'est le canton de *Zurich*.

Ce canton est remarquable entre tous par le haut point de développement, qu'il a atteint tout en conservant l'originalité qui lui est propre et la physionomie qui forme le fond du caractère national. Aucun autre n'a progressé d'une manière plus constante, soit intellectuellement, soit matériellement et n'a donné une plus grande impulsion aux sciences, aux arts et principalement à l'agriculture et à l'industrie. — Son sol est loin pourtant d'être un des plus fertiles de la Suisse. Mais, le labeur, l'activité et la persévérance des habitants ont suppléé à ce qui lui manque. Ils n'ont pas laissé un coin de terre sans lui demander un tribut et sans en obtenir une juste rémunération et de riches produits. Aujourd'hui, le canton presque entier ressemble à un immense jardin; les rives du lac surtout présentent aux regards un aspect ravissant de fertilité et de fraîcheur. Partout, sur les pentes des côtes couvertes de vignes, dans les frais vallons, au milieu des vergers et des champs plantureux, s'étagent ou se groupent de charmants villages. Ils sont si rapprochés, les maisons éparses si

nombreuses, que l'étranger qui parcourt cette riante et gracieuse contrée, ne peut souvent distinguer où finit un village et où l'autre commence. Cette suite non interrompue de blanches maisons, d'élégantes villas, de verdure, de jardins et de fleurs semble envelopper, comme une écharpe aux vives couleurs, les eaux bleues du lac.

Un recensement de 1854 constate, qu'à cette époque, 140,000 arpents étaient livrés à la culture des céréales et produisaient annuellement environ 390,000 sacs de froment, seigle, orge ou avoine et en outre, 400,000 sacs de pommes de terre. Malgré cette énorme production, le canton était encore tributaire, chaque année, des autres cantons ou de l'étranger, de 50,000 sacs de grain. Ce fait s'explique par le chiffre de la population, une des plus denses de l'Europe: 3558 habitants par lieue carrée.

Depuis quelques années, l'élevage du bétail, suivant les progrès de l'agriculture, a pris de grandes proportions et a réagi favorablement sur les prairies, qui, de 6030 arpents, se sont élevées à 7000.

Les Zurichois consacrent à la vigne des soins assidus, mais, malgré leurs efforts, leur travail parfois pénible, souvent ingrat, donne des résultats et des produits de valeurs très diverses. On sait que, sur les bords du lac, les vigneron visent avant tout à la quantité, tandis que ceux des vignobles qui s'étendent entre le Rhin et la Thour recherchent essentiellement la qualité. Aussi, les premiers n'offrent-ils à la consommation, sauf quelques exceptions, qu'un vin dur et acide objet de maintes railleries. Gottfried Keller lui-même, le poète Zurichois par excellence, qui aime son pays d'un cœur si chaud et qui le chante avec tant de charme et de verve, s'exprime ainsi en parlant du vin du lac: „D'ordinaire il est un peu dur, mais sa force rafraîchit le cœur. „Dur est aussi le pain et dure la vie pour l'homme qui „cultive cette terre brune. Vienne d'ailleurs une année „bien chaude et ce vin ne déparera pas nos fêtes.“ — Le poète, certainement, s'exprimerait différemment s'il avait à chanter les qualités du généreux Wartgütler, des meilleurs crus de Winterthour et de plusieurs autres encore qui ne sont pas indignes de sa lyre.

Pareil aux vins du canton de Zurich qui offrent au goût un mélange de douceur et d'âpreté, le caractère distinctif de ses habitants est un mélange de réserve et de rudesse. Comparativement aux vifs et spirituels St. Gallois et Appenzellois, le Zurichois paraît, au premier abord, un peu rude et froid, mais cet extérieur sévère recèle, malgré le côté positif de son esprit en ce qui touche au gain et aux affaires, un sentiment profond et sincère du grand et du beau. Aussi, le canton de

Zurich, avec son peuple intelligent et actif occupe-t-il dans notre pays, un rang élevé, quant à la vie publique, par les législateurs et les habiles hommes d'état qu'il a produits, par son initiative et l'impulsion, qu'il a donnée à notre organisation politique dans la période de 1830 à 1848, qui a eu pour résultat notre réforme fédérale. — Nous demanderons au lecteur la permission d'entrer dans quelques développements compatibles avec le cadre restreint de cet ouvrage, et d'esquisser un aperçu de cette phase si caractéristique de progrès et de perfectionnement politiques de notre belle patrie dont le résultat a été la création de la nouvelle constitution. Cette époque de notre histoire est d'une trop grande importance pour être passée sous silence.

Quand, au milieu de la grande commotion de 1848, dont la secousse ébranla la vieille Europe et réveilla les espérances de toutes les nationalités et de tous les partis; quand les esprits enflammés des peuples aspiraient, sous le choc de luttes terribles à de nouvelles ou à de meilleures destinées; que les constitutionnels, les républicains, les démocrates, les socialistes arboraient leur drapeau; il était donné à la Suisse de réaliser son rêve et d'atteindre son but en créant une nouvelle et solide organisation qui lui donnât, à l'intérieur, l'unité, la force et la prospérité et, au dehors, lui assurât l'indépendance.

— Pendant que dans les états Européens l'élan révolutionnaire était enrayé ou anéanti par la réaction victorieuse; que l'Italie, la Hongrie retombaient sous le joug; qu'aux réformes et à la liberté succédait l'oppression; la Suisse, marchant droit à son but, à la réalisation duquel les partis libéraux contribuaient de tous leurs efforts, et, sans se laisser troubler ou désunir par la diversité de leurs vues, saisit instinctivement ce moment favorable pour terminer le grand œuvre de la réforme politique à une heure où nul obstacle extérieur ne pouvait s'y opposer. Et enfin, lorsque la révolution fut complètement abattue; que les anciennes monarchies relevèrent l'édifice renversé avec quelques concessions ou modifications illusoires, le nouveau pacte fédéral était achevé et acclamé par le peuple Suisse: Un sang nouveau circulait dans ses artères, activait les pulsations de son cœur et animait d'une vie fraîche et nouvelle la vieille république Helvétique!

Ainsi, dans les sombres et vastes forêts qui servent de parure à nos Alpes, quand nos regards s'arrêtent avec admiration sur un de ces gigantesques sapins, dont la croissance a demandé des siècles et qui, jaillissant d'un sol stérile et pierreux, plonge ses racines dans les entrailles de la terre et les fentes des rochers et élance fièrement sa tige droite, forte, saine jusqu'à la moëlle, semblable à une colonne majestueuse, débris de temple,

qui a survécu aux nations éteintes; ainsi la liberté de l'Helvétie se présente à nos yeux dans la nouvelle constitution fédérale: Comme ce roi de nos forêts elle élève sa tête au-dessus de tous, étend, comme des bras robustes, ses bienfaisants rameaux sur toute la patrie et sert à la fois d'abri tutélaire et de ferme secours à ceux, qui s'abritent sous son ombre.

La confédération s'était si promptement raffermie que, vers ce temps, à un moment de danger, la nation entière se leva comme un seul homme, avec énergie et abandon de tous biens personnels pour défendre son unité. Et chaque tentative suivante d'ébranler le nouvel édifice prouva qu'il s'était de plus en plus consolidé. — Nous comprenons que cet état de choses remplisse de joie le cœur de chaque citoyen, mais il ne faudrait pas que la Suisse se laissât enivrer par un vain orgueil, car, ce perfectionnement à ses institutions a été chèrement acheté par une école douloureuse et sévère d'un demi siècle de malheurs et d'erreurs et dont le souvenir doit suffire pour réduire à une mesure modeste le mérite des heureux résultats de l'année 1848. — Si, dans cette année mémorable, on jette un regard sur l'état de l'Allemagne, on est frappé de la désunion des partis: Eh bien! reportons nous à l'époque qui a précédé notre rupture définitive avec le passé monarchique et aristocratique et nous reconnaitrons qu'en ce temps là, dans la soi-disant République Helvétique, régnait une confusion et une anarchie non moins grandes.

Nous connaissons tous l'histoire moderne de notre pays depuis 1798 avec ses nombreuses étapes et ses pertes de 1802, 1814 et 1839, années néfastes auxquelles nous avons heureusement à opposer celles de 1803, 1830 et 1847; nous savons par quelles luttes et sous quels chocs répétés son organisation politique s'est fortifiée et a atteint enfin cette perfection, dont la constitution fédérale est un brillant témoignage. — Si nous examinons les causes fondamentales qui guidaient la nation dans la voie où elle est entrée nous en reconnaitrons deux principales et qui démontrent clairement le résultat de son progrès politique intérieur: c'est, d'une part, le développement de *l'esprit de nationalité* et, de l'autre, *l'indépendance des communes*. — Nous allons essayer de le démontrer.

La Suisse aristocratique du 18<sup>me</sup> siècle, morcelée en un grand nombre de petits états gardant, avec une jalousie inquiète, leur souveraineté, sans posséder un lien puissant d'institutions communes, tomba en poussière au premier choc énergique qui la frappa du dehors. Elle était plongée dans la vieille routine des affaires courantes et maintenue dans cet état par l'administration molle et relâchée des cantons assujettis. Tous les efforts,

tendant à une réforme, échouaient par le manque d'entente, par les instructions, contradictoires ou diffuses, qu'on adressait à la diète fédérale et derrière lesquelles se retranchaient commodément les petits souverains, dont cette situation arrangeait les calculs et servait les intérêts. Il est vrai que les mots „patrie“ et „unité“ étaient quelquefois pompeusement prononcés par les organes officiels; mais il n'en résulta jamais un acte digne d'être mentionné. En vain, les bons et vrais patriotes, l'âme attristée de cet état de choses, désastreux pour la patrie, faisaient entendre des paroles d'exhortations ou de plaintes, leur voix sévère était sans écho et se perdait sous les portiques des salles de festin de la Suisse officielle. — La désunion était si profonde, l'énergie si éteinte, l'affaiblissement si grand, qu'en 1790, époque où, par suite des guerres de la révolution, le territoire se trouva gravement menacé, la Suisse put à peine trouver 1400 hommes, pour défendre les frontières les plus exposées! Triste, mais utile enseignement dont elle a su profiter quand on voit de nos jours que, dans un court espace de temps, une armée de plus de cent mille hommes, instruits et parfaitement équipés, peut être mise en campagne. Les convocations de 1849 et 1856 ont prouvé avec quel enthousiasme le peuple Suisse obéit aujourd'hui à la voix de la patrie. C'est donc avec raison que nous attribuons au développement du sentiment national le succès obtenu dans la révolution fédérale de 1847/1848, sentiment qui, malgré les obstacles et les réactions de la période Helvétique, s'est étendu et fortifié de plus en plus et a jeté de profondes racines.

Lorsque, dans les orages politiques, soulevés par la révolution de juillet, le parti de l'aristocratie moderne fut, après une faible résistance, renversé du pouvoir; que de nouveaux organes légaux devinrent les interprètes de la pensée populaire; que les constitutions démocratiques purent s'organiser en toute indépendance; alors, il sembla à tous qu'on respirait plus librement, et qu'une ère nouvelle s'ouvrait pour la Suisse régénérée par la liberté. — On comprit aussi bientôt que l'œuvre n'était qu'ébauchée, et qu'on n'en ressentirait les bienfaits que le jour où les institutions fédérales, en harmonie avec les constitutions démocratiques de cantons, formeraient un ensemble homogène et un corps vital assez puissant pour maintenir et défendre, contre la réaction intérieure ou contre les attaques du dehors, les biens chèrement acquis en 1830. Cette année et les suivantes furent la vraie époque de floraison des cercles politiques de la Suisse. L'impulsion était imprimée, l'élan était général: Alors, dans les fêtes musicales, le premier et le plus beau chant était, comme un hymne sacré, adressé à la patrie. C'était à la patrie qu'on portait le premier toast dans les banquets des tirs fédéraux qui se



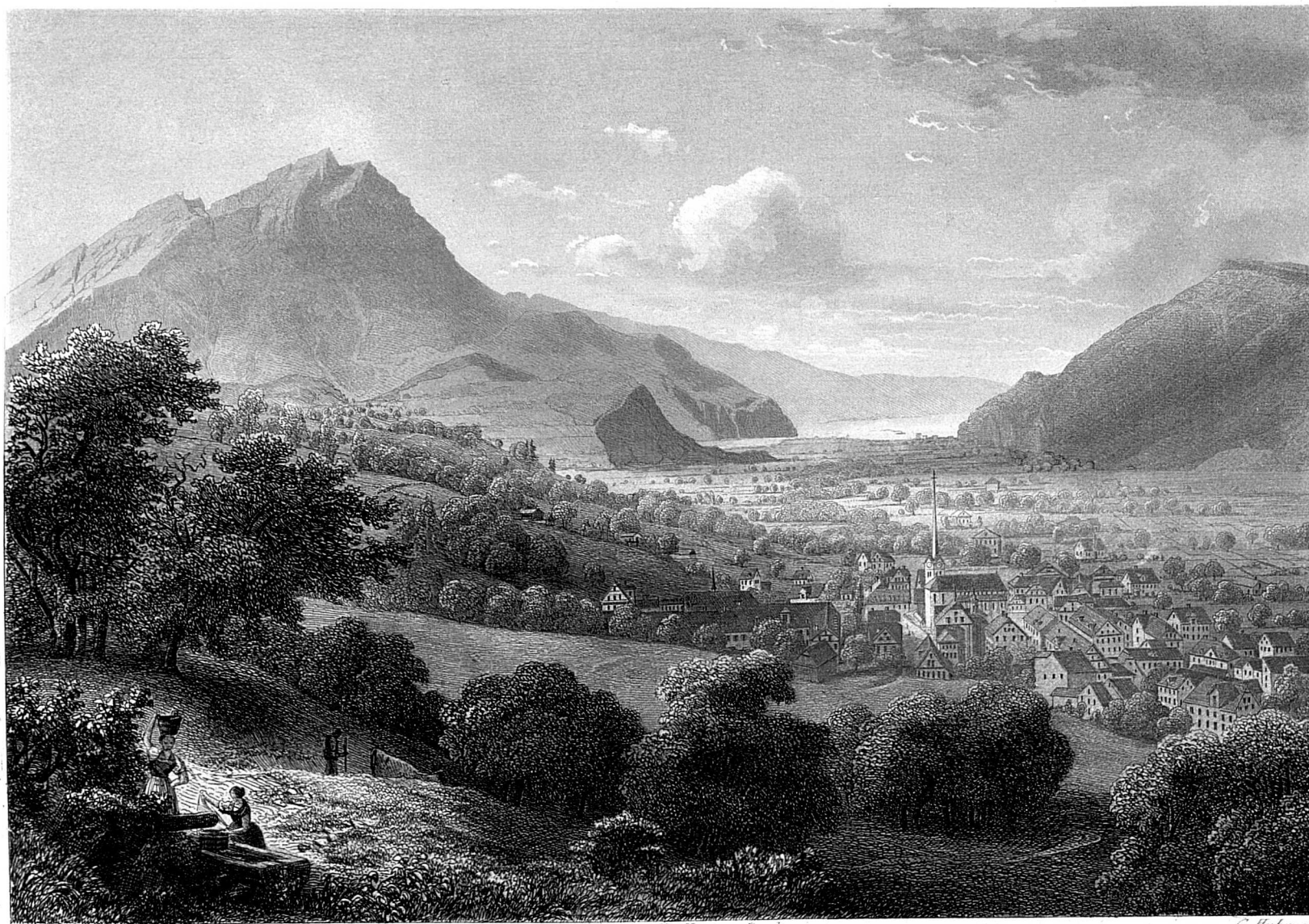


qui a survécu aux nations éteintes; ainsi la Liberté de l'Helvétie se présente à nos yeux dans la nouvelle constitution fédérale: Comme ce roi de nos vœux elle élève sa tête au-dessus de tous, étend, comme des bras protecteurs ses bienfaisants rameaux sur toute la patrie et pour mille fois d'abri tutélaire et de ferme secours à tous qui s'abritent sous son ombre.

Nous connaissons tous l'histoire moderne de notre pays depuis 1798 avec ses nombreuses étapes et ses pertes de 1802, 1814 et 1839, années néfastes auxquelles nous avons heureusement à opposer celles de 1833, 1830 et 1847; nous savons par quelles luttes et sous quels choirs répétés son organisation politique s'est fortifiée et a atteint enfin cette perfection, dont la constitution fédérale est un brillant témoignage. — Si nous examinons les causes fondamentales qui guidaient la nation dans la voie où elle s'est tracée nous en reconnaissons deux principales et qui déterminent clairement le résultat de sa politique intérieure, c'est, d'une part, le désir de l'union et de l'espérance de rationalité et, de l'autre, l'indépendance des communes. Nous allons essayer de le

28. ... à une réforme, échouaient par le manque d'en-  
... par les instructions, contradictoires ou diffuses,  
... adressait à la diète fédérale et derrière lesquelles  
... s'échaient commodément les petits souverains, dont  
... arrangeait les calculs et servait les inté-  
... est vrai que les mots « patrie » et « unité » étaient  
... pompeusement prononcés par les organes  
... mais il n'en résulta jamais un acte digne d'être





*Druck u. Verlag v. Chr. Krieger in Basel.*

*G. Huber sc.*

STANZ  
im UNTERWALDEN



multipliaient à l'infini et devinrent les principales fêtes nationales de la Suisse. Leur importance et leur sens politiques furent acclamés du haut des tribunes et résumés par cette noble et simple devise brodée sur le velours de leurs tentures: „*Wort und That dem Vaterland!*“ (Parole et action à la patrie!) — C'est de là que le peuple contrôlait et exerçait sa critique sur la politique faible et inerte de la diète fédérale. Mais c'était principalement dans les clubs et les cercles politiques qui se propageaient dans tous les cantons et formaient de grandes assemblées populaires, que se manifestait l'expression du sentiment général. Dans ces réunions, le parti libéral croissait en influence, dirigeait le mouvement, gouvernait l'opinion et exerçait une pression terrible sur le vaisseau, craquant de toutes parts, de l'ancienne confédération. Mais, comme dans la nature, où la croissance et les transformations obéissent à des lois fixes et immuables dont la marche lente et régulière échappe à l'observation de l'homme ou ne répond pas à son avide impatience, tout progrès social demande la sanction du temps pour s'accomplir et atteindre son perfectionnement. Quelques années s'écoulèrent, troublées par des divisions continues, traversées par des événements et des mouvements divers tendant toujours au même but; mais la mesure était comble quand on atteignit 1847. L'impatience devint fiévreuse, violente, et se manifesta bientôt en éruptions isolées dont les plus importantes furent les expéditions des corps francs, „*Freischaarenzüge*“, qui n'aboutirent qu'à accroître l'agitation et à montrer dans quelle anarchie allait tomber la Suisse si l'on n'apportait un remède prompt et efficace en satisfaisant légalement et régulièrement au vœu général d'une réforme des institutions fédérales!

Des haines et des discordes intestines divisaient donc profondément notre pays; la guerre civile, en germe au milieu de ces dissensions, planait depuis longtemps comme un sombre orage sur notre patrie et la menaçait de ses déchirements: enfin elle éclata.

La Suisse libérale appela au commandement de son armée un général qu'elle choisit dans le sein du parti conservateur. La rapidité de ses mouvements, ses savantes et habiles dispositions stratégiques eurent pour résultat d'éteindre promptement cette guerre fratricide et d'empêcher l'effusion du sang. Et, fait remarquable, peut-être sans exemple dans les annales de l'histoire, une lutte qui mit en présence près de deux cent mille combattants coûta à peine cent victimes! Grâce en soient rendues à l'énergie et au mérite du général en chef qui, investi d'un pouvoir discrétionnaire, sut en user avec modération et humanité en ménageant autant ses adversaires que ses propres soldats. L'ordre rétabli,

la diète dissoute, les grands conseils des cantons s'assemblèrent pour nommer une assemblée qui jetât les bases de la nouvelle constitution. Alors, l'échafaudage et les supports vermoulus de la vieille confédération s'écroulèrent pièce à pièce sous les coups des ouvriers réunis pour reconstruire l'édifice répondant aux nouveaux besoins de notre mère patrie. La fraction du parti conservateur modéré qui ne s'était vendue ni à l'ultramontanisme, ni à la coterie aristocratique et qui avait participé à cette grande réforme, prouva qu'elle était digne, bien qu'ayant des vues politiques différentes, d'entrer dans le nouveau gouvernement et de prendre part aux débats soulevés par ces graves questions. Mais avant tout la reconnaissance publique est acquise au parti libéral national à qui on doit ces heureux résultats. Ils entreprirent la tâche la plus rude et la plus difficile de l'œuvre; en assumèrent sur eux toute la responsabilité; en supportèrent tout le fardeau et posèrent de leurs vaillantes mains la pierre fondamentale de la nouvelle constitution.

Nous avons indiqué plus haut, comme la seconde cause favorisant le développement libéral démocratique de la Suisse, *l'indépendance des communes*; nous allons poursuivre ce second point de notre proposition.

L'indépendance des communes a, dans l'histoire moderne de la Suisse, à part son importance générale politique, un côté caractéristique frappant et qui vient corroborer notre opinion, en ce que c'était principalement des petites villes, d'où sortait une opposition aussi opiniâtre, que souvent couronnée de succès, contre le gouvernement conservateur. Ainsi, dans le canton de Zurich, Winterthour; dans celui de Berne, Bourgdorf; dans l'Argovie, Brougg; dans le canton de Fribourg, Morat; dans celui de Soleure, le petit Olten. Ces petites villes où se formait une élite capable, intelligente et énergique d'opposition furent ironiquement appelées, par les chefs du gouvernement: „*Capitales morales*.“ Flèche innocente qui se retourna bientôt et avec force contre ses auteurs.

Les deux principes, de la réunion des pouvoirs nationaux dans un seul organisme, et, le respect de l'indépendance individuelle des diverses parties composant l'état fédéral, font que la nouvelle constitution fut si promptement accueillie.

Il faut reconnaître cependant que la compétence de la confédération s'étend bien loin, selon les termes élastiques de l'article 2 de la Constitution, et empiète sur la souveraineté, autrefois absolue des cantons. Cet article garantit, non seulement l'indépendance de la patrie au dehors, et le maintien de l'ordre au dedans, mais encore la protection des droits des confédérés et l'accroissement

de leur prospérité. Ce dernier passage surtout semble donner droit au pouvoir central de s'immiscer dans l'administration des cantons. Ajoutons encore, que par l'article 6, les cantons sont obligés de soumettre leurs constitutions à l'approbation de la confédération. Mais les articles 3 et 5 protègent et défendent énergiquement l'indépendance des cantons, en tant qu'elle n'est pas limitée par l'acte constitutionnel, et garantit expressément leur souveraineté, leur territoire, leur constitution, leurs libertés, les droits du peuple, les droits constitutionnels des citoyens, ainsi que les droits et pouvoirs que le peuple a transmis à ses autorités.

Les cantons ont, en outre, un organe dans l'intérieur même du corps fédéral à l'aide duquel ils peuvent parer au danger d'une centralisation exagérée; c'est le *Conseil des Etats* composé de deux députés élus par chaque canton. Il forme une partie aussi essentielle du gouvernement central de la confédération que son compétiteur, le *Conseil National*, dans lequel la nation entière est représentée par un conseiller sur chaque fraction de vingt mille âmes de la population. — Les districts fédéraux d'élection sont circonscrits dans les frontières de chaque canton.

Chacun des deux grands corps de l'état, *Conseil des Etats* et *Conseil National*, peut prendre l'initiative en quelque matière que ce soit, avec des droits égaux, mais aucune résolution n'est définitive sans l'accord des deux pouvoirs.

Il est évident que l'influence des cantons dans la vie publique de la confédération est suffisamment assurée par cette institution du Conseil des états. Son importance en est si bien reconnue par les cantons que c'est dans ce corps qu'ils élisent toujours leurs hommes d'état les plus capables.

Nous avons déjà vu que la constitution fédérale garantit aux cantons l'indépendance de leur administration intérieure. Une position semblable à celle du canton vis-à-vis la confédération est garantie à chaque commune dans l'organisme entier du canton. Il est bon toutefois de faire observer, pour éviter tout malentendu, que, dans la Suisse, il n'est pas question d'une autonomie absolue des communes. Bien que l'indépendance de la commune soit telle, qu'elle forme „un entier administratif indépendant“. C'est-à-dire, indépendant dans l'administration et l'emploi des biens de la communauté, pour les besoins publics et civils, et sous la surveillance paternelle de l'état cantonal. Surveillance qui, dans quelques cantons, ressemble un peu à une tutelle, avec une différence assez sensible toutefois. L'intervention de l'état se borne à la surveillance de l'administration des biens communaux, à leur conservation dans l'intérêt de

la durée de la communauté et pour qu'ils ne soient pas détournés de leur destination pour des emplois étrangers à l'administration communale. L'action progressive de l'état a, de nos jours, multiplié à l'infini ses rapports avec les communes, aussi une démarcation bien tranchée des affaires de l'état et des affaires communales est devenue nécessaire.

Il existe, dans chaque commune, deux genres de communauté; l'une dite: „*Communauté des habitants*,“ l'autre: „*Communauté de la Bourgeoisie*.“ Nous n'entre-rons pas dans des explications sur la différence importante, dans notre pays, entre ces deux formes de communauté. Nous nous bornerons à résumer les droits étendus et considérables des communes, de leurs autorités et conseils, qui constituent la substance essentielle de la vie communale.

#### *Droits des habitants:*

Les réceptions de bourgeois, les impôts pour subvenir aux besoins communaux, la police locale, les affaires pupillaires, les établissements de bienfaisance, l'administration des écoles

#### *Droits de Bourgeoisie:*

Ils comportent tous les droits énumérés plus haut, aux droits des habitants, et se composent en outre de L'administration et la jouissance des biens civiques et des réceptions des Bourgeois.

Donc, il nous paraît bien démontré, qu'une commune Suisse forme un „entier économique“ indépendant; que la communauté se ment librement dans l'intérieur de ces larges limites et forme la véritable base de la vie publique dans notre patrie. C'est du centre communal que partent les rayons, ils divergent vers l'Etat Cantonal et de là vers l'Etat Fédéral. Nous sommes arrivés aujourd'hui à l'opinion presque unanime que nous possédons dans ce mode d'administration indépendante des communes, ce „self government“ du peuple, le plus fort rempart de la liberté contre les empiètements ou les usurpations possibles du pouvoir. Il est donc nécessaire de le conserver et de le protéger comme la vraie école de la capacité civique. Quelques mots encore. Pour acquérir le droit de Bourgeoisie Suisse il faut d'abord être agréé comme Bourgeois d'un canton, mais l'acquisition de la Bourgeoisie cantonale ne peut s'obtenir que par la possession du droit de Bourgeoisie communale. Une opinion assez répandue regarde la „bourgeoisie Suisse“ comme la base du droit public de la nation. C'est une grave erreur dans laquelle sont tombés même quelques hommes d'état Suisses qui ont encore devant les yeux les formes de la constitution Helvétique de 1798, contradictoires, sous tous les rapports, avec nos traditions historiques, nos besoins et



nos mœurs. Constitution où on avait introduit, par contrebande, le système français de centralisation qui ne convenait nullement à la Suisse essentiellement germanique et dévouée au principe de la liberté individuelle; aussi n'a-t-il eu qu'une durée éphémère.

Le principe vital Suisse se développe donc, comme nous l'avons déjà dit, du cœur de la commune vers le canton et la confédération pour recevoir en échange, du canton et, depuis 1848, de la confédération, une impulsion puissante qui a formé ce corps nerveux dont le canton de Zurich est un témoignage frappant. Un coup d'œil sur l'état de l'instruction publique dans ce canton servira d'exemple et montrera la grandeur de ce développement.

Dès le moyen-âge Zurich avait déjà acquis une célébrité par les soins qu'elle consacrait aux lettres et aux sciences. Elle a religieusement conservé ces nobles traditions, en maintenant et élevant l'instruction publique à une hauteur qu'il est difficile de dépasser. En 1713 les notables bourgeois, proposant un plan de réformes pour l'organisation des écoles, objet de leur sollicitude, s'exprimaient dans un langage figuré aussi profond que pittoresque: „Nous recommandons, disaient-ils, „le plus précieusement, dans l'intérêt de nos écoles, le „plantage de toutes sciences. Notamment, les sciences „politiques afin que ce jardin produise de pieux et savants théologiens, de moraux, vaillants et habiles magistrats et de bons pères de famille riches en vertus. „Nous demandons qu'on nous rende l'état jadis si „florissant de nos écoles afin que *le parfum de notre „érudition attire les étrangers dans notre ville.*“ L'administration des écoles de la ville fût l'objet, vers la fin du 18<sup>me</sup> siècle, de grandes et utiles améliorations. Mais l'instruction des habitants des campagnes resta stationnaire et se borna, après comme avant, à la lecture, l'écriture, un peu de calcul et de catéchisme; ce qui était regardé alors comme une instruction plus que suffisante pour les paysans courbés sous le joug de la ville souveraine. Ce fut seulement après la révolution de 1830, si féconde à beaucoup d'autres titres, quand les remparts et les fossés, servant de barrière entre la cité et les campagnes, furent renversés et comblés, que l'instruction publique, comme une rosée bienfaisante, se répandit dans le canton; que l'union forma, des bourgeois et des paysans, une seule et même famille où le foyer de lumières devint commun à tous ses membres. — C'est de nos jours que l'instruction publique a, dans le canton de Zurich, atteint le plus haut degré de prospérité grâce à la persévérance, aux efforts et à la sollicitude du conseiller fédéral, Mr. Dubs, qui a présidé à la réorganisation des écoles.

En 1861, plus de 60,000 écoliers fréquentaient régulièrement les écoles primaires et supérieures du canton. Cinquante neuf mille appartenaient à l'école élémentaire dirigée par neuf cent cinquante neuf régents.

Le budget que ce petit état, de 256,000 habitants, alloue au chapitre de l'instruction, s'élève à plus de 800,000 francs. La part contributive des communes atteint aussi le même chiffre, ce qui forme une somme totale de 1,600,000 francs pour l'instruction publique du canton! Ces chiffres n'ont pas besoin de commentaires. Les soins paternels dont on entoure l'éducation et les tendances élevées de l'école élémentaire seront, avec le temps, d'une influence heureuse et salubre sur l'esprit de la population. On peut envisager l'avenir avec confiance et espérer que le pays récoltera le fruit de sa prévoyante et sage politique. Alors, sans doute, la valeur d'un homme ne sera plus mesurée, comme nous le voyons de nos jours, à l'étendue de ses domaines, mais à l'étendue de son savoir; le thermomètre de la considération d'un citoyen ne sera plus réglé au poids de ses richesses matérielles, mais au degré de ses richesses morales ou intellectuelles; on ne dira plus: „Combien a-t-il?“ mais: „Que vaut-il?“

De même que l'instruction ouvre à l'intelligence du peuple de nouvelles voies dans le canton de Zurich, de même le réseau de magnifiques routes, qui le sillonne en tous sens, et qui n'est surpassé ni même atteint par aucun autre canton, ouvre à l'agriculture, à l'industrie et au commerce de nouveaux éléments de vie et de prospérité. Quand un voyageur parcourt pour la première fois une contrée, ce qui attire tout d'abord son attention, c'est l'état des routes. En effet, des chaussées bien entretenues, de bonnes voies de communication, reliant les villes et les villages, semblent lui dire: Ici règne l'abondance, ici l'agriculture est prospère, l'industrie en progrès; ces vastes usines que tu vois dans la vallée peuvent transporter au loin leurs produits; ces belles fermes qui décorent la route trouvent à leur gré un marché pour vendre leurs récoltes; ce torrent, qui descend avec fracas de la montagne, n'est pas une richesse improductive faite seulement pour le plaisir des yeux. Vois là-bas; c'est un moulin dont la roue tourne joyeusement et fait voler l'eau en poussière; ici, c'est une scierie, qui découpe les bois de ces profondes forêts; plus loin, cette imposante construction, c'est une filature qui occupe les bras de plusieurs villages et y répand l'aisance. Partout la vie, le mouvement, l'activité, le bien-être. Jetons donc en passant un coup d'œil sur l'état de l'industrie dans ce beau et riche canton.

La ville de Zurich occupait déjà, à une époque reculée, un rang élevé par l'importance de son commerce et de son industrie. Il est triste d'avoir à dire par quel



système de tyrannique monopolisation elle avait acquis, et conservait cette prépondérance commerciale : il était interdit aux habitants des contrées du lac d'acheter ailleurs, que dans la ville souveraine, les métaux, les cuirs, les chanvres, en un mot toutes les matières premières nécessaires aux besoins de leurs industries. On leur imposait l'obligation de venir vendre les produits manufacturés chez les marchands en gros de la ville *qui en fixaient le prix au gré de leur volonté*. Les paysans étaient tenus en outre d'apporter au marché les fruits du sol, provenant de leur récolte tels que grains, pommes de terre, etc. Vendre le produit de leur industrie, ou ceux de leurs champs, en dehors du canton ou plutôt de la ville, était considéré comme un acte criminel. Toute infraction à ces lois odieuses était punie des peines les plus sévères. Malgré cela, les paysans et les fabricants du lac s'affranchissaient souvent par la contrebande de ces dures obligations et cherchaient ailleurs un moyen d'écoulement à leurs productions qui rétribuât leurs travaux et leurs sueurs d'un juste salaire. Ne semble-t-il pas que de pareils attentats à la liberté de l'homme doivent être relégués aux époques les plus reculées de la barbarie, peut-on croire que cet ordre de choses a existé de nos jours et que les premières années de notre siècle en ont encore été témoin ? Maintenant ce despotisme féodal a fait place à la liberté, maintenant il n'y a plus de bourgeois, ni de paysans, mais des citoyens unis par la solidarité, jouissant des mêmes droits, participant aux mêmes avantages ; maintenant les privilèges sont détruits ; on ne voit plus de mornes remparts, de fossés profonds, de sombres portes s'opposant à tout progrès et reléguant au dehors comme des parias ces hommes qui versaient aussi leur sang pour la patrie ; maintenant les routes sont ouvertes, la ville et le canton ne forment qu'une cité. Aussi quel prodigieux changement ! La solitude a fait place à l'activité et au mouvement, l'abondance a remplacé la misère. Dans la ville affairée tout agit ; les rues sont pleines d'une population laborieuse et active ; le travail apporté par mille mains diligentes est réparti entre mille autres mains qui le transforment ; de lourds chariots, dont l'essieu ploie sous la charge, arrivent des campagnes ; des barques aux voiles enflées par le vent apportent librement la cargaison qui gonfle leurs flancs ; de rapides bateaux à vapeur mettent à chaque heure la ville en communication avec les villes et les villages du lac ; le chemin de fer relie le canton à tous les points de la confédération et du continent. En présence de ce grand spectacle de l'activité et de la prospérité humaine, on se demande comment cette cité intelligente n'a pas renversé plutôt ces institutions que des temps barbares lui avaient léguées et par quel aveuglement elle a com-

pris si tard que sa force et sa grandeur seraient fécondées par la liberté. Mais terminons cette longue digression, où nous nous sommes laissé entraîner sous la pression des souvenirs et continuons notre aperçu sur l'industrie Zurichoise.

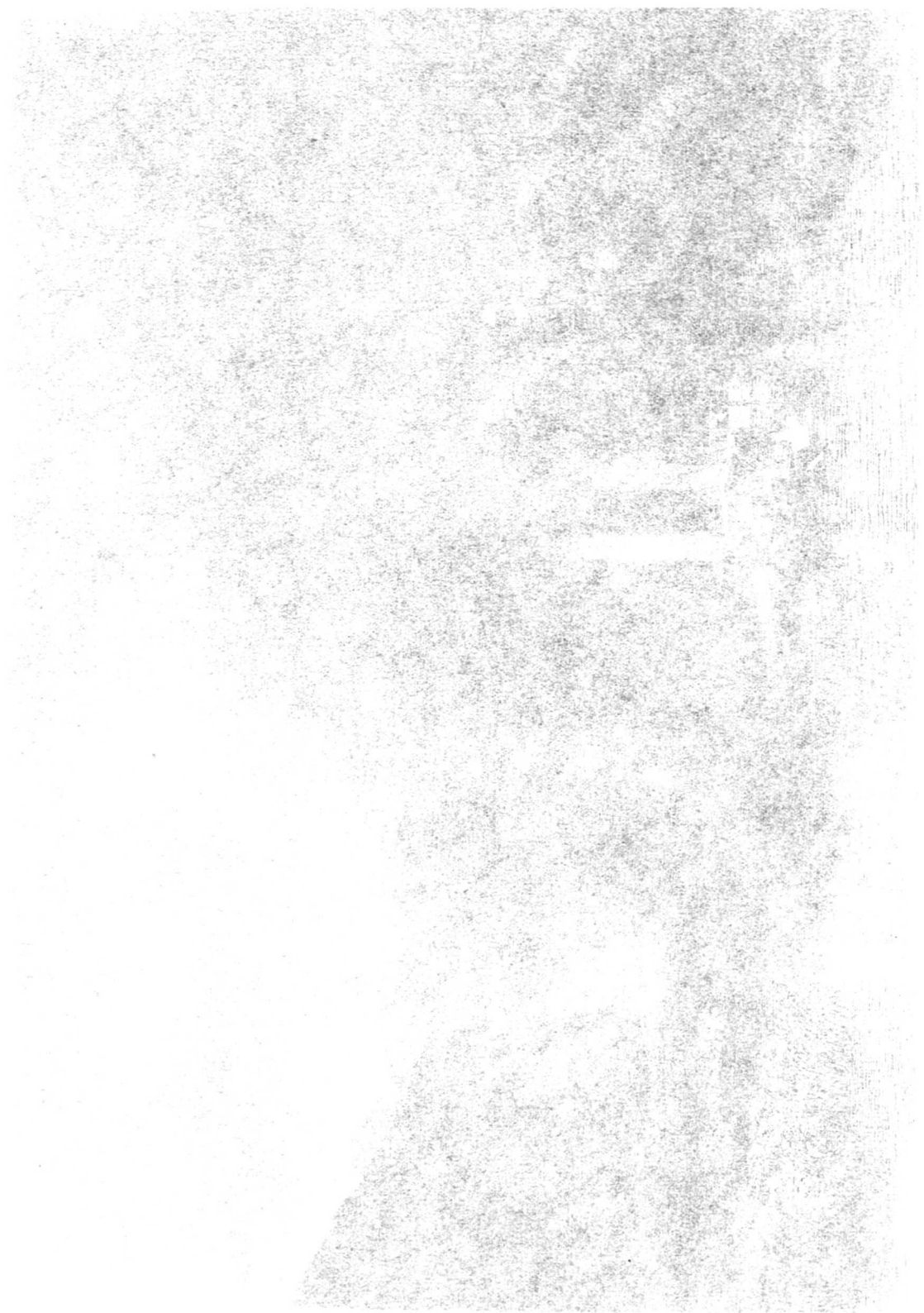
D'après les communications récentes du docteur J. Meyer, les *manufactures de coton et de soie* sont les industries dominantes du canton et contribuent particulièrement à la richesse qui afflue dans le pays.

*L'industrie cotonnière* \*) possède 420,000 broches, réparties entre 72 filatures, qui filent des cotons de tous les numéros et alimentent 856 métiers à tisser dont les toiles sont, ou employées dans le pays, ou exportées dans les états voisins et même dans les parties du monde les plus éloignées. Environ 26,500 ouvriers et ouvrières de tout âge (plus d'un dixième de la population) y trouvent occupation. Il est à regretter, dans cette industrie si florissante, que la législation cantonale n'accorde pas à l'enfance une protection suffisante suppléant à l'autorité des parents qui, par ignorance ou avidité, abusent de la jeunesse en la soumettant à un travail disproportionné à ses forces. Au-dessus des intérêts particuliers des grands industriels, intérêts respectables, c'est vrai, se place l'intérêt général de l'état et, au-dessus de celui-ci domine l'intérêt général de l'humanité. Nous émettons donc le vœu pour que des lois protectrices règlent d'une manière sage et prévoyante les heures de travail de l'enfance et ménagent ainsi à la patrie des citoyens robustes.

*Les manufactures de Soie* \*\*) qui, d'après Meyer, occupent environ 18,000 ouvriers des deux sexes, sont de beaucoup préférables, au point de vue sanitaire, à l'industrie cotonnière en ce que les ouvriers ne sont pas enfermés dans des ateliers où l'air est vicié par la poussière et des émanations nuisibles à la santé de l'homme, et aussi, parce que généralement les travaux s'exécutent chez l'ouvrier, dans les maisons du village et n'entraînent pas la vie de famille qui, de l'autre côté, se trouve en partie supprimée. — Les salaires des ouvriers en soie s'élèvent, selon le rapport cité plus haut, à 5 millions de francs environ. La valeur de la production annuelle totale des manufactures est évaluée à 45 millions de francs et les bénéfices nets qui en résultent à 18 millions. Cette somme peut, selon les circonstances, être dépassée de beaucoup.

\*) L'industrie cotonnière est localisée principalement dans la partie Est du canton et a son siège à Winterthour.

\*\*) L'industrie des soies est particulièrement située dans le Sud du canton sur la rive gauche du lac, dans les districts de Zurich, Hinwil, Affoltern etc.







*Druck u. Verlag v. Chr. Krüss in Basel*

*C. Huber sc.*

STANZSTADT. U. N. UNTERWALDEN.





Les industries auxiliaires des manufactures de coton et de soie sont largement représentées dans le canton, par 34 teintureries et imprimeries de toile de coton et par plusieurs blanchisseries qui tendent chaque jour à se réunir aux teintureries. — Ajoutons à cela huit ateliers

de construction de machines d'une grande importance, parmi lesquels on peut citer en première ligne l'établissement de Mess. Escher, Wyss & C<sup>ie</sup>. qui jouit d'une réputation Européenne.

## LA VILLE DE ZURICH.

„Tels de jeunes arbres  
„Germent du vieux sol de la patrie,  
„Tels les jeunes confédérés naissent  
„De l'antique confédération Suisse.  
„Ils portent haut leurs bannières,  
„Honorent la foi, l'amour et la fidélité.  
„O peuple heureux,  
„Qui regarde toujours avec un saint respect  
„Les temps anciens et honore les nouveaux.

K. Morell.

Nulle ville de la confédération ne présente une image plus complète de la marche successive des progrès organiques, et de la chaîne des événements de l'histoire de l'Helvétie, que Zurich. On n'y rencontre pas ces traces qui, semblables à des cicatrices, marquent le front des cités d'un stygmate ineffaçable et apprennent aux générations qu'elles ont eu à subir les horreurs de guerres d'extermination, dans lesquelles les races sont dispersées comme les feuilles des arbres par un vent d'orage, et les monuments ravagés, ou violemment arrachés du sol, pour faire place à ceux du vainqueur. Ville privilégiée, elle a toujours été assez heureuse pour échapper au vandalisme, qui, rasant des quartiers entiers, efface avec la pioche les pages de l'histoire. — Et pourtant, le calme n'a pas toujours régné dans ses murs : Elle a vaillamment soutenu de rudes combats contre les ennemis du dehors; elle a été en butte aux factions; elle a été éprouvée par ses discordes et des luttes intestines; mais, fait caractéristique frappant, au milieu de ses déchirements intérieurs et du déchainement des passions, toujours elle a respecté les monuments, conservé traditionnellement les bonnes institutions du passé ou les a assimilées au nouvel ordre de choses et aux besoins sans cesse renouvelés que crée le progrès.

Nous voyons, en remontant le cours de son histoire, que les nobles et les chevaliers furent dépouillés de leurs privilèges renversés du pouvoir par les bourgeois; que ceux-ci, à leur tour, le furent par les paysans. — Mais,

au milieu des passions qui agitaient la cité, on respectait toujours les édifices publics, les maisons privées ou de corporations et les monuments du parti vaincu. — Il n'y avait de changé que l'occupant du „fauteuil vert.“\*) — Où trônaient quelques familles privilégiées de bourgeois appartenant à la noblesse, succédaient les fils d'artisans ou de simples paysans; citoyens, élevés tout à coup, par leurs talents ou leurs vertus, à la première dignité du pays et dont les noms vivront plus longtemps dans la mémoire du peuple que les noms aristocratiques des anciens patriciens. — Les premiers actes des nouveaux élus populaires ne se manifestaient pas par la destruction de l'héritage du passé, mais animés d'une noble ambition, ils aspiraient à créer des choses sages ou utiles, marquées au sceau du progrès et à surpasser le mérite des traditions d'autrefois dont ils s'inspiraient et dont ils s'inspirent toujours.

De là vient que Zurich, n'ayant pas eu à subir de révolutions aussi violentes que la ville de Berne par exemple, a conservé beaucoup plus de monuments historiques qu'aucune autre ville de la Suisse. — Ainsi, voyons nous encore, au *Lindenhof*,\*\*) ces tilleuls plusieurs fois séculaires, témoins vénérables d'un grand passé, et dont le feuillage, qui frissonne sous la brise, a ombragé tant de générations. — Les antiquités, antérieures à la domination Romaine, qu'on a recueillies, prouvent, qu'en cet endroit, les chefs des Tigurins ont eu leur résidence et que ce fut sur les ruines de leur bourg que s'éleva plus tard le Castel Romain, siège des sévères préfets qui gouvernaient les douteux et turbulents Keltes. — C'est dans ce même emplacement, sur les ruines du *Castrum Turincensis*\* que s'éleva plus tard le palais où les rois de la Germanie descendaient quand ils visitaient ces contrées et où un intendant royal recevait les revenus des domaines de la couronne. — Là bas, sur la rive

\*) On désignait ainsi le siège d'un membre du gouvernement.

\*\*) Cour des tilleuls.

droite de la Limmat, la statue de Charlemagne domine toujours la tour de la cathédrale. Hommage de reconnaissance qui fût rendu au grand empereur des Francs pour les biens dont il combla l'évêché du „Grossmünster“. Cet édifice, de style Byzantin, sauf le portail qui est du plus pur Roman, est postérieur à cette époque, date de l'onzième siècle, et présente une masse imposante. On ne peut passer près de la cathédrale sans évoquer la grande figure du réformateur Ulric Zwingli dont l'esprit vaste et profond souleva le voile de l'avenir, ouvrit de nouveaux horizons et dépassa les vues restreintes de ses contemporains. Héros en parole et en action qui scella ses convictions religieuses de son sang sur le champ de bataille de Kappel où il succomba.

— Ici, la „Stüssihofstatt“, (cœur de Stussi) rappelle ce bourgmestre violent qui amena tant de souffrances sur la ville; plus loin, dans le „Fraumünster“ (église Notre-Dame) existe encore, masqué par un plancher en bois, le tombeau de Hans Waldmann, la plus imposante apparition de l'histoire Zurichoise: Au centre de la pierre tumulaire est sculpté l'écusson de Waldmann et, sur la marge, on lit cette sombre inscription, *V. f. den 6. Abrel 1489 ist gericht Hans Waldmann*, (le 6. Avril 1489 Jean Waldmann a été exécuté). — Quand on pénètre dans la vieille ville on retrouve les anciennes maisons de corporations des marchands, des charpentiers, des tâteliars, de l'autre côté de la Limmat, nous apercevons les fenêtres du club de la „Mésange“, et de la corporation des boulangers, mais l'ancienne société „der Böcke“, (des boucs) a dû céder devant la vie nouvelle qui s'est si puissamment développée.

Si les temps anciens sont représentés à chaque pas à Zurich par de remarquables monuments, notre époque et sa puissance créatrice se manifestent de tous côtés par d'imposantes et utiles créations qui ne laissent rien à envier au passé. — Comprimée dans un cercle de murailles qui l'étouffait et paralysait son expansion, et semblable à un jeune arbre dont la sève vigoureuse fait craquer l'écorce, la ville a déchiré cette ceinture et débordé depuis quarante ans, comme une marée montante, sur toute la campagne où elle se relie aujourd'hui aux villages voisins. De nombreux et remarquables édifices témoignent de l'esprit de progrès qui depuis 1830 et principalement depuis 1848, règne dans cette florissante cité. Le patriciat privilégié de bourgeois qui gouvernait autrefois a disparu sous les décombres des murailles oppressives. Ce n'est plus la ville souveraine régissant orgueilleusement et despotiquement sur la contrée; c'est aujourd'hui la capitale du canton d'un peuple libre qui la récompense chaque jour en lui rendant au cen-

tuple les bienfaits de la liberté par cette merveilleuse prospérité. — Parcourons la Zurich moderne et chaque pas que nous ferons verra surgir un témoignage de cette vérité. Traversons *Ober-Strasse*: Là, l'importante construction de l'école cantonale s'élève, entourée de magnifiques groupes d'arbres; quelques pas plus loin, sur le versant d'une colline plantée de vignes, s'étendent les vastes ailes de l'hôpital cantonal; à gauche, masqué par un rideau de verdure l'institut des aveugles et des sourds et muets; au-dessus et dominant toute la ville, comme une couronne architecturale, le magnifique palais de l'école polytechnique développe sa façade monumentale, chef d'œuvre de l'architecte Semper. — A côté de ces grands établissements de bienfaisance et d'utilité publique se trouve le nouvel observatoire astronomique, élégante construction due au même artiste. — Bien qu'il existe encore aujourd'hui des ruelles étroites et rapides, rappelant la Zurich d'autrefois, l'intérieur de la ville a subi de notables embellissements: Sur les rives de la Limmat que de transformations d'un jour à l'autre et que de changements viendront encore! Un pont monumental, jeté sur cette rivière, relie maintenant la gare et la ville, la met en communication directe avec les quais et répand comme un torrent, le mouvement de marchandises, de voitures, de peuple et de voyageurs qui affluent de toutes parts. — Ainsi l'union harmonique, raisonnée, de l'ancien ordre de choses et du nouveau dessine nettement le caractère fondamental de Zurich et partout les muets témoins d'un grand passé s'élèvent au milieu des splendeurs et de la fécondité du présent.

C'est par une belle nuit d'été, claire et sereine, qu'il faut voir Zurich; quand les bruits du jour sont éteints; que le murmure des eaux et le bruissement des arbres troublent seuls le silence et le calme de la nature endormie: De longues rangées de maisons encaissent de leurs masses sombres et compactes les flots rapides de la Limmat; les tours du Grossmünster s'élèvent comme deux géants; les aiguilles délicates de Notre-Dame, les clochers, les beffrois, se détachent sur le sombre azur du ciel, les maisons s'étagent sur le vaste amphithéâtre de la ville, semées ça et là de points lumineux, comme des étoiles sur un ciel noir; les lignes sévères et monumentales de l'université dominent la ville comme un temple de la Grèce; la flamme ardente du gaz et des milliers de lumières se reflètent dans les eaux de la Limmat et y forment de lumineuses et longues colonnes tremblantes qui projettent leurs feux décroissants sur le lac; à l'horizon, les eaux, les montagnes et le ciel se confondent dans les ombres de la nuit!

Ainsi, Zurich est douée par la nature de la plus heureuse situation pour un grand développement et ajoute









*Vorlag v. Ch. Kruse in Basel.*

*C. Habert sc.*

ENGBERG.



à ses avantages les charmes d'un paysage superbe. — Nous clorons ce chapitre par les remarques suivantes que *Buddeus* fait à légard de Zurich: „Un écrivain moderne, dit-il, a exprimé la pensée que chaque centralisation de la Suisse conduira inévitablement au rétablissement de l'ancienne capitale Romaine, *Vindonissa*, (aujourd'hui Windisch) située au confluent de l'Aar, de la Reuss et de la Limmat. Selon moi, la marche de l'histoire et le progrès ont prouvé le contraire longtemps avant que cette thèse ne fût pas posée. — Le plateau élevé de Zurich et du canton donne un accès direct et immédiat sur la frontière des Alpes; la ville dominant le bassin du lac est devenue par sa situation

„géographique et ethnographique ce qu'elle est maintenant. Zurich et son rayon sont, de toutes les parties de la Suisse, celles qui se trouvent le plus étroitement „liées avec l'Allemagne sous le rapport intellectuel et „qui soutiennent le commerce le plus régulier avec le „Nord Germanique, l'Orient et le Sud-Ouest Romanche. „Les grandes voies de toutes les contrées du continent, „tous les systèmes, montagnes, fleuves, se rencontrent ici.“

Un des plus grands historiens modernes a qualifié, la Suisse de „*milieu du milieu Européen*“; on peut supposer, qu'en écrivant ces mots, le célèbre écrivain avait devant les yeux l'amphithéâtre de Zurich avec son arène de flots mouvants et son portique de montagnes.

## WÆDENSWYL.

„Des filets étendus sèchent au soleil parmi les arbres en fleurs, ils brillent et laissent tomber leurs perles humides.

„Un petit enfant endormi dans la barque est doucement bercé par les flots et fait des rêves d'or. — Assis près de lui, son père travaille sans relâche.

„Ainsi, paisiblement, ces hommes passent devant nous. Leurs mœurs sont simples, leurs pensées sérieuses et chez eux règne le droit, la justice et la liberté.

„La loi orne chaque chaumière, une arme protège chaque foyer.

Parmi les dix-huit villages qui bordent les rives du lac de Zurich, un grand nombre ressemble beaucoup plus à des villes, que mainte ancienne ville impériale ou provinciale de l'Allemagne. — Wædenswyl, entr'autres, occupe un des premiers rangs.

Bâti dans une ondulation de la colline, il s'élève en amphithéâtre, au milieu de beaux jardins fruitiers, offre le spectacle d'une grande activité industrielle et présente une image heureuse de l'union bienfaisante de l'agriculture et de l'industrie. — Wædenswyl, avec sa population de six mille habitants, sa grande et belle église, ses remarquables édifices publics, ses élégantes maisons pri-

vées, a tout l'aspect d'une ville et cette impression se soutient quand on le parcourt.

A peu de distance du village, existent encore les débris de l'antique château-fort des sires de Wædenswyl et dont il ne reste plus que des ruines solitaires. — Qu'est devenue cette race, autrefois puissante? Qu'est devenu l'ordre chevaleresque et religieux de St. Jean de Jérusalem, dernier maître de ce château? . . . La race est éteinte depuis des siècles, l'ordre a disparu pour toujours et, maintenant, sur cette terre jadis féodale, les serfs ont fait place à un peuple libre, qui, sous l'égide de la liberté personnelle et politique, vit heureux et prospère. —

Ces ruines maintenant désertes et envahies par les ronces, ces murs écroulés que l'herbe recouvre ont été autrefois de puissantes murailles habitées par une race fière et valeureuse libre, selon les idées d'alors, ne relevant que de sa propre volonté et de son épée. — A une époque où la noblesse commençait à se distinguer par différents titres, les sires de Wædenswyl s'appelaient orgueilleusement: „*Freiherrn*“, (libres seigneurs).

D'après l'excellente monographie du professeur Henri Escher, il n'existe aucun document établissant que le château ait jamais été un fief de quelque seigneur sécu-

lier ou ecclésiastique. On trouve au contraire des preuves authentiques que le château, son territoire et les serfs y attachés, étaient une terre allodiale, ce qui explique la fière qualification de ses maîtres. — Un membre de cette famille, Walter de Wædenswyl, en sa qualité de baron d'Upspennen se joignit à la ville de Berne, alors détestée de la noblesse de Bourgogne, et fut élu premier bourgmestre de Berne qui gouvernait alors au nom de l'empereur et de l'empire. — A une époque très reculée les villages de Wædenswyl et de Richterswyl sont mentionnés comme appartenant à la seigneurie de Wædenswyl, mais aucun document ne donne connaissance, avant le treizième siècle, de l'état de ses habitants. — La chasse et la pêche appartenaient exclusivement au seigneur, ses revenus consistaient en cens de blé, beurre, noix, produits du sol, etc., ce qui pouvait suffire à la vie simple de ces temps, avant que les croisades et le commerce des villes n'eussent créé de nouveaux besoins et introduit les jouissances du luxe. — Vers l'an 1300, l'ordre de St. Jean de Jérusalem devint possesseur du château et de la seigneurie de Wædenswyl. Il contracta, dès son entrée en possession, une alliance avec la ville de Zurich qui lui accorda le droit perpétuel de bourgeoisie. De cette manière, le prévôt bourgmestre de Zurich, Rodolphe Brun, qui gouvernait souverainement, s'assurait du château fortifié qui lui offrait, pour toutes les entreprises dans la partie supérieure du lac, un solide point d'appui.

Au commencement du quinzième siècle des querelles s'élevèrent entre l'ordre et ses tenanciers. Le conseil de Zurich, appelé souvent comme arbitre, croissait en influence et gagnait de plus en plus l'affection des sujets de la seigneurie. Des chartes de cette époque établissent que les gens appartenant au domaine étaient souvent regardés comme sujets de Zurich. Dès 1407, les Wædenswylois achetèrent leur liberté et furent émancipés. Mais, dans le même temps, l'autorité du commandeur diminuait de plus en plus par l'état de ruine et de dégradation du domaine. Les choses arrivèrent à ce point, qu'en 1474, le conseil de Zurich informe le chapitre de l'ordre de St. Jean, à Spire, „qu'il est indispensable d'améliorer l'état des maisons de Wædenswyl et Bubikon, appartenant à l'ordre; que c'est le devoir du conseil à cause du droit de bourgeoisie et qu'on ne peut retarder plus longtemps l'affaire.“ — Vers la même époque, les sujets de la seigneurie prirent une part active, dans l'insurrection des paysans du lac, contre Hans de Waldmann, et aux nombreuses expéditions de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle. Ils s'attachèrent de plus en plus à Zurich qui, par ses efforts et ses succès dans la guerre de Souabe, avait gagné en in-

fluence et acquis une grande autorité, pendant que, d'un autre côté, la puissance de l'ordre, s'était amoindrie par les défaites qu'elle avait subies. — Il parût bientôt insupportable aux habitants du lac d'appartenir plus longtemps à l'ordre ébranlé de St. Jean et, au moment où arriva la nouvelle de la conquête du terrible Soliman, une révolte impétueuse eut lieu. Les Wædenswylois demandèrent à être appartenants de Zurich et non plus sujets de l'ordre. — Le conseil de Zurich, ne jugeant pas sans doute l'heure opportune, fit rentrer les gens dans leur devoir, mais n'en continua pas moins à étendre de plus en plus sa domination. En 1544, on arborait aux clochers les armoiries de Zurich et non plus celles de l'ordre. Ajoutons encore, qu'en 1529, Wædenswyl avait adopté la réformation et, qu'au moment où ce grave événement s'accomplissait, l'autorité sur les vassaux du couvent du *Frau-Münster*, qui étaient très nombreux dans la seigneurie de Wædenswyl, passa aux mains du conseil de Zurich. D'un autre côté, c'était une tâche pénible et décourageante, pour les chevaliers de St. Jean, de gouverner des sujets constamment rebelles à leur autorité qui se révoltaient à chaque instant et enfin appartenaient à un autre culte. — Ils prirent donc la résolution de vendre à la ville de Zurich la seigneurie et le château de Wædenswyl, les villages de Richterswyl et Netikon, avec tous droits, privilèges, revenus et appartenances, ce qui eut lieu le 15. Aout 1549. — Les cantons catholiques s'opposèrent pendant quelque temps à cette convention qui ne fut définitivement ratifiée qu'en 1550 par un accord sagement intervenu entre les parties à Baden. — La démolition du château, qui était une des clauses de la convention, fut retardée jusqu'en 1557 et, pendant ce temps, on construisit près du village de Wædenswyl, de 1553 à 1557, le nouveau château, mais sans fortifications. — Aussi-tôt que celui-ci fut achevé, le vieux fort de Wædenswyl vit sa dernière journée: La demeure fortifiée des anciens barons, le célèbre château des premiers bourgmestres de Berne et de Fribourg, des chevaliers de St. Jean de Jérusalem et de leurs métayers, fut démantelé. — Il n'en resta que ce que nous voyons encore de nos jours: Des murs en ruine et des fondations qui indiquent son étendue considérable d'autrefois et deux tours effondrées qui se dressent encore comme témoins de la grandeur et de la puissance de ses anciens possesseurs! L'esprit est fortement impressionné au milieu de ces ruines; le voyageur qui foule sous ses pieds cette poussière du passé voit le néant de l'homme écrit sur ces pierres rongées par le temps et l'éternelle grandeur de Dieu dans le magnifique paysage qui se déroule à ses yeux.

A l'horizon s'élèvent les parois rapides du Sântis









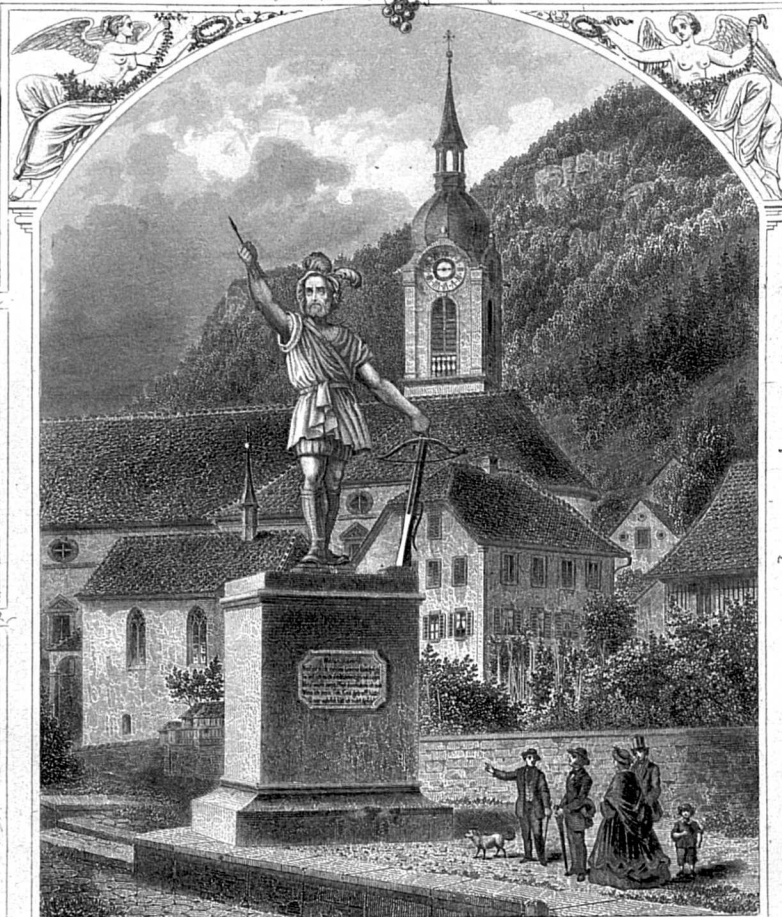
Platz in Altorf



Tells-Kapelle



Bierge-Kapelle



Tells Statue in Altorf



Fluelen



Rütli



Schächenbach

Verlag v. Chr. Krusi in Basel

SOUVENIR VON ALTORF.

G. Borchs so. Handr.





du Mütschenstock et le majestueux groupe du Glärnisch; dans la vallée, le lac étend ses ondes transparentes que des barques aux voiles blanches rayent ça et là d'un sillage d'or; deux îles sont coquettement jetées au milieu des eaux comme deux bouquets de fleurs: L'Au, que Klopstock a chantée dans son ode au lac de Zurich, et l'Ufnau immortalisée par un grand souvenir.

C'est dans l'île d'Ufnau, sur un point inconnu, que repose pour toujours le poète héroïque de la réformation, *Ulrich von Hutten*, qui, un des premiers, se leva pour défendre les plus intimes intérêts de l'Allemagne et l'affranchir du joug spirituel de la cour de Rome. — Traversons le lac et pénétrons dans cette île solitaire que de grands arbres enveloppent et dont le feuillage dérobie à nos regards son antique chapelle. Apportons aussi notre offrande de souvenirs au héros que l'histoire et la poésie ont célébré et que le lecteur nous permette de lui donner une imparfaite traduction des belles stances de Godefroi Keller:

„Ici, sous ce gazon, où nous voilà pleins de force  
et de jeunesse, gît un héros qu'aucun n'égallera  
plus! Il s'enfuyait de l'empire Romain le front  
ceint d'une couronne de lauriers, la face pâle de  
courroux et de douleur, l'œil encore plein de  
rayons foudroyants.

„Et là, où l'onde baise le rivage et les fleurs  
avec un chaste amour, il jeta son épée sur la  
terre libre en s'écriant: Je te salue! Il y tomba  
en grande peine, les ressorts de sa vie étaient  
brisés, mais, mourant, son esprit puissant était  
ardent encore comme du vin nouveau.

„Maintenant son ombre nous entoure, son âme  
s'adresse à nous; écoutez: J'étais comme un  
vaisseau battu par la mer furieuse, je ne connais-  
sais point le repos. Vous savez combien j'ai com-  
battu, vous savez combien j'ai souffert, vous savez  
que je me lèverais encore si j'avais la force  
d'autrefois.

„La peine se passe, le souci est petit, je n'ai  
plus de souffrances!... Les meilleurs amis  
étaient les miens et je me trouvais digne d'eux.  
Mes frères, essayez toujours, n'estimez rien la  
peine; la misère est la trace dorée du chemin  
des héros.

Ulric de Hutten, défaillant, abandonné, malheureux mais l'esprit toujours intrépide, se rendit à Zurich, après la chute de son ami, François de Sikkingen, vers le mois de mai ou de juin de l'année 1523; là, Zwingli, l'accueillit avec bienveillance. Ces deux hommes étaient

faits pour se comprendre. — Zwingli était alors dans la fièvre de début de sa carrière de réformateur. Elevé au milieu d'un peuple libre et guerrier il y avait entre eux une conformité de vues et de sentiments qui le rendait plus apte que le réformateur de Thuringe, Luther, à comprendre le poète chevalier. Aussi, chez lui, Hutten trouva-t-il protection, secours et consolation; malheureusement, les circonstances étaient sous tous les rapports pitoyables: Attaqué injurieusement par Erasme, poursuivi par les autorités ecclésiastiques et les autorités politiques de l'Allemagne, les magistrats de Zurich, sous la pression de toutes ces influences, hésitaient à le protéger. Mais laissons parler Strauss dans sa parfaite biographie de Hutten et suivons le dans le récit qu'il fait des derniers jours du noble chevalier.

A son arrivée à Bâle, il était déjà gravement malade et son triste état de santé ne s'améliora pas à Zurich. Les amis de la réformation, à Constance, apprirent avec douleur, au mois de juillet, la situation désespérée d'un homme dont le concours eût été si précieux à la cause commune. Zwingli l'envoya, avec de pressantes recommandations, auprès de son ami, l'abbé de Pfäfers, partisan de la réformation, pour essayer de l'effet salutaire des eaux qui jouissaient déjà alors d'une grande célébrité. L'essai ne produisit aucun résultat. — „Peines et dangers“, écrivait Hutten, sont affrontés en vain. (On faisait monter les malades à des échelles suspendues ou on les descendait au moyen de longues cordes dans l'effrayant abîme de la crevasse de rochers.) „Le mal est trop enraciné il ne peut plus être guéri par des bains, et l'été, cette année, est extrêmement défavorable à la guérison. Il tombe des pluies continues; des torrents se précipitent du haut des rochers, souvent on craint qu'ils n'emportent la petite maison qui y est attachée; et, ce qu'il y a de plus fâcheux, leur affluence refroidit les sources.“ — L'abbé de Pfäfers, Jean Jacques Russinger, entouré le malade de soins attentifs et dévoués, lui donna des chevaux pour son retour à Zurich et le pourvut abondamment de tous les besoins du voyage. — Hutten adresse encore de Zurich, le 21 juillet, une lettre à son vieil ami, Erban Hessus d'Erfurt, par laquelle il exprime les plus grandes espérances pour un changement prochain qui se fera en Allemagne dans un sens favorable à la réformation. A cette lettre, était joint le manuscrit, malheureusement perdu, du dernier ouvrage de Hutten: „Contre les tyrans.“

De retour à Zurich, Hutten avait la volonté bien sincère de travailler à sa guérison et il résolut de se confier aux soins d'un homme expert dans l'art de la médecine, le pasteur Hans Schnegg. Ne se sentant pas à l'abri des persécutions, il avait jeté les yeux sur l'île

d'Ufnau pour s'y cacher et y rétablir sa santé. Cette île, la petite prairie et la vieille église, appartenaient au couvent d'Einsiedeln où Zwingli avait été pasteur pendant deux années et où il s'était, pendant son séjour, lié d'amitié avec Schnegg, alors conventuel du couvent. — Ainsi, dans ce dernier combat contre la mort, la main douce et ferme de Zwingli semble avoir soutenu Hutten, et, l'œil amical d'Oecolompade, qui résidait à Bâle, le suivait dans sa retraite. — La réformation Allemande avait repoussé le chevalier et la réformation Suisse l'accueillit. Sans aucun doute, s'il eût vécu, il aurait embrassé ses doctrines dont l'esprit libéral de Zwingli jetait alors les prolégomènes. — Hutten fût de nouveau troublé, dans sa vie solitaire et languissante sur l'île d'Ufnau, par Erasme qui le poursuivit cruellement jusque dans ce dernier asile. Il dénonça cet agonisant aux magistrats de Zurich comme un homme dangereux qui pourrait attirer à l'état des désagréments politiques. — Instruit des intrigues d'Erasme, Hutten adressa aux magistrats de Zurich une lettre de justification, lettre simple et touchante, qu'il termine en les priant de garder confiance en lui et, en les assurant qu'en ce moment, comme toujours, il avait envers eux et envers toute la „confédération une bonne et amicale volonté et de profonds sentiments d'affection et de reconnaissance.“ — Bientôt Hutten n'eut plus besoin des protections humaines; son état empira et un violent accès de maladie le

mit au lit pour ne plus se relever. On appela des médecins mais leur art et les efforts du pasteur furent impuissants: Dans les derniers jours d'août ou le premier septembre, (les rapports diffèrent), il fut délivré par une mort prématurée des misères qui avaient accablé sa vie et qui le menaçaient encore. Il avait trente-cinq ans et quatre mois et n'avait survécu que de trois mois à son ami François de Sickingen. La pensée de voir, sous les rapports politique et religieux, triompher la réformation en Allemagne mourut avec les deux héros. — L'œuvre qui n'avait pu réussir par les chevaliers fût tentée en vain, deux ans plus tard, par les paysans. Le temps de la chevalerie était passé; l'heure du pouvoir du peuple n'avait pas encore sonné; le jour de la puissance des princes était arrivé.

L'argent manquait aux amis de Hutten pour élever un monument à sa mémoire. — Un chevalier Franconien fit poser, quelques années plus tard, sur son tombeau, une pierre avec une inscription latine. — Les moines du couvent d'Einsiedeln firent, peu de temps après, disparaître la pierre tumulaire et crurent effacer la mémoire de Hutten en supprimant la trace de l'endroit où il repose. — Aujourd'hui, que le fanatisme religieux est apaisé, les membres des diverses confessions vont en pèlerinage à l'Ufnau rendre hommage à la mémoire de Hutten et cette île charmante toute entière est regardée comme son tombeau.

## LE

# CHATEAU DE KYBOURG ET WINTERTHOUR

„Des murailles inébranlables,  
„Comme de noirs rochers,  
„Se dressent devant nous.  
„Elles évoquent dans notre esprit  
„Le souvenir du passé.

Gœthe. (Trad.)

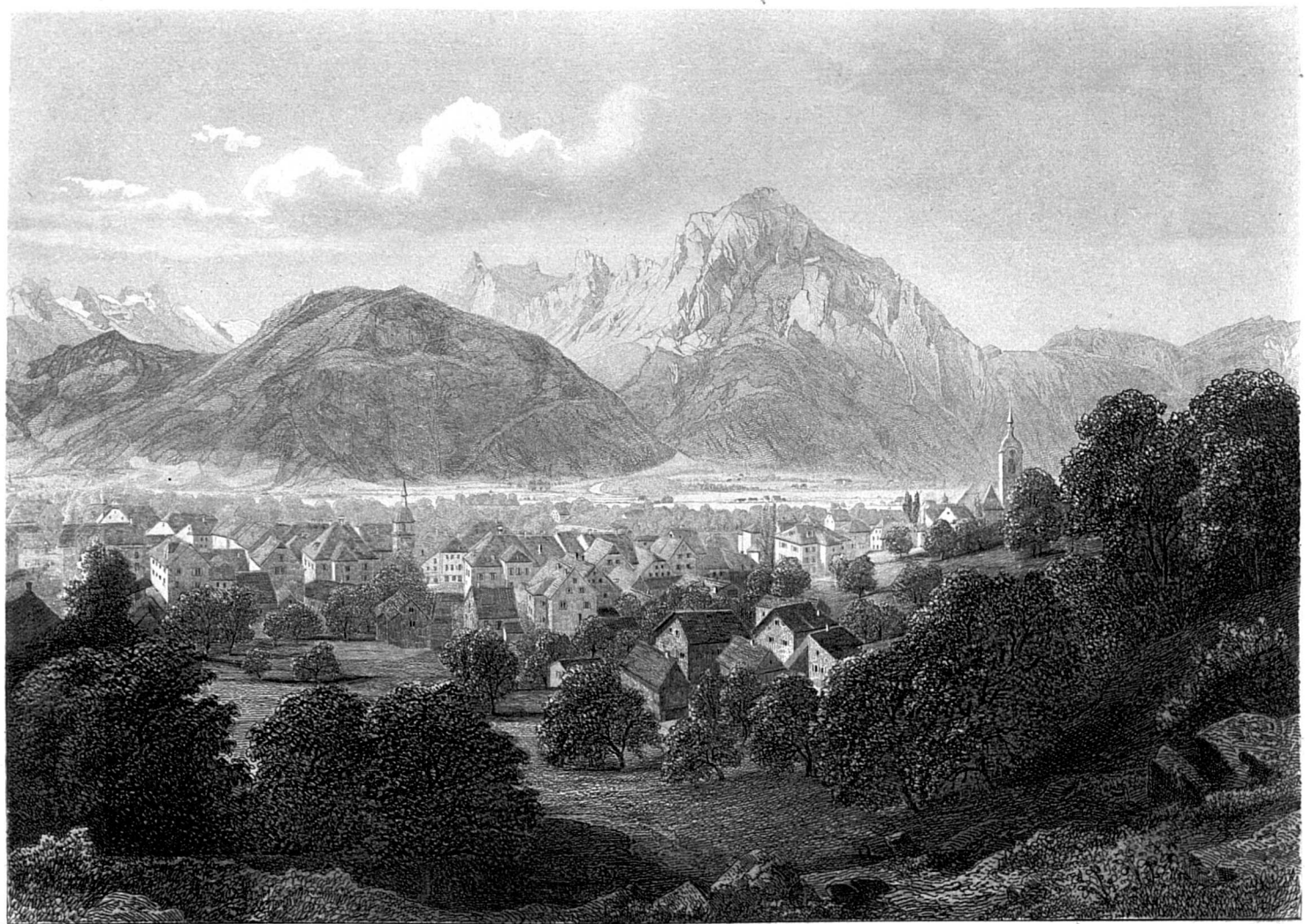
Une des plus charmantes promenades des environs de Winterthur est assurément celle du château de Kybourg. — Par une belle journée d'été, quand un soleil brûlant darde ses rayons embrasés sur la plaine, jaunissant les moissons et mûrit le raisin des coteaux, gagnons vite la montagne, en quelques instants, nous y trouverons de l'ombre et de la fraîcheur. Tout nous invite à poursuivre notre course. Un délicieux sentier monte, ser-

pente à travers la forêt et se glisse entre les sapins qui nous abritent. Parfois de légers écureuils bondissent sur les branches; les fraisiers en fleurs bordent la route, les oiseaux babillent sous les feuilles; çà et là, le soleil perce l'ombre des bois et nous inonde de lumière, la montagne se gravit sans fatigue et il semble que nous arrivons trop tôt au sommet de l'Eschenberg. Là se développe un paysage sévère, empreint de mélancolie le regard plonge dans une vallée profonde, étroite, enveloppée de sombres forêts, et, tout en bas, au fond du val sauvage, nous entendons les eaux de la Töss se heurter sur son lit de rochers. Au-delà du torrent, s'élève une montagne escarpée, couverte de grands bois;









ALTDORF

Verlag v. Chr. Krusi in Basel



un dernier effort et nous atteindrons bientôt le sommet de cette rude montée, couronnée d'imposantes murailles que surmontent quelques clochetons aigus: C'est le *château de Kybourg*.

Cette antique forteresse, splendeur déchue, entourée jadis de cent châteaux fortifiés qui la protégeaient comme de vigilantes sentinelles, était, il y a des siècles, 'orgueilleuse maîtresse du pays! Elle appartenait à une race puissante, étendant ses possessions jusqu'au milieu de l'Helvétie, \*) race, qui, après quelques siècles d'une gloire florissante, disparut, et s'éteignit à jamais. Mais le château a résisté aux orages du temps et survécu aux générations de ses primitifs possesseurs. — Son histoire se relie trop intimement à celle de la contrée pour que nous n'en esquissons pas rapidement les principaux traits.

Les données incertaines des chroniqueurs du moyen-âge, particulièrement des moines, font descendre la famille des comtes de Kybourg de l'ancienne race des *Guelfes*, qu'on voit apparaître sur les bords du Rhin, dans la Suisse et dans la Souabe et qui, d'après Henri Escher, remontent au cinquième siècle de l'ère chrétienne et font du premier Guelfe un contemporain d'Attila, le terrible roi des Huns. C'est vers le neuvième et le dixième siècle seulement que nous commençons à avoir des documents certains.

Un membre de cette famille, un Guelfe, Conrad, élu évêque de Constance en 934, fit, d'après son autobiographie, un voyage en Palestine. On lui attribue une grande réputation de vertu et de sainteté, et la tradition religieuse nous a transmis une foule de légendes miraculeuses dont il est le héros et qui expliquent sa canonisation en 1123.

On raconte, qu'un jour de pâques, en disant la sainte messe, une araignée venimeuse tomba dans le calice. Le prélat, pour ne pas troubler l'office, but le vin et avala l'araignée. La messe finie il se rendit au palais où l'attendaient des invités. Il s'assit avec ses convives mais ne toucha à aucun mets. Tout à coup, et comme sa tête se penchait vers la table, l'araignée qui était au service du Démon, sortit de sa bouche sans lui nuire — Un autre jour, il se trouvait en compagnie de l'évêque Ulrich d'Augsbourg, ils étaient assis près de la châte-

du Rhin à Laufen, et contemplaient ce spectacle grandiose lorsqu'ils remarquèrent deux oiseaux planant au-dessus des rochers qui s'élèvent au milieu de la catastrophe et sur lesquels, depuis l'éternité, les eaux vertes du fleuve se brisent avec furie. Tantôt ces oiseaux semblaient attirés par une puissance invisible vers le gouffre, et disparaissaient dans les nuages de vapeur de cet effroyable tourbillon; tantôt ils se relevaient et faisaient des efforts désespérés pour échapper à l'horrible attraction de l'abîme. L'esprit des deux saints hommes, obéissant à une croyance commune alors, attribua à ce phénomène, nullement extraordinaire, une cause surnaturelle, une signification mystique: Ils virent, dans ces oiseaux deux âmes souffrantes encore dans le purgatoire qui réclamaient leurs prières. Ils se rendirent à l'église de Laufen; l'évêque Ulrich s'agenouilla pour dire la messe; à peine eut-il commencé qu'un des oiseaux s'éleva dans les airs et disparut et lorsque Conrad eut à son tour achevé sa prière, le second disparut également. Cet événement confirma les deux prélats dans l'efficacité de leurs prières.

Une troisième légende, racontée par le poète *Gustav Schwab*, nous apprend que les deux amis étaient un jour réunis et assis devant une table richement garnie, chargée de vins et de mets exquis. L'entretien roulait sur des sujets pieux et les heures s'écoulèrent avec une telle rapidité, pour les deux saints hommes qu'ils ne s'aperçurent pas que le jour naissait et que ce jour était consacré au jeûne. Ulrich donna à un secrétaire qu'il avait appelé pour affaires, une pièce de rôti de la table. Celui-ci malicieusement raconta le fait aux gens de la maison et, voulant prouver, comment les deux prélats qu'on croyait si pieux observaient les jeûnes et les commandements de l'église, il enleva le couvercle d'argent qui recouvrait le plat et resta pétrifié d'étonnement. Au lieu du rôti qu'il avait emporté il y avait un morceau de poisson! — Quand Ulrich mourut, il se passa à ses obsèques un événement qui ajouta encore au merveilleux et aux miracles dont on entourait sa vie. Un cierge allumé tomba sur la draperie qui recouvrait le cercueil et se consomma entièrement sans laisser d'autres traces que quelques gouttes de cire. — Ulrich d'Augsbourg était né au château de Kybourg en 890 et avait été envoyé par sa famille étudier au convent de St. Gall.

Il est hors de doute que Kybourg a été une propriété des Guelfes, mais on suppose que les seigneurs de Kybourg étaient, à cette époque, vassaux de cette race. — Le château de Kybourg était alors enclavé dans la Thurgovie, et, parmi les comtes qui gouvernaient cette province, (ils n'étaient pas encore considérés comme princes mais simplement comme officiers royaux,) il se peut

\*) C'est au commencement du 13<sup>e</sup> siècle que la puissance de la maison de Kybourg atteint son apogée. Elle possédait alors la plus grande partie du territoire qui forme aujourd'hui le canton de Zurich; en outre, les Comtés de Lenzbourg et de Baden, le pays de Zug et une partie de la Thurgovie. Il faut ajouter encore à ces vastes possessions, la partie de la Bourgogne située à l'Est du Jura, qui avait formé autrefois le Landgraviat de Bourgogne, Thoun et Berthoud, et que, Anne de Zœringhen avait apportée en dot au comte de Kybourg.

Note du Trad.

qu'il y ait eu de temps en temps un sire de Kybourg. — Tout fait supposer qu'ils usèrent alors, comme les autres comtes, du pouvoir que leur conférait leur charge, pour se faire nommer pendant les désordres des onzième et douzième siècles, seigneurs héréditaires d'une partie de la Thurgovie et former ainsi le comté de Kybourg qui à dater de cette période, n'a plus aucun rapport avec les Guelfes.

De la famille de Kybourg sortit, vers la fin du neuvième ou le commencement du dixième siècle, un membre nommé Wolo qui entra en religion au couvent de St. Gall et y trouva une mort prématurée. Laissons encore parler la légende. Le démon, dit on, apparut un jour dans la matinée, au savant moine Notker, le bégayer, et lui dit d'un ton menaçant: „Je prépare une mauvaise nuit à toi et aux tiens.“ Notker aussitôt d'avertir les moines, de les engager à se tenir sur leurs gardes et à veiller. Mais le jeune Wolo repliqua: Les vieillards ont toujours de ces vaines pusillanimités. Puis il rentra dans sa cellule, la promenade lui étant défendue pour ce jour là, et il se remit à son occupation ordinaire qui était de copier. Au bout de quelques instants la sombre cellule lui parut trop étroite, il lui sembla qu'il manquait d'air, il se leva, quitta son travail, monta jusqu'au haut du clocher pour respirer l'air pur et vif des hauteurs et oublier en regardant l'espace, les montagnes, le ciel et le riant paysage, le sentiment oppressif du cloître. Comme il redescendait, le pied lui glissa, sur un degré usé de l'escalier et, de cette hauteur, il tomba brisé sur les dalles de l'église. Il respirait encore et vit avec le calme et la fermeté d'un vrai chrétien sa fin approcher; quelques heures après il expira dans les bras de Notker en larmes. Ainsi se réalisa la vision du moine.

A la fin du neuvième siècle commence à apparaître la famille des seigneurs de Winterthour. Des documents établissent que, dès la première moitié du onzième siècle les campagnes de Winterthour étaient cultivées avec soin par son seigneur Lintfried et ce ne fut qu'au douzième siècle que ce pays devint la propriété des sires de Kybourg. — D'après les recherches consciencieuses et persévérantes d'Escher, c'est seulement vers la fin du douzième siècle que se lève le voile qui enveloppe l'histoire de ces familles dont quelques noms isolés çà et là sont parvenus jusqu'à nous. Au milieu du crépuscule des légendes fabuleuses et des chroniques incertaines de cette époque, il ressort toutefois clairement que la famille de Kybourg est encore florissante et que celle de Winterthour décline et s'éteint. — Une des annales les plus reculées de Winterthour est un événement mémora-

bel qui eut lieu dans ses plaines en 919. Rodolphe II., duc de Bourgogne, qui possédait quelques parties de l'Argovie, fit une incursion au-delà de la Reuss, dans les contrées voisines de la Thurgovie. Il s'empara en passant de Zurich et conduisit son armée dans la plaine de Winterthour. Mais là, il rencontra le duc Burckard de Souabe qui lui opposa une vigoureuse résistance et qui, après un combat acharné, défit les Bourguignons et les mit en déroute. Rodolphe battit en retraite et se retira dans la haute Bourgogne. Peu de temps après une alliance réconcilia les ducs ennemis: La célèbre et vertueuse reine Berthe, fille de Burckard, épousa Rodolphe de Bourgogne.

Dans les guerres du onzième siècle qui eurent lieu entre l'Empereur et le Pape, et principalement entre Henri IV., et Grégoire VII., les sires de Kybourg, suivant la tradition des Guelfes, étaient toujours du parti du pape. C'est pourquoi l'abbé de St. Gall, Ulric d'Eggenstein, qui avait voué une fidélité inviolable à l'empereur Henri, prit et brûla le château de Kybourg en 1079. L'époque à laquelle il fut reconstruit est inconnue, mais tout porte à croire qu'il se releva bientôt et que la puissance de la maison de Kybourg s'accrut de nouveau, car, vers la fin du onzième siècle, la domination féodale de cette maison se rétablit sur les barons qui s'étaient enfuis et dispersés pendant les troubles du siècle précédent. La cour de haute justice que les comtes avaient administrée, comme officiers impériaux de la Thurgovie, devint un droit héréditaire de la maison de Kybourg. C'est ainsi que se forma peu à peu le comté de Kybourg et, de grands propriétaires de terres qu'étaient autrefois les maîtres du château, nous voyons les comtes de Kybourg paraître au douzième siècle comme princes d'un vaste territoire et comme suzerains d'une petite mais nombreuse noblesse. Cette importante position des comtes s'accrut encore dans le courant du douzième siècle et le commencement du troizième d'une augmentation considérable du pouvoir par deux grandes successions qui leur échurent. La première, à l'extinction de la branche masculine des comtes de Lenzbourg en 1172 du Chef de Richenza, héritière de cette famille, et femme de Hartmann de Kybourg. — C'est ainsi que le comté et la ville de Bade, les domaines et châteaux de Windegg et de Waldenberg du Gaster, tombèrent sous leur domination, — Peu de temps après cet évènement le comte Hartmann fonda la ville de Winterthour. — Déjà, avant la décadence des seigneurs de Winterthour, qui prenaient le titre de comtes et avaient leur résidence sur la colline située au sud de la ville actuelle, une population assez considérable de paysans libres et de serfs était groupée. — La seconde succession, qui contribua à l'entier déve-









Wo sich die Drei zur Freiheit einst verbanden,  
Da sind zur Stell' drei Quellen auch entstanden,  
Sie sprudeln aus der Mutter Erde mild,  
Der Eintracht, Tren' und Freiheit schönes Bild,  
Und zeigen fort der spätern Nachwelt an,  
Was hier die Väter für die Freiheit eifrig thaten,  
O sprudelt fort und schlingt ein Segensband  
Um alle Herzen im ganzen Schweizerland!

Là pour la liberté nos trois héros s'unirent,  
Là trois sources, dès lors, avec le temps grandirent.  
Ces trois sources, coulant avec limpidité,  
Nous parlent d'union, de paix, de liberté  
Puisse-elles éteignant toujours plus la patrie,  
Nous la rendre en tout temps plus sainte et  
plus chérie!

## SOUVENIR d. RÜTLI.

Verlag v Chr Krusi in Basel





loppement de la puissance de Kybourg, fut celle qui leur échut à l'extinction de la tige masculine de la famille *Züringhen* qui eut lieu en 1218 et dont bénéficia le comte Ulrich de Kybourg, ce qui accrut leurs possessions dans l'Helvétie Bourguignonne. — La date de la mort du duc Ulrich est incertaine et, cependant, c'est sous son règne que la puissance de la maison atteignit son apogée. — Ses domaines partagés entre les deux Hartmann, commencèrent à diminuer l'influence de cette famille. — Le château domanial de Kybourg et tout ce qui provenait de la succession Lenzbourg, c'est-à-dire la principale partie, échut à Hartmann l'ainé.

La succession *Züringhen* qui comprenait, comme nous l'avons dit, l'Helvétie Bourguignonne, forma la part de Hartmann le cadet. Le morcellement de l'héritage paternel fit que Hartmann l'ainé dirigea toute son ambition et son activité vers l'Helvétie Allemanique et Hartmann le cadet sur l'Helvétie Bourguignonne. — Le premier, possesseur du château de Kybourg, resta ainsi le voisin de l'abbé de St. Gall. — La vieille inimitié des Kybourg contre cette abbaye trouva un nouvel aliment dans le refus de l'abbé de St. Gall de se soumettre à la châtellenie des comtes en 1236. Hartmann s'allia à l'évêque Henri de Constance et au comte Diethelm de Tockenbourg, le fraticide, contre l'abbé Conrad, fidèle ami du grand empereur Frédéric II., que les papes Grégoire IX. et Innocent IV. avaient frappé d'excommunication. Conrad accompagnait alors l'empereur dans sa campagne contre le duc d'Autriche, il lut en sa présence le message qui l'informait de la ligue formée contre lui et l'empereur lui dit en riant : „Il n'est pas bon, que „les souris dansent sur le foyer quand le chat est absent, retournez chez vous, Monsieur de St. Gall et „chassez les souris !“ Conrad surpris qu'il estimât si peu des ennemis dont l'abbé connaissait la puissance, prit congé de Frédéric et entra rapidement en campagne. Il attaqua ses ennemis avec une telle énergie qu'ils furent bientôt forcés de se soumettre et de subir les conditions qu'il leur imposa.

Dans ces temps de lutte entre l'empereur et le pape, en 1248, il arriva un jour que les habitants de Zurich expulsèrent tout leur clergé qui ne voulait plus faire aucun service religieux et ne conservèrent que quelques cordeliers qui eux-mêmes étaient désunis avec le pape. Leur résistance et leur fermeté eurent pour résultat que, peu de temps après, l'opiniâtre Innocent se trouvait contraint de lever l'interdit bien que les Zurichois restassent inébranlablement attachés au parti des Hohenstaufen.

Pendant ces discordes le comte Hartmann l'ainé était devenu vieux. Irrité des adversités et des embarras que lui causait un de ses neveux, héritier de Kybourg, Rodolphe de Habsbourg, pour le punir et prévenir de plus grands malheurs, il fit volontairement présent, au chapitre de la cathédrale de Strasbourg, de concert avec son frère Hartmann le cadet, des domaines de Kybourg, Winterthour, Bade, Uster, Windegg, Wandelberg, Schennis, les deux Liedenbergs et Mörsbourg, en un mot toutes les anciennes possessions de Kybourg. — Il ne garda que l'héritage Lenzbourg qu'il conserva pour lui comme fief héréditaire. — Ce fut un coup terrible pour Rodolphe de Habsbourg. Il mit tout en œuvre et déploya toutes les séductions, que lui suggéra son esprit fécond, pour regagner la faveur de son oncle et celle de l'évêque de Strasbourg afin d'amener ce dernier à rendre volontairement le don qui lui était fait. Toutes ses tentatives auprès de l'évêque échouèrent et ce dernier traita Rodolphe avec une hauteur qui augmenta le ressentiment qu'il nourrissait contre lui. Il abandonna le service de l'évêque, s'attacha au parti des citoyens de Strasbourg et se fit nommer capitaine de la bourgeoisie. Il suscita en cette qualité beaucoup de tracasseries au chapitre et à l'évêque et il fut soutenu dans cette lutte par son oncle, Hartmann le cadet, avec qui il s'était réconcilié. — En 1263, la mort de l'évêque mit fin à la lutte et rétablit la paix. Le nouvel évêque, Henri de Geroldseck, avait toujours vécu en bonne amitié avec Rodolphe. Il négocia auprès du chapitre et obtint son consentement pour la restitution au profit du comte Rodolphe de ce don important. — Dans ces entrefaites, et la même année, Hartmann l'ainé reçut à Kybourg, où il résidait, la nouvelle de la mort de son frère, son seul compagnon, Hartmann le cadet. Il restait désormais seul, isolé et voyait venir avec tristesse la dernière heure de la maison de Kybourg qui allait s'éteindre, sans postérité. Ses dernières années étaient abreuvées d'amertume; des maîtres étrangers commandaient sur les domaines de ses aïeux. Le soleil de la maison de Kybourg se couchait et ses derniers rayons éclairaient d'un triste reflet sa splendeur d'autrefois. — Les liens d'obéissance des sujets du comté se relâchaient entre les mains débiles de ce vieillard; il se commettait des actes de violence et des tentatives de rébellion qu'il était impuissant à réprimer. Winterthour et ses appartenants crurent le moment favorable pour s'affranchir de la domination de Kybourg et se soulevèrent; mais Rodolphe arriva et les fit promptement rentrer dans l'obéissance. — Quelques jours plus tard, Hartmann l'ainé mourut et, avec lui, s'éteignit en 1263, la famille de Kybourg. — Rodolphe, avec la rapidité et la décision qu'il apportait dans toutes ses actions, entra en possession de l'héritage entier de son oncle. Des pa-



rents éloignés, entr'autres les comtes du vieux et du nouveau Regensberg, opposèrent une vive résistance à Rodolphe, mais elle dut céder devant son énergie. — Luthold de Regensberg continua seul la lutte et s'épuisa dans une guerre malheureuse que soutint avec succès, contre lui, Rodolphe de Habsbourg, appuyé par les Zurichois en 1264.

Ainsi disparut une des plus anciennes familles de l'Helvétie orientale dont la mémoire s'est perpétuée par la fondation de plusieurs villes, la création de nombreux et riches couvents et le rôle important qu'elle a joué dans les années les plus reculées de notre histoire. Sur cette grande ruine une maison jeune et vivace assied sa nouvelle puissance: Les comtes de Habsbourg, dignes héritiers de Kybourg, forment la source de ce fleuve immense et glorieux d'archiducs d'Autriche et d'empereurs.

Le nom illustre de Kybourg conserva longtemps son prestige et, pendant des siècles, bien que toute prétention au comté et au château eut cessé, les empereurs d'Allemagne ajoutèrent à leur titre celui de Comtes de Kybourg.

Kybourg ne resta pas beaucoup plus d'un siècle entre les mains des Habsbourg car nous voyons, en 1377, le baron Jean de Bonstetten possesseur à gage de ce château et du comté. Aussi, regarde-t-on cette année comme la date de séparation de Kybourg des possessions autrichiennes. Pendant la période de la domination Autrichienne les habitants du château et du comté étaient intimement liés au sort des guerres de l'Autriche dans la Suisse. — Quand, après la bataille de Morgarten, le duc Léopold, vaincu, vint chercher un refuge dans son château de Kybourg, les jeunes gens de Winterthour qui allaient pleins de joie et de confiance au devant de leurs pères revenant du combat, rencontrèrent sur leur chemin ce seigneur naguère si fier, si hautain, maintenant abattu, pouvant à peine se tenir sur son cheval et entouré d'une faible escorte. Ils regardèrent cette humiliation comme une punition de Dieu pour tant de sang versé et d'hommes immolés à la vengeance du meurtre de l'empereur Albrecht.

Dans le courant des quatorzième et quinzième siècles, Kybourg changea souvent de maîtres. Le château et le comté passèrent des mains des sires de Bonstetten dans celles des comtes de Tockenbourg, puis appartint à la comtesse Cunégonde de Montfort, plus tard à la ville de Zurich et enfin tomba de nouveau, en 1452, au pouvoir de la maison d'Autriche. Ces changements divers

devaient avoir une fin prochaine. — Le duc Sigismond, qui possédait les provinces de l'Autriche occidentale, était devenu débiteur de Zurich, à la suite de la guerre ancienne Zurichoise, d'une somme de 40,000 florins. Il effectua, sur cette dette, un remboursement de 23,000 florins, partie en argent comptant, partie en valeurs diverses et resta débiteur de l'état de Zurich de 17,000 florins. Le paiement de cette somme lui était impossible par suite de l'appauvrissement et de la ruine financière de son duché, ruine qui était antérieure à son règne, mais qu'il aggravait chaque jour par ses prodigalités.

Les Zurichois forcés de recourir à des emprunts d'argent, à des conditions d'intérêts usuraires, réclamaient vivement le paiement de leur créance. D'un autre côté, les confédérés, dont les différends avec l'Autriche n'étaient pas entièrement réglés, les soutenaient. Sigismond, prévoyant qu'une guerre pourrait résulter de cette complication, prêta l'oreille aux conseils de quelques princes amis, se décida à donner un gage aux Zurichois, dans une assemblée, qui eut lieu à Constance, en 1499, il affecta à la garantie de 17,000 florins, le château et le comté de Kybourg. Le danger possible d'un dégagement fut écarté par des conventions spéciales et la teneur même de l'acte qui prit le titre de „Contrat perpétuel.“ — Zurich, depuis ce temps, et jusqu'à nos jours, bien que sous l'empire de fluctuations et de circonstances différentes, a conservé paisiblement la possession du comté de Kybourg.

Les habitants de Winterthour ont toujours été dans le passé comme aujourd'hui courageux et vaillants. — En 1279, l'empereur Rodolphe de Habsbourg, en récompense des fidèles et loyaux services qu'ils lui avaient rendus dans la guerre contre le fier Ottokar, roi de Bohême, les affranchit à jamais des redevances et des servitudes et leur donna les armoiries de leur ville. Il leur accorda en outre la juridiction criminelle, le droit de marché et le droit d'acceptation de bourgeois; c'est-à-dire, les droits fondamentaux d'une ville indépendante. C'est pourquoi les habitants de Winterthour prenaient toujours les armes chaque fois que la maison d'Autriche le réclamait. Ils payèrent noblement de leur sang la dette de reconnaissance sur les champs de bataille de Morgarten, Sempach, Näfels, am Stoss et autres, jusqu'à ce qu'enfin, en 1467, la ville, sous réserve de ses libertés, fut donnée en gage hypothécaire à Zurich par le duc Sigismond, comme faisant partie du comté de Kybourg. Depuis ce temps, Winterthour est toujours restée attachée à Zurich au bien et au profit de tous les deux.







*Druck u. Verlag v. Chr. Krüssi, Basel.*

*C. Huber sculp.*

<sup>DU</sup>  
R Ü T L I

KANT URI

CANT. D'URI





Pendant que le nom des comtes de Kybourg se perd de plus en plus dans le lointain du passé historique, la ville qu'ils ont fondée prospère et grandit. Winterthour, aujourd'hui avec sa population de près de 10000 habitants, est une des plus riches et des plus florissantes cités de la confédération. Coquette, propre, élégante elle offre au visiteur un coup d'œil charmant: De beaux établissements publics; des écoles monumentales; de riches et opulentes habitations; de larges boulevards bien plantés; de charmantes promenades et de gracieux jardins qui l'enveloppent comme une corbeille de fleurs, lui donnent plutôt l'aspect d'une ville de plaisance que d'une cité laborieuse. Et cependant, c'est avant tout à son commerce, à son industrie et à une administration intelligente et dévouée qu'elle est conduite à ce développement toujours croissant. Dans la vaste plaine qui l'entoure, s'étendent de fertiles champs de blés protégés au nord par des collines ombragées de belles forêts; des vignobles renommés couvrent les coteaux qui s'élèvent au sud et se prolongent, presque sans interruption, jusqu'à Neftenbach. Elle expose orgueilleusement dans cette féconde vallée le tableau de ses richesses agricoles.

— L'aisance qui règne dans le pays se manifeste dans les fêtes publiques, quand toute la population est réunie: La vigueur des hommes, la fraîcheur des jeunes filles semblent témoigner que la misère y est inconnue.

Winterthour, avec sa population robuste, active et laborieuse; sa communauté florissante remarquablement administrée; avec ses instituts modèles pour l'éducation de la jeunesse, se présente à nos yeux comme un exemple digne d'imitation. Le grand nombre d'hommes éminents qui en sont sortis à diverses époques et, entr'autres, de nos jours, le docteur Furrer, premier président de la nouvelle confédération, attestent l'importance intellectuelle de cette ville qui, pendant nos jours de tourmente politique, fut regardée comme la capitale morale du canton de Zurich. Puisse ce caractère ferme, loyal, véritablement citoyen et exempt de toute exagération moderne; puissent cette activité et cette énergie qui ont eu de si féconds résultats pour le bien commun; puissent ces vertus civiques durer longtemps encore et conserver à Winterthour l'influence heureuse qu'elle a acquise et le rang élevé qu'elle occupe dans le canton et dans la confédération entière.

## USTER.

„Ecoute! Une voix formidable comme le bruit du tonnerre, se fait entendre dans la nuit.

„Malheur à celui qui, dans sa propre cause, juge et condamne son adversaire!

„Malheur à celui qui abandonne son cœur à une haine basse!

„Malheur à celui qui par vengeance, trahit la parole de pardon;

„Partout où il dort, son sommeil est troublé de rêves sinistres;

„Partout où il passe, il est détesté et méprisé des peuples;

„Le tombeau le repousse, la postérité le rejette!

„Toi, Ital Reding, tu portes sur ton front cette terrible malédiction;

„Mais les cœurs les plus nobles battent pour toi, Wildhans!

Reithard.

Dans la jolie vallée de la Glatt, sur la petite rivière de l'Aa, est situé le bourg d'Uster. Ses maisons disper-

sées çà et là dans les prairies, entre de frais groupes d'arbres, renferment environ 5,600 habitants. C'est là que l'industrie moderne de la Suisse a établi une de ses plus importantes résidences. — On sait qu'Uster était le siège du fameux „roi des fileurs“, „Kuntz, qui régna despotiquement avec un scepter de fer sur ses vingt fabriques, vécut sans être aimé et mourut sans être pleuré. Kunz ne connut jamais de plus noble jouissance que celle d'entasser argent sur argent, et, avec une fortune immense il ne laissa pas un souvenir à son pays et n'attacha pas son nom à la création de quelque établissement de bienfaisance ou d'utilité publique qui relevât sa mémoire dans l'esprit de ses concitoyens par le sentiment de la reconnaissance.

Aujourd'hui encore, Uster possède six grandes filatures de coton, mettant en mouvement 60,000 broches, ainsi que divers autres établissements considérables. A côté de cette importance industrielle, Uster jouit encore d'une grande influence politique. C'est ici qu'eut lieu

l'assemblée mémorable du 22 novembre 1830, appelée „diète d'Uster“, qui imprima la plus vive impulsion à la régénération du canton et dont l'anniversaire est célébré chaque année par un grand nombre de libéraux Zurichois.

Un souvenir sinistre s'attache au nom d'Uster: Un drame effroyable qui restera à jamais imprimé en sanglants caractères aux pages de l'histoire cantonale s'est passé dans son voisinage.

La guerre ancienne Zurichoise avait duré pendant de longues années et venait d'éclater de nouveau à la mort du bourgmestre Rodolphe Stussi, un des principaux moteurs de la première. Les confédérés, et, avec eux, pour la première fois, les Appenzellois, sous le commandement du Schwytzois, *Ital Reding*, vinrent assiéger le bourg de Greifensee. Sa faible, mais vaillante garnison de soixante-douze soldats, avait un chef résolu, le chevalier Hans de Breitenlandenberg, surnommé *Wildhans* (Jean le sauvage ou le brave).

— Elle résistait courageusement, faisait de fréquentes sorties nocturnes et harcelait vigoureusement les confédérés. — *Wildhans*, malgré son héroïque courage, jugeant qu'il était beaucoup trop faible contre l'armée fédérale, renvoya les femmes et les enfants qu'il dirigea sur Zurich, puis mit le feu au bourg et se retrancha dans le château avec sa faible garnison. — Les confédérés l'assiégèrent avec énergie, éprouvèrent de nouvelles pertes qui lassèrent leur persévérance, et ils pensaient déjà à lever le siège, quand un homme du bailliage de Greifensee, nommé *Mahler*, trahit les siens en indiquant le point vulnérable du château où on pouvait facilement le miner. — Le premier mantelet, sous la protection duquel l'ennemi s'avança vers le château, fut écrasé avec les mineurs qui travaillaient dessous par un autel de pierre que les assiégés lancèrent du haut des murs. Un second mantelet, plus solide, fut construit. Les travaux recommencèrent avec une nouvelle ardeur et avancèrent avec succès. Le mur commençait à se pencher; *Wildhans*, voyant qu'il ne pouvait plus tenir, songea à capituler; il essaya de traiter avec les assiégeants et demanda qu'on laissât sortir librement la garnison. Mais, ceux-ci, irrités de la longue résistance qu'ils avaient rencontrée et des pertes nombreuses qu'ils avaient essuyées, ne voulurent rien accorder et exigèrent qu'elle se rendit de discrétion. Les assiégés, comptant sur la clémence des vainqueurs, se soumirent à cette condition et descendirent au moyen d'échelles. A peine eurent-ils mis pied à terre qu'ils furent garrotés et gardés à vue par les confédérés dans des tentes séparées.

Le lendemain, 28. Mai 1444, dès le matin, ils furent conduits dans une prairie près de Nänikon pour y être jugés: Formalité dérisoire car le sort de ces infortunés était décidé à l'avance dans l'esprit de leurs juges. Cependant quelques voix s'élevèrent en leur faveur: Le bon *Holzach* de Menzingen demanda qu'on rendit la liberté à ces braves gens à qui on n'avait à reprocher que d'avoir rempli leur devoir de soldat; *Wildhans* lui-même, le noble *Wildhans*, offrit sa tête pour qu'on épargnât ses frères d'armes; les femmes se jetèrent aux pieds des juges et demandèrent avec des prières et des larmes la vie de leurs enfants, de leurs époux, ou de leurs frères. Les confédérés étaient ébranlés, mais, excités de nouveau par *Ital Reding*, ils refoulèrent ce mouvement d'humanité et de justice et les condamnèrent tous à mort!

Le soleil éclairait cette scène de désolation; la brise tiède d'un beau jour de printemps circulait dans l'air: les oiseaux chantaient dans l'espace, tout respirait la vie, la mansuétude et le pardon; et pourtant, la verte prairie couverte de fleurs allait se changer en un sinistre champ de mort! . . Il semblait qu'un souffle glacé eut passé sur cette foule tout à l'heure tumultueuse et passionnée, les sanglots des mères et des épouses interrompaient seuls ce morne silence. — La stupeur qui s'empare des assemblées populaires quand, sous l'empire de la colère et des passions, elles versent le sang de l'innocent; c'est le cri de la conscience qui se lève dans les âmes. Un grand nombre des hommes qui venaient de prononcer cette inique sentence se retira; le doute se glissait déjà dans leur cœur comme le venin du remords.

*Wildhans*, calme et résolu comme au jour de combat; s'avança, et, après une courte confession, adressa ces paroles à ses compagnons de mort; „Le Tout-Puissant le voit; le Tout-Puissant le veut: obéissez avec résignation à sa volonté. Dans ce moment suprême et pour qu'aucun ne pense que je veuille me séparer de mes vaillants et fidèles compagnons, je demande à être frappé le premier.“ — Puis il s'agenouilla, reçut le coup mortel, et après lui vint le tour de ses deux serviteurs! — Le bourreau s'arrêta et interrogea *Reding* du regard, celui-ci lui dit avec colère, „Si tu ne veux pas faire ce qui est ton devoir il s'en trouvera un autre qui te le fera à toi-même!“ — Le bourreau recommença son œuvre sanglante et neuf têtes de soldats roulèrent sur le sol! . . — Le bourreau mit de côté le dixième comme à lui appartenant, selon le droit impérial d'alors. *Ital Reding* s'écria: „Nous ne connaissons ici que le droit du pays et non pas le droit impérial.“ — Comme la faux de la mort, le glaive recommença son horrible moisson et vingt têtes tombèrent! Le bras de l'exécuteur se lassait,









*Druck u. Verlag v. Chr. Krust in Basel.*

*C. Huber sc.*

SEELISBERG

GT: URL



minent souterrainement ses bords. — La chronique nous apprend qu'en 1435, le 4 mars, une tempête se déchaîna sur le lac et sur la ville. On entendit, à Zoug, un craquement sinistre; des maisons se lézardèrent; des crevasses profondes fendirent le sol. Un grand nombre d'habitants saisit d'épouvante s'enfuit; quelques-uns cherchèrent à sauver une partie de leurs biens; d'autres enfin, plus braves, ou moins effrayés, restèrent à leurs travaux. — Tout à coup, à l'approche de la nuit, la terre s'entr'ouvrit avec un bruit effroyable, un nuage épais de poussière sortit de ce gouffre, obscurcit l'air et enveloppa tout un quartier comme la fumée d'un incendie. Les tours situées au bord du lac, le mur d'enceinte de la ville, deux rues, vingt-six maisons et soixante habitants furent engloutis dans l'abîme! — Un seul homme s'échappa à la nage, et un petit enfant, endormi dans son berceau, fut déposé par les vagues sur le rivage, vers St-Nicolas. — Au nombre des victimes se trouvèrent: le bailli, *Pierre Kolin*; sa femme, *Agathe Stucki*, et le greffier de la ville, *Jean Wickard*, père de l'enfant sauvé si miraculeusement.

De tous côtés affluèrent des secours et des consolations. Des baillages extérieurs de la ville de Zoug; des seigneuries de Bade, Mellingen, Bremgarten; de l'abbaye de Muri; des cantons de Zurich, Lucerne, Schwytz et de tous les autres états, arrivèrent en foule des messagers exprimant le sentiment de deuil général et offrant leurs services. — Les archives communales de cette époque mentionnent les témoignages d'intérêt et de sympathie que l'on reçut, et qui adoucirent la douleur de cette calamité publique. — La relation de cette catastrophe fut, pendant longtemps, lue chaque année, en chaire, dans le temps du carême, avec les noms de ceux qui avaient péri et les noms de ceux qui étaient accourus à leur secours.

Un siècle et demi après ce fatal événement, en 1591, les habitants, dans l'espérance de conquérir quelques arpents de terre sur les eaux, eurent la pensée d'abaisser le niveau du lac, en creusant le lit de la Lorch qui lui sert de déversoir. Ils se mirent à l'œuvre, construisirent une digue formidable pour protéger les travailleurs contre l'irruption des eaux. Mais ce travail eut pour résultat de les faire refluer, d'en élever momentanément le niveau et d'augmenter considérablement la pression qui s'exerce sur ses parois. Des éboulements, des gerçures, des affaissements se produisirent en une foule d'endroits. A Buonas, un vaste terrain disparut; à Eiden, on vit une belle prairie s'engloutir avec un horrible fracas; à Zoug, une fois encore, neuf maisons s'abîmèrent dans le lac; le bourg d'Arth et quelques autres villages furent le théâtre de pareils désastres. La population riveraine s'enfuit sur les hauteurs; on s'attendait, à chaque ins-

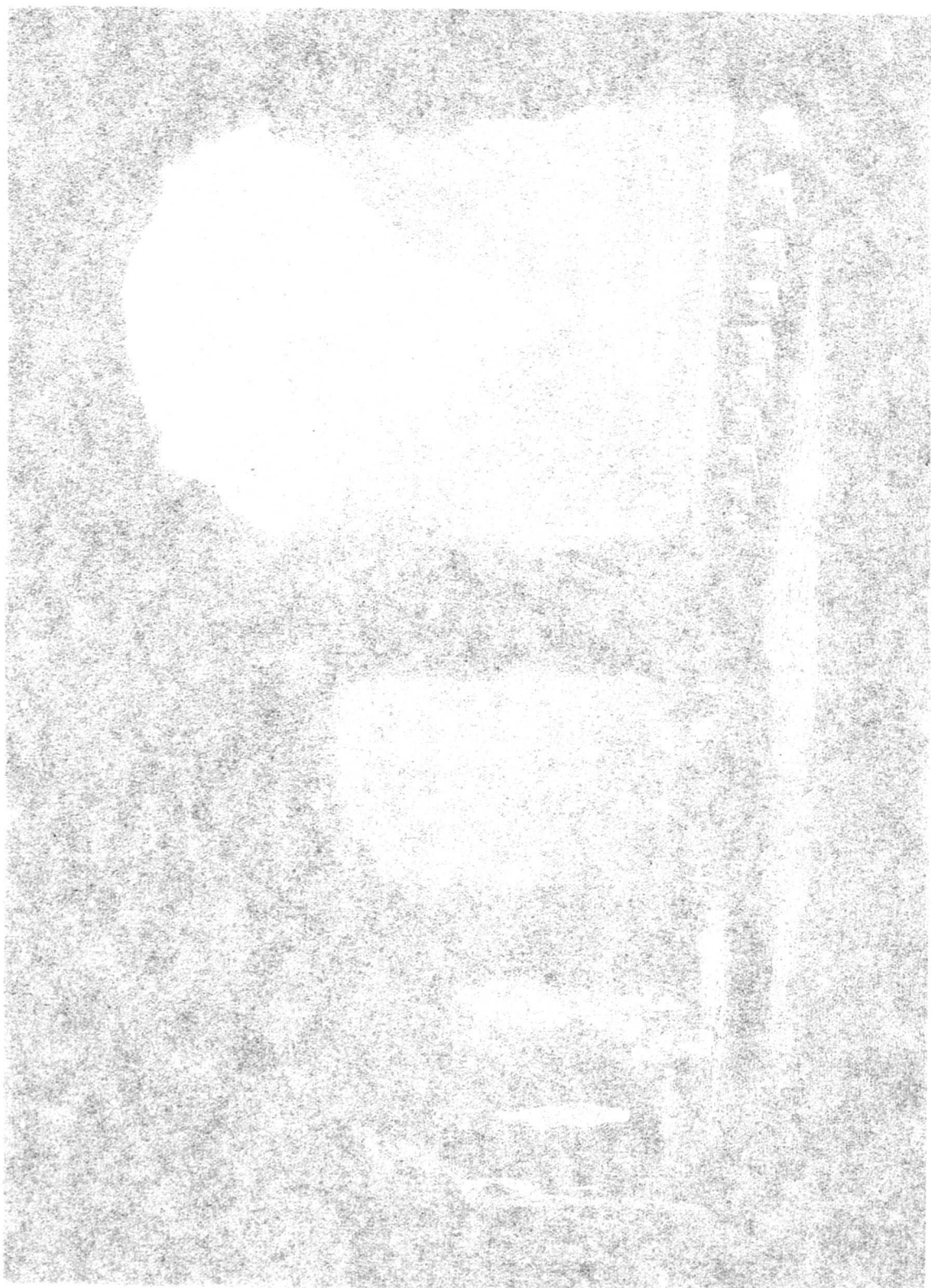
tant, à voir disparaître toutes les habitations situées sur les rives. — Le projet fut abandonné et la digue détruite.

Le lac Egeri, qui se trouve à l'est de Zoug, est beaucoup moins étendu; il est aussi moins dangereux, n'a que quatre lieues de circuit et est situé dans une contrée romantique. Plusieurs villages bordent ses rives. A l'extrémité du lac, au levant, est un lieu célèbre dans les glorieuses annales de l'Helvétie: le Morgarten! — C'est là, le 15 novembre 1315, sur les hauteurs de ce défilé, qu'une poignée d'hommes héroïques\*), pour la défense de leurs libertés, écrasa et mit en déroute la brillante armée de Léopold d'Autriche qui comptait quinze à vingt mille hommes de troupes aguerries.

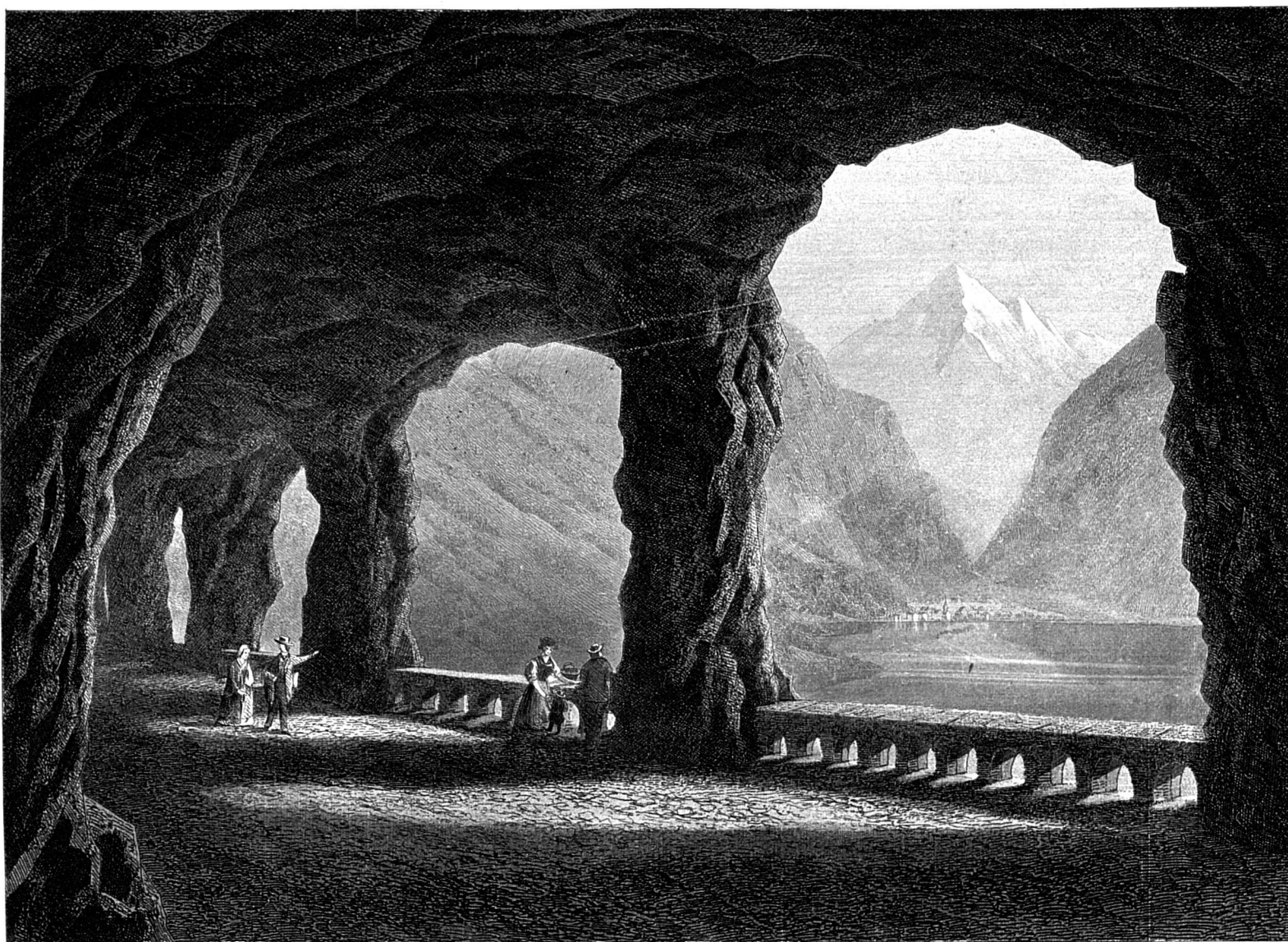
Ce fut au quatorzième siècle, le 27 juin 1352, que le canton de Zoug fit son accession à la Confédération. — Elle eut lieu la même année que Glaris et un an avant Berne et Zurich. Depuis cette époque, ce canton est toujours resté fidèlement attaché à l'union et a partagé son sort, aux bons comme aux mauvais jours.

Au temps des discordes et des guerres religieuses qui divisaient la Suisse en deux camps ennemis, un fait mémorable eut lieu sous les murs de Zoug, quelques jours après la bataille de Cappel. — Cette défaite avait causé de grandes pertes à l'armée protestante, et, la plus irréparable de toutes, était la mort du réformateur Zwingli qui succomba dans cette néfaste journée. Cet échec cependant n'avait pas abattu leur ardeur. Il arriva des renforts de Schaffhouse, de St-Gall, du Toggenbourg, de la Thourgovie, qui augmentèrent les corps de troupes de Berne, Zurich, Soleure et Bâle. Quelques contingents de Neuchâtel, Lausanne et Genève se joignirent à ces troupes, ce qui porta l'armée des réformés à près de vingt mille hommes, force suffisante pour lui assurer le succès si elle eut été unie, bien conduite et mieux disciplinée. L'armée fit sa jonction près du village de Baar dont elle s'empara, et s'avança jusqu'au pied du *Zougerberg*, mont de Zug, situé au levant de cette ville. — C'était sur cette hauteur que les attendaient les catholiques des petits cantons, au nombre de dix mille environ, en comptant les Valaisans et les Italiens envoyés à leur secours par le pape et commandés par un Génois. Les réformés étaient supérieurs en nombre, la saison s'avancait, des pluies torrentielles détrempaient les terres, leur armée, composée de milices recrutées en divers pays, était disposée à l'insubordination; tout les engageait à en terminer promptement et à déloger les catholiques de cette importante position où ils s'étaient retranchés. En conséquence, il fut résolu le 24 octobre 1531, que l'attaque se ferait secrètement et la nuit, dans l'espérance de sur-

\*) Quatre cents d'Uri, six cents de Schwytz, trois cents d'Unterwald.  
Note du trad.







*Druck u. Verlag v. Chr. Krüsi in Basel*

*C. Huber sc.*

TUNEL AN DER AXENSTRASSE  
GEGEN FLUELEN.

ET URI.

TUNEL SUR LA ROUTE D'AXEN  
VERS FLUELEN.





prendre le camp ennemi. — Cinq mille hommes reçurent l'ordre de tenter l'assaut. — Mais les mouvements furent mal combinés et mal exécutés; les soldats s'amüsèrent à piller les villages voisins au lieu d'attaquer. — *Jean Hug*, fils de l'avoyer de Lucerne, favorisé par un beau clair de lune, profita habilement de leur ineptie, il les surprit lui-même, avec une petite troupe, et les défit entièrement. Il en périt un grand nombre par les armes et plus encore dans les précipices où ils se jetèrent en fuyant. — Le principal corps de l'armée, qui aurait eu le temps de venir à leur secours, resta immobile faute d'entente, de résolution et de bonne volonté. — Le nombre des tués, blessés et prisonniers monta, d'après les relations des catholiques, à deux mille. Leur propre perte, suivant leur rapport, ne fut que de cent hommes. — Ce fut un nouveau triomphe pour les catholiques que cette journée du Zougerberg. Ils élevèrent, sur le champ de bataille, une chapelle en l'honneur de St-Séverin, dont ce jour portait le nom, et ils ordonnèrent qu'il y eut dès lors, à perpétuité, à pareil jour, des processions et un service divin pour le repos de l'âme de ceux qui avaient perdu la vie.

Le parti de la réformation avait déjà été ébranlé par le résultat de la bataille de Cappel, mais ce revers lui porta un coup mortel et détruisit ses dernières espérances pour ce canton et pour les autres.

D'après un recensement fait en 1860, la population du

canton de Zug s'élève à vingt mille âmes environ et on n'y compte que six cent neuf protestants.

La richesse principale de ce petit pays est dans son agriculture, dans ses fruits, dans son beau bétail, enfin dans les produits du sol. N'oublions pas de mentionner la fabrication de son kirsch qui jouit d'une grande renommée. — Depuis quelques années, l'industrie a jeté des racines dans ce canton et a pris une certaine importance. Deux importantes filatures de coton, mettant en mouvement 20542 broches, sont établies à *Unter-* et à *Neu-Ægeri*. Il existe en outre quelques petits établissements industriels à Baar et à Cham qui font que le mouvement commercial, en égard à la population, est encore assez considérable.

Comme dans la plupart des cantons catholiques et dans les Rhodes intérieures, *Inner-Rhoden*, les écoles sont placées sous l'influence et la direction du clergé; aussi, l'instruction laisse-t-elle encore beaucoup à désirer. Mais chaque jour tend à détruire cette influence, et, dans ces derniers temps, la ville de Zug a résolu de créer une école industrielle à laquelle serait attaché un gymnase; elle a décidée, en outre, que quatre écoles secondaires seraient établies dans les principaux districts du canton. Nous formons des vœux pour que l'administration cantonale persévère dans cette voie de progrès et prépare ainsi un bel avenir à sa jeune industrie.

## CANTON D'UNTERWALD.

„Parcourons les hautes montagnes où le milan se balance dans l'éther; où les rayons du soleil se baignent dans les sources glacées; où l'églantine fleurit dans les vastes solitudes; où les noirs sapins couronnent les cimes déchirées; où les blancs nuages d'été s'élèvent dans l'espace comme des châteaux flottants.

Le canton d'Unterwald, que nous allons visiter, est traversé dans toute sa longueur par une petite chaîne de montagnes boisées et sauvages mais riches en pâturages. Elles le divisent en deux grandes vallées principales qui prennent le nom de Haut et Bas-Unterwald, „*Obwalden* et „*Nidwalden*“ ou bien encore „*ob Kernwald* et „*nidem Kernwald*.“ — Chacune de ces vallées est arrosée et fertilisée par un torrent rapide qui descend bruyamment des glaciers; reçoit dans sa course, capricieuse et tourmentée, une foule de ruisseaux et va enfin se perdre dans le lac des Quatre-Cantons.

Pénétrons maintenant dans la charmante vallée du Nidwalden située „sous“ le Kernwald.

C'est un ravissant pays, paré de toutes les grâces et de toutes les splendeurs de la nature. Là, les prairies sont d'une fraîcheur incomparable; les plantes exhalent de suaves parfums; des horizons immenses de montagnes blénâtres et vaporeuses; des forêts profondes dont la solitude n'est troublée que par le bruit des torrents; des roches nues et dévastées comme des ruines; des sites sauvages, au milieu d'une nature riante et fertile, forment de frappants contrastes qui complètent l'harmonie de cette contrée favorisée. Nulle part les maisons de bois ne sont si pittoresques et si coquettement chargées de sculptures. Les rustiques chalets, gracieusement disséminés dans la plaine entre des groupes de noyers, ou jetés, comme des nids d'hirondelles, sur les flancs des collines et des mon-

tagnes, animent et égaient ce beau paysage. Il semble que la nature jalouse ait voulu dérober ce délicieux paradis aux bruits de la foule et à la curiosité des étrangers. De tous côtés, d'énormes montagnes aux sommets couverts de beaux pâturages, aux flancs chargés d'épaisses forêts, l'enveloppent et l'abritent. Ce sont le Buochser-Horn et le Stanser-Horn, aux pieds desquels la vallée se déroule en décrivant une courbe charmante et en s'inclinant insensiblement vers le lac des Quatre-Cantons. Un seul passage, à Stans, donne accès aux voitures dans le bas Unterwald. Et, de tous les autres points, on ne peut y entrer qu'au moyen de sentiers dans les gorges, ou de bateaux par le lac.

Dans cette vallée principale, s'épanouissent à l'aise trois grands villages: *Beckenried*, *Buochs* et *Stans*. Une foule de petits villages sont cachés et comme perdus dans les vallées transversales, dans les plis des vallons, et dans les montagnes qui entourent le Nidwalden comme un rempart protecteur.

Le haut et le bas Unterwald, bien que ne représentant qu'un état vis-à-vis de la Confédération, forment deux républiques indépendantes l'une de l'autre, ayant, chacune, ses lois et son administration distinctes, et ne sont représentés à la diète fédérale, sous la dénomination de canton d'Unterwald, que par un seul député. La population est d'environ 25,000 habitants.

L'instruction, comme chez tous les peuples pasteurs, est encore très négligée dans ce pays et se trouve presque exclusivement entre les mains du clergé. Le parti libéral, qui malheureusement dispose de trop faibles ressources, fait des efforts dignes d'éloges pour élever l'école primaire à un plus haut degré et détacher la jeunesse d'une influence peu favorable à son essor. Mais il faut reconnaître que ce que l'étude et le savoir n'ont pu fournir aux Nidwaldois, la nature semble le leur avoir prodigué. Il n'existe pas dans notre pays un peuple possédant plus d'intelligence naturelle, alliée à un tact aussi sûr, et un caractère plus aimable que les habitants du bas Unterwald.

On ne voit pas, dans cette heureuse contrée, de riches commerçants ou de puissants industriels, et *Beckenried* est le seul point où fleurit quelque commerce. Encore se réduit-il à la manière patriarcale d'exporter le bétail, le fromage, et d'introduire, en échange, des vins d'Italie et des salamis. Aussi, les rudiments d'industrie ne valent pas la peine d'être mentionnés, et se bornent à une petite manufacture de coton près de *Buochs*, et à quelques autres établissements insignifiants. — Les occupations principales des habitants sont: la culture des prés et des

arbres fruitiers, l'élevage du bétail et l'économie alpestre. L'agriculture ne mérite aucune mention à côté des magnifiques prairies du pays. — Les excellentes alpes, qui sont la richesse de cette contrée, appartiennent, pour la plupart, à un nombre limité de propriétaires privilégiés formant entre eux une association alpestre. — Chaque automne, quand les troupeaux redescendent dans les vallées, on établit un inventaire de l'année qui est célébré par une fête joyeuse appelée la *foire des vachers*.

Au jour fixé pour la fête, vers le mois d'octobre habituellement, les pâtres des maîtres vachers, vêtus de leurs plus beaux habits ornés de bouquets de fleurs artificielles, se rendent à l'église de Stans où se trouve une chapelle dédiée à St-Wanceslas, leur patron, et dont l'autel est surmonté de sa statue. Là, ils occupent, dans des stalles séparées, les places d'honneur et entendent une messe solennelle où le prêtre prononce un sermon d'éloges sur la condition des pâtres. Après le service divin, le cortège, auquel se joint tout le clergé, précédé d'un corps de musique, et, en tête, le drapeau des pâtres sur lequel est peint St-Wanceslas et que le porte-drapeau agite avec orgueil, le cortège, disons-nous, sort de l'église, parcourt le pays et se dirige à un hôtel où toute l'association se réunit dans un banquet. Pendant la promenade, deux jeunes gens, vêtus de rameaux de sapin, *„le sauvage et la sauvagesse“*, font mille extravagances pour amuser la foule; ils circulent rapidement autour du corps de musique pour ouvrir le chemin, et restent là, comme des sentinelles, jusqu'à ce que le dernier des assistants soit entré à l'hôtel, où ils vont à leur tour prendre place.

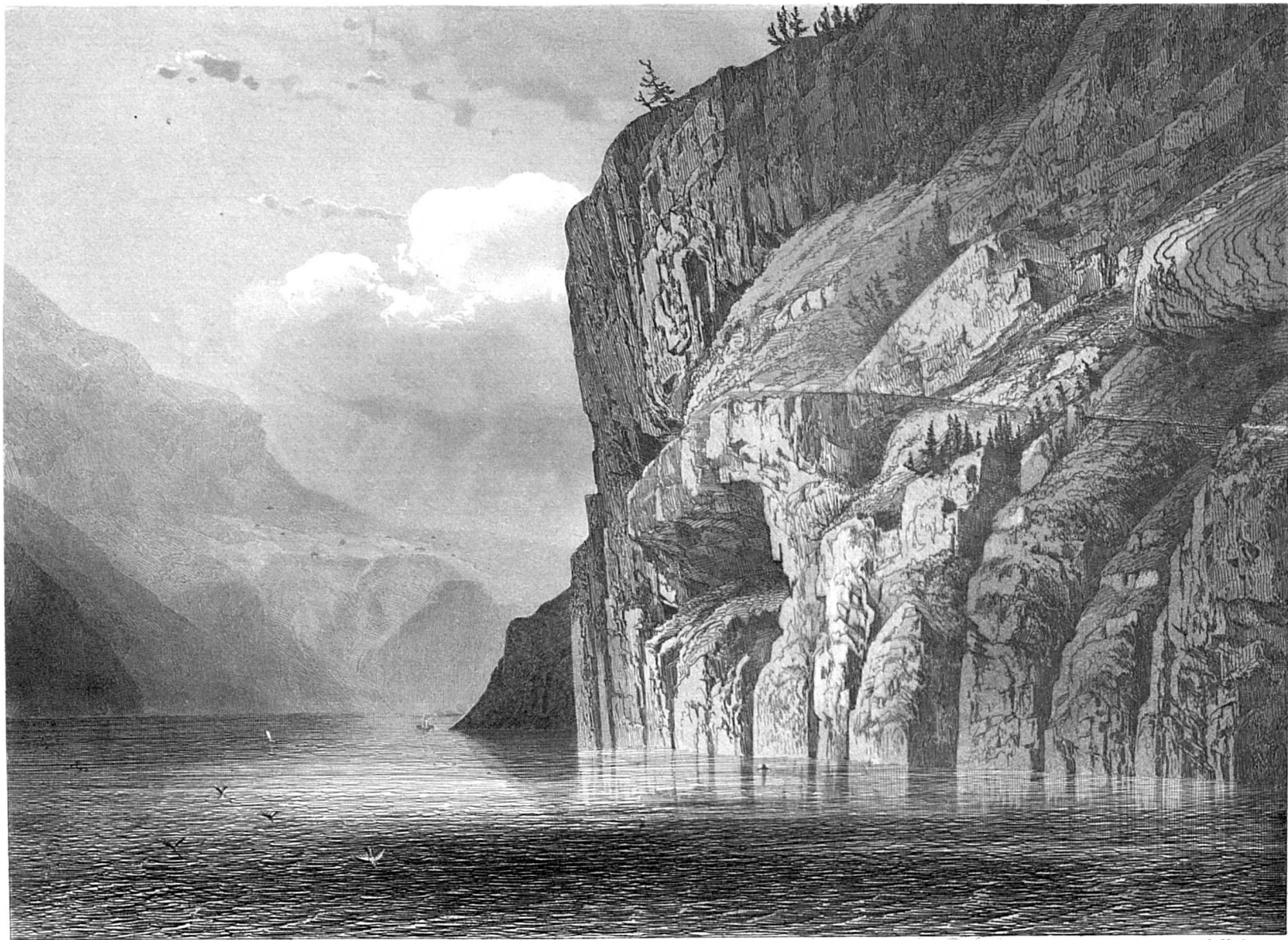
Le banquet commence par un toast aux pâtres et par une allocution qui débute toujours ainsi: „Messieurs les vachers en commun, que Dieu veuille conserver nos serviteurs, nos prêtres, nos femmes et nos filles!“ — Après le repas, l'association quitte en procession l'hôtel et va entendre les vêpres. — Pour clore la fête, le maître des cérémonies offre, au plus pauvre de la commune, un énorme rôti entouré de fleurs et une grande mesure de vin. — Le lendemain, après le service du matin, toute la population se réunit de nouveau dans un bal dont la valse et l'Allemande sont les danses favorites.

Les Nidwaldois sont communément et par préférence appelés „les pieux Nidwaldois.“ Mais cette fête et beaucoup d'autres encore, au nombre desquelles, dans des temps reculés, les *„Nuits de Nidwalden“* jouaient un grand rôle, autoriseraient presque à appeler ce peuple joyeux: „les gais Nidwaldois.“









*Druck u. Verlag v. Chr. Krüsi in Basel.*

*C. Huber sc.*

AXEN BEI FLUELEN.  
AM IV WALDSTÄTTER-SEE

AXEN PRÈS DE FLUELEN.  
AU LAC DES IV CANTONS





## DE BECKENRIED A STANS.

„Là, des ruisseaux cachés sous des ponts de verdure  
 „Tracent en serpentant les contours du vallon ;  
 „Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,  
 „Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.  
 „La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,  
 „M'enchaînent tout le jour sur le bord des ruisseaux ;  
 „Comme un enfant bercé par un chant monotone,  
 „Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

*A. Lamartine.*

Vous qui, lassés du bruit et du mouvement tumultueux des villes, émigrez pendant les beaux jours pour trouver le repos, vivre librement et oublier un instant le monde ; vous, qui aimez et cherchez un nid paisible et retiré pour vous abandonner aux douces rêveries et cacher votre bonheur ; vous, cœurs blessés, qui demandez à la solitude et aux spectacles d'une nature riante ou sublime le calme qui adoucira les souffrances de votre âme ; venez pendant les beaux jours d'été à Beckenried, sur les rives enchantées du merveilleux lac des Quatre-Cantons.

Ce beau pays, couvert de collines ondulantes, s'incline insensiblement de Buochserhorn, où il s'adosse, jusqu'au lac, plongé dans l'ombre d'immenses noyers. C'est un paysage enchanteur qui rappelle les plus beaux sites de l'Italie. Le lac, aux eaux bleues, profondes et transparentes, descendues des glaciers, s'ouvre largement entre les hautes montagnes qui lui servent de contrefort. A l'horizon, s'élèvent les sombres sommets des deux Mythen, aux formes étranges et fantastiques, qui ajoutent un charme extrême au fond du tableau. — Peu élevée au-dessus du lac, la route serpente gracieusement vers Buochs, se déroule à travers des prés veloutés et fleuris qui tantôt descendent doucement au rivage, où le flot vient mollement les caresser, tantôt se précipitent brusquement dans l'abîme. Par instants un encaissement du chemin nous dérobe la vue du lac, puis, çà et là, une échappée, entre la verdure dorée des arbres, nous laisse entrevoir ses eaux ridées par la brise. Sur la route, le voyageur rencontre parfois quelque belle fille du bas Unterwald, aux yeux grands et vifs, au visage aimable et d'un charmant ovale, au costume coquet, à la coiffure gracieuse, traversée d'une grande épingle en argent richement ornée de pierres brillantes et ayant la forme d'une flèche. Est-ce un simple ornement, rappelant la mythologique et dangereuse flèche de l'amour ? Est-ce un

emblème du premier cri d'indépendance de la patrie?... Nous ne savons. Ces beaux enfants du pays jettent furtivement, en passant, un regard curieux et bienveillant à l'étranger qu'elles saluent d'une façon naïve et charmante.

Bien que le lac s'y dérobe à la vue du promeneur, le chemin de Buochs à Stans est aussi agréable, mais d'un aspect différent, que celui de Beckenried à Buochs, surtout en prenant la vieille route. Elle monte légèrement, abritée par de beaux grands arbres, qui lui font un berceau ombreux de feuillage et encadrée, comme d'un riche tapis, par des prairies odorantes diaprées de fleurs.

A peu de distance de Buochs, près de la route, existe une antique chapelle construite en pierre et entourée de grands noyers qui l'abritent sous une fraîche couronne de verdure. Sur la façade, une peinture assez remarquable représente les deux patrons du pays à qui ce modeste temple est dédiée : *St-Nicolas de Flüe* et son petit-fils, presque aussi célèbre, *Conrad Scheuber*. Ils sont tous deux l'objet d'une grande vénération dans la contrée et leur mémoire est profondément gravée dans le cœur des habitants qui les regardent comme ses représentants dans le ciel. Un silence religieux règne dans l'intérieur de la chapelle ; un demi-jour mystérieux permet de voir le grand nombre d'inscriptions et d'ex-voto qui surchargent ses parois et témoignent du culte fervent qui lui est voué. Une inscription, entre autres, frappe nos regards : ce sont quelques mots, simples et tristes comme une plainte, qu'une jeune fille a écrit sur le mur : „Il faut que je quitte ces lieux et je n'emporte avec moi qu'un cœur malade qui doit oublier l'amour !“ Plaintes amères, prières ardentes, qui, de cet humble autel, s'élèvent au trône de la céleste mère de Dieu. Les rayons d'un brillant soleil traversent le dôme épais de verdure du modeste monument et illuminent d'un reflet doré les bords du toit ; ils semblent nous inviter à pénétrer dans cette charmante vallée, couverte d'une véritable forêt d'arbres fruitiers, qui s'ouvre entre le Buochserhorn et le pic de Stans, le Pilate et le Bügenstock. Dans le lointain, une vaste et noire forêt de mélèzes s'étend comme un sombre manteau sur les premiers escarpements des montagnes ; à l'horizon les sommets neigeux de Geissberg, teints de rose, se détachent sur l'azur profond du ciel, ils complètent la majestueuse beauté du paysage et font

pressentir de nouvelles magnificences. A peu près au milieu de la vallée s'élève le clocher de l'antique église de Stans ; sa flèche élégante et élancée domine le profil accidenté des riches vergers qui l'environnent. Tantôt vous passez près d'une élégante et gracieuse maison moderne ; là c'est un pittoresque chalet dont la charpente noircie par le temps, brûlée par le soleil, est protégée par un grand toit de bardeaux couverts de grosses et lourdes pierres. Un peu plus loin, dans la plaine, tout habitant vous désignera avec orgueil une construction de simple apparence, isolée et entourée d'arbres fruitiers. Passant, si tu aimes ta patrie, salue avec respect cette simple demeure, ce fut celle d'un grand cœur : c'est là qu'habitait *Arnold de Winkelried*.

Il y avait soixante-dix ans que la lutte opiniâtre contre la tyrannie féodale était commencée, quand surgit cette grande apparition. Lutte héroïque et désespérée du droit contre la violence, de la faiblesse contre la force, d'où devait un jour naître la liberté. Guillaume Tell, « *le tueur de tyrans* », était encore le héros du peuple Suisse. Mais le jour où sortie glorieusement et victorieusement de tant de combats, le jour où appuyée sur une base solide, cimentée du sang de ses enfants, l'aurore de la liberté Helvétique rayonna, l'image pure et noble de Winkelried, qui avait tant influé sur ses destinées, éclipsa celle du tyrannicide. Guillaume Tell garda ses chapelles, tout bon patriote lui conservera un souvenir dans son cœur ; mais, aujourd'hui, la postérité, payant un juste et noble tribut de reconnaissance, érige un magnifique monument de marbre à Winkelried, son héros !

Absorbés dans ces souvenirs, nous poursuivons notre route. Tout à coup une charrette, conduite par une vieille femme qui balance une pipe dans sa bouche édentée, roule avec fracas par la rue mal pavée et nous apprend que nous sommes arrivés à Stans, chef-lieu du Bas-Unterwald. Nous apercevons aux fenêtres quelques jeunes et curieuses belles filles ; là, un capucin, d'un respectable embonpoint, jette sur nous un coup d'œil scrutateur ; ici des enfants se roulent joyeusement dans la poussière, puis nous arrivons à une vaste place entourée de grandes maisons éparses. Au milieu de cette place existe une fontaine ; c'est une colonne grossière servant de piédestal à la statue en pierre d'Arnold de Winkelried. Du côté occidental, une muraille haute et noire masque la vue ; c'est le mur d'enceinte de l'église de Stans. La ville possède en outre deux édifices religieux : un monastère de capucins, de l'ordre de St-François, et un couvent de religieuses, ils ne sont séparés que par un préau solitaire. De ce point, nous avons vu, par une belle nuit qu'éclairait la lune, la vallée de Stans et le lac d'Alpnach ; c'était un tableau d'un aspect saisissant. Un sentier charmant

conduit en deux minutes, du riche couvent des religieux, qui est enveloppé par les plus beaux prés du monde, aux pauvres disciples de St-François. — L'église s'élève, grave et sombre, au centre du cimetière ; les croix dorées des tombes brillent au soleil, et la profusion des fleurs semble faire oublier que c'est l'asile de la mort. Construite dans le style de la renaissance, son intérieur est orné de nombreuses colonnes, de lambris en marbre et de riches ornements. Cet édifice n'offre du reste rien de remarquable pour l'archéologue ou pour l'artiste ; on ne peut toutefois le quitter sans visiter son ossuaire. On y pénètre par une courte galerie souterraine et là, dans des ténèbres profondes, sont rangées symétriquement, les unes au-dessus des autres, une quantité considérable de têtes de mort qui semblent attendre le dernier jugement. Le nom du mort est écrit sur l'os frontal ; un ruban noir, bleu ou de quelque autre couleur supplée à cette indication. — Ces ossements proviennent des exhumations faites dans le cimetière. — Dans un angle obscur de cette crypte, nous apercevons une vieille femme agenouillée et qui paraît en proie à une terreur secrète. Elle prie sans doute pour un des siens qui repose dans cette triste demeure, et son visage reflète les sentiments divers qui l'agitent. — Quittons ce sombre lieu et regagnons l'air libre et le soleil, où il y a tant de vie, de lumière et de fraîcheur. Pa-sous, passons vite devant les croix, les tombes, les épitaphes aux grossières et naïves peintures où les honorables conseillers et les anciens de l'église sont portraîts à côté de leurs pieuses et vertueuses épouses ; passons plus vite encore devant la table de marbre scellée au mur du cimetière, qui relate les noms des braves qui, en 1792, tombèrent glorieusement sous les armes françaises en défendant famille, patrie et liberté ! — Jetons un coup d'œil en passant à ces simples et vénérables maisons patriciennes qui, avec une dignité patriarcale, dominent les habitations du bas de la vallée, et dirigeons-nous vers l'hôtel de ville.

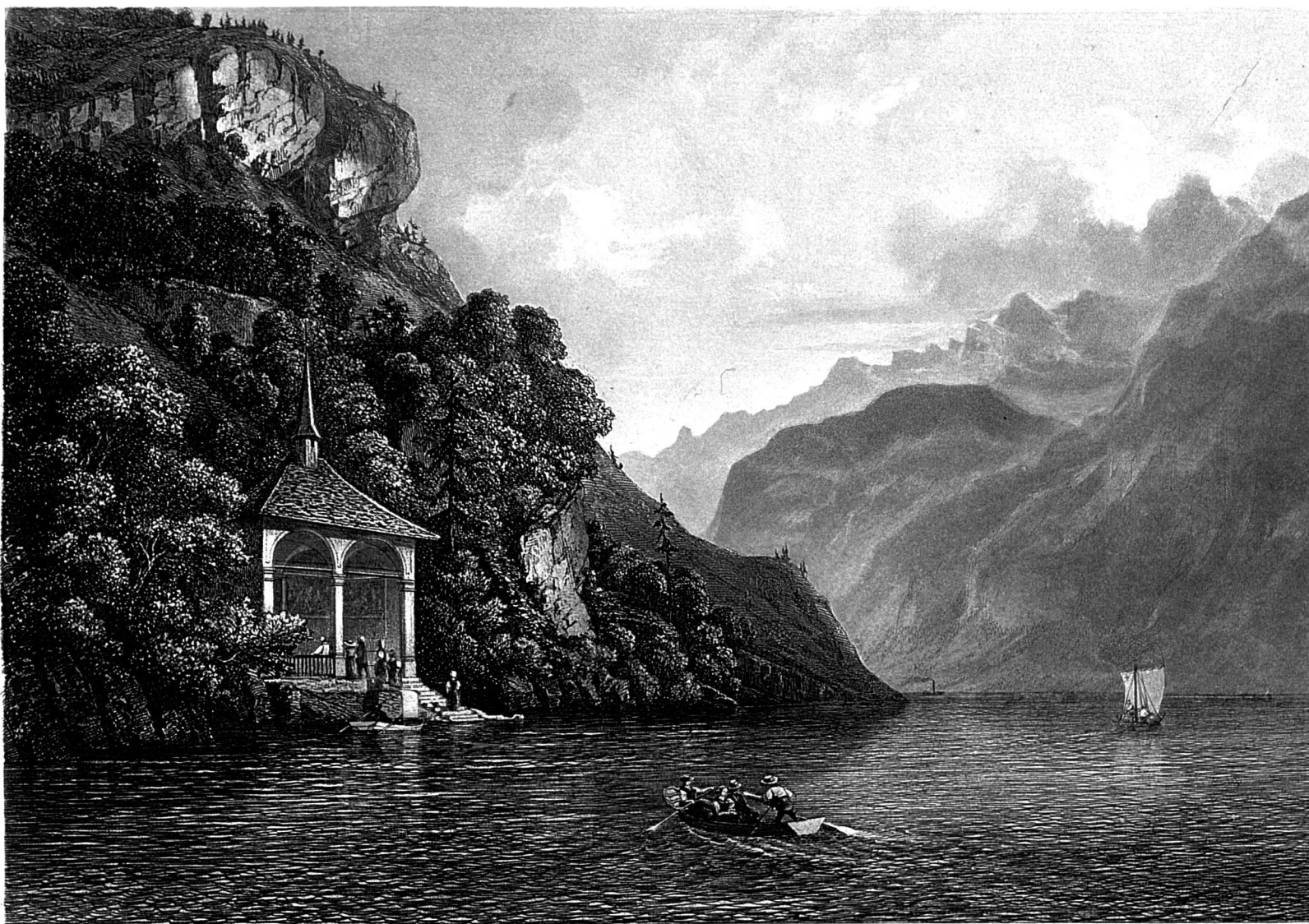
L'hôtel de ville de Stans possède quelques peintures remarquables par leur intérêt historique. — Entre autres, le tableau commémoratif d'un événement mémorable qui a fait époque dans les annales de notre histoire, et qui est connu sous le nom de : *Convenant de Stans*.

Le 19 décembre 1481, dans la salle du conseil de Stans, les députés des villes et des états en proie à la plus horrible discorde et animés par la colère, étaient sur le point d'en venir aux armes. L'éloquence et le haut esprit diplomatique de Jean Waldmann échouèrent pour amener une réconciliation et rendre le calme aux esprits irrités. Un simple et pieux ermite, *Nicolas de Fluh*, qui ne possédait, pour toute influence et tous moyens d'action, qu'un esprit mûri par la méditation et la prière, un cœur pur et désintéressé, eut la gloire de réussir









*Drucku-Verlag v. Chr. Krüssli, Basel.*

*Del. & sc. v. C. Huber.*

CHAPELLE DE GUILLAUME TELL

TELL'S KAPELLE

CANT URI



dans cette tâche difficile et d'empêcher les conséquences désastreuses d'une scission entre les cantons. Il habitait au Ranft, sur le versant du Melchthal, une cellule étroite de quelques pas de longueur, éclairée par trois ouvertures larges à peine d'un demi-pied, et si basse que cet homme, d'une taille élevée, ne pouvait s'y tenir debout sans courber la tête. L'unique ameublement de cette sorte de grotte se composait d'un banc de bois et d'un petit autel. Le frère Nicolas, après une vie pleine d'activité, passa vingt années dans cette solitude qu'il consacra à la prière, aux austérités et à la contemplation. Les malheureux et les croyants arrivaient en foule à l'ermite pour y recueillir des paroles de consolation, d'espérance et de bénédiction. — C'était donc vers le milieu de décembre 1481 que la discorde parmi les députés fédéraux, assemblés à Stans, était arrivée à son comble et qu'une séparation totale menaçait. Dans ces entrefaites, le pasteur de Stans se rendit à une heure avancée de la nuit chez son ami, Nicolas de Fluh, le conjura d'intervenir et de faire tout ce que sa sagesse lui inspirerait pour sauver la patrie du danger qui la menaçait. Le saint homme quitta sa retraite et se rendit au sein de l'assemblée où sa présence causa une grande sensation. La vénération qui l'entourait, le souvenir de ses services passés, son austère piété, son amour ardent de la patrie, à laquelle il avait consacré tous les instants de sa vie, le firent accepter comme arbitre. Son éloquence simple et touchante éteignit la colère et fit renaître, dans le cœur des députés, les sentiments de fraternité et de patriotisme auxquels la république avait dû sa gloire et son existence. La profonde sagesse de sa parole opéra la réconciliation des huit cantons; le renouvellement de leur alliance et l'accession à la Confédération de deux nouveaux cantons: Fribourg et Soleure. — Nous possédons encore les expressions de reconnaissance du premier article de l'arrêt définitif du 22 décembre: — „Que „d'abord, les députés rentrés chez eux apprennent aux „leurs la fidélité, la peine et les efforts du pieux frère „Nicolas, qu'ils l'en remercient avec empressement ainsi „que chaque député le sait témoigner.“

Ce n'est pas le seul souvenir que nous remarquons à l'hôtel de ville. Une longue série de portraits de landammans et des antiques illustrations guerrières du pays, héroïques et mâles figures qui rappellent les combats et les grandes luttes de l'indépendance: Ici, les trois *Zelger* qui tombèrent tous trois à la bataille de Bellinzona; là le landamann *Zuidrist* qui sauva, en sacrifiant sa vie, la bannière ensanglantée que nous voyons encore dans la salle des cérémonies, entourée d'un cortège de trophées, témoins de nos jours de gloire. Hommes de fer, souvent vainqueurs, ou succombant comme des héros de l'antiquité. Leurs descendants ont toujours devant les

yeux ces nobles et fiers exemples, ils ont hérité des grandes vertus de leurs aïeux et ont prouvé par leur bravoure et leur héroïsme, le 9 septembre 1798, qu'ils sont toujours dignes d'eux.

Dans un pays tel que le Bas-Unterwald où la nature a, comme une bonne mère, prodigué tous ses dons et répandu à pleines mains tant de beauté et de grâce, il semble que l'art aussi doit y épanouir ses fleurs. Aux plaines, les luttes commerciales et industrielles, la fièvre du lucre et le mouvement; aux montagnes, la pauvreté, l'indépendance et la poésie. Quelques mots sur la colonie artistique de Stans.

Jusqu'à présent on sait peu de chose de Paul Deschwanden, sinon qu'il réside à Stans, qu'il y vit tranquille, retiré et consacre son temps et ses pinceaux à embellir les églises et les chapelles de la Suisse de ses têtes d'anges et de madones d'une douceur et d'une grâce infinies. Les belles filles et les enfants du pays lui servent de modèles. On rencontre dans ces frais et charmants visages des types d'une suavité vraiment Raphaëliques. L'étranger qui vient à Stans devrait aller visiter son atelier; il sera toujours reçu avec bonté par le maître, sérieux et pieux, et trouvera trop courts les instants qu'il consacrerait à visiter les belles toiles de la galerie. — Auprès de lui, de jeunes talents ont grandi; ils ont la modestie de s'appeler ses disciples. Il est vrai qu'ils doivent les premières notions de l'art, et les premières impressions artistiques au bon maître Paul. Pendant que ce dernier se renferme dans un genre doux et gracieux, mais entaché d'un peu de mollesse, ses élèves, comme de jeunes aiglons, ont pris leur essor et adopté une manière plus vigoureuse et plus large. Ils sont sortis du cercle limité de la peinture sacrée et ont abordé avec succès le genre historique et les scènes intérieures. Les plus célèbres sont: Théodore Deschwanden et Kaiser.

Théodore Deschwanden, mort trop tôt! hélas! a laissé une admirable toile que nous connaissons tous: *Adieux de Winkelried à sa famille!* C'est un des plus beaux tableaux de genre qu'ait produit la Suisse et dont elle s'enorgueillit à juste titre. La profonde, muette et inexprimable douleur de la jeune femme, l'attitude grave et triste de l'époux, l'innocente et naïve expression des enfants dont le plus jeune, entre les bras de sa mère, et sans comprendre la grande douleur du moment, tend ses petits bras à son père, pendant que l'aîné des fils, avec le sentiment belliqueux instinctif de sa race, s'empare de l'arbalète et veut aller au combat avec son père. Tous ces motifs sont rendus avec un sentiment vrai et puissant de la situation par Théodore Deschwanden et forment un chef-d'œuvre d'une grande beauté harmonique. — Son atelier présente une opposition caractéristique avec celui de Paul. Chez ce dernier, l'histoire sacrée est

dominante et y règne souverainement, mais chez Théodore, à côté de ses propres compositions tirées de l'histoire profane, du genre et de la nature, nous y voyons de remarquables copies de maîtres anciens et modernes, parmi lesquels: Rubens, Van Dyck, Paul Véronèse, Murillo, Horace Vernet, Gallait etc. — Les toiles du peintre Kaiser ont beaucoup de similitude avec celles de Paul Deschwanden, son maître.

Nous ne pouvons passer sous silence les œuvres poétiques et charmantes du sculpteur Kaiser, cousin du peintre de ce nom. Elles sont empreintes de vie, de hardiesse, d'énergie et de grâce. Il puise ses inspirations dans la belle contrée qu'il habite et expose à nos yeux, dans ses groupes en argile, les types les plus intéressants et les plus originaux du peuple des Alpes dont il s'est fait le poète-sculpteur. Pénétrons donc dans son atelier. Un groupe délicieux attire tout d'abord notre attention: C'est un jeune homme qui, devant sa bien-aimée, joue une mélodie sur le cor des Alpes pendant qu'un petit garçon semble l'écouter avec la plus vive attention; ici, c'est un pâtre qui descend de la montagne et regarde avec tendresse son enfant endormi dans les bras de sa mère; voici un groupe de chasseurs au repos; là de jeunes pâtres faisant de la musique. Nous pousserions bien loin cette énumération, car nous remarquons au moins quarante de ces groupes, tous d'une exécution supérieure et qui ont obtenu dans nos expositions nationales un brillant succès. Ils sont l'expression vraie et artistique de la vie idyllique du peuple du Bas-Unterwald.

La route qui conduit de Stans à Sarnen passe près de la chapelle de Winkelried, ancêtre d'Arnold, et est érigée à la mémoire de ce héros légendaire qui a vaincu le terrible dragon. — A droite s'élève une colline escarpée, couverte de broussailles et de ronces; c'est le Rozberg auquel se rattache, comme au vieux château près de Sarnen, une de nos plus intéressantes traditions historiques. Écoutons Gilles Tschudy, le père de notre histoire nationale, qui, après avoir raconté l'institution de la confédération et le serment du Rütli, continue ainsi:

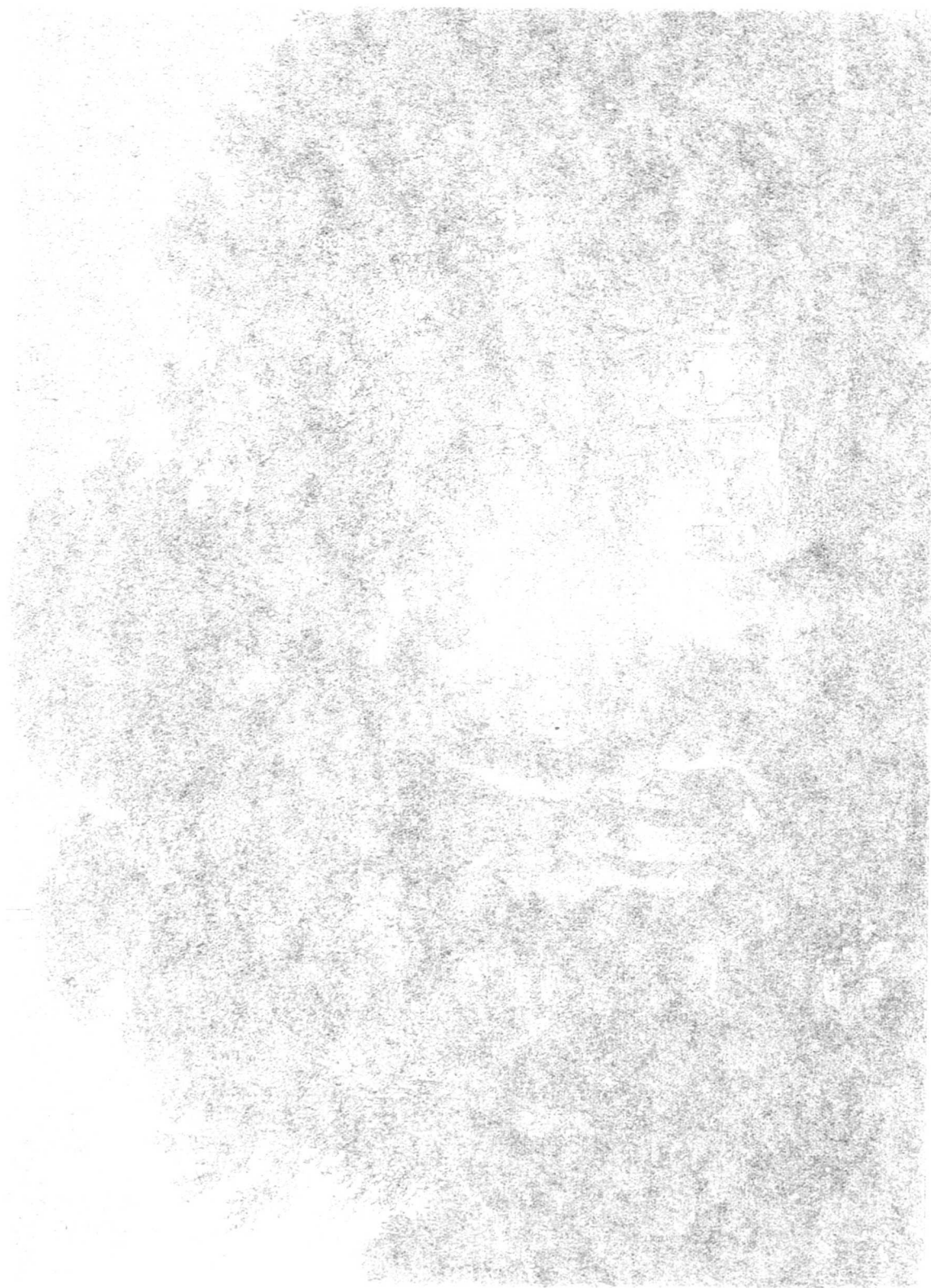
„Alors, ceux d'Uri et de Schwytz désiraient que les affaires s'avancassent et marchassent plus vite; mais ce n'était pas l'avis des gens d'Unterwald. Selon eux, ils craignaient que dans un trop court espace de temps on ne pût s'emparer des deux châteaux fortifiés de leur pays, *Sarnen* et *Rozberg*; ils objectaient que s'en rendre maîtres par un siège demanderait un grand sacrifice d'hommes, de temps et d'argent; que l'Empereur les délivrerait par la force; qu'il deviendrait nécessaire de garder le pays et de se défendre contre les forts de l'intérieur; ils reconnaissaient cependant que tant que les forts ne seraient pas pris et détruits le pays ne serait jamais en repos; ils ajoutaient que si, au con-

traire, on accordait délai à l'entreprise jusqu'au jour du nouvel an suivant, 1308, ce qui ne faisait que huit semaines, ils prendraient le fort de Sarnen par ruse qu'ils aviseraient pour que, dans la même journée, le château de Rozberg fût aussi enlevé; que dans les trois villes forestières on devait se soulever le même jour et expulser les baillis tyranniques et les servants de la Seigneurie. — Ces sages conseils plurent à tous, les plans furent unanimement adoptés. Il fut donc déterminé que cela restait chose décidée, que rien n'y serait changé, sauf cas de nécessité; on s'engagea à garder le plus profond secret, à souffrir jusque-là, avec patience, et se taire pour ne pas éveiller les soupçons. Il fut encore décidé qu'on ne ferait aucun mal et qu'on n'attenterait pas à la vie des baillis, de leurs cavaliers, servants et domestiques, excepté si l'un d'eux usait de violence pour se défendre, et enfin qu'on les expulserait du pays avec tous leurs biens. — C'est ainsi que s'approchait le nouvel an 1308; la neige couvrait de son manteau le feu qui enflammait tous les cœurs.

„Il y avait dans le château de Rozberg une jeune fille, servante, maîtresse d'un jeune homme de Stans faisant partie des conjurés. Il lui donna rendez-vous pour la nuit du 31 décembre, à minuit; la prévint de se munir d'une corde qu'elle fixerait à une fenêtre qu'il lui désigna et au moyen de laquelle il devait pénétrer auprès d'elle. La jeune fille l'aimait; elle reçut ses instructions avec joie. — Le jour convenu celui-ci amena avec lui, en secret, vingt conjurés qui se cachèrent sous les murs du château pour se dérober aux regards de la jeune fille. Elle attacha la corde à l'endroit convenu et la laissa tomber jusqu'au sol. Son amant s'y cramponna, monta le premier et s'enferma avec sa maîtresse. Pendant ce temps, les conjurés montaient agilement l'un après l'autre, pénétraient dans le fort, s'emparaient du bailli, de quatre écuyers, de ses valets et les enfermaient sous bonne garde. Ils placèrent des sentinelles à la porte du château, afin que personne n'y pût entrer avant midi, et, pour que rien ne transpirât au dehors, en attendant la nouvelle qu'on s'était rendu maître du château de Sarnen. Ils dépêchèrent en secret un des leurs à Stans qui apprit aux conjurés que le fort Rozberg était en leur pouvoir afin que l'on communiquât rapidement la nouvelle de ce premier succès aux conjurés du Haut-Unterwald.

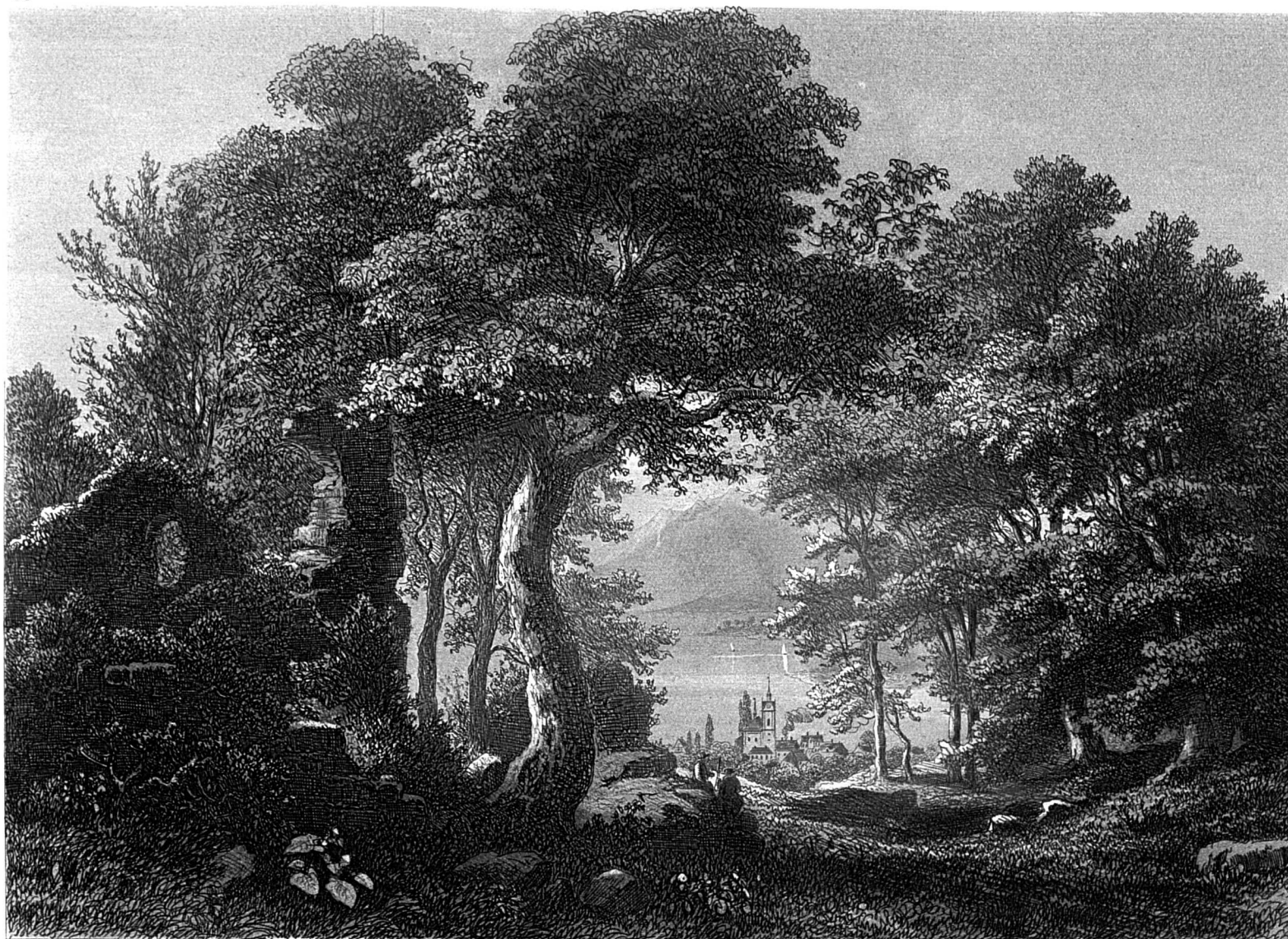
„En ce temps, le grand-bailli Landenberg, (celui qui faisait crever les yeux aux vieillards), avait sa résidence au château de Sarnen, dans le Haut-Unterwald. Il exigeait des habitants qu'ils lui apportassent des présents le jour du nouvel an: celui-ci, une couple de poulets; celui-là, un lièvre ou un chapon; d'autres, un chevreau, un agneau ou quelque autre chose selon ses moyens.“











*Druck u. Verlag v. Chr. Kruse in Basel.*

*C. Huber sc.*

RUINE VON HESSLER'S BURG  
BEI KÜSNACHT.

OT. SCHWYZ

RUINE DU CHÂTEAU DE HESSLER  
PRÈS DE KÜSNACHT.



„ Or, ceux qui étaient de la conspiration, cinquante environ, avaient arrêté que trente d'entre eux devaient, avant l'aube, se cacher au bas du fort, derrière le moulin masqué par l'aulnaie. Les vingt autres devaient apporter, ouvertement, leurs présents au château et préparer des bâtons pointus de manière à pouvoir y planter un fer de pique, que chacun devait porter caché sous ses vêtements. Il était convenu encore, quand tous seraient entrés, que l'un des vingt devait sonner du cor devant le château, pour servir de signal; qu'au même instant, ils planteraient rapidement leurs fers sur les bâtons et maintiendraient la porte ouverte par force; que les trente cachés dans l'aulnaie devaient, en entendant le cor, s'élancer subitement vers le château et accourir au secours des leurs.

„ Il advint que les conjurés arrivèrent avec leurs présents devant le château au moment où le grand-bailli sortait, accompagné de deux châtelains et d'une suite de serviteurs, pour se rendre à l'église; car c'était au matin vers l'heure de l'office. Les voyant tous sans armes, il n'eut aucun soupçon. Il accueillit leurs présents avec satisfaction, car c'était pour lui un témoignage de soumission, il leur ordonna d'entrer et se dirigea vers l'église. — A peine eut-il disparu que le cor retentit! Les trente conjurés s'élancent comme la foudre au secours de leurs compagnons, désarment la petite garnison et s'emparent du château sans coup férir. Les gardes, écuyers, valets et servants sont faits prisonniers, les meubles et les choses précieuses transportés hors des murs et le château détruit jusqu'aux fondements.\*)

„ Le bailli apprit cette fatale nouvelle à l'église et voulut fuir par les montagnes, mais il en fut empêché à cause des neiges. Il se dirigea, avec quelques hommes de sa suite, le long des collines vers Alpnach pour gagner Lucerne. On le vit de loin, mais on le laissa s'éloigner sans offense, selon la parole donnée. — Puis, il fut permis aux garnisons de Sarnen et Rozberg de se retirer librement, d'emporter leurs biens et on ne leur fit aucun mal.

„ Alors, les nobles, paysans et vilains, vieux et jeunes, du haut et du bas Unterwald, jurèrent de se soutenir mutuellement, en toute fidélité et fermeté, contre les Seigneuries tyranniques. «\*)

\*) Le même jour, dans l'espace de quelques heures, les châteaux de Schwyz et Küssnacht, dans le pays de Schwyz; Tringhoff, bâti par Gessler, dans le pays d'Uri, tombèrent au pouvoir des conjurés.

Note du trad.

\*\*) Le dimanche suivant tous les hommes libres des trois états se réunirent dans une assemblée solennelle, prêtèrent serment à la confédération et prirent l'engagement sacré de réunir leurs efforts pour maintenir et consommer l'œuvre qu'ils avaient si glorieusement commencée.

Note du trad.

La tradition est la compagne obligée dans ce pays si fertile en souvenirs; aussi, nous sert-elle de guide dans le haut et bas Unterwald. —

Le chemin ordinaire de Stans à Sarnen, chef-lieu du Haut-Unterwald, offre à chaque pas des points de vue pittoresques. — Vis-à-vis du Rozberg s'élève la pente escarpée du rocher le Zingel où l'on montre encore de nos jours, l'ancre du dragon tué par Struthan Winkelried. La place du combat terrible, qui coûta la vie aux deux combattants, est, selon la foi naïve du peuple, la même où s'élève aujourd'hui une statue en pierre vulgairement appelée „Helgenstöckli“ (petit poteau du saint). — De cet endroit, peuplé de souvenirs historiques, ou, dans un espace très restreint, on voit: Le *Rozberg*; le *Drachenried* (marais du dragon); *Ennemoos*, (célèbre par le combat du 7 septembre 1798, des Unterwaldois contre les Français et où il s'est déchainé avec le plus de furie); une route agréable serpente à travers prés et forêts jusqu'à Kerns, dont le voisinage possède la fameuse forêt de Kernwald, maintenant très éclaircie, qui sert de frontière aux deux districts indépendants, du Haut- et Bas-Unterwald. La route se prolonge encore pendant une demi-lieue le long de pentes exposées au soleil et arrosées par des ruisseaux écumeux qui descendent tumultueusement des montagnes. Tout à coup, une belle, vaste et éblouissante vallée s'offre aux regards; on aperçoit au loin un de ces beaux lacs, bleus comme l'azur du ciel, et la petite ville de Sarnen, chef-lieu de l'Obwalden, qui se déploie coquettement sur la rive septentrionale.

Sarnen ne présente pas la riante et paisible situation de Stans; cependant elle offre beaucoup d'intérêt et est remarquable par les beaux aspects du paysage qui l'entoure; par sa position sur les bords du lac et la remarquable propreté de ses maisons et de ses rues. Comme Stans a sa statue de Winkelried, Sarnen possède le monument de l'homme le plus vénéré de l'Unterwald: Nicolas de Fluh. Sa statue sert d'ornement à une grande fontaine dont la vasque immense est creusée dans un bloc gigantesque de granit. L'hôtel de ville renferme une collection précieuse de portraits de landammans de l'Obwalden, presque tous d'une figure imposante, dans une suite non interrompue de quatre siècles: de 1381 à 1824. L'église a un vaste ossuaire et un porche orné de tombeaux qui rappellent aux visiteurs les générations disparues.

Aujourd'hui, comme il y a huit cents ans, l'industrie des habitants de l'Obwalden et du Nidwalden, est l'économie alpestre et l'élevage du bétail. Les soins qu'on donne à l'agriculture ne sont pas récompensés par la maigre production des céréales, mais la culture des fruits est tellement répandue que, dans quelques endroits, ce sont de véritables forêts d'arbres fruitiers — Telle est

l'importance de l'élevage du bétail pour ce petit pays qu'il est constaté par la statistique qu'il produit annuellement 16,000 bêtes à cornes et de plus de 5000 porcs. La fabrication du fromage joue un grand rôle dans le canton d'Unterwald, comme en général dans tous les pays montagneux. D'après les évaluations les plus récentes, le canton n'en produit pas moins de 25,000 quintaux, dont 15,000 sont exportés en Italie. L'industrie proprement dite est nulle dans l'Unterwald. C'est d'autant plus regrettable que la principale industrie du pays, consistant dans ses superbes pâturages alpestres, est exploitée au profit de riches paysans, réunis en sociétés, pendant que la plus grande partie des habitants vit dans une extrême indigence.

C'est un tableau charmant et curieux à la fois de voir, au printemps, les beaux et nombreux troupeaux, conduits par leurs heureux possesseurs et leurs valets, quitter les villages traverser les vallées et se diriger vers les hautes alpes. Tout est fête et mouvement; les tintements variés des clochettes, le son des trompes se mêlant aux cris joyeux des pâtres et formant une harmonie champêtre que les échos répandent au loin et qui réjouit le cœur. Pourquoi faut-il que ce spectacle soit attristé par la pensée qu'un grand nombre de pauvres paysans savent à peine où prendre la pâture nécessaire à leur misérable bétail; qu'ils sont souvent forcés de risquer leur vie en gravissant les pentes escarpées, des rochers et des précipices, ou en escaladant des plateaux presque inaccessibles, pour récolter une poignée de foin! L'aristocratie des possesseurs est plus funeste que celle des patriciens des villes; elle pèse d'un poids plus lourd sur le prolétaire; c'est une barrière qui s'oppose à son bien-être matériel et arrête son développement intellectuel. Espérons que l'avenir, un avenir prochain, améliorera l'existence de ce peuple digne d'intérêt.

Les Unterwaldois ainsi que plusieurs peuplades de la Suisse, prétendent tirer leur origine des Suédois, ce qui est loin d'être définitivement prouvé. Cependant vu les déplacements auxquels Charlemagne soumit si souvent les peuples vaincus, la chose n'est pas impossible. Il faut se rappeler que les *Alamans*, qui prirent possession de l'Helvétie Allemande, sont les habitants primitifs de ce pays. Ils formaient, d'après les historiens modernes, une branche de la grande tribu des *Suèves* et, à cet égard une confusion de noms nous paraît explicable.

Quelques vieilles chroniques racontent qu'en 398, les Unterwaldois, de concert avec les habitants d'Uri et de Schwytz, coururent au secours du pape Anasthase I<sup>er</sup> et qu'ils reçurent en récompense des bannières et des étendards précieux. Ce n'est certainement qu'une tradition

fabuleuse. Jusqu'à une époque très avancée du moyen-âge il n'y avait pas de traces d'agriculture; encore moins était-il question d'une organisation politique. Même au treizième siècle, Unterwald n'est jamais mentionné comme commune, bien que „les gens de Sarnen“ sont cités dans plusieurs documents de cette époque. On ne rencontre l'expression de „Valaisans (habitants de la vallée) de Niedwalden, dans quelques documents, que de 1214 à 1242.

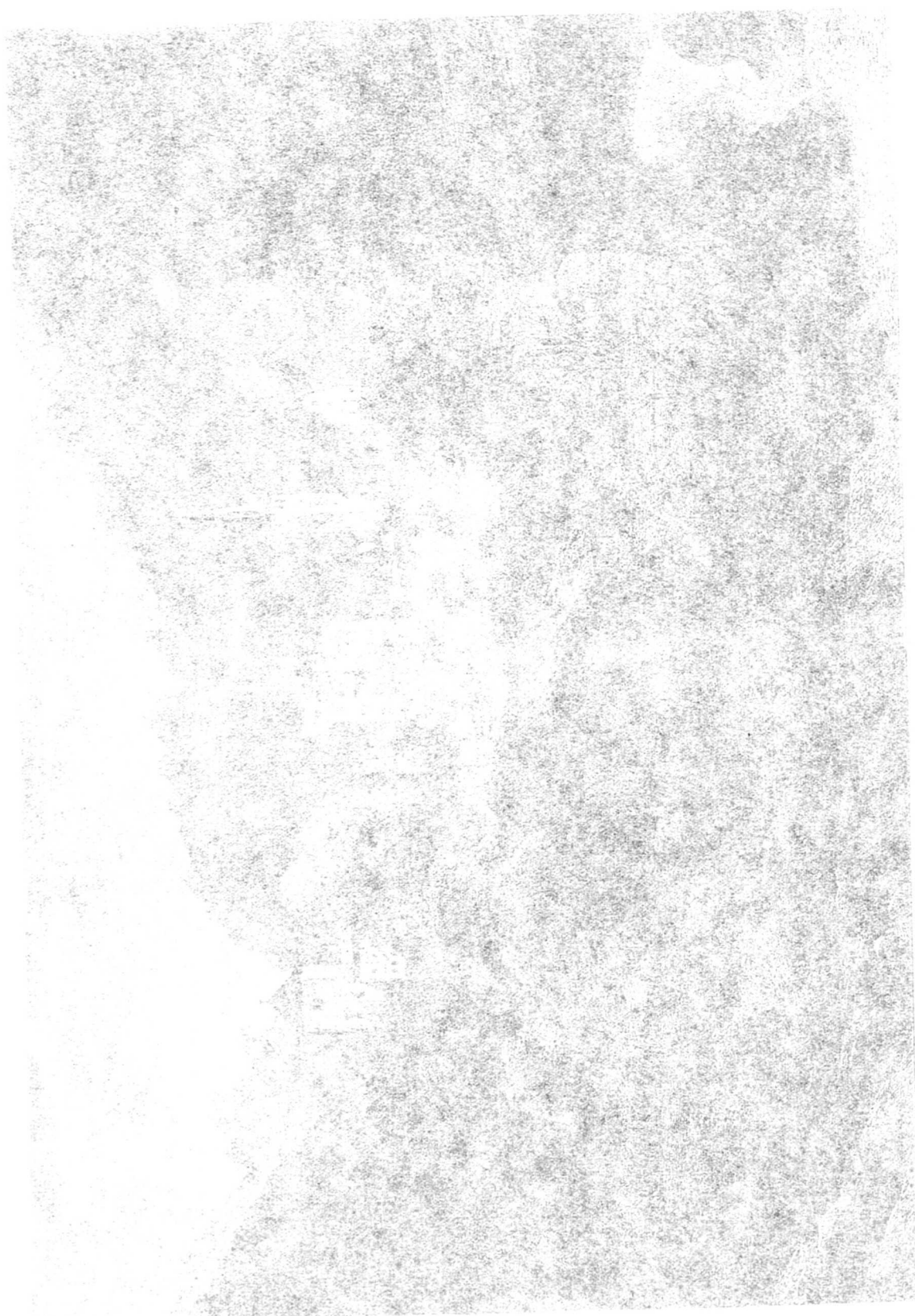
D'après les recherches de Blumer, la séparation du canton en deux parties distinctes et indépendantes remonte à une date très ancienne. Au commencement du quatorzième siècle, les deux vallées semblent n'avoir formé qu'un seul état pendant un certain temps. Comme déjà en 1304, il y eut depuis, de 1316 à 1336, un seul landammann pour l'entier Unterwald. Mais en 1340, Obwalden fait pour lui seul une convention avec le couvent d'Interlaken, se réservant ainsi une position indépendante en d'autres affaires. Puis, la séparation paraît clairement accomplie dans un document du 14 mars 1366 qui commence ainsi: „Nous, les landammans et les habitants du haut et du bas Kernwald...“ et qui finit par cette phrase: „En confirmation de quoi, nous avons attaché à cette lettre les sceaux de nos pays du haut et du bas Kernwald.“

„Wir die Lant Ammanne und die Lantlüte gemeinlich, obrünt und midrüt dem Kernwald“.... „und mit der Stelle schliesst: „und harüber zu einem waren urenkunde so han wir *ünser lender* ob dem Kernwald und darnid, Ingesigel an diesen brief gehenket.“

Depuis lors il y eut toujours deux landammans; l'un pour Obwalden l'autre pour Niedwalden. Pourtant en 1382, le landammann et les habitants d'Unterwald, „dessus et dessous le Kernwald,“ prenaient encore des résolutions communes pour les deux parties du pays. Et, longtemps après on retrouve de semblables diètes communes pour les deux districts. On voit donc que, pendant un certain temps, l'union ou la séparation n'était pas chose décidée, jusqu'à ce qu'enfin elle fut résolue d'une manière définitive.

Il est notoire que les Unterwaldois furent des premiers parmi les fondateurs de la confédération helvétique; qu'ils prirent toujours part avec ardeur à ses destins qu'ils se sont glorieusement distingués par des actions d'éclat, de dévouement et d'héroïsme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. — Le souvenir des ancêtres, de leurs vertus et la mémoire des grands patriotes qui ont immortalisé cette terre féconde de l'Unterwald, vivent toujours parmi les habitants. Mais un nom surtout possède toutes les sympathies de ce peuple religieux; c'est cet apôtre de la paix, dont nous avons déjà parlé: le frère béatifié Nicolas de Flue, auquel est









Druck u. Verlag v. Joh. Krieger in Basel.

1844

DRUCKERIE  
ETC.



voué un véritable culte. Beaucoup de chapelles lui sont dédiées dans lesquelles, de nos jours encore sa mémoire est célébrée et son nom est invoqué avec dévotion. La chapelle de Buochs, que nous avons déjà visitée, offre une particularité intéressante que nous avons oublié de signaler. Une peinture sous le portail, représente le frère Nicolas de Flue et, à côté de lui, son petit fils, Conrad Scheuber. Sous le portrait du premier on lit cette inscription encore assez lisible :

„O Confédération  
 „Que d'actions insensées  
 „Tu as commises!  
 „A quoi bon ton serment,  
 „Et ta ligue,  
 „Et tous mes conseils?  
 „Tu étais libre!  
 „Maintenant la police  
 „Te tient sous le joug.  
 „Change de marche,  
 „Reste fidèle,  
 „Souviens-toi des pieux ancêtres!“

On voit sous le portrait de Conrad Scheuber cette autre exhortation :

„J'ai sagement gouverné le pays,  
 „Etabli l'ordre.  
 „Combattu pour lui.  
 „A présent  
 „L'intérêt, l'amour-propre et l'immoralité  
 „Dominent avec orgueil.  
 „O Vertu!  
 „Je souffre de te voir  
 „Triste, abandonnée.  
 „Maint confédéré  
 „Te porte un coup;  
 „Qui n'en souffrirait?

A en juger d'après l'écriture, ces lignes datent du siècle dernier; pendant que langue et versification semblent appartenir à une époque plus reculée.

Le monument le plus remarquable consacré à Nicolas de Flue est la belle église paroissiale de Sachseln, dont l'intérieur est orné de vingt-deux colonnes de marbre. Là git, dans un magnifique sarcophage, le corps du frère Nicolas. Chaque année, de pieux et nombreux pèlerins viennent, non-seulement de l'Unterwald mais encore de tous les cantons de la Suisse, visiter son tombeau et toucher avec respect le froc brun qu'il a porté pendant de longues années. Il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs de donner ici quelques aperçus de la vie de cet homme mémorable.

Son nom de famille était *Nicolas Leuegbrugger*, puis *Nicolas de Flue*, par suite de son séjour sur le Flüeli (petit rocher) et enfin, pendant sa vie d'ermite au Ranft, il fut désigné et a toujours été connu depuis sous le nom de „frère Klaus“, (Nicolas). Il naquit le 21 mars 1417, fut élevé par des parents pieux et destiné à la vie rustique. Ayant atteint l'âge de porter les armes il participa, par ordre du gouvernement à la première guerre

civile, connue sous le nom de guerre Zuricoise ancienne. Plus tard, élevé au grade de porte-drapeau et chef de troupe, il prit une part active à la campagne qui eut pour résultat l'incorporation de la Thurgovie aux possessions fédérales. Dans toutes ces affaires, Klaus se distingua, selon le rapport de l'historien Unterwaldois, *J. Businger*, par sa discipline, son obéissance, sa piété, la pureté de ses mœurs, ainsi qu'il s'était déjà fait remarquer comme laboureur par les mêmes vertus. Il montra beaucoup de courage et de bravoure, mais plus encore de bienveillance et d'humanité envers les victimes de la guerre civile durant laquelle toutes les passions mauvaises étaient déchaînées. Ce fut lui qui sauva par sa prudence et sa présence d'esprit le couvent de Sainte-Catherine. Rentré dans ses foyers il épousa, selon le désir de ses parents, Dorothea Wisling, dont il eut dix enfants, cinq fils et cinq filles. Les deux aînés exercèrent plus tard les premières charges du pays, et le cadet, qui fit ses études aux universités de Bâle et de Paris, fut nommé curé à Sachseln. Albrecht de Bonstetten, dans son rapport sur le frère Klaus, s'exprime ainsi au sujet de sa nombreuse famille : „ Sous le joug de l'hymen il n'a pas „ produit de secs rejetons, et, dans les deux sexes, des „ enfants heureusement doués, lui ont été donnés pour „ son bonheur. Jamais il ne fut enclin à la volupté ni à „ l'intempérance. D'un caractère pacifique il répugnait à „ la guerre et n'était point sujet aux passions ni aux „ choses hautes. “ Le gentilhomme allemand, Jean de Waldheim, qui visita le frère Nicolas de Flue en 1474, vit sa femme et la dépeint ainsi : „ Son épouse „ est encore une jolie femme d'environ quarante ans; „ elle a un beau visage, la peau fine, et de bonnes manières. “

Par élection unanime de sa paroisse, Klaus entra dans le grand conseil et dans le tribunal suprême. Il aurait été promu à la première charge du pays, s'il n'eut refusé énergiquement cette dignité. Juge et grand conseiller, il resta toujours le même; pieux et vertueux confédéré, aimant l'honneur et le droit, servant de père aux pauvres, de protecteur contre toute injustice, de bienfaiteur à sa patrie. Klaus servit ainsi son pays pendant de longues années, avec un dévouement absolu. Mais depuis longtemps son esprit était tourné vers les choses mystiques; il désirait ardemment se retirer du monde et consacrer à Dieu et à la prière le temps qui lui restait à passer sur la terre. Il résolut donc d'abandonner ses fonctions publiques, se démit de toutes ses charges et annonça sa résolution à sa famille. Le lendemain il fit ses adieux à sa femme et à ses enfants réunis, puis, le cœur gonflé d'émotion, les yeux noyés de larmes, il quitta pour toujours sa chaumière. Enveloppé d'un long froc de laine brune et grossière, le cha-



pelet d'une main, de l'autre appuyé sur un bâton de voyage, il se dirigea vers les montagnes du Jura. Chemin faisant, dans le voisinage de Liestal, une vision surnaturelle, dit la légende; les conseils d'un simple paysan, dit la chronique; le déterminèrent à revenir sur ses pas et à retourner dans ses montagnes maternelles. Il se rendit d'abord dans ses pâturages alpestres, à Kluster, et y séjourna quelque temps, mais on découvrit bientôt le lieu de sa retraite. Obsédé par de continuelles visites, troublé dans son recueillement et ses méditations, il se décida à changer encore.

Depuis son enfance il connaissait une gorge rude et sauvage nommée *im Ranft*, traversée par le Melchbach, torrent qui roule et précipite avec violence ses eaux à travers les blocs et les rochers qu'il a entraînés dans sa course et entre lesquels il s'est frayé un lit. C'est là dans ce désert, au milieu d'une solitude affreuse, qu'il se retira du monde. C'est à dater de cette période de sa vie qu'il reçut des habitants la qualification de *frère Klaus*. Il menait une vie ascétique extrêmement dure, couchait sur quelques planches disjointes; une pierre lui servait d'oreiller. Il se levait à minuit et restait jusqu'à midi absorbé dans la prière et la contemplation. Parfois il traversait la forêt pour se rendre dans quelque église ou chez son ami, le solitaire Ulrich im Möslin. Il donnait de sages conseils au peuple, à tous ceux qui l'approchaient et qui venaient souvent de très-loin pour le voir et le consulter. On cite entre autres personnages qui pénétrèrent dans sa retraite, le chevalier allemand, Hans de Waldheim qui, en 1474, partit de Halle pour connaître cet homme de Dieu, dont la réputation de sainteté était venue jusqu'à lui, et il raconta plus tard son entrevue avec le frère Nicolas d'une manière simple et touchante. Une autre relation d'un très grand intérêt pour nous est celle d'un voyage que le doyen d'Einsiedeln, Albrecht de Bonstetten, fit en compagnie de gentilshommes allemands, en 1478, pour visiter le frère Nicolas et son ami Ulrich im Möslin. La célébrité du premier était déjà grande depuis longtemps et occupait l'intérêt, l'attention et la curiosité publiques. Le savant Galle Morell dans *l'Ami de l'histoire de la Suisse intérieure* publie ce rapport, qui, sous plusieurs points de vue, est très curieux. Il débute par une description naïve du pays d'Unterwald qui donne idée de sa physionomie dans ce temps là: « Dans l'ordre de l'ancienne union des trois cantons primitifs, Unterwald était le dernier des états. C'est un petit pays, à peu près triangulaire borné au sud par l'Engelberg, ainsi nommé parce qu'en des temps très reculés, et d'après la volonté des anges, dit-on, un couvent fut élevé en cet endroit; limité du côté de l'Allemagne par une autre montagne, noire et rocheuse, d'une hauteur considéra-

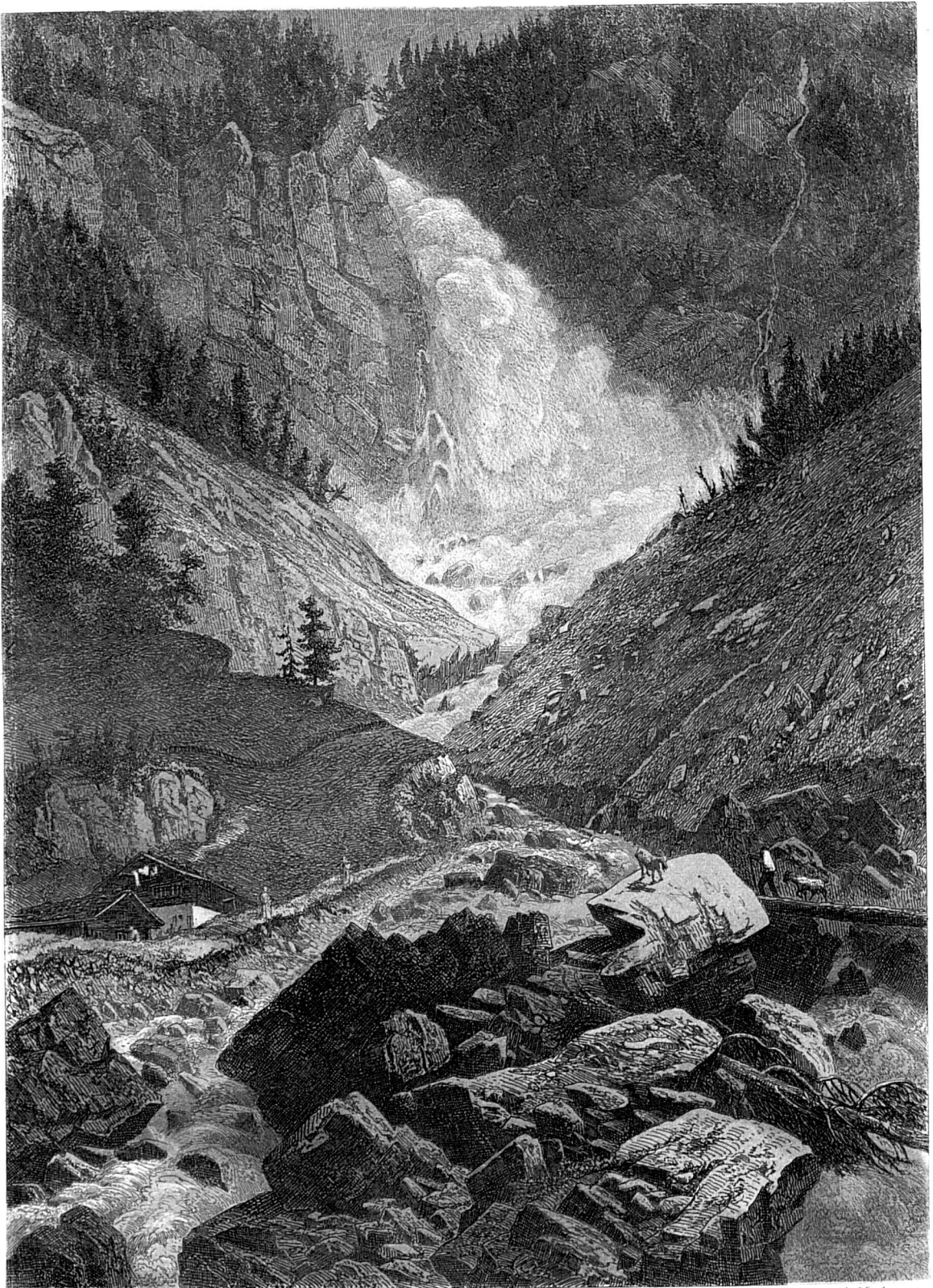
ble, qui élève son sommet jusqu'aux cieux, et se nomme le Fracmont, mais est appelée plus communément: Mont Pilate. L'infortuné Pilate fut condamné par Dieu, dit la légende, à mourir sur ces hauteurs et son âme erre encore sur les eaux noirâtres d'un petit lac qui se trouve au sommet. Ce pays est cerné vers les Gaudes par le Brunik (Brunig), mont d'une très grande élévation dont la pointe va jusqu'aux étoiles. Je pense que ce pays est appelé Unterwalden (au bas des forêts) parce que de tous côtés, au flanc des montagnes, sont attachées de noires forêts, entre lesquelles il s'étend plus bas avec ses lacs et ses prairies, ses nombreux ruisseaux qui écument et murmurent en grande gaieté. Il ne produit ni blé, ni vin, mais est très herbeux. Le pays est coupé par une vaste forêt, et, comme dit Virgile en parlant du bois sacré de Carthage, elle répand partout ses ombres rafraichissantes. Les rochers penchent lourdement leurs pointes et les habitants nomment Flüh, ce que nous appelons rocher. »

Bonstetten parle ensuite de l'adolescence et de l'âge mûr du frère Nicolas et continue par la description de sa retraite.

« Doué de toutes les vertus, il était admiré et écouté de ses compatriotes comme un oracle. Il vécut longtemps au milieu d'eux en homme de bien, en citoyen fidèle. Reconnaissant et sincère envers tout le monde, n'importunant personne, enclin à une vie solitaire entièrement consacrée à Dieu. Il y avait longtemps que cette pensée occupait son esprit, et depuis quelques années, dans la prévision de sa retraite, il accoutumait son corps aux mortifications et à une abstinence sévère espérant ainsi arriver à vaincre notre ennemi le démon. Humble serviteur de Dieu il étudia sa parole, et selon le précepte de l'Evangile, il quitta femme, enfants, foyer domestique, et tout ce qui lui était cher et précieux. Or, comme il avait découvert un asile caché, favorable au service du Seigneur, entouré de hautes montagnes et de forêts où on ne trouvait que des herbes et des racines, il s'y rendit et s'y construisit une cellule. Il restait enfermé pendant de longues journées, s'imposait des privations volontaires de nourriture et de toutes les commodités humaines pour mortifier sa chair. On dit que dans les premiers temps il ne mangea que des poires séchées, des fèves, des herbes, des racines, qu'il ne but que de l'eau du torrent qui passait près de là, jusqu'à ce qu'enfin il parvint à s'abstenir de toute nourriture. Quand le bruit de cette nouvelle étrange se répandit parmi les habitants des vallées d'alentour et arriva aux oreilles de tout le monde, les landammans et les conseillers du canton, pour ne pas devenir l'objet de la risée générale et se convaincre de la réalité du fait, organisèrent un système de sur-







*Druck u. Verlag v. Chr. Krüger in Basel.*

*C. Huber sc.*

SCHARCHENBACH.

STÄLBEPALL  
ST. BIL.

WASSFALL DE SCHARCHENBACH.





„veillance et firent garder jour et nuit le solitaire par des gardes assermentés pour s'assurer que personne ne lui apportait d'aliments ou de boissons et qu'il ne s'en procurait pas lui-même. La surveillance fut si sévère que si on avait trouvé quoi que ce soit à boire ou à manger chez le frère Nicolas, il aurait fallu que cela fut descendu du ciel. Ce témoignage, rendu public, excita la curiosité la plus grande et plongea dans un étonnement profond la population et les étrangers. Il y avait à peine deux années qu'il vivait de cette miraculeuse manière, que de tous côtés, nombre de gens commencèrent à l'aller voir dans son désert. Les paysans lui bâtirent une chapelle avec une cellule contiguë et c'est là que, depuis, demeure le frère Nicolas.“

A propos des austérités monacales qui sont relatées de tous côtés et en dehors de l'impossibilité matérielle et physique du fait, il existe une version très intéressante attribuée à Hans de Waldheim qui visita le frère Nicolas peu d'années avant Bonstetten. Ce gentilhomme lui demanda, à plusieurs reprises, la vérité au sujet de son jeûne absolu et il reçut constamment de Nicolas la même réponse, aussi laconique, qu'évasive et diplomatique : „Dieu le sait.“

Revenons à Bonstetten qui poursuit ainsi la relation de son voyage :

„Après avoir traversé la forêt nous arrivâmes au village de Kertes, situé vis-à-vis le mont Brunig. Non loin de l'extrémité de ce village nous quittâmes le grand chemin et nous primes à gauche vers les hautes Alpes couvertes de neige et de glace ; nous gravîmes pendant environ une demie lieue les pentes abruptes de ces monts et nous nous trouvâmes à l'entrée d'un val que traversait un ruisseau d'un courant rapide et dont les eaux s'échappaient à grand bruit et tournoient de rochers élevés ; de là nous descendîmes bientôt une pente escarpée et nous pénétrâmes dans une gorge profonde en suivant le cours du ruisseau dont nous remontâmes le cours jusqu'à sa source. A un jet de pierre est la cellule de l'ermite. Nous entrâmes dans la chapelle, où le prêtre célébrait le service divin que nous écoutâmes agenouillés avec humilité. Le frère Nicolas, selon sa coutume, y assistait, placé derrière nous et les yeux dirigés vers une petite fenêtre. Le landamman qui, avec une grande bonté, nous avait accompagnés et guidés était son ami intime. Après l'office, il monta le petit escalier et demanda audience ; elle nous fut accordée ; c'est ainsi nous entrâmes chez lui. Son logement est composé de deux pièces ; dans celle de la partie supérieure le serviteur de Dieu nous attendait. Lorsqu'il nous vit il nous accueillit avec bienveillance et humilité, le front libre, le visage serein et nous dit d'une voix grave et ferme : „Soyez

les bienvenus en Dieu mes très chers pères et frères.“ Cela disant, il nous tendit la main selon l'usage. Nous le remerciâmes, pénétrés de respect et de vénération. Mes cheveux se mouillèrent et ma voix paralysée s'arrêta dans ma bouche. „Pourquoi êtes-vous venus si loin, dans le fond de ce désert, pour voir un pauvre pécheur ? Je crains bien que vous ne trouviez rien chez moi qui soit digne d'hôtes tels que vous.“ Nous répondîmes : „Oui, nous trouvons ce que nous cherchions : un spectacle agréable au Dieu éternel, à un serviteur de Jésus-Christ et à un serviteur divin.“ Plaise à Dieu que cela soit“, répondit-il. Nous échangeâmes encore quelques mots. — „Descendez avec moi, dit-il, dans un endroit plus chaud.“ — „Marchez devant nous, frère, nous vous suivrons.“ Nous l'interrogeâmes encore sur différentes choses ; non point comme des hypocrites et des subtils, mais d'une façon simple et droite, comme il convient de le faire envers un homme illettré. Il nous répondit d'une manière parfaite avec beaucoup de sagacité et de réflexion. Pendant ce temps mes yeux observaient toutes choses, et la personne et la cellule. C'est un homme de haute taille, maigre, brun et ridé ; les cheveux noirs grisonnants et en désordre, la barbe longue d'un pouce, les yeux de grandeur moyenne, les dents blanches et régulières, le nez bien formé ; il paraît avoir soixante ans ; en le touchant sa main est froide\*). La température de sa cellule était tiède, bien que nous fussions à la Saint-Sylvestre ; elle recevait le jour par deux petites fenêtres. Je n'ai vu aucun meuble, ni table, ni chaise, ni lit où il pût se reposer. Il lui faut donc rester debout ou s'asseoir sur le plancher ou s'y coucher quand il veut dormir. Nous lui demandâmes des nouvelles et quelques détails sur la vie de son voisin, l'ermite Ulrich. Il en fit les plus grands éloges et nous engagea vivement à l'aller voir avant de quitter son désert. Nous le lui promîmes, et, l'heure s'avancant, nous lui fîmes nos adieux et primes congé de lui.“

Waldheim complète ainsi le portrait du frère Nicolas : „Sa figure n'est, dit-il, ni jaune, ni pâle, mais est celle d'un homme fort et sain ; sa carnation est fraîche. Il est droit, maigre et ses traits sont réguliers. Son esprit n'est pas triste, son commerce est agréable, et je le trouvai honnête, content et obligeant. Le frère Nicolas avait, lors de la visite de Waldheim en 1474, environ cinquante-sept ans.

\*) Waldheim dit, au contraire : „Avant que je n'allasse chez le frère Nicolas, on me disait qu'il n'avait pas une chaleur naturelle ; qu'il avait les mains froides comme de la glace et que sa figure était plus pâle que celle d'un mort qu'on va descendre au tombeau. Je ne tout cela. Quand je le visitai, il avait une chaleur naturelle et ses mains étaient chaudes comme celles d'un autre homme.“

Selon la promesse qu'ils avaient faite au frère Nicolas, Bonstetten et ses compagnons se mirent en route pour se rendre auprès du solitaire Ulrich, et il continue ainsi son récit : „ Nous remontâmes de nouveau le torrent en „ escaladant des roches nues et escarpées et après quel- „ temps d'une marche pénible, nous arrivâmes à l'ermi- „ tage, située au sommet d'un rocher élevé. La chapelle „ se trouve à une distance d'environ dix mille pas, au „ septentrion de celle du frère Nicolas. Nous heurtâmes „ à la porte ; le vénérable père nous ouvrit lui-même, „ nous tendit les deux mains avec bienveillance et nous „ fit entrer devant l'autel qui se trouve à l'entrée de la „ cellule. Nous lui exprimâmes le désir de recevoir sa „ bénédiction, il nous fit prendre place et nous écoutâ- „ mes la parole de Dieu qu'il nous prêcha. Quand il eût „ terminé son allocution, nous causâmes d'événements „ divers. Il sait un peu de latin, mais il lit des livres „ allemands dont il me montra quelques-uns parmi les- „ quels j'aperçus plusieurs évangiles et la vie des pères „ de l'église, traduction allemande. Son langage est celui „ de la Souabe, et sa prononciation indique qu'il doit „ être originaire de Memmingen, ville Souabe. C'est un „ homme de petite stature, charnu, peu barbu et chauve. „ Il est beaucoup plus éloquent que le frère Nicolas en „ ce qui touche à la Sainte Ecriture dont il aime beau- „ coup à s'entretenir. Il est habillé de la même manière, „ pourtant je ne crois pas qu'il porte la robe à nu. Ses „ pieds sont chaussés de souliers grossiers mais il se „ tient toujours la tête découverte. Sa cellule est ornée „ de nombreuses images de saints. Il vit, à ce que disent „ ses voisins, de pain, de miel et d'eau, quelquefois „ des fèves et des noisettes ; rarement d'autres aliments. „ Près de l'autel existe une grotte qui semble avoir été „ creusée de main d'homme dans le roc. On prétend „ qu'il y a longtemps reposé, mais lors de notre visite, „ j'ai remarqué qu'il habitait la chambre. Le père Ulrich „ loua beaucoup le frère Nicolas, parla de ses vertus et „ de son ascétisme et ajouta : „ Ce cher frère a déjà „ passé le Jourdain, mais moi, pauvre pécheur, je de- „ meure encore en deçà de la terre promise. „ L'heure „ du départ était venue ; nous reçûmes sa bénédiction. „ Nous quittâmes le désert et nous rentrâmes dans nos „ foyers. „

La vie austère, méditative, consacrée à la prière et à Dieu que menait le frère Nicolas, ne l'avait cependant pas détaché du monde ; ses vertus, son jugement droit, pur, élevé, son cœur bon et bienveillant, exerçaient sur ses compatriotes et sur tous ceux qui l'approchaient une salutaire et puissante influence. Waldheim raconte que pendant la visite qu'il lui fit en compagnie de plusieurs gentilshommes, après avoir entendu la messe, où ils remarquèrent une grande affluence de fidèles, ils s'entre-

tenaient avec lui dans la cellule, quand tout à coup il se leva, s'excusa de les quitter, et entra dans la chapelle. Il ouvrit une fenêtre et adressa ces quelques paroles aux assistants qui attendaient dehors sa bénédiction : „ Que Dieu vous donne un bon matin, mes chers amis et à vous mon cher peuple. „ Ils le remercièrent puis il ferma la croisée et vint de nouveau s'asseoir parmi nous. — Nous avons déjà vu que le frère Nicolas recevait des visites de tous les côtés et même de contrées très éloignées, tant sa réputation de sainteté s'était répandue. Voici un fait qui fera juger comment il savait répondre à des demandes indiscrettes : Un jour, un certain abbé bénédictin qui avait manifesté le désir de le voir, et qui avait été parfaitement accueilli, insinua dans la conversation qu'il était possible qu'il fit abstinence par avarice ; le frère Nicolas lui répondit : Il vous sied mal à vous de me faire un reproche d'avarice, mon cher père, vous qui l'année dernière achetâtes vingt-sept mesures de vin, à six florins la mesure et qui les revendîtes, il y a quelques mois, au prix de vingt-quatre florins à un habitant de Nuremberg ! „ A cette réponse, l'abbé resta pétrifié de surprise et d'étonnement et s'en alla. Cette anecdote authentique témoigne qu'il était parfaitement au courant de ce qui se passait au dehors. Il existe d'autres témoignages plus graves et plus importants, qui établissent qu'il était, en toute occasion, fidèle et sage conseiller de ses compatriotes ; qu'il était initié aux événements politiques de son temps et que, sous ce rapport, il jouissait d'une très grande influence. On possède encore une lettre du frère Nicolas adressée à la ville de Constance qui l'avait prié d'intervenir dans sa vieille querelle avec les confédérés au sujet du tribunal de la Thurgovie. Il consentit à se charger de cette négociation qu'il conduisit à bonne fin. Il possédait pour les missions de cette nature, un sceau antique et grossier en argent, sur lequel était gravé, au centre, la Sainte-Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras, puis, en cordon, l'inscription suivante : „ B (frère) Klaus von Flue. — L'action la plus éclatante de sa vie, et celle qui fera bénir et vénérer sa mémoire aussi longtemps qu'existera la nation Suisse ; c'est la réconciliation des confédérés à Stans. Assurément cet événement prouve le prestige qu'il exerçait et la supériorité de son esprit, quand lui, simple paysan, combattait avec succès les préjugés de ses concitoyens envers les villes, et préparait ainsi l'accession de Fribourg et de Soleure à la Confédération. — Les villes se montrèrent très reconnaissantes de ses services ; Soleure et Berne lui votèrent chacune une pension viagère et annuelle de vingt florins d'or, somme assez forte pour ce temps-là. Les archives de la ville de Berne conservent précieusement une lettre de remerciements que le frère Nicolas adressa au conseil à l'occasion de cette récompense publique. C'est un mo-







*Druck u. Verlag v. Chr. Krüsi in Basel.*

*C. Huber sc.*

ANSTATT  
ST. P. L.





nument du plus haut intérêt, empreint de l'originalité de cet homme remarquable et qui peint l'état de son âme pure et pieuse. Maintes paroles du frère Nicolas à propos du convenant de Stans ayant été empruntées à cette lettre nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur communiquant ce document dans toute son étendue :

„ Au nom du Christ, salut !

„ Je vous souhaite beaucoup de bien et vous rends „ grâces pour celui que vous répandez ; que le Saint-Es- „ prit soit votre récompense. Et d'abord je vous remer- „ cie de votre amical et généreux don ; j'y reconnais vot- „ tre amour fraternel, et cela me réjouit encore plus le „ cœur que le présent lui-même. Sachez qu'il m'eût „ causé une satisfaction aussi grande quand même il „ n'eût été que de la moitié de sa valeur. Si je pouvais „ récompenser votre amour envers Dieu et envers vos „ semblables je le ferais volontiers. Le messager auquel „ vous avez confié votre commission s'en est acquitté „ promptement ; je le recommande à votre bienveillance „ et à vos bontés.

„ Poussé par mon amour pour vous je continué : l'o- „ béissance est la plus grande vertu sur la terre et dans „ les cieux ; tâchez donc d'être obéissants les uns en- „ vers les autres. — La sagesse est la chose la plus ai- „ mable. Pourquoi ? elle commence et finit tout pour le „ mieux.

„ La paix est toujours en Dieu, parce que Dieu est la „ paix. La paix ne peut pas détruire, mais la discorde „ détruit. C'est pourquoi vous vous efforcerez de main- „ tenir la paix et de protéger les veuves et les orphe- „ lins comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour.

„ Que ceux dont la prospérité s'augmente ici-bas en „ soient reconnaissants envers Dieu, afin que leur salut „ soit assuré dans les cieux.

„ Domptez le péché et soutenez la justice de toute ma- „ nière.

„ Portez la passion de notre Seigneur dans vos cœurs ; „ elle est la consolation de l'homme dans ses derniers „ moments.

„ Il est beaucoup d'hommes qui doutent de la foi „ chrétienne et le démon nuit beaucoup à la foi par la „ superstition. Ne vous laissez donc pas égarer. Je ne „ vous écris pas ceci dans la pensée que vous n'ayez „ pas la foi juste et sincère. Je ne doute pas un ins- „ tant que vous ne soyez des gens vertueux et bons, „ mais je vous le dis afin de vous prémunir contre les

„ tentations du mauvais esprit et pour que vous puissiez „ résister et vous tenir sur vos gardes.

„ Daté du jour de la Sainte-Barbe, dans la 1482<sup>ème</sup> „ année.

„ J'ajoute mon propre sceau à cette lettre.

„ Moi frère Klaus von Flüe. “

Le frère Nicolas continua sa vie solitaire et vécut en- core quelques années. Il mourut le 21 mars 1487, à l'âge de soixante-dix ans. Pendant sa vie ses vertus avaient excité au loin et dans son pays, l'admiration des grands et des petits, mais après sa mort la vénéra- tion dont cet homme mémorable avait été l'objet s'aug- menta encore.

En 1488, une année après sa mort, Henri de Gundel- fingen écrivit sa *Praeconisatio Nicolai Underwaldensis eremite* dans le but manifeste de provoquer la canonisa- tion de l'ermite, mais cette tentative fut vaine. Plus tard les efforts de beaucoup d'autres adorateurs du frère Ni- colas échouèrent jusqu'à ce qu'enfin, en 1669, sous le pontificat de Clément IX il fallut se contenter de la béatification au lieu de la canonisation tant désirée. La différence entre ces deux cérémonies ecclésiastiques est que la béatification *permet* aux fidèles la vénération et que la canonisation l'*ordonne*. Jean de Muller dit à propos de ce procédé de la curie romaine : „ L'Unter- wald n'était pas assez riche et Rome pas assez noble. “

Il existe encore des reliques incontestablement au- thentiques du frère Nicolas. Sa robe d'ermite dans la- quelle il a quitté ce monde, tomba successivement en partage à ses deux fils aînés, Hansli et Walter qui fu- rent tous deux landammans ; puis à leurs descendants, et, plus tard, léguée par ceux-ci à l'église de Sachseln. Jean, abbé de Muri, qui avait présidé à son inhumation, reçut en présent son bâton qu'il fit garnir en argent. Ce bâton devint ensuite la propriété de la famille Techter- mann, de Fribourg, et enfin celle d'un certain Reynold. Le chapelet et le sceau du frère Nicolas existent encore aujourd'hui.

Bien qu'une exagération, monacale ou populaire, aient dénaturé l'image de ce beau caractère par des légendes outrées ; une étude consciencieuse et sincère de l'histoire, cherchant la vérité, a dégagé l'homme de ce travestisse- ment qui en altérait la pureté et nous l'a montré dans sa manière naïve et sublime méritant de vivre éternelle- ment dans notre histoire comme une de ses plus nobles apparitions.

## ENGELBERG.

Dans la nuit profonde de la forêt,  
Sous la sombre verdure des sapins  
Serpente un sentier étroit et rapide.  
Pas un chant d'oiseau  
Pour animer la solitude;  
Seul, dans l'abîme sans fond  
Rugit éternellement  
Le torrent des glaciers.

Voici la porte de granit  
Ouvrée à toutes les brises;  
Deux monts lui servent de piliers!  
A nos yeux ravis, la vallée  
Révèle toutes ses splendeurs,  
Et, comme un titan, le Titlis  
La couvre de sa targe d'argent!

C'est une magnifique partie du sol de la Suisse que nous allons rapidement traverser avant de quitter le riant Unterwald pour aller visiter le berceau de la Confédération Helvétique.

Le couvent d'Engelberg, qui date du onzième siècle, et la merveilleuse vallée qui porte son nom, n'ont été ajoutés au canton d'Unterwald, et spécialement à Obwalden (Haut-Unterwald), qu'en 1816.

On sort de Stans vers Buochs pour monter dans la belle et large vallée d'Engelberg et on prend une route cotoyée par un ruisseau impétueux, l'Engelberger-Aa. A une petite distance de la ville, on traverse une vaste plaine, et on rencontre un beau et large square entouré d'allées d'arbres serrés et touffus, où, en été, le peuple se réunit pour élire ses fonctionnaires, ses magistrats et discuter les intérêts du pays; c'est le forum agreste de cette petite république. La route se prolonge et passe entre le Buochserhorn et le Stanserhorn dans la direction du Titlis, du Walenstock et du Geisberg dont les cimes neigeuses brillent à l'horizon. A peu près au milieu de cette vallée, et, à une hauteur vertigineuse, existe un petit village, Unter-Richenbach, qui est attaché aux flancs du Buochserhorn comme une tourelle vedette aux murailles d'un vieux et colossal donjon. Ce modeste village, perdu dans les nuages, possède un trésor inestimable, objet d'envie de ses voisins: c'est une image miraculeuse de la Sainte-Vierge, dont la légende religieuse raconte des choses surprenantes.

Cette image de la Sainte-Vierge, statuette en bois, fut trouvée, dit-on, par un jeune et pieux berger qui

remarqua un jour avec étonnement qu'une vache malade dont le pied avait accidentellement touché la statuette, fut immédiatement guérie. Le berger raconta le fait, dont la nouvelle se répandit rapidement dans les montagnes et attira un grand nombre d'habitants. La vertu miraculeuse de l'image continua à guérir tous ceux qui la touchèrent. On la plaça dans le creux d'un vieil arbre qui lui servit de niche, et, pendant longtemps, elle fut visitée et invoquée, jusqu'à ce qu'un jour une troupe de soldats Bernois, soudards peu croyants, passèrent près de l'arbre et y mirent le feu; mais quand les flammes approchèrent de la statue elle s'éleva dans les airs jusqu'au sommet du Buochserhorn aux yeux des hérétiques qui s'enfuirent épouvantés. Après leur départ la Sainte-Vierge fut retrouvée par un berger et maintenant elle est exposée dans la chapelle du village, où chaque année de nombreux pèlerins viennent invoquer son appui.

Nous montons toujours et nous nous approchons des montagnes dont la chaîne étincelante s'étend de plus en plus à l'horizon; à Wolfenschiessen, le Storegg et l'Ochsenhorn apparaissent. Tout près de ce village, s'élevait autrefois le château des seigneurs de Wolfenschiessen; il se cache sous de luxuriants groupes d'arbres. — On raconte qu'un sire de Wolfenschiessen commanda un jour à la femme de Conrad Baumgarten de lui préparer un bain, et profitant du lieu où ils se trouvaient et de leur isolement il l'outragea en lui faisant d'injurieuses propositions. Celle-ci qui le redoutait feignit par ruse de l'écouter pendant un instant, puis elle gagna la porte et appela son mari à son secours. Baumgarten brisa la porte, entra et frappa son seigneur d'un coup de hache.

Le portail de la belle église de ce village est remarquable par trente-deux bas-reliefs représentant les épisodes les plus mémorables de la vie de *Conrad Scheuber*.

L'église de Graffenot offre aussi des particularités très intéressantes. On y vient de fort loin en pèlerinage et l'intérieur est surchargé de nombreux ex-voto que la piété des fidèles accumule depuis de longues années. Nous avons remarqué un tableau fort curieux sur lequel est écrit









*Druck u. Verlag v. Chr. Krust in Basel.*

*C. Huber sc.*

WASSEN,  
CH. URL.



en gros caractères l'inscription suivante que nous reproduisons textuellement: „ Comme la distribution des biens „ de cette église est confiée à notre sagesse, nous voulons „ en profiter pour encourager la piété des fidèles croy- „ ants en notre Seigneur Jésus-Christ et faciliter leur „ salut. Nous, souverain pontife, donnons une absolu- „ tion qui durera dans les éternités, à tous les fidèles „ des deux sexes, après confession et repentir de leurs „ péchés et après qu'ils auront reçu la sainte commu- „ nion en la chapelle de Sainte-Croix de Graffenot, ap- „ partenant au couvent d'Engelberg, et à ceux qui y prie- „ ront pour les princes de l'église, pour l'extirpation de „ l'hérésie et la gloire de notre sainte-mère l'Eglise ca- „ tholique, apostolique et romaine.

„ PIE VI. „

A Graffenot, qui appartient à Obwalden, la route devient plus rude, la montée plus rapide; la vallée se resserre, la forêt est déserte, et, dans ses sombres profondeurs, les eaux de l'Aa mugissent avec furie et se brisent en écumant sur les rochers qui lui font obstacle. On monte encore pendant deux grandes lieues à travers les bois qui s'éclaircissent, puis la route tourne brusquement au-dessus d'un profond abîme qui porte le nom bizarre de „Rosshimmel“ (paradis des chevaux.) On marche encore pendant quelques instants, et, tout à coup, la vaste et belle vallée d'Engelberg se montre aux regards. Des roches déchirées, des plateaux, des sommets couverts d'entassements prodigieux de neige, des firns qui brillent comme des montagnes de cristal, puis au-dessus de tous ces monts, le Titlis qui les domine comme un roi; voilà le cadre qui enveloppe de tous côtés cette fraîche et ravissante vallée, verte comme une émeraude. Dans le lointain on aperçoit les murailles blanches de l'antique et autrefois puissante abbaye. Fondée en 1121 par le comte de Sellen Büren, elle fut investie en 1124 de droits considérables par le pape Calixte et obtint, en 1128, de l'empereur Henri V, le droit de haute justice. D'après H. d'Escher le couvent brûla trois fois: en 1197, 1306 et 1325. Il fut, cette dernière fois, reconstruit dans le style du couvent de St-Urban. Cinquante abbés, parmi lesquels des savants distingués, ont gouverné tour à tour la puissante abbaye, contribué à améliorer l'état du pays, rendu d'immenses services et répandu les bienfaits de l'éducation et de la charité autour d'eux. De nos jours encore (l'abbaye appartient aujourd'hui à l'ordre de Cîteaux), les moines dirigent l'enseignement dans l'école du couvent. — Il existait autrefois dans la Watti un couvent de religieuses, fondé par Henri de Buochs et dans lequel, en 1325, cent trente filles nobles, appartenant aux familles sur lesquelles pesait le soupçon de participation au meurtre de l'empereur, furent contraintes de prendre l'habit en présence de la reine Agnès de

Hongrie. Plusieurs bâtiments contigus au couvent ont été construits pour loger les servants et les ouvriers du monastère. Il existe aussi un établissement pour le cardage de la soie, créé par le savant abbé Lesdgar Salzmann, homme d'un grand mérite. Les caves renferment les fromages si estimés d'Engelberg. — Depuis quelques années, la salubrité du climat a fait d'Engelberg un lieu très fréquenté, où beaucoup d'étrangers viennent se reposer du fardeau de leurs occupations journalières. Assurément il n'existe pas d'endroit plus heureusement situé, où l'esprit et le corps trouvent un calme rafraîchissant plus délicieux. On peut, sans de grandes fatigues, entreprendre les plus charmantes excursions dans le rayon de la vallée, et, pour les plus timides grimpeurs de montagnes, il existe de charmantes promenades qui les récompensent largement de leurs efforts. Sur les sommets se déroule le splendide panorama du monde polaire, et la flore des Alpes répand à leurs pieds toutes ses richesses. Là, auprès de mille fleurs des montagnes que nous connaissons tous, la charmante *orchis nigritella*, appelée vulgairement Möhrli; plus haut, les buissons de *roses alpestres* aux larges pétales, plus belles que partout ailleurs, séduisent nos yeux et nous invitent à monter encore; parfois nous rencontrons la rare et gracieuse *rose blanche des Alpes*; beaucoup plus haut encore, dans la région des roches calcaires, s'épanouissent le lys blanc et l'*Edelweiss* soyeux, orgueil du botaniste des montagnes.

Une des plus courtes et des plus belles excursions est celle de l'*Arni-Tobel*, où l'Aa d'Engelberg se précipite en plusieurs cascades dans la vallée; c'est un parcours vraiment romantique à travers la forêt. On côtoie le ruisseau sauvage qui s'échappe avec violence des flancs du glacier; les pieds foulent la mousse des bois; l'air est imprégné de la senteur balsamique des sapins, et la solitude profonde dont on est entouré dispose l'âme à la rêverie.

Une autre promenade extrêmement intéressante est celle du *Baschis-Boden*, alpe très élevée au-dessus de l'Engelberg. Le chemin monte rapidement jusqu'à l'alpe supérieure, Ziebelalp, encaissé dans une gorge sauvage, jusqu'à ce qu'enfin une vue magnifique se déroule sous les pieds. Dans la profondeur bleuâtre et vaporeuse, s'étend le val d'Engelberg avec son village et ses chalets dispersés; vers le sud, le Weissberg et les deux Spannörter élèvent dans les airs leurs assises de glace, et le Titlis, dont un manteau de neige couvre le dos courbé, semble se pencher pour regarder la vallée; nous saluons du regard la Trübseealp (Alpe du lac trouble) que nous voyons devant nous et que dominant d'étage en étage le Geissberg (mont des chèvres); l'Ochsenhorn (Corne de bœuf); le Jochpass (passage du Joug); et, plus loin, à

l'ouest, les pitons si connus du Juchli, du Walenstock et de la Storegg; enfin, à l'extrême droite, les aiguilles du Righithal et le *Gemsispiel* (Jeu des chamois.)

Une visite au plateau supérieur du Trübseealp est le but d'une course charmante. Ce petit lac, uni comme un miroir, s'étend au milieu d'un pâturage couvert de milliers de fleurs alpestres, pendant que du côté du Titlis un ruisseau roule à grand bruit ses eaux glaciales et limpides comme du cristal et se précipite du haut d'un rocher dans l'abîme en décrivant une courbe élégante. Des multitudes de marmottes révèlent leur présence dans les trous des rochers en faisant entendre un sifflement doux. Montons encore un peu et nous arriverons au *Stand* (station), tête de montagne, dernier point des régions des hautes Alpes aux terrains primitifs. A partir du *Stand*, toute végétation cesse; parfois cependant çà et là on voit encore quelque petite fleur sortir des masses de roches, on rencontre l'*Anémone glacialis* qui croît sur des débris calcaires. Le *Stand* est le dernier point de repos pour ceux qui font l'ascension du Titlis et qui de là arrivent en peu d'instants sur le glacier. Le panorama qui se développe quand on a gravi le *Nollen* est immense, imposant et splendide. La vue s'étend sur un monde de pics, de glaciers, de champs de neige, que le Titlis domine de sa masse énorme (10,570 pieds au-dessus du niveau de la mer); de là on aperçoit les sommets les plus élevés de la chaîne entière des Alpes, toute la Suisse septentrionale, une partie du Wurtemberg, les bords du Rhin et l'Alsace supérieure; on prétend même pouvoir reconnaître, à l'aide d'une bonne lunette, si l'air est transparent, la cathédrale de Strasbourg. Le champ de neige qui couvre le sommet du Titlis, et qui s'aperçoit de presque tous les points du nord de la Suisse, a une épaisseur qui varie entre cent trente et cent soixante-dix pieds. On remarque fréquemment sur ce plateau des fragments de glace qui affectent la forme d'une table. Vers le nord, le *Stollen* s'élève en pente douce, mais, du côté du sud-est, il se précipite et descend presque à pic une hauteur prodigieuse, quelques milliers de pieds, vers le glacier horriblement déchiré de l'Urath ou le *Wendengletscher*.

Une autre excursion extrêmement curieuse à faire avant de quitter cette contrée est celle de la „fin du monde“ au val d'Herbis, ou, dans les après-midi d'été, une superbe chute d'eau intermittente, formée par la neige que le soleil fait fondre dans la matinée sur le glacier, se précipite du haut d'une paroi de rocher. Pour voir ce spectacle intéressant, nous partîmes un jour d'Engelberg en société nombreuse et par une belle après-dinée, et nous atteignîmes de bonne heure l'endroit favorable. Nous attendîmes longtemps et vainement l'arrivée de l'eau; le lit dans lequel le torrent devait se pré-

cipiter était vide et sec comme un désert; le principal charme du paysage dans ce val étroit et escarpé avait disparu. En effet, sans la vie qu'apporte ce torrent tombant du haut des rochers de terrasse en terrasse, cette contrée est déserte et triste. Notre impatience était très grande; nos yeux se portaient continuellement vers la hauteur, qui restait toujours froide et nue. Nous étions désappointés et le découragement s'emparait de nous; déjà plusieurs de nos compagnons parlaient de s'en retourner, quand l'un d'eux, jetant un dernier regard au sommet de la montagne, remarqua au bord du précipice une écume blanche qui débordait. „La voilà! la voilà!“ s'écria-t-il triomphant, et tous les yeux se portèrent avidement au plus haut de la paroi; alors ce fut un spectacle qui nous captiva entièrement. Un mince filet d'eau, grossissant d'instant en instant, tomba d'abord de degré en degré comme une écume légère; puis le volume augmenta, et bientôt la masse d'eau entière se précipita sur la pente de la montagne, tombant de coupure en coupure, se déchirant aux anfractuosités de la roche, retombant de cascade en cascade, formant des arcs de cristal liquide, se brisant en écume et avec fracas, et enfin s'écoulant tumultueusement vers Engelberg. Il avait fallu vingt-huit minutes pour que le torrent, parti du sommet de la montagne, arrivât au fond de la vallée.

C'est la vue et le cœur charmés de ces sublimes tableaux ou de ces gracieux caprices de la nature que nous abandonnons la vallée d'Engelberg. Nous lui jetons, au dernier tournant de la route, qui s'enfonce dans la forêt, et avant qu'elle ne se dérobe à nos yeux, un regard de regret et d'adieu, et, nous préparant pour le lendemain à une nouvelle excursion dans les montagnes, nous redescendons vers la partie basse du pays.

Le soleil décline rapidement à l'horizon, déjà il a disparu derrière le Storegg; les montagnes projettent des ombres noires et profondes sur les bois; seules, les hautes cimes sont encore lumineuses et colorées d'une teinte rose harmonieuse; au-dessus de toutes domine le Titlis qui élève majestueusement son sommet empourpré par les rayons du soleil couchant. Peu à peu ces derniers reflets pâlissent, puis s'éteignent subitement. L'obscurité enveloppe de ses voiles la forêt et les monts, la nuit est venue.

Un silence religieux règne dans la vallée; les tintements lointains de la cloche d'une chapelle rustique troublent seuls de leurs sons argentins le calme solennel de la nature endormie; c'est l'heure de la prière, c'est l'heure où du cœur et des lèvres de l'homme s'élève l'hymne d'adoration et de reconnaissance à Dieu, créateur de toutes ces magnificences!

Pendant que nous poursuivons silencieusement notre route pierreuse, étroite, sombre et rapide, pour gagner









*Druck v. Klotz & Chr. Kriest in Basel*

*C. Huber sc.*

EDERSHIMMEN  
1871



au plus tôt le paisible Nidwalden, un astre ami vient nous prêter son concours. L'orbe lumineux de la lune s'est levé lentement derrière les montagnes, et, comme un globe d'or flottant dans le sombre azur du ciel, sa lueur douce et bienfaisante nous a guidés dans notre

marche à travers la forêt, a dissipé les ténèbres et nous a montré les abîmes; sa lumière pâle et mystérieuse se répandait sur les bois et les rochers dont elle changeait les aspects en communiquant aux splendeurs du paysage un charme nouveau: la poésie de la nuit!

## CANTON D'URI.

Je suis Guillaume Tell  
De cœur et sang héroïque;  
Mon arbalète et ma flèche  
Ont conquis à ma patrie  
La sainte liberté!  
Chassé la tyrannie  
Et formé une alliance sacrée  
Avec trois braves compagnons.

Chantons le Tell!  
Son arbalète était redoutée;  
Il s'est vaillamment défendu  
Contre la fureur des seigneurs,  
A renversé tous leurs châteaux,  
Les a rasés jusqu'au sol,  
A délivré l'alliance Helvétique  
Du joug de l'étranger!

(Vieille chanson de Tell.)

Le canton d'Unterwald avec ses frais et verts pâturages, les sommets doucement courbés de ses monts, produit une impression riante au voyageur qui traverse pour la première fois cette heureuse et ravissante contrée. Le canton d'Uri, au contraire, a un aspect sévère et sauvage; c'est le vrai pays des chasseurs et des Tell. L'Unterwald peut être considéré comme une pente fleurie du monde alpestre dont le canton d'Uri représente la grandeur et la majesté. Là-bas les troupeaux paissent encore sur les sommets du Buochserhorn et du Stanserhorn; ici, les roches nues, les cimes déchirées, les fleuves de glace, les champs de neige de l'*Uri-Rothstock* et des *Clariden* ne sont foulés que du pied furtif des chamois; ici, l'aigle et le vautour décrivent silencieusement leurs cercles dans les airs et vont cacher leurs nids sur les rocs inaccessibles de la colossale pyramide du *Brisenstock*.

Quand on descend de la Grimsel par le Maienwand vers le glacier du Rhône, on aperçoit le *Galenstock* qui sépare de son énorme mer de glace le canton d'Uri de

ceux de Berne et du Valais; c'est un site d'une grande beauté et d'un aspect vraiment poétique. A peine a-t-on laissé derrière soi le désert pierreux et désolé de la Grimsel, que la flore alpestre apparaît avec une vigueur étonnante; des fragments de roche, couverts de lichens et de mousses polaires nous invitent à nous asseoir pour jouir commodément du sublime tableau qui s'offre à la vue. Devant nous les aiguilles bizarrement découpées du Galenstock s'élancent verticalement dans les airs, elles forment un groupe superbe de rois-monts, drapés dans un éclatant manteau de neige; le glacier, affreusement crevassé, descend de plateau en plateau et va en s'élargissant dans la vallée, sous la forme d'un éblouissant éventail; là, une écume blanche comme du lait, se fraie un chemin sous la rigide enveloppe glacée, s'échappe et jaillit avec violence, retombe en cascade et témoigne de la vie inépuisable que recèlent les flancs de ce monstrueux entassement de glace. De là, et par un chemin bien frayé, mais escarpé et pénible, on peut gagner les *Suranen*; on est largement récompensé de ses efforts et on oublie les fatigues par le beau panorama des vallées de la Reuss, du Schachen et d'une grande partie du lac des Quatre-Cantons. Chemin faisant, on traverse la charmante vallée de *Waldnacht* (forêt de la nuit), dénomination pittoresque qui donne une heureuse opinion de l'intuition poétique du peuple de cette contrée.

Une des plus agréables excursions qu'on puisse faire dans ces cantons montagneux est, sans contredit, le court trajet de Beckenried à Selisberg, en passant par Ermaten. Selisberg appartient déjà au canton d'Uri. La route monte et rampe doucement sur les premières assises de la montagne; elle traverse parfois une épaisse forêt de sapins, qui tantôt s'assombrit et cache aux regards l'azur du ciel, tantôt s'éclaircit et laisse entrevoir le beau lac; quelques batelets sillonnent ses eaux paisibles, et le

choc lent et régulier des rames s'harmonise merveilleusement avec le calme de la nature qui nous environne. Le chemin se poursuit encore quelque temps; puis, à un tournant, nous jouissons d'une dernière échappée sur le miroir liquide; quelques pas de plus et nous sommes à Ermaten, dont les premières maisons apparaissent. A l'entrée de ce village, traversé par la route qui en forme l'unique rue et qui s'étend sur la hauteur, nous remarquons les images de notre Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge placées de chaque côté du chemin. Nous voyons çà et là, aux fenêtres ou dans le village, quelque belle fille du Nidwalden, la taille emprisonnée dans une espèce de cuirasse en carton, chargée de broderies aux couleurs éclatantes, le col orné d'une fraise aussi bariolée et qui fait ressortir le visage fin et délicat de la race. Une fois sortis du village, nous marchons encore pendant quelque temps dans le pli d'un vallon situé à une grande hauteur, mais nous reconnaissons bientôt, à l'état des routes, que nous sommes arrivés à la frontière d'Uri et que nous quittons l'Unterwald. En effet, au lieu des chaussées bien entretenues de ce dernier canton, au lieu de routes solidement macadamisées, nous voyons des chemins grossièrement empierrés, coupés çà et là de grosses pièces de bois; nous remarquons en passant que les vallées transversales ne sont pas mieux partagées, soit que nos yeux se tournent vers le val de Schachen ou celui de Maderau; aussi la marche devient-elle de plus en plus pénible. Nous nous demandons si c'est la route géante du Gothard qui absorbe, comme un monstrueux Gargantua, tous les subsides destinés à ses sœurs; notre ignorance du pays laisse la question indécise. Toutefois, il ne faut pas trop nous plaindre, car, bien que nous ayons les pieds un peu écorchés, nous sommes largement dédommagés par la magnifique vue de Selisberg. Les immenses parois de Bauen s'élèvent majestueusement, les pieds plongés dans les profondeurs du lac de Selisberg; puis, au second plan, les dents aiguës de l'Urirothstock dominant les plateaux couverts d'une neige éblouissante; les lignes onduleuses de la Frohnalp se prolongent jusqu'aux gigantesques aiguilles des Mythenstöcke, ces deux monts fantastiques; et enfin, au fond de cette énorme bassin, les eaux bleues du lac d'Uri viennent reposer les yeux.

Selisberg possède depuis quelques années un établissement médical et est en outre un but de pèlerinages à la chapelle, dédiée à la Sainte-Vierge. La maison de santé, située près de la chapelle, fait un peu de concurrence à la madone, mais n'apporte aucun trouble dans l'harmonie du pays, vu que les pèlerins, d'une part, et les malades, de l'autre, viennent de fort loin et sont tous étrangers. — Une bonne vieille de Selisberg me répondit naïvement un jour: « C'est curieux tout de même

qu'il nous faille aller plus loin et que la miraculeuse Sainte-Vierge ne prête son appui qu'à ceux qui viennent du dehors. La vieille me raconta alors, pour confirmer sa version, qu'ayant été deux fois malade et en danger de mort, elle avait vainement imploré la Vierge de Sonnenberg et qu'elle n'avait pas été exaucée; mais qu'ayant envoyé ses enfants à Einsiedeln et fait elle-même un pèlerinage à la Sainte-Vierge de Rickenbach, elle était revenue aussitôt à la santé. — Pèlerins ou malades, ce sont toujours les mêmes illusions et les mêmes espérances! — Les murailles blanches de l'église se voient de très loin dans la contrée et les visiteurs qui s'approchent lisent cette inscription:

- « Je suis appelée la Sonnenberg,
- « Un riche trône de grâces,
- « Un abri pour le pauvre pêcheur;
- « Le démon ne peut prévaloir ici. »

L'intérieur de la chapelle n'offre rien d'intéressant; elle renferme comme toujours de nombreux ex-voto. L'image de la Sainte-Vierge fut trouvée, dit-on, par un jeune berger et placée dans une niche pratiquée à un mur, où elle opéra tant de miracles qu'on lui éleva une chapelle.

Malgré le chemin raboteux et la descente rapide, c'est une charmante promenade d'aller de Selisberg à Treib, sur les bords du lac. C'est le principal refuge des bateliers, dans les orages impétueux qui se déchainent parfois sur le lac des Quatre-Cantons. Une langue de terre qui s'avance dans le lac y forme un petit promontoire et une anse qui protègent les barques contre le föhn; quelques chaumières, dont les habitants s'occupent d'agriculture, de pêche et de batelage. Nous entrâmes à l'ancienne auberge des bateliers, et nous demandâmes une barque pour aller visiter le poétique berceau de la liberté de la Suisse: *le Rütli*!

On ne peut se défendre d'un frisson involontaire quand on est dans la barque, et qu'après avoir doublé la pointe de la Treib, on entre dans le lac d'Uri; le bassin se resserre, les montagnes, escarpées comme des falaises, s'élèvent à des hauteurs vertigineuses; les neiges éternelles de l'Urirothstock et les deux Windgellen qu'on voit à l'horizon ajoutent encore à la sauvage beauté de cette partie du lac si chère à tout cœur suisse; le bateau glisse doucement sur l'onde et côtoie les saillies rocheuses couvertes d'une végétation puissante; en quelques instants nous arrivons à l'obélisque naturel du Mythenstein. Sur ce noir rocher est gravée en lettres dorées, au millésime de 1860, une inscription qui apprend au passant que ce monument est dédié au chancre de Tell, Frédéric Schiller. Assurément, de tous ceux qui ont été élevés à la mémoire du grand poète, il n'en est pas un qui puisse être comparé à celui que les habitants









*Druck u. Verlag v. Joh. Krüsi in Basel.*

*C. Huber sc.*

SCHNELLLEN MIT DEM GOTTHARDTUNNEL.



des trois cantons primitifs lui ont érigé en cet endroit. — Nous poursuivons notre course et nous approchons de la mémorable prairie; la barque glisse mollement le long d'énormes blocs sur lesquels de grands pins ont plongé leurs racines; ils ont fouillé la roche vive jusqu'au sommet de la montagne et ont formé entre eux un enchevêtrement vivace, un tissu inextricable qui les fixe au sol sur ces pentes escarpées; enfin la barque aborde le rivage; nous montons quelques pas et nous arrivons sur ce tertre où il y a cinq cents ans, dans le silence de la nuit, se sont rassemblés nos pères, pour nous léguer un saint héritage: la liberté!

La critique historique a regardé de sa loupe défiante et scrutatrice l'événement du 8 décembre 1307, mais n'a pu parvenir à détruire le fait matériel que la légende populaire a fixé d'une manière indestructible dans le sentiment national. Félicitons-nous donc de l'histoire du *serment du Rütli*, comme elle nous est racontée par le grand historien de la période héroïque de l'Helvétie, Aegidius Tschudy, dont le langage nerveux n'est pas assez connu et apprécié chez nous.

En l'an de grâce 1307, Gessler, grand bailli de Schwytz et d'Uri, n'opprimait pas moins les habitants de ces deux cantons que le bailli Landenberg ne tyrannissait le pays d'Unterwald. Gessler, tenant donc durement et sévèrement nobles et vilains, se proposa de construire un château fortifié à Uri, pour que lui et d'autres grands baillis après lui pussent s'y renfermer en sécurité si une rébellion agitait le pays, et pour le tenir en plus grande peur et obéissance. Il fit donc transporter des pierres, de la chaux, du sable, du bois de charpente et des matériaux sur la colline de Solathurm, située près d'Altorf, chef-lieu d'Uri, et fit commencer les travaux. Lorsqu'on lui demanda comment serait appelée la forteresse il répondit: *Zwing-Uri unter die Stägen* (*Force-Uri* sous les escaliers). \*) Ce qui chagrinait fort les hobereaux et les paysans d'Uri et leur rendait insupportable la vue de ce château. Il s'aperçut bientôt du mécontentement général que causait cette entreprise, et cela le remplit de colère; il les menaça et leur dit qu'il les rendrait si souples et si doux qu'on pourrait les plier autour des doigts. Animé de ressentiment, il fit élever à Altorf, le jour de la Saint-Jacques, sur la grande place près d'un tilleul, un mâât surmonté d'un chapeau, et fit annoncer à tous les habitants du pays qu'il leur ordonnait, sous peine de la perte de leurs biens et liberté, d'ôter en passant leurs barettes et rendre hommage à son chapeau comme si

\*) Le récit de Tschudy est d'autant plus intéressant pour nous qu'il nous apprend où Schiller a emprunté pour son drame les plus beaux traits de ses caractères.

le roi lui-même, ou lui, en place du roi, étaient présents. Il plaça jour et nuit auprès du mâât une sentinelle pour faire exécuter cet ordre et signaler ceux qui refusaient d'y obéir. Il pensait sans doute se procurer une grande gloire s'il réussissait à courber sous une basse oppression ce peuple guerrier, vaillant et renommé, qui avait joui jusqu'alors d'une grande estime auprès des empereurs, des rois, des princes et des seigneurs, et n'avait jamais été assujéti. Cet outrage fut encore plus pénible aux habitants que la construction du château, mais ils n'osèrent pas protester, appréhendant la disgrâce de l'empereur dont la puissance était énorme, \*) et n'espérant pas trouver grâce auprès de lui en cas de résistance.

Vers ce temps, il arriva que Gessler se rendit à cheval d'Uri à Kussnacht pour visiter son château; et passa par le pays de Schwytz. A Steinen, en Schwytz, vivait alors un homme sage et honnête, d'une ancienne famille, ayant droit d'armoiries, appelé *Werner de Stauffach*, fils de Rodolphe de Stauffach qui avait été landammann de Schwytz. Werner s'était fait nouvellement bâtir à Steinen une belle maison en deçà du pont; quand Gessler arriva près de cette nouvelle habitation, Stauffacher se trouvait devant la porte; il salua le grand bailli comme son seigneur; celui-ci lui demanda à qui appartenait cette maison, ce qu'il savait fort bien, car il avait fait à l'un des siens la menace de s'en emparer. Stauffacher, devinant bien qu'il ne lui adressait pas cette demande en bonne intention, parce qu'il était connu pour s'être opposé de tout son pouvoir à ce qu'on ne se rendit pas aux princes d'Autriche, et qu'on le savait partisan de l'Empire romain et des anciens privilèges, et, qu'à cet égard, il avait un grand parti et jouissait d'une grande influence auprès des paysans; Stauffacher répondit donc au grand bailli: *Monseigneur, cette maison appartient à l'empereur, mon maître et est donnée en fief à toi et à moi.* Le grand bailli reprit: *Je suis régent du pays au lieu et place de mon maître l'empereur; je ne veux pas que les paysans bâtissent des maisons sans ma volonté et je n'entends pas que vous viviez aussi librement que si vous étiez vous-mêmes les seigneurs; j'aviserai à vous en empêcher.* A ces mots il s'en alla. — Ces paroles pesèrent fort sur le cœur de Stauffacher: il rentra soucieux chez lui et il y réfléchit profondément. Il avait une femme intelligente et de grand cœur; elle remarqua la figure attristée de son époux, devina que quelque chose l'accablait, et chercha à lui ouvrir le cœur; elle lui demanda s'il avait fait une mauvaise rencontre. Stauffacher lui raconta les propos et les menaces du

\*) Albrecht, duc d'Autriche, alors empereur d'Allemagne.



„ grand bailli, et lui dit qu'il fallait s'attendre, sous peu  
 „ de temps, à ce qu'il lui prendrait maison, foyer, biens  
 „ et possessions. Quand elle eut entendu ses confidences  
 „ et ses craintes, elle lui répondit : „ Mon ami, vous savez  
 „ que beaucoup de pieux habitants de notre pays se plai-  
 „ gnent aussi de la tyrannie du grand-bailli ; il en est de  
 „ même, n'en doutez pas, des braves paysans d'Uri et  
 „ d'Unterwald ; ils sont accablés sous le même joug, nous  
 „ entendons chaque jour leurs plaintes. Il serait bon et  
 „ nécessaire que quelques-uns d'entre vous se confias-  
 „ sent les uns aux autres et tinssent conseil en secret pour  
 „ aviser aux moyens de vous débarrasser de la violence,  
 „ de vous secourir les uns les autres et de vous défendre  
 „ mutuellement pour votre juste cause. Si nous implorons  
 „ Dieu de tout notre cœur, il ne nous abandonnera  
 „ pas et nous prêtera son assistance pour punir l'injus-  
 „ tice. Puis, elle lui demanda s'il avait quelque connais-  
 „ sance dans les pays d'Uri et d'Unterwald à qui il pour-  
 „ rait se confier et parler de ces choses. Oui, lui dit-il,  
 „ j'y connais des seigneurs distingués à qui je puis m'ou-  
 „ vrir en toute confiance. Stauffacher suivit le conseil de  
 „ sa femme, traversa le lac, resta quelques jours en se-  
 „ cret à Uri pour écouter et sonder comment les gens  
 „ étaient disposés. Là, il apprit le mécontentement géné-  
 „ ral contre le grand-bailli au sujet de la forteresse qu'il  
 „ avait l'intention de nommer „ Zwing“ et surtout à cause  
 „ de l'humiliation du chapeau devant lequel il fallait se  
 „ découvrir et s'incliner ; il recueillit de nombreuses plain-  
 „ tes et reçut les confidences intimes d'honorables per-  
 „ sonnes ; il vit l'impatience fiévreuse du peuple, des pay-  
 „ sans, des nobles et vilains contre l'ennemi commun :  
 „ le grand-bailli. Il comprit qu'ils étaient obligés de re-  
 „ fouler leurs plaintes ; qu'ils n'osaient rien entreprendre  
 „ contre lui, ne sachant quel soutien ou secours on au-  
 „ rait l'un de l'autre en cas de nécessité ; ils redoutaient  
 „ aussi la disgrâce du roi, dont les conséquences qui pou-  
 „ vaient être terribles les remplissait de terreur. Cepen-  
 „ dant Stauffacher remarqua avec joie que la haine con-  
 „ tre le grand-bailli était si grande que la chose qu'il  
 „ projetait serait facile à exécuter. Il se confia à un  
 „ homme sûr, sage, honnête et de bonne renommée,  
 „ *Walter Fürst*, lui raconta les menaces que le grand-  
 „ bailli avait proférées au sujet de sa maison ; lui dit qu'en  
 „ cette démarche il avait été conseillé par sa femme de  
 „ s'ouvrir à lui ; il lui demanda s'il ne jugeait pas né-  
 „ cessaire de se défendre contre cette tyrannique vio-  
 „ lence, de se confédérer en secret et de chercher des  
 „ soutiens. *Walter Fürst* l'écouta avec attention, approuva  
 „ le conseil de la femme de *Werner*, et se montra dis-  
 „ posé à partager les périls de l'entreprise ; il lui parla  
 „ d'un ami à lui, de l'Unterwald, *Arnold de Melchthal*  
 „ qui avait cassé le doigt d'un valet du grand-bailli ; il

„ lui apprit que cet homme descendait souvent chez lui à  
 „ Uri ; que lui-même allait souvent, en secret, le voir lui  
 „ et les siens, que c'était un homme jeune, brave, résolu,  
 „ intelligent, ayant une grande parenté dans le pays et  
 „ auquel on pouvait se fier ; que son adresse et son cou-  
 „ rage pourraient rendre de grands services à leur cause.

„ Donc, *Arnold de Melchthal* fut aussi appelé, et ces trois  
 „ hommes réunis convinrent qu'avec l'aide de Dieu ils  
 „ entreprendraient cette œuvre. Ils prêtèrent serment sur  
 „ la croix et convinrent des résolutions suivantes :

„ Chacun des conjurés s'engage à gagner en secret,  
 „ dans son propre pays, ses proches parents, amis ou  
 „ gens de confiance ; à les attirer à soi et à les entraî-  
 „ ner dans la Confédération ; à leur faire prêter le ser-  
 „ ment de prêter leur assistance pour reconquérir leurs  
 „ anciens privilèges, chasser les grands-baillis comme ty-  
 „ ranniques et méchants ; à se défendre les uns les au-  
 „ tres auprès des juges et à consacrer au but de l'entre-  
 „ prise leurs biens et leur vie. Ils déclarèrent en outre  
 „ que chaque pays conserverait, comme par le passé, fi-  
 „ délité et obéissance au saint-empire romain, de même  
 „ que ses devoirs particuliers envers les couvents, sei-  
 „ gneurs, nobles ou communs, comme par le passé ; qu'ils  
 „ n'entreprendraient rien pour les dépouiller injustement  
 „ de leurs privilèges ou droits.

„ *Cette déclaration devait être faite et accueillie par  
 „ chaque homme entrant dans la Confédération, parce  
 „ qu'ils ne voulaient pas que personne, ecclésiastique, noble,  
 „ ou laïque, fût spolié de son bien, droit ou possession ;  
 „ l'alliance n'ayant pour but que de se défendre contre  
 „ la violence et reprendre les anciennes libertés.*

„ On convint encore que lorsqu'un événement surviendrait  
 „ qui rendrait nécessaire de se réunir et de prendre une  
 „ résolution, on devrait se prévenir et se rendre pendant  
 „ la nuit au voisinage du *Mythenstein*, sur les bords du  
 „ lac, au-dessous du *Seelisberg*, sur un plateau solitaire  
 „ nommé le *Rütli*. Et si, par la grâce de Dieu, le nom-  
 „ bre des conjurés était augmenté, on devait chacun en  
 „ emmener avec soi au *Rütli*, deux, trois au plus, mais  
 „ sages et discrets et ayant aussi juré la Confédération.

„ Il fut encore convenu qu'ils garderaient, sous la foi  
 „ du serment, le plus profond secret sur tous leurs actes  
 „ jusqu'au moment où ils décideraient en commun de  
 „ rendre publique la confédération des trois pays du lac ;  
 „ aucun homme, ni aucun pays ne devait prendre l'ini-  
 „ tiative en quoi que ce soit, ni entreprendre ou agir,  
 „ même dans l'intérêt de la cause, sans le consentement  
 „ expresse du conseil des confédérés des trois cantons ;  
 „ et cela, jusqu'à ce que, avec l'aide de Dieu, ils se soient  
 „ fortifiés et conseillés mutuellement et qu'ils aient déci-  
 „ dé le jour et l'heure où, dans les trois pays ensemble,  
 „ l'attaque aurait lieu. Il fallait surtout éviter qu'une en-







*Druck u. Verlag v. Chr. Krieger in Basel.*

*C. Huber sc.*

HDS PIZ ST. RDTTHARDT  
C.T. TRENN.





„treprise prématurée des gens d'un seul pays ne com-  
promit le plan général au détriment des autres.

„Tel fut le pacte, conclu par les trois vaillants cœurs  
nommés plus haut, signé dans le canton d'Uri, auquel  
la Confédération helvétique doit son origine et qui lui  
a rendu son organisation primitive et ses anciennes li-  
bertés.

„Donc, Werner de Stauffacher retourna à Schwitz;  
Arnold de Melchthal et Conrad Baumgarten, d'Altze-  
len, qui dès ce moment entra dans la conjuration, ren-  
trèrent en secret dans l'Unterwald. Là, dans le cou-  
rant de l'automne, chacun agit de son côté : l'un, dans  
le haut Unterwald ; l'autre, dans le bas Unterwald.

„Pendant le même temps, Walter Fürst d'Uri, Werner  
de Stauffacher de Schwitz, Arnold de Melchthal d'Un-  
terwald, travaillèrent avec ardeur à engager, chacun  
dans son pays, le plus grand nombre de conjurés dans  
le complot ; les choses avancèrent si vite que la ma-  
jorité du peuple et les nobles d'Uri et d'Unterwald en-  
trèrent dans la Confédération et la jurèrent, car on ne  
communiqua la chose qu'à ceux auxquels on put se  
fier, et on la traita en secret. On délibéra plusieurs fois  
pendant la nuit au Rütli au nombre d'environ vingt  
ou trente. On pressa et activa les choses de la manière  
la plus sérieuse et la plus fraternelle, car on appréhen-  
dait, si la situation se prolongeait plus longtemps, que  
la révolte n'éclatât dans l'un ou l'autre des cantons  
avant qu'on eût délibéré en commun, accident qu'ils  
redoutaient et qui leur aurait causé de grands désa-  
vantages. C'est ainsi qu'une diète définitive au Rütli  
fut décidée, et chacun des trois chefs devait amener  
avec soi neuf à dix hommes des plus sages et des plus  
judicieux, afin de prendre une dernière résolution et  
de fixer l'époque où ils exécuteraient l'entreprise.

„Cette diète nocturne, suprême, eut lieu la veille du jour  
de St-Martin, le mercredi 8 décembre 1307.“

C'est dans ces termes que Tschudy raconte l'origine  
de la confédération au Rütli, dont le caractère particu-  
lier, dirigé non pas vers la violence et la destruction, mais  
seulement vers la conquête de la liberté, est empreint de  
sagesse, de noblesse et de grandeur. Schiller a dépeint  
cette page mémorable de notre histoire avec une beauté  
incomparable dans la scène du Rütli et a mérité l'hom-  
mage que lui ont rendu les descendants de ces hommes  
vertueux par l'inscription monumentale de son nom dans  
ces lieux sacrés.

La promenade du Rütli à Flüelen, par le lac, est char-  
mante. Flüelen est le port d'Altorf et se trouve situé à  
l'extrémité sud du lac. Les rivages escarpés s'élèvent  
comme des murailles jusqu'à la hauteur des montagnes.  
Sur un plateau élevé du Frohnalpsstock, à gauche, est le  
petit village de Morschach ; plus loin s'élève perpendicu-

lairement le rocher de Teufelmünster, dominé par le  
château de Beroldingen ; entre les masses rocheuses qui  
descendent verticalement dans le lac, nous apercevons çà  
et là quelques maisons isolées dans des groupes de ver-  
dure et qui ne sont accessibles que par le lac ; à gauche,  
au pied du prodigieux amoncellement de rochers de  
l'Axenbergl et comme suspendue sur un roc, est une petite  
chapelle dédiée à Guillaume-Tell ; ce plateau portait déjà,  
au quinzième siècle comme il le porte encore aujour-  
d'hui, le nom de „Tellenplatte“, (plateau de Tell). — D'a-  
près la tradition, c'est à cet endroit que Guillaume-Tell  
s'élança de la barque pour échapper à la vengeance de  
Gessler ; des documents établissent encore que c'est là,  
et non dans le Chemin creux de Küssnacht „Hohle Gasse“  
que le courageux archer frappa à mort le tyran.

Chaque année, le premier dimanche après l'Ascension,  
des barques élégamment ornées de verdure et de dra-  
peaux portent en procession les populations d'Altorf et  
de Flüelen jusqu'à la chapelle de Tell, où une messe so-  
lennelle est dite et un discours patriotique prononcé. —  
Après avoir tourné le plateau, contre lequel les vagues  
se heurtent avec un bruit épouvantable par les temps  
d'orage, nous voyons au fond de la baie et dans un ca-  
dre d'alentours charmants, se détacher les blanches mai-  
sons du village de Flüelen. C'est le port d'Altorf et l'en-  
trepôt des marchandises considérables qui passent le  
St-Gothard. L'omnibus va partir ; profitons-en pour ga-  
gner en quelques minutes le chef-lieu du canton d'Uri,  
Altorf, si riche de souvenirs historiques.

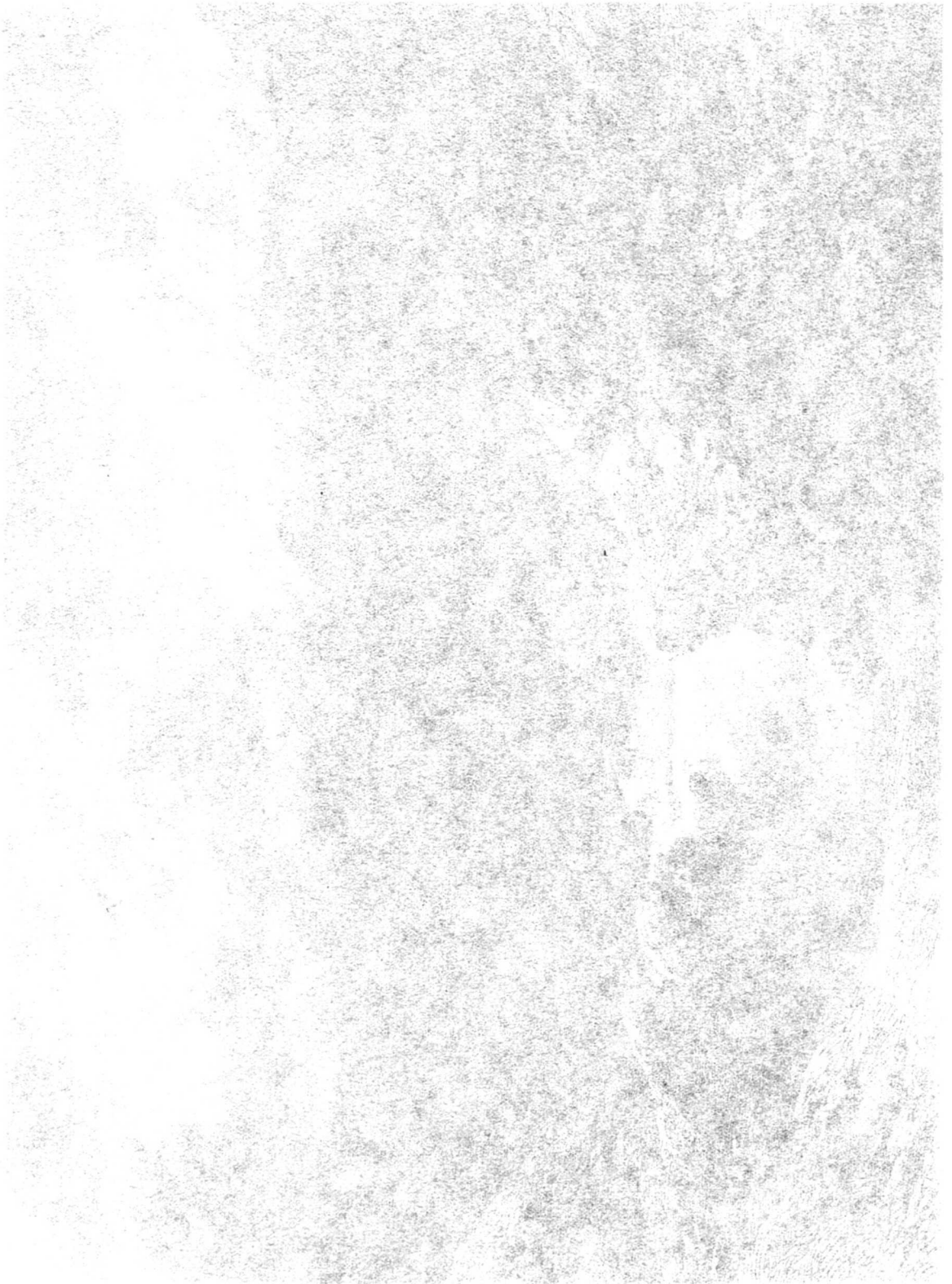
Ce bourg, malgré le développement insignifiant de l'in-  
dustrie dans le canton d'Uri, s'est accru d'une manière  
assez remarquable par suite de l'augmentation progres-  
sive du St-Gothard. Altorf comptait à peine, en 1830,  
1700 habitants, pendant que le recensement de 1860 en  
accuse plus de 2400. Un important, mais fatal établis-  
sement y existe toujours ; nous voulons parler de la fa-  
meuse loterie des frères Muheim, qui derrière le rem-  
part de leur fortune bravent encore l'opinion publique de  
la Suisse, bien que l'ancien dictateur de Genève, James  
Fazy, ait été forcé de fermer sa maison de jeu. — L'in-  
struction dans cette contrée, comme dans toutes celles où  
elle se trouve presque exclusivement confiée au clergé, est  
extrêmement négligée ; ce ne sont pas cependant les in-  
telligences qui font défaut, loin de là, ce pays a produit  
des hommes éminents ; le célèbre médecin et naturaliste  
Lusser, l'habile ingénieur Muller, le peintre Mulheim ont  
illustré le canton d'Uri. Les écoles sont dans un état de  
délaissement et d'incurie regrettable ; l'école supérieure  
en est encore aux traditions du moyen âge ; l'école élé-  
mentaire particulièrement est organisée dans des condi-  
tions déplorables pour notre époque. Bien que la men-  
dicité soit presque entièrement supprimée, il reste encore

des traditions de l'ancienne gueuserie qu'on n'a pu complètement extirper; elle a seulement subi une transformation nouvelle qui lui sert de déguisement et dont Corrodi donne un exemple par l'anecdote suivante: „Je me „ promenais, dit-il, et je me rendais à l'église pour faire „ mon pèlerinage obligé à la „*Sainte nuit*“ de Van Dyck; „ j'entrai donc pour voir l'œuvre du maître; elle se dé- „ tachait éclatante comme un astre au milieu du cor- „ tège de croûtes qui l'entouraient. Au moment où j'en- „ traïs, une vieille femme entra aussi; quand je sortis, elle „ se trouva juste à point pour m'ouvrir la porte, mais je „ la dérotai en faisant de nouveau le tour de l'église et „ en sortant par le grand portail; comme je traversais le „ cimetière où le soleil dardait avec force, je me retrouvai, „ encore une fois, vis-à-vis de la pauvre qui me présenta „ mon cigare que j'avais déposé sur une pierre avant „ d'entrer. Nécessairement cela lui rapporta un petit don. „ Elle me remercia et me dit: „Eh! je suis une pauvre „ vieille. „ Elle m'accompagna quelques pas et me fit mille „ souhaits pour la réussite de mon voyage.

Ces pauvres vieilles gens regardent le don qu'on leur fait comme un bien qui leur est dû et que la Providence leur dispense pendant les beaux jours. — Ne vaudrait-il pas mieux, dans une république, organiser les choses avec un ordre tel qu'il mette les vieillards à l'abri dans leurs vieux jours et détruire cette pénible et avilissante gueuserie?

La misère a été profonde au canton d'Uri dans les années 1799 et 1800, quand le pays fut épuisé par les troupes russes, françaises et autrichiennes. Le district d'Altorf donna en 1800, au commissaire fédéral helvétique, une liste de plus de mille familles réduites à la mendicité. Au bourg d'Altorf seulement, plus de trois cents personnes demandaient l'aumône; la situation était aussi triste dans les autres communes, et particulièrement dans la vallée de la Reuss. Le village de Schattorf, qui aujourd'hui ne compte pas encore mille habitants, avait deux cent quarante pauvres et au-delà; Attinghausen, localité de 509 âmes, en avait cent; Ersfelden en comptait aussi plus de cent; la paroisse de Silenen avait deux cent vingt-quatre mendiants; Flueien comptait soixante-dix-neuf ménages représentant notoirement cent cinquante pauvres; Burglen, soixante-six; Maienthal, trente; Wasen, cinquante-deux; Göschenen, vingt-sept; Unterschächen, soixante-six familles; enfin la vallée entière d'Urseren renfermait deux cent quatre-vingt-cinq individus réduits à la mendicité; en un mot, la population du canton d'Uri, évaluée alors à 13,000 habitants, était, pour la sixième partie, composée de mendiants ou de pauvres recevant avec remerciements le don le plus minime. Un grand nombre de parents, n'étant plus en état de nourrir ou d'élever leurs enfants, s'en séparaient, les abandonnaient, pour les confier aux soins des cœurs généreux ou des

philanthropes des autres cantons. Un St-Gallois, Vincent Grœl de Mels, accompagna le premier convoi de ces pauvres enfants, au nombre de cinquante, jusqu'à Olten; la plupart trouvèrent un asile dans le canton de Soleure. Assurément on ne saurait blâmer les Urnois, comme en général les habitants des cantons montagneux catholiques, s'ils se souviennent encore avec colère de ces tristes temps de guerres, d'invasions et de pillages qui les avaient plongés dans cette misère inexprimable et dont ils n'ont pu se relever que très lentement. Aussi, les habitants d'Uri, opprimés et appauvris par le séjour des Français, accueillirent-ils avec joie et comme des libérateurs les Russes, qui, après avoir franchi le St-Gothard, débouchèrent le 26 septembre 1799 par la vallée de la Reuss. Le lieutenant-général russe, Rosenberg, entra dans le bourg d'Altorf, désert et incendié, à la tête d'un nombreux état-major, pendant que le gros de l'armée, dont il formait l'avant-garde établissait un camp de chaque côté du Schächenbach. Le premier acte de Rosenberg fut d'enlever le drapeau de liberté que le sous-préfet helvétique avait fait arborer sur le plus élevé des trois tilleuls de la place alors nommée dérisoirement „Lehn,“ (place de la liberté.) Les Russes se faisaient un plaisir sauvage d'essuyer leurs mains, noircies par la poudre, au drapeau tricolore; outrage qui devait à quelques jours de là leur coûter cher. Le soir du même jour, d'après Lusser, le célèbre et bizarre Souwarow, général en chef, entouré de quelques centaines de Cosaques et suivi de nombreux fantassins, fit son entrée à Altorf dans un costume étrange; d'une main il tenait le knout, de l'autre, comme un évêque, il donnait en passant sa bénédiction. Arrivé devant la maison du landammann Schmid, qui s'était posté devant pour saluer le général, il lui demanda le baiser de paix, et au pasteur Ringold, placé à côté de Schmid, sa bénédiction. On assure que peu de jours après Souwarow fit donner au pasteur une volée de coups de bâton. Il prononça, en mauvais allemand, un discours aux Urnois dans lequel il se proclama le sauveur, le libérateur de la Suisse, leur déclarant qu'il était venu pour la délivrer de la tyrannie des *infidèles*. Il demanda aux autorités civiles et religieuses d'appeler le peuple aux armes pour marcher sur Zurich et bloquer cette ville. Le landammann Schmid garda le silence. Souwarow qui avait pensé qu'arrivé à l'extrémité de la vallée de la Reuss il n'avait plus qu'à marcher directement sur Zurich, fut grandement désappointé en apprenant qu'il avait encore à traverser un lac de neuf lieues de longueur, entouré de rivages escarpés et de montagnes où il n'existait pas un chemin praticable. Les Français, par une sage prévoyance, avaient fait une rafle générale de toutes les barques et bateaux existant sur le lac, au nombre desquels se trouvait même le grand bateau du









*Druck u. Verlag v. Chr. Kriest in Basel.*

*C. Huber sc.*

RHAP.  
CT FRI.





marché d'Altorf appelé le : „Urinauen.“ Il prit la résolution de franchir le Schächenthal et de traverser la chaîne de Rossstock pour arriver au Muottathal. Ce passage tenté avec un corps d'armée fatigué par la marche, tourmenté par la faim, affaibli par des privations de toute nature, était une entreprise hasardeuse et dont les conséquences appartiennent aux événements les plus mémorables de notre époque. L'armée se mit en mouvement, se déroula en colonnes sans fin et se dirigea vers le Sealpengerat et le Kinziger Kulm; les hommes marchaient un à un, emmenant avec eux chevaux de transport, cavalerie, et gravissant des montagnes rapides que jamais le pied d'un soldat n'avait foulées.

Quand on jette un regard vers ces temps d'épreuves, où cet infortuné pays était écrasé par tant de calamités, on comprend qu'il se soit difficilement relevé, et qu'il n'ait pas suivi le mouvement de progrès qui a imprimé une si grande et salutaire impulsion à toute la Confédération Helvétique; on comprend, en présence des malheurs que les temps modernes ont fait fondre sur lui, qu'il se soit reporté en arrière, qu'il ait concentré tous ses souvenirs sur son glorieux passé et qu'il ait voué une sorte de culte à l'homme auquel Schiller a élevé un monument immortel, à son héros de la période héroïque : *Guillaume-Tell*!

De nos jours, pas un voyageur, à quelque nation qu'il appartienne, ne traverse Altorf sans visiter l'endroit où la légende populaire place la scène du célèbre coup d'arbalète de Guillaume-Tell. Sur les „Grebeiten“, près de l'hôtel-de-ville, édifice assez remarquable mais inachevé, s'élève encore une petite tour carrée couverte de grossières et naïves peintures représentant les principaux événements de l'histoire du premier âge de notre liberté. Cette tour est communément regardée comme marquant l'emplacement du tilleul où l'enfant de Tell attendit héroïquement la flèche qui perça la pomme qu'on avait placée sur sa tête. Lusser prétend que cette opinion est erronée; que d'anciens documents établissent que la tour existait avant cet événement; que le mémorable tilleul en était effectivement tout près; que déjà, en 1557, cet arbre mourut de vieillesse et fut arraché; que le bailli d'Altorf, Besler, le remplaça par une fontaine qui existe encore et qu'il fit ériger sa propre statue sur le pilastre qui s'appuie à une vasque en pierre. Il tient, élevé, un petit étendard sur lequel on voit d'un côté l'écusson fédéral et de l'autre les armes de la ville. A cent pas de là est une autre fontaine, de même forme et d'égale grandeur, ornée de la statue de Guillaume-Tell et de celle de son enfant. L'immortel archer est représenté dans une attitude virile et martiale, sa main repose sur l'épaule de son enfant qui lève le bras et tend à son père la pomme traversée d'une flèche. Ce groupe ne manque pas

d'expression. — Les étrangers secouent la tête d'un air de doute en considérant l'espace de cent pas qui sépare les deux fontaines et regardent comme impossible que Guillaume-Tell ait atteint la pomme à cette distance. De leur côté les habitants d'Altorf sourient de leur incrédulité, parce que, jusqu'à la révolution, les arbalétriers d'Altorf tiraient toujours à cette distance, et, plus d'un parmi eux n'aurait pas manqué la pomme.

Des recherches nouvelles font remonter l'épisode de Guillaume-Tell à une époque antérieure à 1307, c'est-à-dire dans un temps où Schwytz et Uri étaient sous le bailliage commun de Habsbourg; il sera donc préférable de suivre ici la narration de Tschudy, qui respire une force originale et est faite dans un langage simple et énergique mille fois préférable à la manière de tous les historiographes modernes et concordant mieux avec les traditions populaires. — Reliant son récit à celui de la confédération du Rütli, notre cher historien fait ainsi l'exposé de la situation du pays :

La noblesse du pays, et, principalement les barons d'Attinghausen, de Schweinsberg, d'Utzingen et les grands vassaux de Silenen, Seedorf, Moos, Spiringen; les nobles et les vassaux de l'Unterwald, ceux de Rudenz, Hunwil; les métayers de Sachseln, Sarnen, Stans et Buochs; les Waltersberg, Winkelried, Tallenwil, Wolfenschiessen, (excepté le Wolfenschiessen qui avait été grand-bailli au Rotzberg et qui fut tué à Alzellen), tous étaient aussi fatigués que les paysans du gouvernement violent et tyrannique des grands-baillis. Ils étaient aussi hais du roi que du grand-bailli, par la raison qu'ils étaient du parti des paysans, refusaient de se soumettre à la maison d'Autriche, restaient attachés à l'Empire et tenaient à conserver les privilèges du pays et les libertés léguées par leurs ancêtres. Eux et les paysans étaient donc d'accord. Les paysans qui, par leur état, étaient soumis à des servitudes, s'y soumettaient fidèlement et ne manquaient à rien de ce qui se rattachait aux droits de seigneurie. Il faut reconnaître aussi que les nobles n'exerçaient aucune pression ni vexation sur les paysans, qu'ils leur faisaient beaucoup de bien et se montraient bienveillants et attachés à eux. Cet état de choses blessait beaucoup le roi et ses fils, les ducs d'Autriche, ainsi que les grands-baillis; il leur semblait que les nobles de ces contrées auraient dû se laisser gouverner et se soumettre au joug de l'Autriche, ainsi que l'avaient fait un grand nombre de comtes, seigneurs et vassaux des mêmes régions; ils jugeaient que ces nobles devaient être plutôt les alliés d'un prince guerrier que celui de paysans avec lesquels ils traitaient de pair. C'était pour ces causes que les baillis étaient injustes et violents avec eux, qu'ils les lésaient chaque jour dans leurs droits, surtout au sujet des fiefs impériaux qu'ils avaient convertis

en fiefs héréditaires, et dont ils les privaient au profit de l'empereur Albrecht, homme dur et avide. Ils étaient insultés et méprisés par les seigneurs; on leur reprochait d'être d'une noblesse de paysans et d'appartenir à leur caste. — Le baron Werner d'Attinghausen, alors landammann d'Uri, répétait souvent qu'il n'était plus possible de supporter plus longtemps toutes ses vexations. Il en parla et s'en plaignit à Stauffacher lorsqu'il le vit à Uri, car ils se connaissaient tous deux depuis de longues années; il se plaignit surtout amèrement du chapeau devant lequel il fallait s'incliner. Stauffacher ne jugea pas convenable de s'ouvrir à lui au sujet de la confédération secrète, pensant que Walter Fürst lui en parlerait lui-même quand il estimerait le moment favorable, ce qui effectivement eut lieu peu de jours après. Il ne s'ouvrit même pas à son neveu, Rudenz du Kernwald, fils de sa sœur, tant on gardait un profond secret sur le complot. Bien que tous eussent à souffrir de la tyrannie du bailli, il était rigoureusement entendu que personne ne ferait, jusqu'à commun accord, de résistance publique. Ce n'était pas manque de vertu ou de courage, mais seulement prudence ou sagesse. «Personne n'osait aller chercher le renard dans son terrier ou attacher le grelot au lion.» On avait une grande crainte du pouvoir royal, parce qu'on savait déjà le roi haineux et courroucé contre les trois pays. C'est pour cela qu'on patienta ainsi jusqu'à l'automne où se forma la confédération des trois fondateurs.

D'après ce simple exposé de Tschudy, il ne fallait plus qu'un homme énergique et audacieux qui osât *attaquer le renard dans son terrier ou suspendre le grelot au cou du lion*; c'est-à-dire un homme qui fût résolu de passer du conseil à l'action et commencer la lutte. Il ne manqua pas de s'en trouver un, ainsi que le raconte Tschudy.

Le dimanche, dix-huit novembre, un homme droit et juste, simple paysan du canton d'Uri, nommé Guillaume-Tell, l'un des conjurés, passa plusieurs fois sous le chapeau et ne lui rendit pas l'hommage exigé par le grand-bailli Gessler. On dénonça le fait aussitôt à ce dernier. Le lendemain il fit paraître devant lui Guillaume-Tell et lui demanda pourquoi il avait désobéi à ses commandements et ne s'était pas découvert devant le chapeau, qu'il avait ainsi manqué au roi et à lui-même. Tell lui répondit: *Seigneur, c'est arrivé par hasard et non par mépris. Si j'étais sage, je ne serais pas appelé le Tell*: (le simple). *P'invoque votre pardon, cela n'arrivera plus.*

Tell était un des plus adroits arbalétriers du canton; il avait de beaux enfants qu'il aimait beaucoup. Le grand-bailli les fit venir et lui demanda: *Lequel de tes enfants aimes-tu le plus?* Tell répondit: *Seigneur, ils me sont tous également chers.* A cette réponse, le grand-bailli répliqua: *Eh bien! j'ai entendu dire que tu étais un ha-*

*bile archer, il faut maintenant prouver devant moi ton adresse. Tu tireras sur une pomme placée sur la tête de l'un de tes enfants, et si tu n'atteins pas la pomme du premier coup, c'en est fait de ta vie.* Guillaume-Tell au désespoir supplia, au nom de Dieu, le grand-bailli de lui épargner cette terrible épreuve contre nature de tirer sur son enfant, et lui dit qu'il préférerait mourir, mais le cruel Gessler répondit à ces prières: *Obéis! sinon tu mourras et ton enfant avec toi.* Tell comprit qu'il fallait se résigner et obéir, il pria ardemment Dieu dans le fond de son cœur de le protéger, lui et son cher enfant. Il prit son arbalète, la banda, posa la flèche et en cacha une seconde sous son vêtement. Gessler lui-même présidait à cette affreuse épreuve, aperçut ce mouvement et plaça de ses mains la pomme sur la tête de l'innocent enfant, âgé de six ans! — Au moment suprême, Tell épaule son arme, ajuste son coup. La flèche part, fend l'air, la pomme est traversée de part en part, et l'enfant n'est pas atteint! — Le grand-bailli complimenta Guillaume-Tell sur son adresse merveilleuse et lui demanda à quoi il destinait la seconde flèche qu'il tenait cachée sous ses vêtements. Tell, effrayé d'être découvert, comprit que cette question renfermait un nouveau danger; il répondit avec une feinte douceur: *C'est l'habitude des arbalétriers.* Gessler comprit bien que c'était une réponse évasive et lui dit: *Tell, avoue-moi franchement la vérité, n'aie aucune crainte; je t'assure la vie. Je n'accepte pas ta réponse, la chose a un autre sens.* — *Eh bien! Seigneur,* répondit Guillaume-Tell, *puisque vous me promettez la vie, vous saurez la vérité: Si j'avais tué ou blessé mon enfant, je ne vous aurais pas manqué; car l'autre flèche vous était réservée.* Gessler, à ces mots lui dit: *Tell, je t'ai garanti la vie et je tiendrai ma promesse, mais puisque je connais tes mauvais sentiments contre moi, je te ferai conduire dans un lieu où tu ne verras plus le soleil ni les étoiles, afin que je sois à l'abri de tes flèches.* Puis il ordonna à ses gardes de saisir Guillaume-Tell, de le garrotter et de le mener à Fluelen. Il les accompagna et fit saisir les armes de Guillaume-Tell, arc, flèches et carquois. Arrivé à Fluelen, on transporta le prisonnier dans une barque qui devait le déposer à Brunnen puis de là le conduire, par la route de Schwytz, au château de Kussnacht et l'enfermer dans quelque sombre donjon pour le reste de ses jours. Les armes de Tell furent placées près du gouvernail. Gessler s'embarqua aussi, dans la crainte que son prisonnier ne lui échappât. — Comme ils arrivaient au milieu du lac, Dieu voulut qu'un orage épouvantable se déchaînât; la barque menaçait à chaque instant de s'engloutir; les gardes et le grand-bailli étaient épouvantés. Un d'eux s'adressant à Gessler lui dit: Les bateliers effrayés ne peuvent plus gouverner le bateau, Tell est un homme d'une grande force et d'une









*Druck im Verlag v. C. F. Huber in Basel.*

*C. Huber sc.*

TRÉFISBERTHNE.

CLIVEL.

PONT DU DIABLE.



grande habileté dans cet art ; il faudrait dans ce péril recourir à son assistance. Le grand-bailli, terrifié par le danger qu'il courait, s'adressa à Guillaume-Tell : „Si tu peux nous sauver de ce péril, je te délierai de tes liens.“ Tell lui répondit : Oui, monseigneur, avec l'aide de Dieu, j'espère réussir à vous sauver tous. On coupa ses liens, il prit le gouvernail et guida la barque d'une main sûre et ferme ; il jetait souvent un regard sur ses armes et guettait une occasion favorable pour s'échapper ; on s'approchait d'un plateau, qui depuis a gardé son nom „Tellsplatte“ et où l'on a construit une chapelle ; c'était le seul point accessible où il espérait pouvoir débarquer. Il cria aux bateliers de redoubler de forces afin d'arriver devant le plateau, que là le danger le plus grand serait surmonté ; puis, comme il en approchait, il donna une impulsion vigoureuse au gouvernail, s'empara de ses armes et bondit de la barque sur le plateau en la repoussant avec une force prodigieuse au milieu des vagues.

Tell se hâta de franchir la montagne par Morschach et par le pays de Schwytz jusqu'à la route qui conduit d'Art à Kussnacht, près d'un passage étroit, encaissé et couvert de broussailles. Il se tint caché là, épiant le passage du grand-bailli, s'il échappait à la tempête, quand il se rendrait à son château.

Gessler et ses gens, après avoir vogué quelque temps à la merci de la tempête, avaient fini par aborder à Brunnen ; de là il était monté à cheval et gagnait avec son escorte le pays de Schwytz. Comme il approchait du chemin creux où Guillaume-Tell s'était embusqué, celui-ci entendit Gessler, qui parlait à haute voix, proférer contre lui les plus terribles menaces ; n'écoulant alors que son indignation, il mit un genou à terre, épaula son arbalète et traversa la poitrine du tyran d'une flèche ; celui-ci tomba de son cheval et mourut aussitôt. — Tell se hâta de quitter le lieu où il venait d'assouvir sa vengeance, ou plutôt où il venait de punir un monstre qui s'était fait un jeu de sa vie, de celle de son enfant, et de sa liberté. La nuit tombait, il gagna rapidement Steinen et instruisit en passant Stauffacher de ce qui venait d'arriver ; de là il se dirigea vers Brunnen où il trouva quelqu'un de dévoué, membre de la confédération, qui le conduisit à Uri où il arriva très avant dans la nuit. Il se tint caché, mais il fit savoir à Walter-Fürst et à d'autres conjurés qu'il avait tué le grand-bailli ; cette nouvelle leur fut transmise à tous, mais en secret. — Les confédérés d'Uri et beaucoup d'hommes du pays qui ne faisaient pas partie du complot, avaient été indignés que le grand-bailli eût traité si cruellement Guillaume-Tell. Les conjurés surtout regrettaient leur impuissance de ne pouvoir aller à son secours et en souffraient beaucoup. D'un autre côté, ils avaient été extrêmement mécontents que Tell

n'eût pas obéi à l'ordonnance du bailli à l'égard du chapeau, jusqu'au jour fixé pour l'attaque commune ; ne s'étaient-ils pas interdit d'agir isolément et pour eux-mêmes ? les confédérés des trois pays ne s'étaient-ils pas engagés solennellement à ne rien entreprendre sans une délibération commune, afin de ne pas compromettre le résultat général et déranger tous les plans ? Ce furent donc ces considérations qui maîtrisèrent leur colère et laissèrent s'accomplir sous leurs yeux cette nouvelle cruauté de Gessler. Il y eut une nouvelle entrevue nocturne au Rütli, et on y posa la question d'avancer l'époque de l'exécution du plan ; mais on fit valoir des considérations puissantes et d'un intérêt général ; on n'avait plus que six semaines à attendre ; on décida d'en rester à la première résolution ; on convint de profiter activement de ce dernier délai pour gagner encore de nouveaux alliés ; d'ici là on devait patienter et attendre. — Pendant ce temps le gouvernement n'entreprit rien et ne nomma pas un nouveau grand-bailli, parce que l'empereur était alors dans la basse Autriche.

Le nouvel-an de l'année 1308 étant arrivé, le mouvement concerté avec tant de prudence commença. Nous avons déjà raconté la prise de Sarnen et de Rotzberg dans l'Unterwald ; Uri, de son côté, purge le pays de ce qui restait d'officiers impériaux et détruit le château commencé par Gessler, que dans sa haine celui-ci avait appelé „Zwing Uri unter die Stägen“ ; à Schwytz, Werner Stauffacher, à la tête des confédérés, s'empare du château de Lowerz situé au bord du lac du même nom. La résistance ne fut pas longue, car il n'était pas fortifié, à peine y avait-il une garnison ; il servait de prison pour enfermer les malfaiteurs et pour les mettre à la torture ; il servait en outre de tribunal pour les condamnations à la peine de mort. Ce fut sur ces ruines qu'on prêta serment à la confédération.

Le dimanche suivant chaque canton envoya ses délégués, ils jurèrent tous ensemble le principe de la confédération ; l'alliance fut conclue pour dix années, pendant lesquelles ils s'obligeaient réciproquement à se secourir et protéger les uns les autres, et à respecter les conditions fondamentales posées par Walter Fürst, d'Uri ; Werner Stauffacher, de Schwytz, et Arnold Melchthal, d'Unterwald.

Vers le milieu du mois d'avril, l'empereur Albrecht se rendit à Baden, en Argovie, il ordonna à ceux de Lucerne, de Zug et à tous ses sujets de fermer leurs marchés aux trois cantons du lac, de n'avoir avec eux aucune communication, commerce ni relation ; il appela ensuite auprès de lui, à Baden, les nobles, comtes, barons, chevaliers et vassaux, leur exposa ses griefs contre les trois cantons du lac qui avaient détruit ses châteaux, chassé ses baillis et causé beaucoup de mal à lui et à

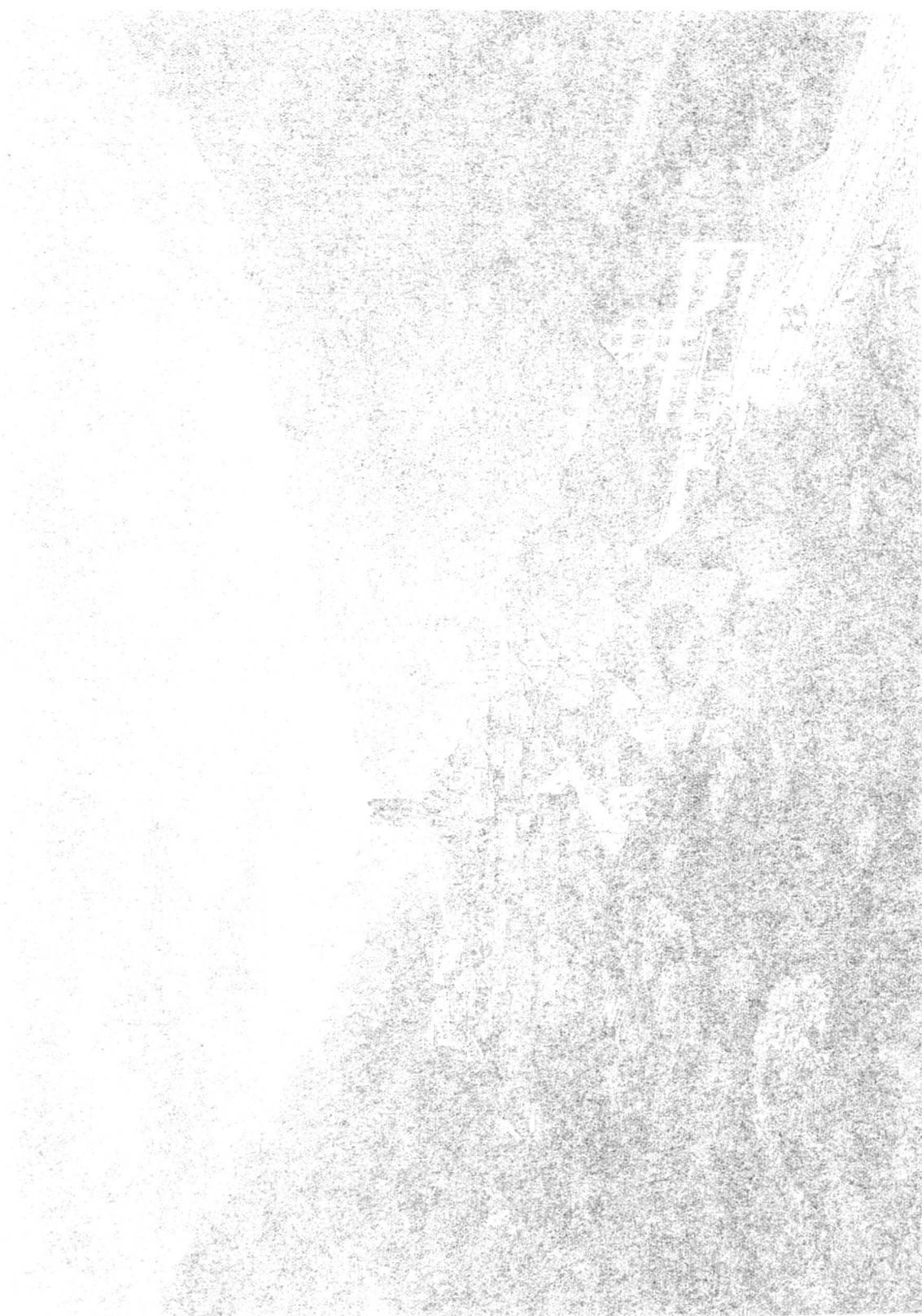
ses fils; il leur déclara qu'il voulait se venger de leur conduite et les punir; il les exhorta à s'armer tous et à lui prêter leur assistance aussitôt qu'il aurait terminé la guerre contre l'évêque de Bâle et qu'il se serait emparé du château de Fürstenstein; il leur dit qu'il rassemblerait toutes ses forces contre les cantons et leur ferait la guerre en personne. — Un nombre considérable de comtes et barons sympathisaient avec les cantons du lac; car ils connaissaient par eux-mêmes les vexations et la tyrannie que l'empereur et ses baillis leur faisaient subir. — Mais Dieu voulut que ces menaces ne fussent pas suivies d'effet; l'empereur ne s'empara pas du château de Fürstenstein, car, peu de temps après, il mourut assassiné par son propre neveu, le duc Jean, à l'endroit où fut élevé plus tard le couvent de Königsfelden. C'est ainsi, d'après Tschudy, que les cantons du lac, par l'alliance des trois hommes au Rütli et par l'action de Guillaume-Tell conquièrent leur liberté. — Quelques années après ces événements, la célèbre bataille de Morgarten vint malheureusement démontrer aux confédérés que le bien précieux qu'ils avaient acquis avait besoin d'être cimenté de leur sang pour en conserver à jamais la possession.

Une route charmante et montueuse, égayée par des ruisseaux clairs et rapides qui çà et là font tourner des moulins, ombragée de nombreux arbres fruitiers, et traversant une foule de prairies divisées par de petits murs en pierres sèches conduit, en moins d'une demi-heure, d'Altorf à *Bürglen*, lieu où naquit Guillaume Tell. Ce village gracieusement situé sur une colline d'où l'on aperçoit Altorf, a vu mourir il y a peu d'années le dernier descendant de Guillaume-Tell qui y est enterré. — A Bürglen commence la *vallée de Schächen*, d'une remarquable beauté, et dont les habitants ont conservé les mœurs primitives des anciens temps. La quantité innombrable d'étrangers qui parcourt chaque année notre beau pays et qui, si elle a contribué à policer les mœurs, a aussi créé beaucoup de paresseux et de débauchés, a à peine effleuré cette vallée. Nous voyons, comme autrefois, une génération de pâtres et de hardis chasseurs qui poursuivent passionnément le chamois, d'hommes simples et robustes. Sans avoir étudié Schelling et Hegel, les fils du Schächenthal sont de vrais philosophes de la nature, remarquables par leur esprit naturel. — Je parcourais pour la première fois cette vallée et je me trouvais au-delà de Spirigen, quand tout à coup, près d'une haie, j'aperçus un jeune pâtre gardant un troupeau de chèvres. De ma vie je n'ai rien vu de plus beau que cet adolescent. De longs cheveux noirs bouclés et abondants encadraient l'ovale pur et gracieux de son visage; il avait de grands yeux bruns surmontés de sourcils noirs bien marqués, un nez fin et petit, une bouche fraîche comme une cerise; un vêtement

qui le couvrait à peine, laissait entrevoir des formes dignes de la statuaire. Je m'étais arrêté et je le regardais avec admiration, mais mon examen semblait lui causer un malaise et une grande gêne. Il regardait au loin avec inquiétude tantôt à droite, tantôt à gauche, comme s'il attendait quelqu'un qui vint le défendre contre cet étranger barbu qu'il prenait peut-être pour un voleur ou pour un assassin. Pour le rassurer, je lui demandai d'un ton amical combien il y avait encore jusqu'à Unterschächen. Il me répondit d'un air surpris et sérieux: „Encore quelques minutes et vous serez arrivé.“ — Je lui mis dans la main une pièce de monnaie pour le remercier, aussitôt toute son inquiétude disparut, il me remercia en riant et nous nous quittâmes bons amis. — Ces quelques minutes se multiplièrent un peu pour arriver à Unterschächen, mais enfin j'y parvins, et alors s'offrit à mes yeux un ravissant tableau. A droite et à gauche, une forêt de sapins jetée sur des pentes rapides et des rochers nus; à l'horizon et vers le centre, la vallée de Ruchen avec son mamelon neigeux, ses plateaux de glace, ses pentes couvertes de neige et interrompues par des rochers déchirés, aux formes fantastiques. A notre gauche des prairies d'un vert velouté entourées d'un cordon de superbes érables, au-dessus desquels le Clariden et à droite le Windgellen élèvent fièrement leurs cimes, puis, dans le lointain, la route tortueuse monte vers l'Urnerboden où la magique cascade de „*la Staubi*“ semble tomber du ciel comme un voile transparent.

C'est assurément un bien noble sentiment que celui de développer chez la jeunesse, dans nos écoles, l'amour patriotique par le récit des grandes actions de notre histoire, mais, je voudrais qu'à côté de nos leçons, on donnât une connaissance plus intime du pays et de ses merveilles, afin d'éveiller l'amour filial et poétique pour ce beau sol que nous ne connaissons qu'en le visitant jusque dans ses recoins les plus cachés. — Là, nous nous baignons dans les zéphirs embaumés des senteurs balsamiques des Alpes; là-bas, nous écoutons comme une harmonie éolienne le triste murmure des vents dans les pins et les érables; ici les cataractes tombent du haut des rochers; les torrents mugissent; plus haut c'est l'avalanche qui roule et se précipite avec le fracas du tonnerre; tous ces bruits, toutes ces voix, toutes ces harmonies répètent sans cesse: „ô Suisse, que ta patrie est belle!

Comme il faut savoir unir l'agréable à l'utile, on a créé à Unterschächen, au centre d'un charmant val alpestre, un excellent établissement où le voyageur trouve repos et santé; c'est l'hôtel de famille de La Rose. Il semble qu'Anastasia Grün ait composé cette charmante poésie pour cette maison:









Druck v. Verlag v. Chr. Krüger, Basel.

Delit v. C. Huber.

JOSEPHINIAL  
ST. GOTTHARD



„Une auberge petite, aux dehors simples,  
 „Une couronne de fleurs pour enseigne.  
 „Mais à l'intérieur, une cave sans pareille,  
 „Remplie de vin frais et doré!

Par un bel après-midi d'été, lourd et brûlant, deux bons amis, j'étais l'un des deux, avaient fait leur nid dans cette rose du désert, tempérant les ardeurs du soleil par ce que l'on nomme prosaïquement une bouteille d'Asti et que nous appelâmes, nous, par reconnaissance et admiration, un flacon de rose alpine. Après nous être réconfortés dans cette bonne maison, nous reprîmes le chemin d'Altorf et nous rencontrâmes en route un prêtre, marchant allégrement, la soutane accrochée à sa canne qu'il balançait sur son épaule d'un air de bonne humeur comme un gai voyageur; nous fîmes route avec lui. C'était un homme robuste, parlant avec une connaissance si approfondie des diverses races de bétail que, sauf son habit, nous l'aurions plutôt pris pour un brave fermier que pour un pasteur d'âmes, chargé de leur enseigner la voie du paradis. Nous arrivâmes en causant gaiement ensemble jusqu'à Altorf. Là quelqu'un nous raconta, en nous parlant de ce brave ecclésiastique, que le dimanche il faisait régulièrement une ronde dans les auberges de la commune pour voir si les gens ne s'oubliaient pas auprès de la bouteille et pour ramener son troupeau à entendre le service divin.

Nous allons maintenant prendre une nouvelle direction en remontant la spacieuse et superbe vallée de la Reuss. Nous sommes sur une belle et large route et l'on aperçoit presque à l'entrée la petite église de *Schaddorf*, une des plus anciennes du pays. Dans le lointain nous reconnaissons le village d'*Attinghausen*, qui a donné son nom à l'une des plus nobles et des plus antiques familles de la Suisse, qui, dès le treizième siècle, était riche en terres et était revêtue des charges les plus importantes. C'est aussi à Attinghausen, d'après la tradition, qu'habitait Walter Fürst, un des trois fondateurs de la Confédération Helvétique. — La route traverse de riantes prairies couvertes d'arbres fruitiers, puis la vallée se resserre et devient si étroite, près de la Cluse, que les parois de rochers bordent la route comme une muraille; quand on a franchi ce passage, on voit, perdu dans une forêt de noyers et d'arbres fruitiers, le village de *Silenen*. Tout près de l'antique chapelle „des quatorze aides“ (zu den vierzehn Nothelfern) existent encore les ruines bien conservées du château des seigneurs de Silenen, dont l'un, Arnold Maier de Silenen, fut landammann d'Uri à la fin du treizième siècle. Vis-à-vis des ruines de ce château existent les ruines d'un autre monument que le peuple croit être les restes du „Zwing Uri“ élevé par Gessler et détruit, d'après la tradition, en 1308. A quelques centaines de pas, nous rencontrons *Amstäg*, village pittores-

que, coupé par un ruisseau sauvage, qui le traverse en bouillonnant pour aller se perdre dans la Reuss, et près de là les sommets gigantesques du Bristenstock, du Windgellen et de l'Arm regardent hardiment la vallée. — On ne peut quitter Amstäg sans faire une excursion dans le sauvage et splendide val de Maderan, avec ses cascades, son énorme glacier du Hufig, qui se fraie un passage entre les pentes couvertes de fleurs, et surtout à cause de ses majestueux „sapins d'orages“ si admirablement chantés par Corrodi.

Près d'Amstäg commence réellement la route du St-Gothard, route à laquelle cette montagne est redevable de sa renommée. Là, existait autrefois et depuis une époque très-reculée, du temps des Hohenstauffen, un sentier sur lequel, jusqu'en 1820, le commerce important entre l'Allemagne et l'Italie se frayait péniblement un passage à travers tous les dangers de la montagne. C'est par ce sentier que les vaillants soldats d'Uri et de Schwytz allèrent avec l'armée impériale dans les plaines de l'Italie, où succomba la fleur de la noblesse allemande pour une chimère impériale. C'est à l'importance de ce passage, reconnue par les empereurs d'Allemagne, que les Uraniens, qui en étaient les fidèles gardiens, durent les privilèges qu'ils leur accordèrent. La route moderne a été construite à grands frais, d'après les renseignements que nous fournit H. Escher, de 1820 à 1824; interrompue pendant quelques années, puis reprise et terminée de 1828 à 1830 par les gouvernements des cantons d'Uri et du Tessin. Il était temps que ces cantons prisent cette résolution, s'ils ne voulaient pas perdre un transit important pour ces contrées pauvres et qui en formait la principale richesse. Chaque année, 16,000 hommes et 9,000 chevaux, un nombre considérable de bestiaux prenaient ce chemin; mais, lorsqu'en 1818 la route du Splügen et, en 1819, celle du Bernardin furent ouvertes, ce mouvement si actif diminua considérablement, et l'on reconnut que, si l'on ne voulait pas voir ces deux pays s'appauvrir entièrement, en perdant une source si importante de revenus, il n'y avait pas un instant à perdre. On comprit donc qu'il fallait créer une voie nouvelle pour lutter contre ces routes concurrentes et l'on vota la construction de la route du St-Gothard. Cette construction fut exécutée avec la plus grande solidité, et cette puissante chaussée est praticable, même en hiver, au moyen de traîneaux. Les conducteurs, en beaucoup d'endroits, dans ces moments-là, quittent souvent la voie en traversant la neige en ligne droite d'une courbe à l'autre. Quelquefois en hiver, par le mauvais temps et les bourrasques de neige, le passage est fermé pour quelques jours; rarement ces interruptions durent plus d'une semaine; alors les habitants d'Andermatt, Hospenthal et Airola réunissent leurs efforts pour rétablir la circulation. Pour ce

travail pénible on emploie des bœufs, dont les pieds foulent et tassent la neige; ils traînent après eux une courte poutre qui sert à l'écartier et à tracer la voie. Après ce préliminaire des hommes robustes enlèvent la neige au moyen de pelles; ces travaux sont extrêmement fatigants et toujours dangereux. Au mois de mai, quand les avalanches sont tombées, les barrières qui garantissent contre ces dernières sont percées en plusieurs endroits; et, sur toute la longueur des points habituellement menacés par les avalanches, aux endroits les plus dangereux, on a construit des galeries couvertes, ce qui fait qu'au moment le plus périlleux, quand la neige commence à fondre, au commencement du printemps, les accidents sont très-rares.

La route du St-Gothard, sur une longueur de quatre lieues, d'Amstäg au Trou d'Uri, („Urnerloch“) compte assurément parmi les parties les plus riches de toute la Suisse en scènes pittoresques. Tantôt la route se heurte contre les blocs gigantesques de rochers entre lesquels la Reuss se précipite en mugissant; tantôt elle serpente dans une forêt et passe sur des torrents et des abîmes sauvages, laissant voir sur ses bords de chétives plantations de pommes de terre sur des plateaux de roche où les pauvres gens ont été obligés d'apporter la couche de terre nécessaire; ici, la route franchit sur un magnifique et hardi viaduc un abîme effroyable, le „Pfaffensprung“, (saut du prêtre), lieu sinistre où, comme le raconte la légende, un moine, enlevant une femme qu'il aimait, et, pour échapper à ceux qui le poursuivaient, bondit comme un tigre par-dessus l'abîme terrible au fond duquel les eaux écument et tourbillonnent. Plus loin une vallée latérale s'ouvre tout à coup et laisse apparaître la crête étincelante qui réunit le Steinberg et le Galenstock et le magnifique glacier du Damma; à peine ce beau tableau a-t-il disparu que les roches s'élèvent perpendiculairement de chaque côté de la route; il faut, pour voir un mince filet de l'azur du ciel, renverser sa tête en arrière, et le regard se perd ensuite dans cet abîme froid et humide où un fugitif rayon de soleil pénètre seulement vers midi; là des voûtes creusées dans le roc, ou construites en pierres offrent au voyageur un refuge contre les tempêtes ou les bourrasques de neige qui s'élèvent soudainement; çà et là, des croix annoncent qu'un infortuné a succombé à la fureur des éléments. — Nous avons laissé derrière nous la gorge de Schöllenen, que chaque printemps des avalanches furieuses parcourent et ravagent, et près de laquelle la route se traîne péniblement en formant cent replis; nous continuons encore quelques instants notre marche dans cette vallée déchirée de rocs sauvages, aux parois de granit sombre, et tout à coup nous entendons les eaux furieuses rugir avec le bruit du tonnerre en traversant un pont jeté hardiment sur ce

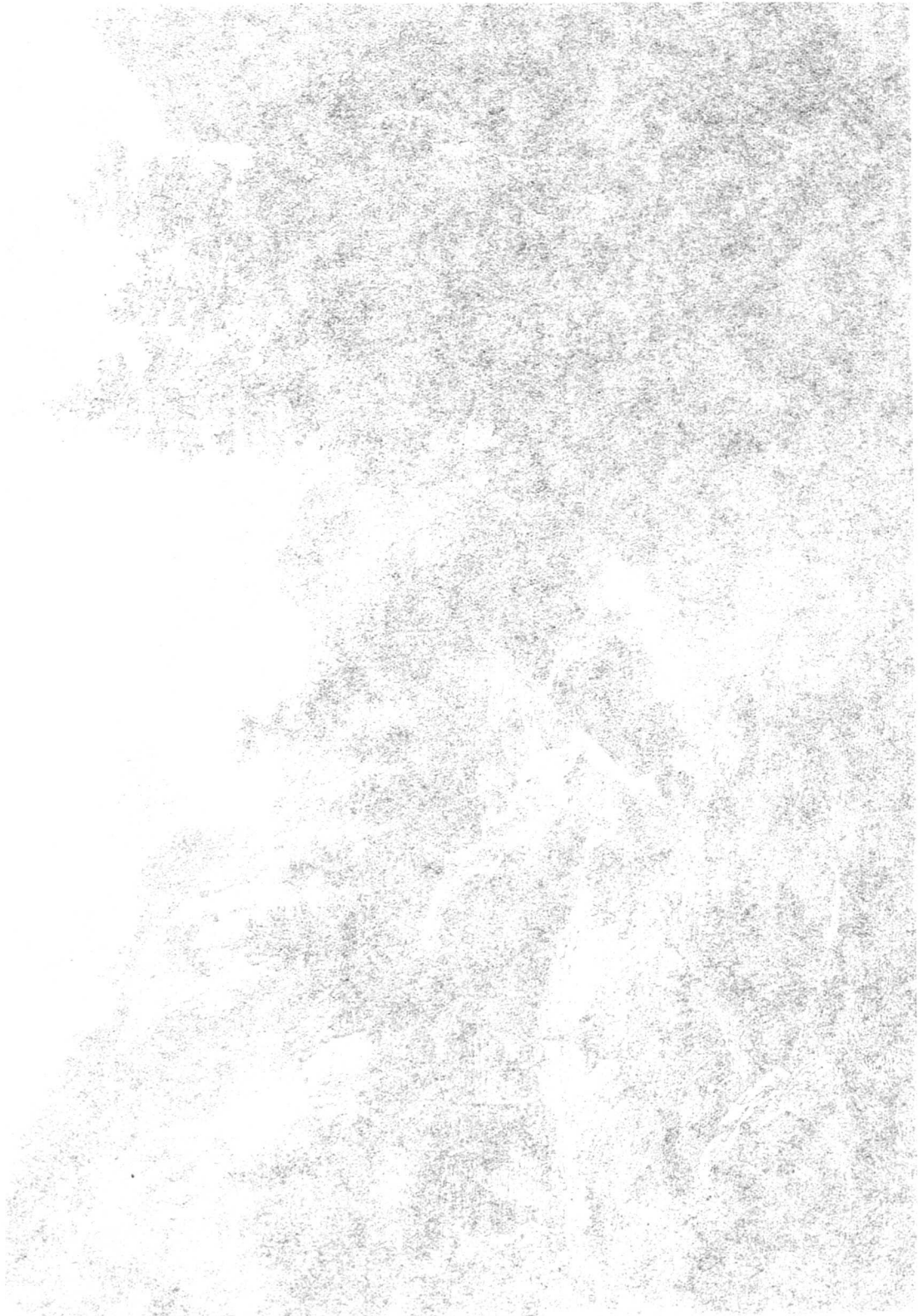
profond abîme, et, immédiatement au-dessous de celui-ci, semblable à un jeune poulain qui suit sa mère, un autre pont franchit audacieusement le gouffre: C'est le „Pont du Diable.“ Il doit ce nom probablement au fracas infernal de la Reuss qui tombe et retombe en bonds épouvantables, et disparaît furieuse et mugissante dans le ténébreux abîme, comme si tous les démons de l'enfer étaient déchainés.

Jusqu'en 1830 la route passait par le vieux pont situé plus bas; il est maintenant délaissé et entièrement couvert de mousse. Le nouveau pont fut construit en même temps que fut achevée la nouvelle route du St-Gothard. C'est une œuvre hardie et coûteuse que ce pont, par les travaux considérables et les dangers de toute nature qu'il a fallu vaincre pour le construire. Les ouvriers chargés de creuser les trous dans ces rocs de granit, pour les miner, se faisaient descendre au moyen de cordes à des profondeurs effroyables; là, ils restaient suspendus pour exécuter leur travail et, beaucoup d'entre eux payèrent de leur vie cette entreprise téméraire. D'énormes blocs de granit furent posés comme piles fondamentales, sur celles-ci d'autres blocs se superposèrent, et le pont fut inébranlablement fixé aux rochers avec lesquels il semble ne former qu'un tout.

Quand on quitte le pont du diable, la route, taillée à vif dans le roc, se déroule en anneaux multipliés jusqu'à un second chef-d'œuvre du génie et de la persévérance de l'homme et qui semble arraché à l'opiniâtreté sauvage des éléments. Jusqu'au commencement du dix-huitième siècle ceux qui voulaient, du pont du diable, traverser la vallée d'Urseren, étaient obligés de passer sur un long pont suspendu sur des chaînes de fer, fixées à une tête de rocher, à une immense hauteur au-dessus de la Reuss dont les eaux l'enveloppaient continuellement d'un nuage de vapeurs; il fut appelé par le peuple d'une dénomination expressive: „Stäubende Brücke,“ (le pont vaporeux). Mais en 1707, Pietro Morettini, ingénieur tessinois du val de Maggia, supprima ce pont dangereux en perçant un tunnel de deux cents pieds de longueur et qui reçut le nom romantique de: „Urnerloch,“ (trou d'Uri). Lors de la construction de la route actuelle, cette galerie souterraine fut, par des travaux considérables de mine, raccourcie de vingt pieds; la longueur est aujourd'hui de cent quatre-vingt pieds.

A côté du caractère sauvage et romantique du paysage, ces lieux rappellent à l'esprit des souvenirs d'un intérêt puissant. Ce sont les événements militaires dont ils furent témoins au passage, dont nous avons déjà parlé, de Souwarow dans les Alpes en 1799. Nous savons que ce général avait pour mission d'appuyer les Autrichiens avec son corps d'armée, et de repousser de la Suisse et de









*A. H. Schmitt sculp.*

*Forest & Valley in the Kanton of Basel.*

*C. Huber sculp.*

MADE IN AMERICA  
CT URI



concert avec eux, les Français sous les ordres de l'illustre général Masséna.

Avant que Souwarow pût atteindre les plaines où il espérait porter ses principaux coups, il eut à soutenir dans ces montagnes un combat qui doit être compté au nombre des événements militaires les plus extraordinaires et les plus hardis des temps modernes. La situation était des plus dangereuses pour Souwarow, qui, enivré par ses succès en Italie, s'était imprudemment aventuré dans les Alpes complètement inconnues à lui et dont il ne pouvait apprécier les obstacles. — Il s'arrêta quelques jours, comme nous l'avons déjà vu, au pied du Gothard pour rallier son armée, se pourvoir de vivres et organiser ses transports, pendant qu'une de ses divisions pénétrait par Bellinzzone dans les Grisons pour atteindre la division autrichienne Auffenberg, entre Dissentis et Ilanz, se réunir à elle pour prendre les Français par derrière pendant que le général Souwarow les attaquerait de front. Mais les Français avaient deviné les intentions de l'ennemi et fait leurs dispositions. Le général Gudin, avec une brigade de la division Lecourbe, occupait l'entrée du passage du St-Gothard; le 24 septembre, Souwarow essaya, mais en vain, de déloger Gudin de sa position, et, dans ce combat opiniâtre, il perdit plus de deux mille hommes sous la grêle épouvantable de balles et de pierres que les Français firent pleuvoir sur les Russes et qui leur écrasa des lignes entières. Cette première épreuve de la guerre dans les Alpes et ce premier échec avaient répandu une terreur panique dans le camp des Russes. Ce n'étaient plus les plaines riantes et fertiles de l'Italie avec ses larges routes et son doux climat; c'était le St-Gothard; c'était un désert hérissé de rocs monstrueux, c'était un climat rude et glacial où des obstacles sans nombre arrêtaient à chaque pas la marche d'un grand corps d'armée; c'était un sentier étroit passant près de gouffres épouvantables. Les Russes étaient frappés d'une terreur superstitieuse; ils croyaient entendre la voix des démons dans les sifflements du vent aux angles des rochers et dans le mugissement des eaux au fond des abîmes. Les Français, au contraire, connaissant mieux les Alpes, manœuvraient avec agilité, profitaient habilement des avantages de chaque situation, et ce spectacle ne contribuait pas peu à jeter le découragement chez les Russes; il fallut l'énergie et la volonté opiniâtre de leur général en chef pour dominer et relever le moral de l'armée. Elle se glissa comme un serpent par le val de Tremola, gagna les hauteurs et domina le passage du St-Gothard. Gudin, repoussé par la supériorité des troupes russes, rétrograda jusqu'à Hospenthal, et de là, par la Furka, franchit les glaciers et s'arrêta sur les hauteurs désertes de la Grimsel pour protéger les abords des vallées de l'Aar et du Rhône. Sa résistance héroïque avec

une poignée d'hommes, avait arrêté la marche des Russes et permit au général Lecourbe de rallier les troupes françaises dispersées le long de la Reuss. Lecourbe ne disposait que de six mille hommes, c'était une force insuffisante pour résister aux quatorze mille Russes de Souwarow et aux six mille que son lieutenant Rosenberg lui amenait par le Krispalt ou la vallée d'Urseren. Rosenberg aurait pu, par une marche rapide, écraser Lecourbe, qui se trouvait pris entre deux armées ennemies, mais il perdit du temps, se reposa quelques heures et n'attaqua qu'à la nuit l'arrière-garde de l'armée française, qui était encore dans la vallée d'Urseren, quand l'obscurité et le brouillard ne lui permettaient plus de la poursuivre. Lecourbe compréend la grandeur du danger auquel il échappe, il décharge une dernière fois ses canons sur les Russes, il les encloue et les précipite dans les profondeurs de la Reuss. Puis, après avoir fait le sacrifice de son artillerie, il marche avec ses troupes, protégé par les ombres de la nuit, à travers des pâturages déserts et des rocs sauvages en suivant le cours de la Reuss et arrive enfin à Urnerloch, (trou d'Uri), où il attendit fermement les Russes.

Dans la matinée même du 25 septembre, journée mémorable qui décida du sort de la Suisse, pendant que Masséna remportait une éclatante victoire qui anéantissait d'un seul coup tous les succès de l'archiduc Charles sur les Français, Rosenberg opérait sa jonction avec Souwarow qui était loin de soupçonner la catastrophe de Zurich qui détruisait les résultats de toute la campagne. — Souwarow, confiant dans sa force numérique, détache deux bataillons autrichiens qui se trouvent parmi ses troupes et les dirige sur Réalp, où ils doivent se réunir au colonel Strauch auquel il a confié la surveillance du St-Gothard. Il veut se réserver seul l'honneur de purger toute la vallée de la Reuss des Français et prendre d'assaut avec les Russes les défilés de l'*Urnerloch* et du *pont du diable*.

C'est dans ces lieux sauvages, image du chaos, qu'allaient se dérouler les péripéties d'un drame militaire sans exemple dans l'histoire d'aucun peuple et d'aucun temps; lutte effroyable et acharnée, vaillante dans l'attaque, sublime dans la résistance et qui n'eut pour témoins que des gouffres sans fond, des glaciers immenses et élevant leurs cimes pâles dans les airs, et des aigles tournoyant dans l'espace.

Le pont n'était pas détruit, comme le bruit s'en était répandu; les Français avaient seulement fait sauter la première arche qui porte sur les rochers de la route. Quant au trou d'Uri, sa défense avait été confiée à une poignée d'hommes d'élite de l'armée française qui s'immortalisèrent par une héroïque et glorieuse résistance.

Comme des buffles excités au combat, les Russes péné-



trent avec une sauvage bravoure dans ce tunnel étroit, sombre comme la nuit; un feu terrible les accueille à la sortie et porte la mort dans leurs rangs; ils hésitent un instant, mais l'armée est derrière eux, leurs lignes se pressent, Souwarow leur communique le feu de son bouillant courage, ils reviennent à la charge avec une nouvelle énergie; le feu des Français les arrête encore; le nombre des morts s'accroît d'instant en instant; cinq cents cadavres obstruent la sortie du souterrain; les Russes fléchissent et tentent un mouvement rétrograde, mais les masses qui se pressent dans le sombre tunnel le rendent impossible; la confusion est inexprimable; ils tentent pourtant un suprême et dernier effort et s'avancent bravement à découvert sous le feu de l'ennemi; alors les Français redoublent d'ardeur et font pleuvoir une grêle de balles qui fait d'affreux ravages parmi les Russes; les mugissements du torrent, le fracas de l'artillerie répercuté mille fois comme le bruit du tonnerre par les échos des montagnes, les cris des Russes, les gémissements des blessés formaient une harmonie digne de cette épopée.

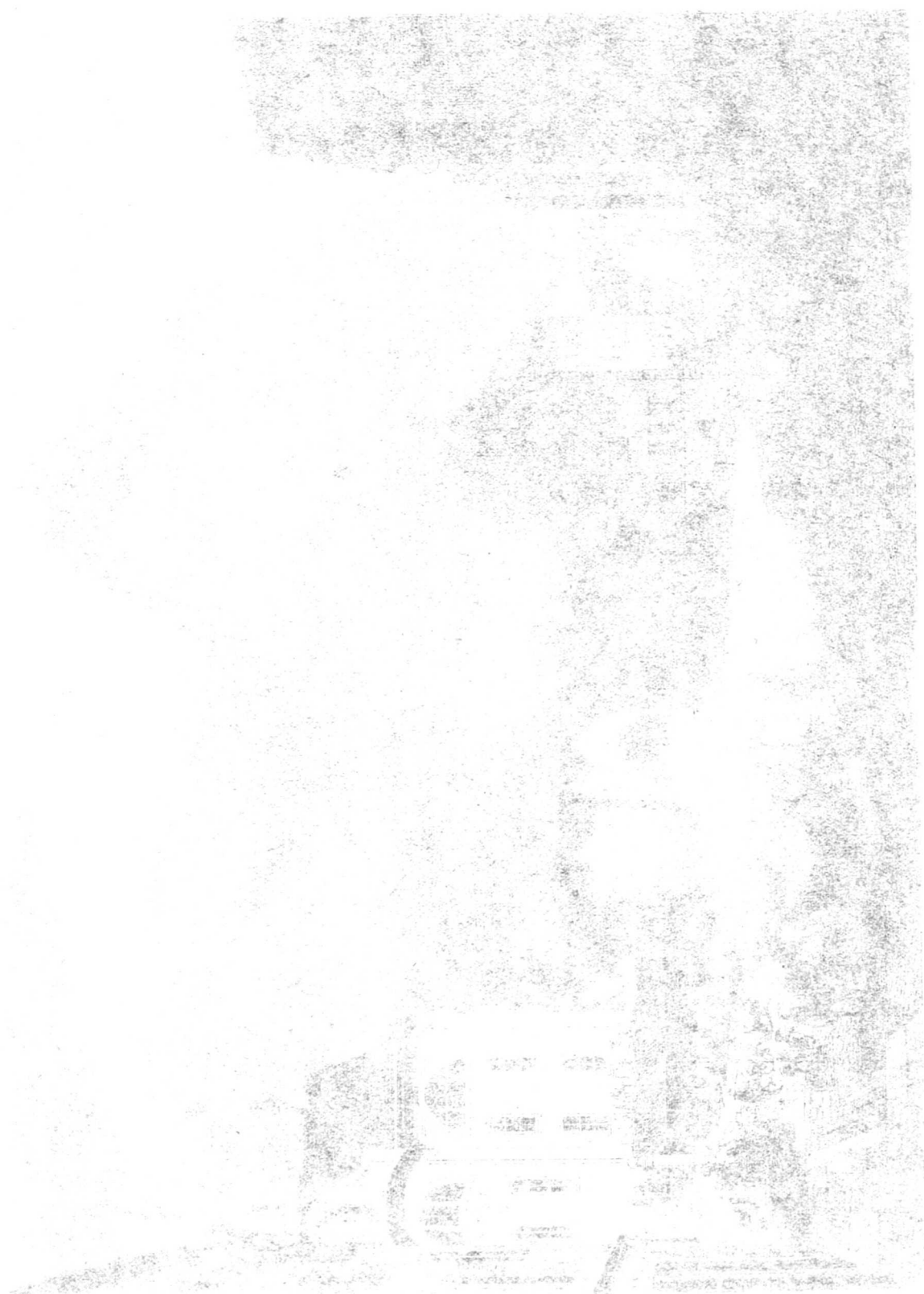
Souwarow reconnaît l'impossibilité de s'emparer du passage; deux mille des siens gisent sur le sol; il change de tactique et pense à repousser l'ennemi en le tournant. Les Russes descendent vers la Reuss, traversent à gué l'eau froide et glaciale, qui en quelques endroits leur monte jusqu'à la poitrine, ils escaladent les hauteurs opposées à l'ennemi et le délogent de sa position. A peine les Français ont-ils abandonné le pont du diable, que les Russes rétablissent le passage; ils jettent, sur l'arche détruite, des poutres qu'ils recouvrent de planches liées avec des écharpes d'officiers faite de cordes.

Lecourbe avait, par une marche forcée, trouvé le moyen d'avancer dans la vallée de Göschenen avec ses troupes fatiguées, et était résolu de monter en colonne d'assaut le Schöllenen avec ses braves grenadiers pour empêcher Souwarow d'avancer davantage; mais au moment de donner le signal de l'attaque, il apprend que les Autrichiens ont formé le projet de le prendre à dos; il détache aussitôt le général Loison avec la plus grande partie de ses troupes vers la partie inférieure de la vallée pour repousser les Autrichiens et occuper les ponts d'Attinghausen et de Seedorf, ne gardant pour lui-même que quinze cents hommes avec lesquels il fit des prodiges de valeur pour retenir aussi longtemps que possible Souwarow dans la vallée de la Reuss, ravagée et affamée. Lecourbe, merveilleusement soutenu et compris par ses intrépides soldats, agit avec une hardiesse et une présence d'esprit admirables. Non-seulement il repousse Souwarow plusieurs fois, il défait encore le général autrichien, Aufenberg, qui arrivait au secours des Russes par dessus le Kreuzlipass, mais il ne peut empêcher sa jonction avec Souwarow. Alors, les deux armées alliées unissent

leurs efforts et attaquent de concert les Français; quelques combats ont lieu près d'Amstäg où ces derniers éprouvent plusieurs échecs; mais les Français se retirent lentement et en bon ordre derrière la Reuss jusqu'à Attinghausen et Seedorf, et là, Lecourbe lui-même, avec quelques centaines d'hommes résolus, couvre de sa propre personne cette retraite audacieuse et force les ennemis, si supérieurs en nombre, à s'arrêter en plusieurs points importants pour procurer au gros de sa petite armée le temps nécessaire à la retraite. — Le 26 septembre, vers midi, le vaillant général, entouré de quelques centaines de grenadiers, traverse Altorf avec deux pièces de montagne et quelques mulets portant des munitions; des tirailleurs russes le poursuivent, mais chaque fois qu'ils le serrent de trop près, il fait décharger sur eux une pluie de mitraille; il entre alors, comme le rapporte Zschokke, lentement et un des derniers dans la tête de pont nouvellement construite près de Seedorf. Déjà, et en prévision d'une retraite, les Français s'étaient à l'avance emparés de toutes les barques et bateaux du lac; ils purent donc se retirer d'Uri avec la plus complète sécurité.

Mathieu Dumas, historien contemporain, consacre au vaillant chef de l'armée française ces lignes flatteuses: „La défense de la Reuss est une très-belle action militaire. Lecourbe n'avait plus que trois bataillons et neuf compagnies de grenadiers, depuis qu'il avait donné au général Loison deux bataillons pour la défense des ponts d'Attinghausen et d'Erstfelden; sa réserve n'était plus que de quinze cents hommes, et, c'est avec cette poignée de héros que Lecourbe arrêta pendant trois jours le nouveau conquérant de l'Italie et ses vingt mille soldats redoutés, habitués à vaincre, aigris et exaltés par de continuels obstacles et de nombreuses pertes et qui s'étaient répandus comme une avalanche par-dessus les Alpes.“

Reprenons notre excursion à travers le St-Gothard dont nous nous sommes longtemps écartés. Le paysage des deux côtés de l'Urnerloch présente un frappant contraste: sous nos pieds, s'étend un désert pierreux et dévasté, et, au-dessus de nos têtes, une vallée large et riante où la Reuss roule gaiement ses eaux à travers des prairies en fleurs, sans prévoir l'abîme où elle va se précipiter. Les villages d'Andermatt et d'Hospenthal, avec leurs maisons brunes, leurs églises, leurs chapelles aux tourelles blanches, saluent de loin le voyageur et lui offrent un abri hospitalier. A Hospenthal le caractère du paysage change tout à coup; la route du St-Gothard se traîne péniblement, par une contrée uniforme et inculte et multiplie incessamment ses replis comme les anneaux d'un boa monstrueux. On sent qu'on approche du séjour des tempêtes de neige que les gens du pays appellent







*Druck u. Verlag v. Chr. Krüsi in Basel.*

*C. Huber sc.*

SCHWYZ.





„Güxete“ et qui jadis au printemps étaient si dangereuses avant que l'homme n'eût opposé ces digues étonnantes à la fureur destructrice des éléments. Les chauds rayons du soleil couchant éclairent de leur magique lumière les montagnes qui s'élèvent de tous côtés ; nous traversons le plateau aride, de plusieurs lieues d'étendue, qui forme le point culminant du St-Gothard. De toutes parts et à l'horizon des lignes immenses de montagnes élèvent leurs pointes comme des dents aiguës ; dans ces masses de granit, que le temps a rongées, se forment des voûtes de forme bizarre et des excavations remplies d'eau dont plusieurs ressemblent à de petits lacs. C'est de cette terre morte et glacée que s'échappe, vers le sud, le Tessin, et, vers le nord, la Reuss. C'est plus bas, beaucoup plus bas que sont les vraies limites entre la nature du nord et celle du midi.

Dès le milieu du treizième siècle et jusqu'à la fin du dix-huitième, existait dans ces tristes solitudes, un humble couvent fondé par Frédéric de Borromeo, archevêque de Milan. Il fut habité presque sans interruption depuis 1683 par deux moines qui accueillaient hospitalièrement tout le monde et secouraient les voyageurs malheureux ou surpris par la tempête. Dans l'hiver de 1799 à 1800, cette construction fut détruite par un poste français, stationnant là, qui en prit le bois pour se chauffer ; ce n'est plus qu'une ruine. Il ne reste plus que l'ancien hospice, bâtiment massif, pour protéger contre les orages et les vents, mais il ressemble plus à une étable qu'à un lieu destiné à abriter des hommes. Il y a quelques années, un nouvel hospice a été construit, et ses frais ont été payés par le produit de dons charitables.

La vie de ces bons capucins est bien triste, obligés qu'ils sont de passer les deux tiers de l'année à ces hauteurs, ensevelis sous la neige qui tombe quelquefois en si grande abondance qu'ils restent séparés, pendant plusieurs jours, de tout secours humain et de toute communication avec les êtres vivants. Mais, pendant quelques mois d'été, la vie la plus active ne cesse de régner et d'animer ces solitudes. Chaque année renouvelle le va et vient et le mouvement confus de nombreux voyageurs ; tantôt c'est un postillon fédéral au costume coquet menant gaiement son attelage de quatre vigoureux chevaux ; tantôt c'est le vetturino italien à barbe noire, ou la modeste charrette d'un paysan de la montagne. Des milliers de touristes passent par là ; le fils hautain d'Albion négligemment étendu dans sa berline de voyage ; le Français, gai, spirituel et causeur ; l'Allemand, le havre-sac au dos et la pipe en sautoir ; le Hollandais flegmatique. Dans la salle commune un peu étroite c'est une agitation et un bruit continuel ; une Babel de toutes les langues de l'Europe.

Parmi cette multitude de touristes et de voyageurs qui passent le St-Gothard, il en est un qui chaque année, avant que le pied d'un étranger n'ait encore foulé la route perdue sous des entassements de neige et de glace, il en est un, qui passe impétueux comme le Simoun qui lui donne naissance dans l'étroit défilé du St-Gothard. C'est un compagnon plus rude et plus sauvage que n'était Souwarow. Le gémissement des sapins qu'il courbe comme des roseaux signale son arrivée ; de gigantesques avalanches, engloutissant des forêts entières forment sa suite effroyable : c'est le *föhn* ! Son approche se fait sentir d'avance dans les vallées par des indices sur les hauteurs où il fait tourbillonner la neige à la cime des monts ; on entend ensuite sa grande voix dans les hautes forêts pendant qu'en bas encore tout est silence et repos et qu'aucun brin d'herbe ne s'agite. Puis il fait irruption par raffales furieuses ; détruit tout ce qu'il rencontre dans sa marche ; arrache les pins centenaires comme des brins de bruyère ou renverse la pauvre cabane du pâtre sur son alpe solitaire. Avant qu'il n'arrive, on sent une vibration silencieuse dans l'air ; un trouble étrange se manifeste dans l'atmosphère ; là un courant d'air glacial ; ici, tout près, on respire un air embrasé. Parfois il siffle avec furie dans les forêts, pendant que dans la vallée aucune branche ne s'agite ; ici il brise avec colère le feuillage d'un arbre et sous ce même arbre vous ne le sentez pas ; plus loin il élève dans l'air d'épais tourbillons de poussière ; à cent pas de là tout est calme. O malheur au village ou à la ville incendiée quand il souffle ; nous nous souvenons du sinistre exemple de Glaris ! Altorf aussi n'a pas échappé au fléau et a été plusieurs fois la proie des flammes par l'arrivée du *föhn*. En 1798, la violence avec laquelle il projeta de tous côtés les étincelles d'un incendie coupa toute chance de secours du côté du lac, et, à l'exception d'un très-petit nombre de maisons, le bourg d'Altorf fut entièrement brûlé. — Les bateliers du lac des Quatre-Cantons le connaissent bien ; au premier signe de son approche ils ferlent les voiles et redoublent de vitesse à la rame pour atteindre un abri. — Si sa force destructrice est terrible, elle a aussi des effets bienfaisants pour ces contrées ; quelque épaisse que soit la neige qui couvre les pâturages des Alpes, en peu de jours elle a disparu et au printemps, dans une seule nuit, les plantes se réveillent de leur engourdissement, les monts se couvrent de verdure et de fleurs. — C'est cette cause, dans le canton d'Uri, qui rend les Alpes praticables plutôt que dans les autres montagnes, moins exposées aux effets du *föhn*, et qui fait que les glaciers descendent moins bas dans les vallées.

## CANTON DE SCHWYTZ. \*)

C'est avec raison qu'au 15<sup>me</sup> siècle, après avoir cimenté leur alliance et consolidé leur liberté et leur indépendance en mainte bataille, les confédérés commencèrent à s'intituler du nom de Suisses emprunté aux citoyens de Schwytz, nom que les chroniques autrichiennes donnent, dès la bataille de Sempach, à cette nationalité déjà constituée bien que formée d'éléments divers. Le fait seul, qu'à l'époque de la fondation des deux premières ligues des confédérés en 1291 et 1315, la contrée de Schwytz comptait le plus grand nombre d'hommes libres, lui valait déjà une considération et un renom tout particuliers, et cela eut pour conséquence le développement chez le Schwytzois de ce vieil esprit d'altière liberté à un plus haut degré que dans les autres cantons primitifs comme aussi celui d'une vie politique à l'intérieur plus active. Bien que Schwytz n'occupe que le second rang dans la nomenclature des cantons primitifs, son influence fut toujours prépondérante à peu près comme celle de Berne le devint plus tard dans la confédération agrandie. Au point de vue de la beauté et de la vigueur de leur race, les Schwytzois l'emportent décidément sur les habitants des cantons forestiers, et surtout sur les Uraniens de la vallée de la Reuss. Tandis que ces derniers ont le teint brun souvent blême, peu d'embonpoint, et quelquefois un goître prononcé, le Schwytzois de vieille souche est en général fortement constitué. Son œil est bleu, son regard est franc et ouvert, alors que l'Uranien, le docteur Lusser en convient lui-même, ne regarde l'étranger qu'avec défiance et timidité. La force corporelle des Schwytzois est célèbre et a donné lieu à mainte légende. L'histoire de cet habitant de Steinen qui, dans la guerre avec Zurich, a dû rapporter chez lui de Horgen à plusieurs lieues, une cloche du poids de plusieurs quintaux, comme aussi, celle de l'homme d'Yberg qui portait des sapins entiers, a bien quelque chose de fabuleux, mais il n'est pas rare de rencontrer des Schwytzois capables de supporter des charges de plusieurs quintaux. On raconte, comme un fait positif, que, dans une bataille, un certain Ulrich de Schwytz fendit en deux un chevalier d'un premier coup de son glaive et du second abattit la tête de son cheval, ce qui remet en mémoire la charmante poé-

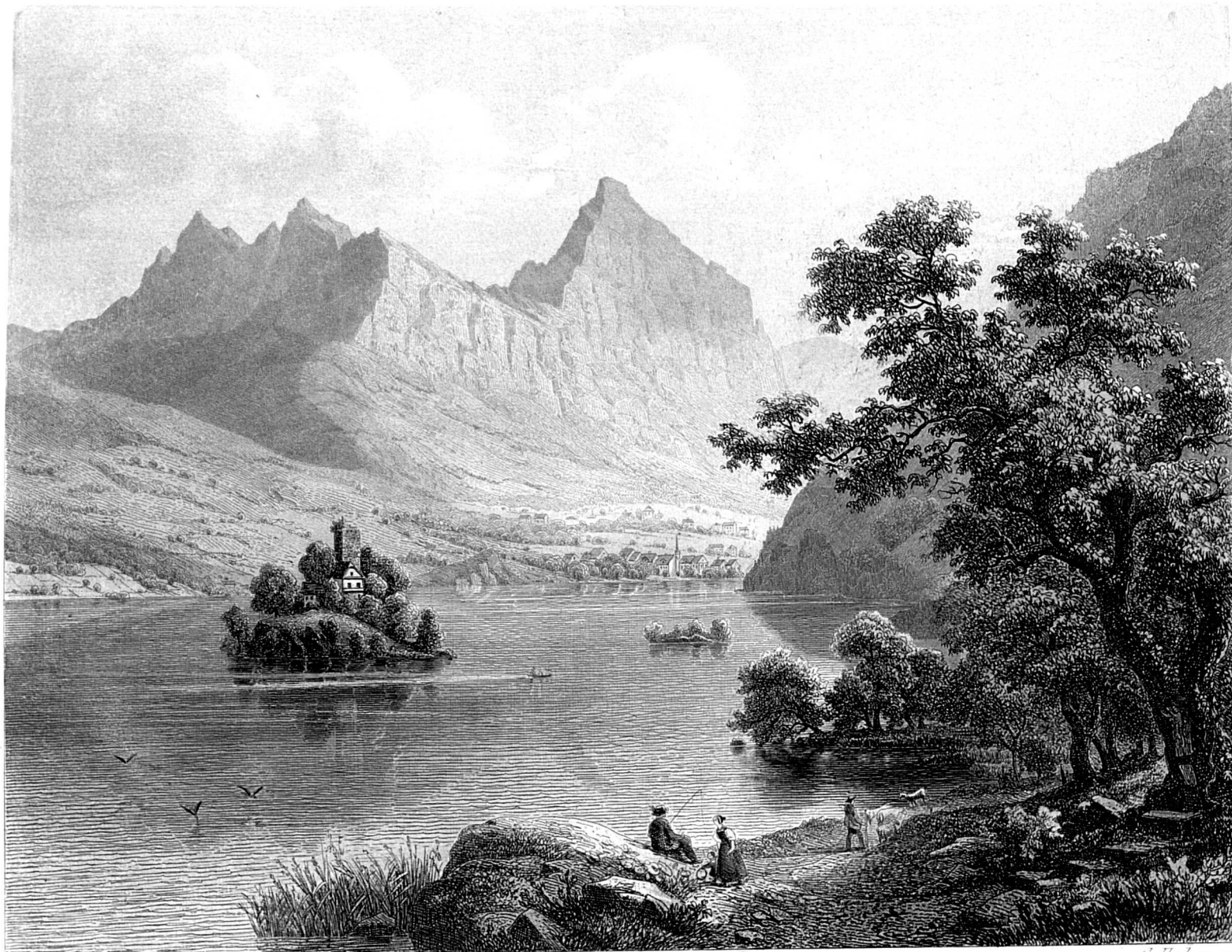
sie d'Uhland intitulée: Tours à la Souabe; aujourd'hui encore, on affirme que trois hommes vigoureux étaient impuissants à fléchir le bras de Rodolphe Reding. Les Schwytzois parviennent à un âge avancé, ce qui implique de vigoureuses constitutions; les octogénaires et nonagénaires ne sont pas rares. Il y a une trentaine d'années, qu'à Einsiedlen une femme de 96 ans s'occupait encore d'un petit commerce, et à la même époque, cinq frères et sœurs y comptaient ensemble 385 ans.

Au point de vue de la population, Schwytz n'a pas cessé d'être au premier rang parmi les cantons forestiers. Uri, qui devait posséder 17 à 18,000 habitants avant la révolution helvétique, lesquels se seraient réduits à 12,000 à la suite des misères de cette époque, diminution qui nous semble peu probable, comptait en 1830, 12,500 habitants et en 1860, lors du dernier recensement 14,700 âmes. Unterwald, dont la population s'élevait, en 1830, à 24,000 âmes, en accuse 900 de plus en 1860. Dans le siècle passé, le recensement de 1743 donne à Schwytz 26,700 habitants et celui de 1791, 30,000. En 1833, c'est 38,000 habitants dont il faut déduire 1,700, chiffre de la population de Gersau, village qui ne fut annexé à Schwytz qu'en 1818; enfin, en 1860, la population s'élève à 45,000 âmes, chiffre double de celui de la population des deux autres cantons primitifs. Sous ce rapport encore, Schwytz est comparable au canton de Berne, où le chiffre de la population a de tout temps dépassé de beaucoup celui de tous les autres cantons confédérés, ce que lui a naturellement valu dans la confédération des 13 cantons la prépondérance politique que Schwytz avait acquise par les mêmes raisons dans l'alliance des trois cantons. Aujourd'hui, comme il y a neuf cents ans, la nature même de la contrée fait de l'élevage du bétail et de l'économie alpestre l'occupation essentielle des Schwytzois. Ce petit pays possède en propre, une race bovine brune, dite race de Schwytz, qui, sans avoir pour l'œil quelque chose d'aussi flatteur que les races tachetées bernoises et fribourgeoises, se distingue par un produit en lait considérable. Une bonne vache schwytzoise, nourrie d'herbe fraîche donne huit, dix, et même quinze pots par jour d'un lait qu'une rare richesse en parties grasses rend précieux. Aujourd'hui comme autrefois, d'après des renseignements éma-

\*) C'est ici que commence la rédaction du Dr. Vouga.







*Druck- u. Verlag v. Chr. Krust in Basel.*

*C. Huber sc.*

DER LOWERZERSEE UND DIE INSEL SCHWANAU.

ET SCHWYZ.

LAC DE LOWERZ ET L'ILE DE SCHWANAU.





nant d'hommes du métier et concordants, le canton de Schwytz nourrit en hiver 14 à 16 mille têtes de bétail, et en été ce chiffre s'élève de 20 à 22 mille parmi lesquelles des reproducteurs de 25 à 30 quintaux. Le district d'Einsiedlen s'est fait une réputation par son élève de chevaux, d'une fort belle race. L'élève des porcs et des moutons acquiert une certaine importance dans la Marche et le district de Schwytz; quant aux chèvres, ces vaches du pauvre, on en rencontre partout, bien qu'on commence, ça et là, à les exclure des forêts, où elles provoquent surtout dans les hautes régions de grands dommages, en rongant la flèche des recrues qu'elles anéantissent ainsi. A Gersau, les chèvres sont absolument bannies du territoire forestier, et à Coire il s'est formé récemment une association anticaprine.

Dans le canton de Schwytz, comme dans celui d'Uri, il y a cela de remarquable, que les Alpes et les pâturages n'appartiennent pas, comme dans les autres cantons montagneux, aux communes et aux corporations, mais bien à tous les citoyens du canton, qui constituent une seule de ces anciennes associations germaniques appelées marches, qui sont peut-être le point de départ de l'organisation communale en Suisse, de sorte qu'en principe, tout citoyen a le même droit à jouir du bien commun, soit forêt, alpe, ou pâturage. Cette institution si éminemment libérale, est cependant singulièrement modifiée en pratique par le fait que c'est aux paysans riches, qui possèdent le plus de bétail, et les prairies nécessaires pour pouvoir le nourrir pendant l'hiver, que revient en définitive la part du lion, dans le revenu du domaine commun.

De là des conflits d'intérêt et des collisions souvent sanglantes entre les grands propriétaires qui envoient paître l'été sur les Alpes tout le bétail qu'ils peuvent nourrir en hiver, et les autres copropriétaires moins favorisés, qui possèdent plutôt du menu bétail que des bêtes à cornes. Ici encore de vieilles traditions et coutumes font de la démocratie un vain mot, et c'est à la propriété que reviennent les bénéfices réels et palpables.

La construction des habitations qui est toujours en rapport avec les occupations essentielles d'un peuple, est très-simple, dès qu'il s'agit de celles qui sont éloignées des villages où habitent les vrais paysans. Elle est à peu près la même dans tous les cantons forestiers, de sorte que l'excellente description que Meyer de Knonau a donnée d'une maison de paysan de Schwytz, peut s'appliquer à celles de toute l'étendue des cantons primitifs.

La construction repose sur un mur d'à peu près six pieds de hauteur, sur lequel des poutres de sapin bien rabotées se superposent et s'élèvent souvent très-haut, car les maisons de quatre étages ne sont pas rares; quelquefois le paysan riche fait recouvrir de petites écal-

les de bois de chêne ces murailles de bois, pour en protéger les madriers contre l'action de la pluie et de la neige. Les anciennes maisons sont plutôt larges, basses et nues. Le toit en est recouvert de grands éclats de bois de sapin, appelés bardeaux, fixés et consolidés par des poutres disposées au-dessus et en travers, et affermies par de grosses pierres qui se succèdent à la distance de quatre ou six pieds. Presque toutes ces anciennes constructions reposent sur un mur bas, qui entoure la cave ou le caveau destiné à la conservation des pommes de terre. Un escalier de bois des plus primitifs, monte à l'extérieur à la hauteur d'une petite galerie sur laquelle s'ouvre la porte principale qui conduit à la cuisine. Dans le but de protéger l'escalier contre la pluie, il est surplombé par les poutres de l'étage supérieur. De la cuisine, on passe dans la chambre principale qui est en général assez sombre, parce que la lumière n'y entre qu'en petite quantité par de petites fenêtres munies de vitres arrondies, et qu'en outre les parois en sont noircies par la fumée. Les pampres ne rampent pas sur la façade en encadrant les fenêtres, et il n'y a pas dans la chambre de ces dressoirs ailleurs étincelants de leur argenterie d'étain poli. Dans un pays de montagnes, où l'hiver est long, et où même en été il fait souvent froid, on peut s'attendre à voir jouer un grand rôle l'appareil de chauffage. Le poêle occupe en effet une vaste surface. Entre ses pieds-taux s'ébat dans beaucoup de maisons tout un peuple de pigeons. Une table de bois de sapin, entourée de bancs cloués à la paroi, et dans les familles nombreuses, de quelques escabeaux, puis une armoire, et à côté un dressoir avec une cruche et un bassin, constituent le mobilier plus que simple d'une chambre de paysan dans les cantons primitifs. Mais, nous allions oublier le plus important de tous ces meubles, le *gutsche*, qui ne fait jamais défaut même chez les paysans Appenzellois des Rhodes intérieures. C'est là que le père de famille se repose de ses travaux en fumant dans une petite pipe du tabac roulé à 40 centimes la livre, c'est là aussi qu'il fait parfois sa méridienne. C'est l'endroit favori des enfants, ils l'envahissent, l'escaladent, pour s'amuser autour du père de famille. En un mot, ce *gutsche* est le sanctuaire de la famille, le trône du souverain d'où il dicte ses arrêts, donne ses ordres, où il rumine ses plans et discute les questions politiques. C'est la chaire d'où la mère fait ses exhortations, en portant le regard et, à l'occasion, la main vers la verge suspendue à proximité pour donner plus de poids à ses paroles. Ajoutons à tout cela, quelque invocation collée à la paroi, un petit autel avec des images de sainteté, ou une simple croix de bois dans un des coins de la chambre au-dessus d'un petit vase rempli d'eau bénite, et nous aurons l'image fidèle d'une chambre de paysans et de toutes ses magnificences. Au-dessus de

la pièce principale il y a ordinairement deux petites chambres, et une ou deux au-dessus de la cuisine, toutes destinées à servir de chambres à coucher aux enfants et aux domestiques.

Naturellement les huttes alpestres disséminées sur toute l'étendue des hauts pâturages sont encore plus primitives. Elles sont en général occupées par trois vachers et un jeune garçon, ou tout au moins par un vacher, un aide et un berger. Les fonctions de ce berger, ou plutôt de ce gardien du bétail, sont des plus périlleuses et des plus pénibles, parce qu'il est souvent forcé de suivre les vaches sur des pentes extrêmement rapides, au-dessus des précipices, pour les faire rebrousser chemin, ou les pousser en avant suivant les cas, pour les arrêter au besoin, les soutenir dans des passages difficiles, les encourager de la voix et les empêcher de se retourner ou de s'engager dans des endroits dangereux. Pendant la nuit ou l'orage, ce métier devient excessivement dangereux et pénible, et le malheureux qui l'exerce passe souvent plusieurs jours dans des habits mouillés. Malgré ces risques, il est rare que des paysans aisés abandonnent sur l'Alpe à des domestiques éprouvés le soin de leur bétail. Ils y vivent eux-mêmes, ou s'y font représenter par un de leurs fils.

Les Schwytzois tiennent avant tout à savoir confectionner de beau fromage, et cette prétention va si loin chez eux, qu'un fromager malhabile est tourné en dérision par chacun. Ils n'est pas, jusqu'aux cœurs juvéniles des Schwytzoises, qui ne battent avec plus de violence pour un jeune fromager passé maître, que pour un apprenti, ce qui ferait présumer qu'à Schwytz, c'est plutôt d'un coup de couteau à fromage, que d'un de ses traits que le petit Dieu blesse les cœurs. L'expérience destinée à juger du degré de réussite d'un fromage, consiste à l'entamer au moyen d'une sonde ou d'un couteau. La tranche doit être jaunâtre, odorante, d'un grain fin, et peu parsemée de petits trous qui doivent avoir la dimension des yeux de pigeons. Présenté au feu, le fromage doit, pour être assez gras, laisser suinter une graisse assez abondante pour s'écouler en gouttelettes.

La récolte du foin sauvage constitue aussi un métier qui, malgré ses difficultés, ne rebute pas les courageux Schwytzois qui savent grimper et se hisser au flanc des parois de rochers en apparence inaccessible pour y récolter l'herbe qui y croît sur les îlots de gazon. C'est du temps qu'il fait pendant la saison de cette récolte, que dépend le nombre de ceux qui s'y adonnent. D'après Meyer de Knouan, en 1834, année célèbre par l'abondance et la beauté des herbages, on comptait ces fourrageurs par centaines, tandis que leur nombre, tout en restant encore considérable, se réduit beaucoup pendant les mauvais étés et les automnes humides. Les pieds armés

de crampons, munis de faux ou de faucilles, un bâton à la main, un drap ou un filet roulé autour du corps et la pierre à aiguiser suspendue à la ceinture, les fourrageurs pratiquent avec courage leur récolte, une véritable chasse au foin, qui, en retour d'un danger de vie continu, leur vaut la nourriture de leur bétail en hiver, ou, par la vente, les moyens de subsister pendant la mauvaise saison. Le foin recueilli est lié en bottes, roulé de rochers en rochers dans les passages difficiles, ou porté sur le dos ou la tête par le fourrageur.

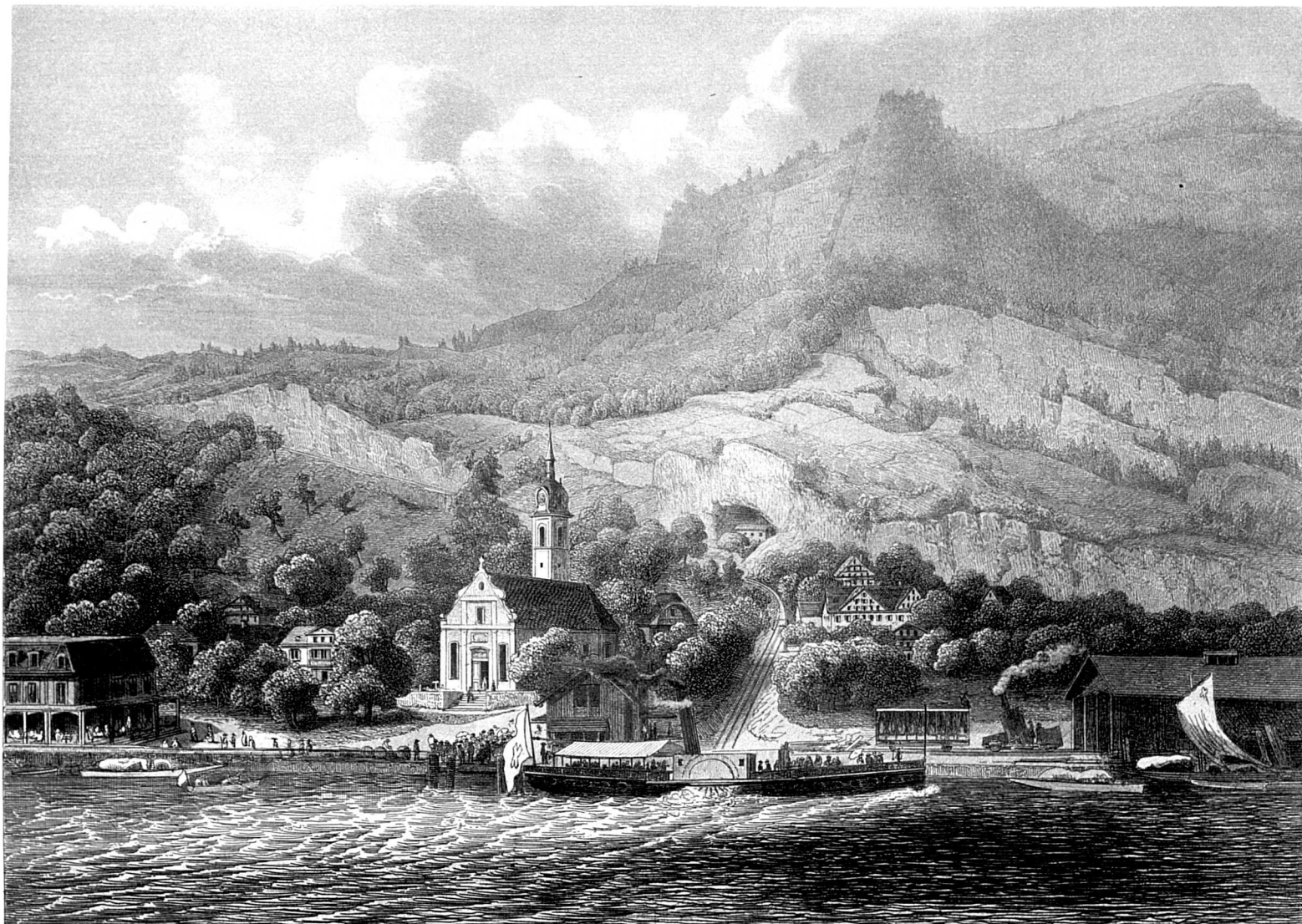
Si, pendant l'été et l'automne, vachers et pâtres mènent une pénible existence semée de dangers, de privations et de rudes labeurs, la fête des bergers qui les attend dans la vallée, à leur retour, après plusieurs mois passés sur les montagnes, leur est un dédommagement et une glorieuse journée; le professeur Osenbruggen en fait une description charmante. La matinée de ce grand jour est consacré aux animaux, rassemblés près de Schwytz sur une grande prairie, où les magnifiques taureaux et les bœufs font leur entrée d'un pas majestueux aux applaudissements de la foule. A midi a lieu la distribution des prix, puis, couronnés de fleurs, portant au front le numéro des prix obtenus, tout ce bétail rentre au bourg au milieu des fanfares, des sonneries des cloches retentissantes que les vaches portent au cou, des chants joyeux et des roulades des pâtres.

Après le dîner, la décoration change; le cortège de ceux qui participent à la fête se forme et se dirige vers le champ de fête, appelé Bruel, précédé d'un corps de musique, de tambours et de fifres, derrière lesquels marche, bannière déployée, le porte-enseigne de la corporation des bergers, entouré d'une douzaine des plus jeunes d'entr'eux, chargés des ustensiles alpestres et des objets destinés à devenir les prix des vainqueurs dans la lutte prochaine. Après ces jeunes bergers, apparaissent en grande tenue les vachers et leur chef, puis le comité de la fête et les juges qui décerneront les prix aux lutteurs. Un immense mat de cognac domine toute la place qu'entourent des arbres chargés de groupes d'enfants, assis ou dressés sur les branches et frissonnants de plaisir. Un coup de pistolet part, c'est le signal de l'ouverture des jeux, qui débutent par des courses à pied et des exercices de sauts. Mais bientôt commencent les vrais jeux nationaux les plus goûtés, le jet des pierres, la lutte, pour laquelle ne se présentent que des lutteurs émérites, ceux qui aspirent à le devenir, ou qui ont déjà acquis une certaine habitude de cet exercice. En général, ces lutteurs se rassemblent en groupes formés d'athlètes de force à peu près égale. Nous nous réservons de donner dans une autre partie de cet ouvrage, des détails complets sur ce genre de lutte à propos des contrées où cet art, si noble et apprécié, est surtout en honneur; c'est pourquoi nous









*Verlag v. J. H. Krieger in Basel.*

*Ch. Huber sc.*

VIZNAU  
RIGI-BAHN STATION.



nous bornons à mentionner le fait et à raconter une anecdote qui y a rapport et dont le professeur Osenbruggen a été le témoin oculaire. Il assistait à une de ces fêtes de lutteurs à Schwytz, quant un vigoureux ouvrier de fabrique se présenta pour lutter. Les vrais lutteurs lui jetèrent un regard de pitié et lui offrirent pour adversaire l'un des plus jeunes d'entr'eux. Ce dernier, un garçon admirablement bien fait, se mit tranquillement en posture de combat, et à peine l'ouvrier s'apprêtait-il à le saisir, que lui-même, saisi par le pâtre, était enlevé du sol, lancé en l'air par dessus la tête du berger, et retombait lourdement. Pendant qu'il se relevait, ses habits déchirés, au milieu des rires des assistants, le vainqueur reprenait en toute tranquillité sa place, au milieu de ses camarades accoudés sur le gazon. En général, dans ces fêtes, le calme et la sérénité vraiment classiques des lutteurs, constitue un contraste frappant avec la tumultueuse agitation du public qui y assiste.

Il faut s'exercer longtemps à la lutte, avant de pouvoir y prendre part honorablement avec quelque espoir de succès, aussi les petits garçons commencent-ils de bonne heure à lutter dans les règles et dans les fêtes populaires, les plus avancés en âge se disputent déjà des prix sur un terrain réservé.

L'animation de la fête atteint son apogée, raconte notre auteur, quand commence la course des sacs. Les mouvements comiques et saccadés des rivaux étreints dans leurs sacs, leurs chutes fréquentes, plongent la jeunesse dans une extase et un fou-rire qui se communique de proche en proche aux gens âgés, et s'il est vrai que de bons rires sont un excellent moyen hygiénique, les médecins peuvent admettre la course des sacs dans leur matière médicale.

La musique trouve aussi sa place dans ces fêtes des Alpes, et si les accents prolongés de la cornemuse et ceux plus fréquents encore de la voix des bergers, sont inséparables de la vie alpestre, au jour de la fête de l'Alpe, pareils exercices ne peuvent manquer de se produire et d'être bien venus de tous les assistants. Il se présente en général peu de concurrents pour jouer du cor des Alpes, en revanche les chanteurs, ou plutôt ceux qui pratiquent cette curieuse mélodie alpestre appelé Jodel sont nombreux et même leurs émules féminins ne font jamais défaut.

La fête se termine officiellement par la distribution des prix, et de nombreux vivats au pays et à la Confédération, poussés par mille voix énergiques. Le cortège se remet en marche vers le bourg, et se dissémine dans les nombreuses auberges, où l'enthousiasme continue à se produire et ne tarde pas à atteindre son apogée.

Naturellement les danses ne font jamais défaut, et elles ont toute l'énergie et la vivacité des enfants de la

montagne qui accompagnent souvent la musique de leurs chants alpestres.

L'observateur aimable dont nous racontons les impressions, termine sa description de la fête de l'Alpe par quelques mots de regrets, sur la disparition progressive du costume national, si pittoresque, des femmes et des jeunes filles de Schwytz. Dans l'Unterwald à pareilles fêtes le costume fait distinguer au premier abord, au milieu du beau sexe, les heureuses arrivées au port du mariage de celles qui n'en sont encore qu'en vue. Les filles en effet, voire même celle d'un âge respectable, ont le chignon traversé par une broche taillée en flèche, et au tir fédéral de Stanz, on s'arrêtait avec complaisance devant une sexagénaire dont la tête argentée portait encore la longue flèche virginale de métal. Pareille coutume doit être très-ancienne, puisqu'on rencontre déjà dans les bronzes lacustres des broches à cheveux de grandes dimensions, de toutes formes et souvent ornées de gravures.

Indépendamment de l'économie alpestre et de l'élève du bétail, la culture des prairies n'est pas sans importance dans le canton de Schwytz, et en beaucoup d'endroits, de magnifiques vergers, plantés d'arbres fruitiers de belle venue, réjouissent l'œil du voyageur. D'autre part, il y constate aussi la présence de vastes étendues de terrains marécageux qu'il ne serait pas difficile d'améliorer et de transformer en prairies. Quant à l'agriculture, elle est peu développée, et n'acquiert quelque importance que dans la Marche. L'industrie encore au début, n'est représentée que par quelques fabriques, filatures ou tissages. L'industrie la plus importante pour le pays, au point de vue du revenu, reste comme par le passé, celle d'Einsiedlen qui exporte chaque année, dans le monde entier, tant par les pèlerins qui y affluent par milliers, que par l'entremise de maisons de commerce, pour plus de 400 mille francs d'objets de sainteté, comme rosaires, croix, amulettes, figurines de la Vierge, légendes et images de saints, livres de prières, etc. Les frères Bänziger sont devenus millionnaires en imprimant les produits de la littérature du couvent et tout ce qui s'y rattache.

En général, la population du canton vit dans l'aisance, et bien qu'elle compte aussi ses pauvres, ils peuvent subsister des produits du sol. Sous le rapport de la mendicité, Schwytz est moins mal partagé qu'Uri et Appenzell intérieur. Cependant il n'y a pas si longtemps que dans le fameux chemin creux près de la chapelle de Tell, un vieillard décharné de 84 ans, habillé aux couleurs d'Uri, portant d'une main une vieille arbalète et trois flèches, tendait de l'autre au voyageur une sébille en implorant une aumône. Cette hideuse profanation de la légende de Tell fut enfin abolie en 1857 par le gouvernement de

Schwytz. Le professeur Osenbruggen raconte aussi qu'un étranger entrant, il y a quelques années, dans l'église principale de Schwytz, y fut arrêté par un vieillard qui lui demanda l'aumône, et répondit à ses questions sur son domicile et son état en disant : je suis dans l'établissement des travaux forcés à Schwytz. Aujourd'hui pareils faits de mendicité sont devenus de rares exceptions.

Au point de vue de la culture et de l'instruction populaire, Schwytz, comme les autres cantons forestiers où l'instruction est restée sous la direction du clergé catholique, n'a pas fait grands progrès. Ce canton possède cependant un pédagogue de premier mérite dans le père Gall, l'une des personnalités les plus révérees dans le pays, qui a énergiquement travaillé comme inspecteur cantonal des écoles, à l'amélioration de l'enseignement primaire. Malgré ses efforts, il reste beaucoup à faire sous ce rapport, et c'est avec raison que le docteur J. Mayer constate à propos de l'état des écoles dans les cantons primitifs, que les influences cléricales ne sont pas favorables à leur amélioration, et que l'enseignement donné par les sœurs de Théodose n'est pas de nature à remplacer un bon enseignement laïque, mais tend plutôt à fortifier et à prolonger ce triste état de choses.

Il y a toujours, et même plus que jamais, à Schwytz, une singulière disproportion entre le chiffre de la population et celui du clergé. En 1743, le nombre des ecclésiastiques s'élevait à 270 et en 1835 il ascendait à 322, c'est-à-dire à 1 sur 120 habitants. Près des deux tiers de ce chiffre provient des conventuels, qui se répartissent en 77 bénédictins, 20 bénédictines, 23 capucins, 25 dominicains et 21 franciscaines. C'est précisément parmi les conventuels du couvent d'Einsiedlen qu'on rencontre des hommes de science et de mérite; ainsi le savant père Gall Morel déjà cité, le savant historien père Charles Brandes, et plusieurs autres. En somme, la grande majorité des membres du clergé cloîtrés ou non, semblent se contenter de remplir les devoirs que leur impose leur position, et quant aux capucins, ils restent en général terre à terre et ne brillent pas toujours par leur tact et leur distinction.

Bien que les Schwytzois possèdent du bon sens et de la vivacité d'esprit, l'absence de culture intellectuelle dans les masses contribue à y entretenir la superstition au point, qu'au siècle passé, dans la vallée de la Muotta, une pauvre femme passait encore pour une sorcière dont les sortilèges causaient un mal incalculable. Trente témoins déposèrent contre elle sous serment, elle fut conduite à Schwytz garottée, incarcérée, et ne tarda pas, comme s'exprime encore la voix publique, à y subir la juste punition de ses crimes. Cependant son père confesseur ne la regardait pas comme coupable et mécréante, mais ce ne fut que dans l'intimité qu'il osa l'avouer à

quelques amis qui vivaient encore au commencement de ce siècle. Quelques années après ce procès en 1782, la paroisse de Ingenbohl fut dévastée par les courtilières et par les larves de hannetons. Les autorités sollicitèrent l'intervention du bâton miraculeux de St-Magnus qu'un moine du couvent de Fuessen y avait jadis rapporté. Les autorités civiles et ecclésiastiques, suivies d'une foule énorme, prirent part à la procession et assistèrent à la bénédiction des terres et des eaux par le fameux bâton. Elle ne parut pas incommoder beaucoup les dévastateurs souterrains des prairies qui n'en continuèrent pas moins, en dépit des exorcismes et des conjurations, à ronger les racines des plantes, jusqu'au moment où l'on se décida à cesser de les attaquer par les armes spirituelles et à leur opposer avec énergie les moyens matériels usités en pareil cas. Le peuple de Schwytz a donné à plusieurs reprises des preuves de son sens droit, en abolissant certaines cérémonies religieuses qui avaient dégénéré en farces. Ainsi jadis, lors de l'Ascension, pour donner aux bons Schwytzois l'idée de la manière dont le Christ avait été enlevé au ciel, son image, ornée de fleurs par de jeunes enfants, était hissée par des cordes vers le plafond des églises pendant que les cloches sonnaient à toute volée. Puis le mannequin laissait tomber des couronnes, des noix, et d'autres bagatelles sur les assistants qui se les disputaient avec une ardeur telle qu'il en résultait souvent des conflits au milieu même des sanctuaires.

Il est évident que pareils faits sont de nature à entretenir la superstition et à lui faire jouer un rôle important dans le canton de Schwytz. L'une de ses plus tristes manifestations consiste dans l'adoration dont est l'objet St-Jost en l'honneur duquel une chapelle a été érigée près de Tuggen, village de la Marche, voisin du lac de Zurich. Des peintures à fresque et des sentences rimées renseignent sur les faits et gestes de ce saint qui unissait dans le désert aux pratiques ascétiques, l'élève des poules. Quand l'aigle lui ravissait son coq, un signe de croix du saint lui faisait lâcher sa prise.

Osenbruggen raconte aussi la légende populaire qui a trait au *trou du cordonnier*, grotte située dans le val de Wäggi au flanc du Guggelberg, où un cordonnier ensorcelé passe sa vie à frapper le cuir avec un bruit qui n'est dû, au dire des rationalistes, qu'au retentissement des pas du visiteur, répercuté par le fond de la caverne. Mais un jour, un orgueilleux s'avisait de crier à l'entrée du trou : Cordonnier, donne-moi une bonne semelle, et aussitôt une grosse pierre vint ricocher à ses pieds et lui ôta toute envie de se moquer de l'esprit de la grotte. Dans les conversations populaires, il est souvent question de chercheurs de trésors, de revenants, d'esprits et d'autres créations fantastiques. La vallée de Wäggi est la résidence d'un génie de l'orage qui, monté sur un dragon,









*Druck u. Verlag v. Chr. Krust in Basel.*

*C. Huber sc.*

REHBAHN.



10 ZEFN.

REHMIN DE FER DU RIEL.



galoppe en avant des grandes eaux, suivi de blocs éboulés et de sapins déracinés. On ne l'aperçoit pas, mais disent les paysans, on entend ses cris sauvages et, pour empêcher l'inondation, il ne reste qu'à prier et à conjurer l'Aa, le torrent dévastateur.

L'état social dans le canton de Schwytz est encore caractérisé par l'existence de nombreuses confréries, associations religieuses datant toutes du 17<sup>me</sup> ou du 18<sup>me</sup> siècles, fondées dans l'intérêt des ecclésiastiques auxquels elles procurent quelque amélioration à maigres prébendes, par des droits d'inscription, des amendes, des stipendia ou des dons. A l'origine, ces confréries paraissent avoir eu pour but la réalisation d'améliorations dans le culte public, l'acquisition d'ornements d'église, etc. Au commencement de ce siècle, il existait plus de trente de ces confréries, et en y entrant chacun croyait faire son salut. Les capitaux possédés par ces corporations étaient assez considérables avant la révolution helvétique, et celle d'Einsiedlen possédait une fortune de trente mille florins. Dans le district de Schwytz, il n'est pas de commune ou de paroisse qui ne possède une de ces associations; le bourg de Schwytz en compte treize, et il suffit d'être citoyen du canton pour y être admis moyennant une finance. D'après Meyer de Knonau, les chasseurs ont pour patron St-Sébastien, les tailleurs et cordonniers St-Crispin et St-Crispinien, les charpentiers St-Joseph et St-Eligius. Les confréries du Rosaire et du Scapulaire sont sous le patronage de la Sainte-Vierge; la confrérie de St-Xavier compte surtout parmi ses membres ceux du gouvernement: celle de Sainte-Barbara, appelée aussi confrérie de l'agonie, a pour but l'assistance religieuse des mourants; la confrérie de St-Vendelin, se recrute, comme dans l'Unterwald, parmi les vachers et les bergers, et implore les bénédictions divines sur le bétail et les pâturages. A Ingenbohl, la confrérie de la Ceinture noire sous la protection de Marie, est très-nombreuse.

Tout cela montre ce qu'il reste encore à faire au peuple de Schwytz pour se dégager du réseau qui l'enlace, et secouer ses préjugés religieux, mais ce sera l'œuvre du temps et des améliorations dans l'instruction de ce peuple si éminemment sain, libre et sensé.

Le Schwytzois voue à sa patrie et à la liberté un amour sans bornes, que rien n'ébranle et qu'il est difficile de rencontrer, au même degré, même chez les populations plus éclairées des cantons réformés. Il est souverain dans sa maison, il n'admet pas de supérieur qui lui fasse sentir le poids de son importance. Il ne connaît d'autres lois que celles qu'il s'est données lui-même à la Landsgemeinde,

ou qu'il a confirmées par son vote. En fait d'impôts, il ne paie que ceux qu'il a lui-même consentis, car relativement à la faible surface territoriale du canton, son budget n'est pas insignifiant. En 1852, les recettes provenant d'impôts directs et indirects s'élevaient à trois cent cinquante mille francs et étaient dépassées par les dépenses de plus de cent mille francs. Le Schwytzois se nourrit du produit de ses troupeaux et de ses cultures; sa famille tisse et confectionne ses vêtements; les forêts et les carrières du voisinage lui fournissent à peu de frais les matériaux de ses maisons et de ses étables, bien que la diminution du bois commence à se faire déjà sentir. Les produits de son troupeau, ses ventes de bétail, lui valent en outre quelque argent qui lui procure un peu plus de confort intérieur, du linge, des meubles, une parure pour sa femme et ses filles, et à l'occasion une bouteille de vin.

Doué par la nature de vivacité d'esprit, de finesse, d'humour et de gaieté, le Schwytzois possède en outre une certaine fierté de caractère et a le sentiment de sa propre valeur, et de ce que lui vaut la constitution démocratique de son pays. Il ne s'incline pas devant des supérieurs qui lui doivent leur position. Il est habitué à ce que les personnages les plus considérés du pays, dès qu'ils ambitionnent une place honorifique, le saluent amicalement et s'efforcent de lui complaire. Il n'y a que les habitants du district d'Einsiedlen, chez lesquels, comme partout ailleurs, de fréquents contacts avec la population étrangère et la facilité de gagner beaucoup sans grand labeur, nuisent au développement normal du caractère national.

Si, au point de vue du progrès de la culture intellectuelle, la population de Schwytz, comme celle des autres cantons primitifs, est loin d'être aussi avancée que celle, beaucoup plus active et cultivée des cantons réformés, il s'est néanmoins opéré les progrès les plus réjouissants dans différentes directions, sur ce sol inféodé au clergé, et cela surtout depuis la nouvelle constitution fédérale. Quoique la tentative du père Théodose de créer une industrie au service de l'église catholique ait échoué, l'industrie n'en a pas moins pris pied dans le canton de Schwytz, comme dans celui de Zug, et la partie basse de la Marche compte déjà un grand nombre d'établissements industriels importants, qui fournissent du travail à la population peu aisée de ce district, dont le sol, malgré sa fertilité, est généralement obéré et se loue fort cher.

## RIGI

Regina montium, la reine des montagnes, c'est le nom qu'un manuel géographique donne à ce massif isolé qu'escaladent chaque année des milliers de touristes, soit en suivant de Goldau, au milieu des pâturages et des forêts, un charmant sentier, soit en côtoyant en plein soleil la paroi de rochers escarpés qui surplombe Wäggis. Toutes les nationalités européennes et même exotiques, sont représentées à ce pèlerinage vers le plus célèbre des points de vue. Français, au teint brun, ras, tondus, toujours s'essuyant le front de leurs foulards aux teintes criardes, toujours causeurs et joyeux, graves Anglais, balançant leurs longues jambes aux flancs de leurs mulets, mélancoliques Allemands, Russes, Italiens et Yankees, se suivent, se croisent, se dépassent sur l'âpre sentier aux vertigineux zig-zag. Et dans les costumes féminins quelles bigarrures, quelles coupes étranges, quelles excentricités en fait de coiffures et de jupons. On n'entend de toutes parts que des expressions d'admiration tirées du vocabulaire banal des salons, wonderful, pretty, charmant, délicieux, wunderschön, etc. Tout cela fait un singulier contraste avec la splendeur de l'entourage, mais la vulgaire admiration de ce public fashionable est tout aussi impuissante à gâter la magnificence de la scène, que les sarcasmes envieux de la jalousie à enlaidir une belle tête de jeune fille.

Si tous les chemins mènent à Rome, beaucoup au moins conduisent au sommet du Rigi. Le plus commode, et le plus saisissant et pittoresque, parce que la grande vue s'y déploie tout à coup, est celui de Goldau. Pour qui ne tient ni à la commodité ni aux émotions vives, et préfère savourer lentement les splendeurs de la vue à mesure qu'elle se dévoile, le chemin de Wäggis est préférable à tous les autres pour la montée. En abordant à ce joli village, penché sur la nappe d'azur du lac, entouré de vertes prairies couvertes d'arbres fruitiers, où les châtaigniers, les figuiers et les amandiers prospèrent en pleine terre sous les chaudes effluves solaires à l'abri des vents froids, on éprouve quelque difficulté à se figurer qu'on commence une excursion alpestre. Mais à mesure que le chemin se développe aux flancs du mont en capricieux méandres, apparaissent peu à peu les hêtres, puis les pins et les sapins. La montée est rude, l'entourage devient plus sévère, mais à chaque pas la vue gagne en magnificence.

Déjà les derniers sapins sont dépassés. Les parois rougeâtres du rocher vertical dans lequel est taillé l'étroit chemin, s'empourprent aux rayons du soleil qu'elles renvoient renforcés au visage humide du pèlerin haletant. Bientôt le mur s'éloigne, le gazon reparait, quelques fleurs, quelques arbustes réjouissent le regard, et l'on se trouve tout à coup au bord d'un plateau montagneux, ondulé, ombragé çà et là de bouquets de magnifiques sapins et émaillé des délicieuses fleurs de l'alpe. Mais comme si avant de disparaître la roche tentait un dernier effort, voici au bord du chemin de puissants blocs de poudingue amoncelés et formant un pont naturel sous lequel on s'engage. Puis le sentier se déroule dans le pâturage et des croix de bois, plantées jadis par de pieux ancêtres, servent à l'indiquer pendant l'hiver sous la neige épaisse. Voici Kaltbad, où l'âpre vin de Zurich, s'intitule Lacôte, se paie plus cher que le noble vin du Rhin, et prépare une triste nuit à celui qui, altéré par l'ascension, a eu la malencontreuse idée de faire une pause près de cette source, où une eau limpide et glacée s'échappe d'une petite grotte qui doit avoir jadis servi d'asile à trois pieuses sœurs, jalouses d'échapper aux poursuites d'un bailli autrichien. Elles y finirent, dit-on, leurs jours dans la retraite et la vie contemplative. A partir de ce point, recommence une longue et pénible montée sur un pâturage dénudé, puis le chemin longe la crête en serpentant au-dessus des précipices du Rigi Rothstock, et tout à coup on a devant soi le colossal hôtel du Rigi staffel, une véritable arche de Noë dont les portes largement ouvertes, sont une tentation pour le pèlerin déjà fatigué. Il y résiste, passe sans tourner la tête devant un sommeiller au sourire gracieux et atteint enfin, après une dernière demi-heure de montée, le Kulm, le sommet si longtemps désiré.

L'hôtel du Kulm est, sans contredit, l'une des plus remarquables de ces innombrables constructions que l'activité et le génie industriel des Suisses ont élevées sur les sommités les plus inhospitalières. Il est relativement moderne, et date de ce siècle. Quoique les Alpes du Rigi, comme toutes les autres dans le canton de Schwytz, fussent déjà parcourues et exploitées au 12<sup>me</sup> et 13<sup>me</sup> siècle, il ne pouvait être question de construire à ces hauteurs autre chose que de pitoyables abris pour les vaches et









*Druck u. Verlag v. Chr. Krusi in Basel*

*C. Huber sc.*

KALT-BAD AUF DEM RIGI.

I

LES BAINS FROIDS SUR LE RIGI.



leurs bergers. Mais avec les siècles, la population augmenta sur les pentes en même temps que les pâturages, et les bergers éprouvèrent le besoin d'avoir sur la montagne un service religieux, de sorte qu'à la fin du 17<sup>me</sup> siècle ils furent convoqués par le chapelain Zay d'Arth, et résolurent d'ériger à Sand une petite chapelle qui fut achevée en 1689. En 1690, l'autel fut surmonté d'un tableau de la Vierge, dû au pinceau de Jean Balthasar Steiner d'Arth; en 1700, la dédicace en eut lieu, et elle fut appelée Sainte-Marie-aux-Neiges. Cette chapelle fut dès le début si fréquentée qu'elle devint insuffisante, de sorte qu'en 1716, on en construisit une plus grande qui fut achevée en 1719. On y prêche et y lit la messe les dimanches et les jours de fête. Bientôt quatre aubergistes, désireux de subvenir aussi aux besoins matériels des pèlerins, s'établirent autour de la chapelle, et comme l'ascension du Kulm, situé à plus d'une lieue au-dessus du hameau, devenait de plus en plus de mode et fréquent, Martin Burgi d'Arth, propriétaire de la plus petite des auberges, conçut le projet, considéré alors comme des plus risqués, de construire un hôtel sur le sommet même. Après quelques préparatifs en 1814, il allait perdre courage, et ce ne fut que grâce aux pressantes sollicitations de Keller de Zurich, l'éditeur de la carte qui porte son nom, et à des secours arrivés de Zurich et d'autres localités, qu'il se mit à l'œuvre et construisit, à environ soixante pas de la cime, sur le revers sud, protégé contre les vents du nord et de l'ouest, l'hôtel du Kulm, qui fut achevé en 1816, après que Burgi eut reçu de toutes les villes importantes du nord de la Suisse de notables subventions.

L'affluence des visiteurs augmentant d'année en année, l'hôtel Schindler fut construit, et enfin, en 1856, sur un terrain acheté de la commune d'Arth pour 57000 fr, s'éleva le grand hôtel Rigi-Kulm.

De tous les spectacles variés et changeants que le Rigi offre aux visiteurs, et à son sommet et sur ses pentes, le lever du soleil est incontestablement le plus magnifique et le plus intéressant. Qu'elle est agitée pour le touriste, la première nuit passée sur le sommet! Il ne peut s'endormir, à chaque instant il se lève pour épier à l'horizon les premiers lueurs de l'aube et étudier l'état du ciel, ou se réveille en sursaut. D'autres, rassemblés dans la grande salle, attendent le matin le verre en main, et noient leur impatience dans le jus de la treille et les chansons. Mais voici qu'à l'orient, une lueur blanchâtre illumine faiblement les ténèbres de la nuit, et fait peu à peu pâlir l'éclat des étoiles. Aussitôt un flot de curieux s'échappe des portes, dans les costumes les plus étranges. Des chales de toutes formes et de toutes couleurs emmaillottent les corps frileux, peu habitués à l'air vif de la montagne, au point que le nez seul sort du sac. A défaut de chales, les draps du lit en tiennent lieu.

Comme à l'heure de la prière tous les croyants tournent leur face à la Mecque, sur le Rigi toutes les physionomies s'orientent à l'est, et attendent avec impatience que la blanche lueur s'argente et se dore, et enfin se détache nettement comme une frange de feu de la silhouette sombre et dentelée des monts. Bientôt les sommets neigeux des Alpes Bernoises se teignent de rose, d'orange, et s'enflamment à l'instant où à l'opposite le disque étincelant de l'astre dépasse l'horizon, et s'y élève rapidement en abreuvant les monts et les vallées encore obscures de ses rayons d'or, qu'il projette par ondes mobiles. Enfin le paysage tout entier s'éclaire, se réchauffe et s'anime sous les feux de l'astre du jour; toute l'armée des cimes aux blancs vêtements, de ces monts dont la Suisse est si justement fière, s'étale aux regards émerveillés. D'innombrables sommets, depuis la Dôle vaudoise au Sentis et au-delà, semblent accumulés par gradins, dominés qu'ils sont par les cimes altières des géants d'entr'eux, les Glärnisch, Titlis, Tödi, Windgelle, Urstock, et plus loin à droite, par le massif colossal des Alpes bernoises, de l'Oberaarhorn au Niesen, et ses sommets célèbres. Enfin en face et très rapprochés, les arêtes dentelées et les flancs obscurs et déchirés du Pilate émergent entre le saphir du lac et l'émeraude des vallées qui ceignent ses bases.

Mais renouons à analyser et à décrire cette toile inimitable, cette estampe admirable, digne frontispice d'un livre de la nature, et allons plutôt en jouir au sommet de ce colossal observatoire, en ne négligeant pas la vue au nord, sur le plateau suisse tout entier, avec ses lacs brillants, ses rivières qui semblent des rubans d'argent, ses forêts qui tranchent comme des ombres sur la surface verte des campagnes, ses villes et villages, qui, observés à la lunette, sont pour beaucoup de visiteurs, horrible dictu, la pièce principale du spectacle.

Que ceux-là, l'excellent guide Tschudi sous les yeux, se complaisent à rechercher les noms de tous les pics, rivières, lacs, ou villages, nous ne leur envious pas cette satisfaction, mais nous préférons plonger nos regards dans cette immensité, les laisser vagabonder dans ce dédale de vallées, de monts sourcilleux, d'Alpes éblouissantes; puis, pour les reposer, nous quittons le sommet et trouvons à chaque pas, dans les anfractuosités de la chaîne, des motifs gracieux et pittoresques, un groupe d'érables ou de sapins, une petite vallée ombreuse inconnue, un clocher émergeant d'une mer de verdure, des blocs chaotiques, des chalets bruns, semés dans le pâturage où paissent éparses les vaches grises de Schwytz. Ce sont là les pures jouissances contemplatives qu'un séjour prolongé sur quelque point hospitalier du massif du Rigi donne aux artistes, aux rêveurs, aux amis de la nature, qui viennent s'y isoler des tracasseries de la vie, et s'y fortifier en respirant l'air vif et tonique des hautes régions.



Mais n'oublions pas les aspects du ciel et de l'atmosphère, qui, à eux seuls, fournissent à celui qui passe quelques semaines sur le Rigi, une ample moisson d'observations et de faits curieux, et lui posent mille problèmes météorologiques. Les ombres que les nuages en mouvement projettent sur les lacs et la plaine, la formation de ceux qui semblent sortir de certaines vallées comme la fumée d'un cratère, les brouillards qui, en quelques minutes, entourent la cime et anéantissent la vue, pour être tôt après fouettés et dispersés par le vent, les orages locaux qui se forment sur quelque point du panorama, les arcs-en-ciel qui captivent les regards, sont les épisodes toujours renouvelés de ce grand spectacle. Ces effets singuliers d'ombres d'objets et de personnes, projetés sur des nuages, situés au-dessous ou au niveau du spectateur et entourés d'une auréole irisée, effets comparables aux vues dissolvantes, ne sont pas plus rares au Rigi que sur d'autres montagnes isolées, auxquelles ces phénomènes ont valu, comme au Brocken, une réputation. Tout cela fait non-seulement d'une course, mais surtout d'un séjour prolongé au Rigi et tout spécialement à l'établissement si bien organisé de Rigi-Scheideck, une fête de tous les instants pour le corps, l'âme et l'intelligence qui y trouvent également leurs jouissances.

Depuis quelques années, le Rigi a pour concurrent le Pilate, qui risque de devenir pour lui un rival redoutable. Cependant l'espace restreint que présentent les cimes du Pilate, comme aussi le goût croissant pour les excursions alpestres, sont de nature à éloigner ces craintes, et le Rigi restera encore, pendant des siècles, le rendez-vous le plus fréquenté des Suisses et, pour le flot des étrangers, le point le plus visité de la Suisse alpestre, parce qu'il est le plus facilement accessible en chemin de fer, et il suffit de l'avoir vu une seule fois pour se souvenir des pensées et des vers que cette montagne et sa vue ont inspirés à Wackernagel dans son poème intitulé : *Rigikanzel*.

Qui, sur ce mont, oserait élever la voix, et tancer son prochain? Chacun s'y incline et s'y tait, parce que la voix de la nature y rend toute autre muette. Solennelles, les montagnes que Dieu créa, y dressent jusqu'aux nues leurs flancs lumineux; tels les candélabres d'or que St-Jean vit en songe brillants de la divine lumière. La sainte croix s'y dresse au-dessus du lac d'azur. Les mille cloches des troupeaux tintent une douce et sérieuse mélodie, et comme l'encens de l'autel, les nues matinales fument sur la montagne. Et toi aussi, découvre ton front et te tais, c'est Dieu qui parle à ton cœur.

## LE COUVENT D'EINSIEDELN.

Nous ne sommes pas grand ami des pèlerinages et si peu crédule en fait de miracles, que le fait en plein dix-neuvième siècle de l'existence d'Einsiedeln nous paraît l'un des plus étonnants, et cependant nous nous plaisons à reconnaître que l'histoire de cette fondation, et surtout les circonstances qui en ont provoqué l'origine, présentent un vif intérêt et même une certaine grandeur. Nous aimons surtout à porter nos regards sur l'homme de Dieu qui, dans ces siècles d'ignorance et de barbarie, fut, dans ce désert, le précurseur de la civilisation, et vint y prêcher l'Évangile aux adorateurs d'Odin.

Meinrad était né au commencement du neuvième siècle, sous le règne de Charlemagne, d'une famille noble qui possédait quelques terres dans le Sulichgau, aujourd'hui une portion du Wurtemberg ou de la principauté d'Héchingen. Les comtes de Hohenzollern revendiquent cette famille parmi leurs ancêtres, et aujourd'hui encore l'on

conserve respectueusement à Héchingen la tunique du saint homme, circonstance qui a engagé, en 1861, l'abbé et les bénédictins d'Einsiedeln à dédier au souverain aujourd'hui titulaire de la principauté d'Héchingen, l'ouvrage destiné à conserver la mémoire du millième anniversaire de la fondation du couvent. Ce qu'il y a de positif, c'est que Meinrad était noble et fut envoyé comme tel par son père à l'école de Reichenau, qui, à cette époque, était la principale école fréquentée par la jeune noblesse allémanique. Meinrad paraît avoir étudié avec beaucoup de zèle; il fut ordonné prêtre dans sa vingt-cinquième année, et quelques années après, il s'occupait d'enseignement au couvent de Bollingen, situé à la partie supérieure du lac de Zurich en face de Tuggen, où Colomban et Gall avaient tenté sans succès de fonder une mission.

Quoique Meinrad remplit en conscience ses devoirs de







*Druck & Verlag Joh. Krüss in Basel.*

*C. Huber sc.*

SCHNURTOBEL-BRÜCKE.

RIGI-BAHN.





pédagogue, la voix de son cœur l'appelait à contempler ailleurs en toute tranquillité les choses divines. Il fit un jour avec ses élèves une excursion par delà le lac, dans les vastes forêts solitaires qui couvraient alors la chaîne de l'Etzel. Arrivé auprès de la rivière qui coule bruyante au milieu de cette contrée sauvage, il y laissa ses élèves occupés à pêcher et s'enfonça seul dans la forêt qu'il trouva assez solitaire pour le satisfaire, et telle que son cœur la rêvait. Déjà à son retour de cette excursion, il communiquait dans l'intimité à une pieuse matrone d'Altendorf, qui avait offert l'hospitalité à la troupe, son projet de se fixer dans ces solitudes, et réclamait son assistance. Cette excellente femme en fut touchée et lui promit de lui procurer ce qui lui serait nécessaire, s'il persévérerait dans ses intentions.

Fortifié dans son dessein par le jeûne et la prière, Meinrad ne tarda pas à prendre la résolution de construire sur le sommet de l'Etzel un hermitage, et il finit par en obtenir la permission de son supérieur. En juin 828, et à l'âge de 31 ans, Meinrad, ainsi que le raconte l'ouvrage cité, quitta sa cellule et se rendit à la place choisie, n'emportant que quelques livres, entr'autres un bréviaire, un recueil d'homélies, la règle de St-Benoît, et les œuvres de Cassian. Un canot le transporta sur l'autre rive, et arrivé au sommet de l'Etzel, il se mit aussitôt à se bâtir une hutte adossée à un gros sapin. Des branches de sapins reliées par des lianes en firent le toit et les parois, insuffisants à le protéger contre les intempéries des saisons. Son mobilier était aussi simple que sa cabane : un bloc de bois lui servait de table, le sol de couche, un tronc couvert de mousse d'oreiller. Mais cet état de choses fut de courte durée ; la pieuse veuve d'Altendorf ne tarda pas à apprendre la présence de Meinrad sur l'Etzel ; elle lui envoya des provisions, et lui fit construire une cabane plus commode et à côté une petite chapelle.

C'est là que Meinrad vécut pendant sept ans, de plus en plus visité par des pèlerins, désireux de trouver auprès de lui des secours spirituels et de précieuses consolations. Cette affluence, qui le troublait dans ses contemplations, lui devint importune et l'engagea à s'enfoncer plus avant dans la forêt pour y trouver une solitude moins accessible. Dans une de ses courses, il rencontra par delà la forêt qui descendait de l'Etzel, vers le midi une colline couverte de sapins, appuyée aux contre-forts des Alpes, entourant en demi cercle une plaine, au milieu de laquelle une source limpide s'échappait en bouillonnant du sol moussu, sous l'abri de sapins séculaires. L'isolement, le silence et le calme profonds de ces lieux l'impressionnèrent vivement, et, heureux de sa découverte, il songea aux moyens de s'établir dans cette thébaïde. Ayant informé de son dessein les frères de son couvent, ils lui adjointèrent un des leurs pour l'aider

dans la construction de sa nouvelle demeure. Meinrad, chargé de sa précieuse provision de livres, et suivi du frère et d'un paysan, porteurs de son chétif mobilier de l'Etzel, quitta bientôt son hermitage. Au fond de la vallée, raconte la légende, son compagnon aperçut un nid de corbeaux, et l'enleva avec les deux petits qu'il renfermait pour le déposer près de leur nouveau séjour.

Tôt après leur arrivée près de la source, nos solitaires commencèrent à bâtir une cabane, et à côté le modeste oratoire indispensable à l'ermite. Cette tâche leur fut facilitée par les secours d'une certaine abbesse Heilwig, peut-être cette fille de Louis-le-Pieux qui devint supérieure du couvent Frauenmünster à Zurich, ou son homonyme, abbesse du couvent de Benken (Babinchova). La construction achevée, Meinrad renvoya ses aides et, resté seul dans le désert, il se livra en toute tranquillité à des méditations qui ne furent troublées que par les luttes spirituelles qu'il eût à soutenir contre les tentations de l'esprit malin, dont il finit par rester victorieux.

Mais sa nouvelle retraite fut de rechef découverte par des chasseurs égarés ou des bucherons : dès le milieu du neuvième siècle, sa présence était connue au loin, et Meinrad recevait de riches présents ; l'abbesse Hildegarde du couvent Frauenmünster, alors le plus riche de la Suisse, parait lui avoir fait construire une chapelle, et donné une image de la Vierge sculptée en bois, dont les connaisseurs attribuent cependant l'origine à une époque beaucoup plus récente.

Les pèlerinages commencèrent du vivant de Meinrad, probablement qu'alors c'était lui plutôt que l'image sacrée que la foule venait contempler.

Meinrad vécut 25 ans dans sa cellule, jusqu'au commencement de 861. Mais le 21 janvier de cette année, voici que deux hommes de sac et de cordes, Richard, un Allemand, et Pétrus, un Rhétien, s'approchèrent de l'hermitage dans l'espoir d'y faire une bonne capture. Le saint homme était précisément dans sa chapelle à faire son culte du soir ; l'ayant achevé, et bien que l'arrivée de ces nouveaux venus à cette heure tardive ne préjugât rien de bon, il s'adressa à eux avec bonté en leur disant : Pourquoi venir si tard, et que n'avez-vous assisté à ma messe et entendu les prières que j'eusse adressé à Dieu pour vous ? Entrez cependant dans la chapelle et priez, puis venez dans ma hutte et que je partage avec vous ce que Dieu m'a donné. Ils entrèrent un instant dans la chapelle, mais avec d'autres intentions que celle d'y prier, puis revinrent près de Meinrad qui leur distribua des vêtements, et leur donna à boire et à manger. Mais cela ne leur suffit pas. D'après les renseignements fournis par Gelpke, dans son excellente histoire ecclésiastique suisse, Meinrad, s'étant tourné vers eux, prononça ces paroles prophétiques : Je sais que vous êtes venus pour me tuer ; quand vous l'aurez fait, je vous prie

de poser ces deux cierges, l'un à ma tête, l'autre à mes pieds, puis éloignez-vous au plus vite pour ne pas être surpris par ceux qui viennent me visiter. Cette douceur et cette abnégation ne purent désarmer ces brigands. Richard saisit l'ermite de son poignet vigoureux, et ordonna à son acolyte de l'assommer à coups de bâton; puis, voyant que les coups n'étaient pas assez violents pour le tuer, il lui asséna lui-même sur sa tête un coup mortel qui le renversa sans connaissance, sur quoi ils se précipitèrent sur lui et l'achevèrent. Ce ne fut qu'alors, leur fureur assouvie, qu'ils revinrent à eux, et que, pour se conformer à la prière du saint, ils entrèrent dans la chapelle pour prendre les cierges et les poser dans les chandeliers. Mais en y entrant, les cierges brûlaient déjà, le cœur leur manqua, ils n'osèrent rien dérober et s'enfuirent au plus vite, n'emportant que des habits et le lit du saint. Les deux corbeaux élevés par Meinrad, se mirent à poursuivre les fuyards et en provoquèrent l'arrestation, car la mort du saint homme fut bientôt connue et l'attention éveillée sur ses meurtriers par les étranges manœuvres de ces corbeaux accusateurs. Adalbert, comte de Zurich, les fit saisir et périr par le feu. L'abbé Walther de Reichenau, ayant fait recueillir au désert le corps de Meinrad, l'ensevelit dans l'église de son couvent.

Telle est la légende de la vie et de la mort de Meinrad, qui ne fut pas un missionnaire comme Gall, mais un simple ermite, et à ce titre ne laissa pas de disciples. Sa cellule devint l'objet d'une respectueuse vénération, mais il s'écoula quarante ans avant qu'il se retrouvât un successeur pour l'habiter. Vers l'an 906, d'après Gelpke, dans les temps orageux par lesquels débuta le 10<sup>me</sup> siècle, Benno ou Benoît, chanoine de Strasbourg, de la maison royale de Bourgogne, visita l'hermitage tombé en ruines. Benno éprouvait les mêmes besoins ascétiques que Meinrad et résolut de lui succéder; il reconstruisit la cellule, s'entoura d'autres ascètes et se mit, avec la permission du comte de Rapperschwy, qui possédait la forêt à titre de fief d'empire, à la défricher, de sorte que bientôt une belle colline, qui fut appelée de son nom Bennau, apparût au milieu d'une ceinture de prairies. Le nombre des anachorètes augmentant rapidement, il fallut pourvoir à leur subsistance, et Benno obtint en fief du couvent de Säckingen l'île d'Ufenau, que la congrégation pour ermites sut si bien cultiver, qu'elle devint bientôt pour eux un grenier et un jardin fruitier.

Plus tard Benno fut élevé à l'évêché de Metz en Lorraine, mais la virulence de ses prédications lui valut la haine de quelques seigneurs puissants, qui s'emparèrent de lui, le maltraitèrent horriblement et finirent par lui ôter la vue, après quoi il se retira dans son hermitage, où il mourut en 940, après avoir transformé en couvent ce qui n'était au début qu'une association d'anachorètes.

La transformation définitive de la cellule en couvent

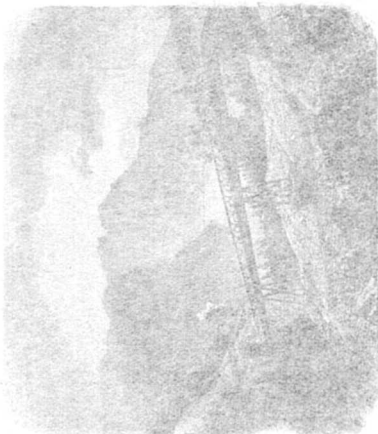
est due surtout à un troisième personnage, saint Eberhard, d'abord prévôt du chapitre de Strasbourg qui, en 934, visita avec une suite nombreuse les anachorètes, et résolut de s'associer à Benno l'aveugle. Peu après son arrivée, cet homme riche, apparenté aux premières familles du pays, se mit à construire un nouveau couvent plus spacieux et une église dédiée à St-Maurice et consorts.

La nouvelle église s'éleva magnifique, autour de l'ancienne chapelle de Meinrad qu'elle engloba, et le moment vint d'en faire la dédicace. Les évêques Conrad de Constance et Ulrich d'Angsbourg furent invités à cette cérémonie et s'y présentèrent avec une suite magnifique. C'est à cette occasion que se passa l'événement miraculeux que Gelpke raconte comme suit, d'après les documents qu'il a eus à sa disposition.

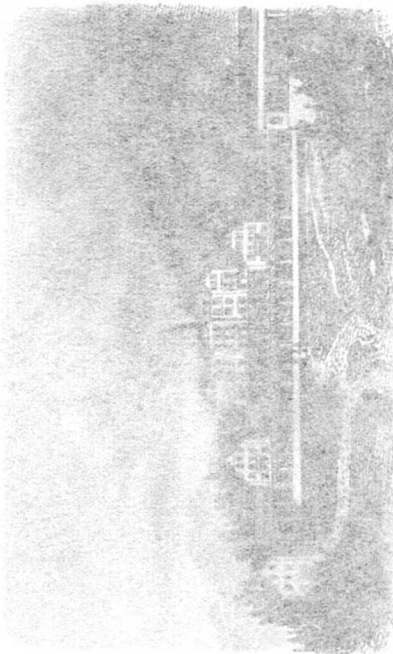
Le jour où la dédicace devait avoir lieu, tous les assistants rassemblés dans l'église attendaient avec impatience le commencement de la sainte cérémonie. Mais Conrad était indécis et comme cloué dans la chapelle. On ne pouvait concevoir ce qui le retenait, on le pressait, on l'assiégeait. Tout à coup il prend la parole, et raconte qu'il a été surpris, la nuit précédente, par une miraculeuse apparition: S'étant levé à minuit pour prier, il avait vu les anges procéder aux accents d'une musique délicieuse à la dédicace de la chapelle, en la manière usitée. Le Seigneur lui-même vêtu de violet disait la grand'messe, les évangélistes lui posaient la mitre sur la tête pour l'éloigner ensuite, des anges tenaient l'encensoir, le pape Grégoire (le grand) le goupillon, St-Pierre la crosse. St-Augustin et St-Ambroise servaient la messe. Marie resplendissante comme un éclair se tenait au-dessus de l'autel; St-Michel entonnait les chants sacrés. St-Etienne lisait les épîtres et St-Laurent les évangiles etc. Il paraît qu'on ne crut guère à ce récit de Conrad, et que, l'attribuant à son imagination exaltée, on le pressait avec énergie de commencer la cérémonie, quand tout à coup une voix céleste, qui fut entendue de tous les assistants, s'écria dans le meilleur latin (preuve que c'est la langue qui se parle au ciel): Cessa, cessa, frater; divinitus capella consecrata est!

L'évêque renonça alors à consacrer une chapelle qui venait de l'être miraculeusement par le ciel lui-même et se borna à consacrer l'église qui l'enveloppait. Une bulle de Léon VIII, confirma postérieurement le miracle, et accorda l'indulgence plénière à tous ceux qui visiteraient ces lieux. Aujourd'hui encore on lit sur le fronton de l'église: „Hic est plena remissio peccatorum a culpa et a pœna.“

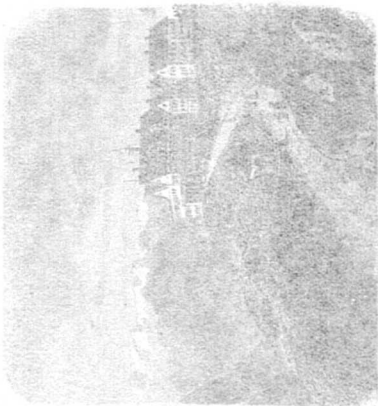
Le zèle religieux de cette époque mystique valut au couvent des présents et des dotations considérables. En 946, l'empereur Othon octroya au couvent la propriété des vastes territoires déserts qui l'entouraient, et dès le



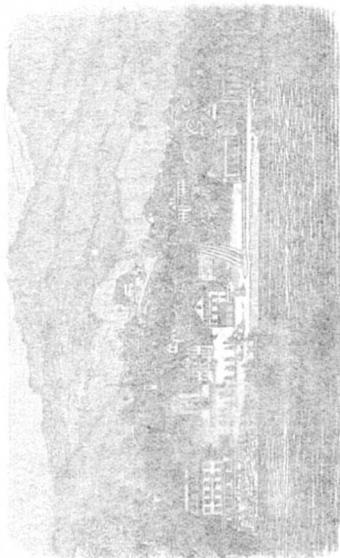
Schirföbelbrücke



Kalt Bad



Schirföbel



Stadt



In Preiberg



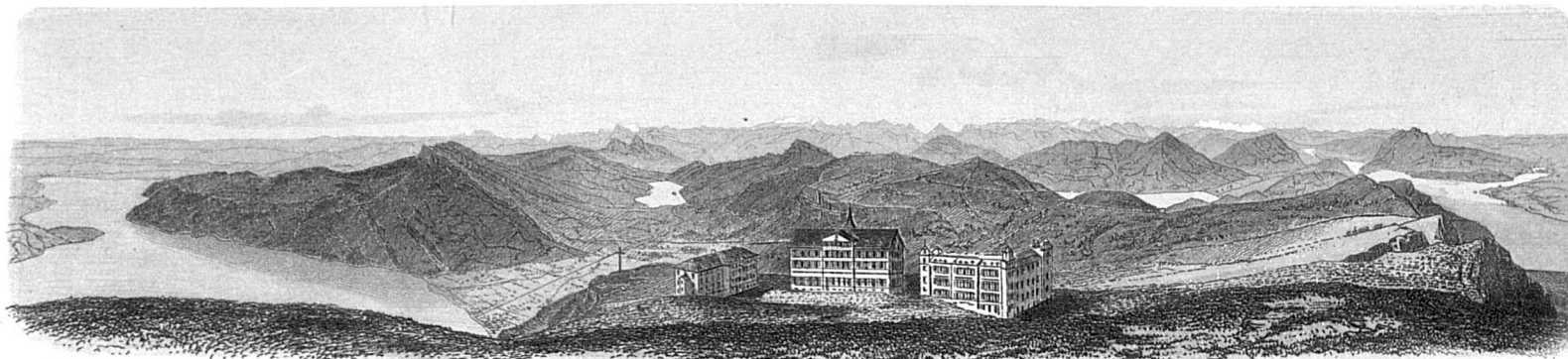
Die Vision

© Huber & Co.

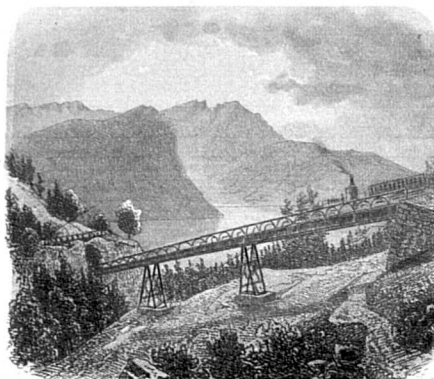
Verlag v. H. Huber & Co. Basel



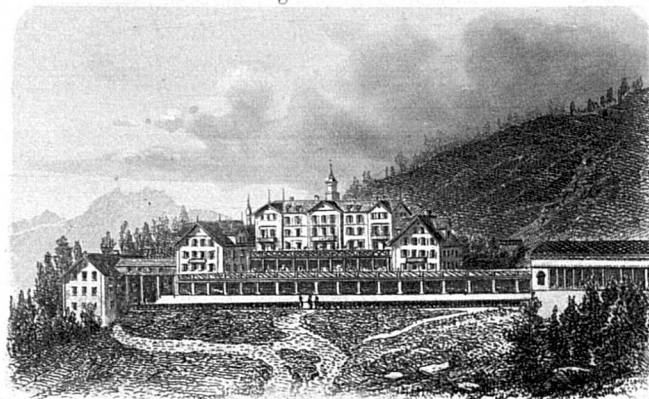




Rigi Culm.



Schurttobelbrücke.



Kalt Bad.



Scheideck.



Vitznau.



In Freibergen.



Partie b. Vitznau.

C. Huber sc.





12<sup>me</sup> siècle, l'interprétation de cette donation provoqua des conflits entre les moines et les hommes libres de Schwytz, d'où querelles incessantes souvent sanglantes qui furent l'origine de l'alliance des trois cantons. Toute l'histoire extérieure du couvent pendant les deux premières années de sa fondation n'est qu'une énumération de dons, des droits et des immunités qui lui furent faits et concédés par de nombreux bienfaiteurs, tellement les circonstances citées avaient entouré ce couvent d'une auréole de sainteté. En 1274, Rodolphe de Habsbourg octroya à l'abbé du couvent enrichi d'Einsiedeln le titre de prince d'empire. En 1798, l'orage gronda pour la première fois sur le couvent; il fut pillé par les Français, la sainte chapelle fut détruite, et l'image miracu-

leuse de Marie, la Vierge noire, fut enlevée et transportée dans le frivole Paris. Comment et quand elle en revint, c'est ce qu'on ignore, mais il paraît que la foi à son pouvoir miraculeux n'a guère diminué, mais s'est plutôt accrue, car le livret imprimé pour le jubilé millénaire s'écrie avec un accent de triomphe: „Dans les mois de l'été seulement, Einsiedeln voit accourir plus de 150,000 pèlerins.“ La Suisse fournit un contingent assez fort à ce chiffre qui nous donne la mesure de la fréquentation d'un marché d'indulgences qui n'est que le troisième en rang en Europe, et où la confiance simple et naïve en Dieu se coudoie avec la superstition la plus aveugle. Mais c'en est assez sur ce sujet.

## LA DESTRUCTION DE GOLDAU.

Si cet épouvantable événement se prête peu à une reproduction par le dessin, il a été si extraordinaire, si étrange, si fertile en péripéties et en accidents intéressants, qu'il mérite d'être raconté dans cet ouvrage.

On sait que les éboulements de montagnes ne sont pas excessivement rares dans notre patrie, au point que notre plus ancien chroniqueur, l'évêque Marius d'Avenches, qui vivait au sixième siècle, parle déjà d'un de ces événements, l'éboulement du Tauretunum, qui eut lieu au Valais, où il ensevelit un château et plusieurs villages avec leurs habitants, et provoqua une perturbation telle dans les eaux du lac de Genève, qu'elles refluèrent sur leurs rives, en dévastant les localités habitées et noyant hommes et bêtes, si bien qu'à Genève, à l'extrémité du lac, elles emportèrent encore des ponts et des moulins.

Un cataclysme non moins épouvantable eut lieu en 1618, dans le canton des Grisons, où à l'approche de la nuit le beau bourg de Plurs au-dessus de Chiavenna, dans la Bregaglia inférieure, fut enseveli sous les débris d'une montagne. De cette riche localité, ornée de belles églises et de palais, il ne resta, d'après le professeur Bernhard Studer, qu'une seule maison de campagne, appartenant à la riche famille milanaise Vertemate-Franchi, et de 2000 habitants quatre seulement, absents ce jour-là, furent conservés à la vie. Le peuple raconte que la ruine de ces Vertemate provoqua l'abandon et plus tard l'oubli des riches mines d'or et d'argent qui étaient alors exploi-

tées au Rothhorn de Parpan et près de Davos, et dont les minerais étaient amenés à dos de mulets à Plurs pour y être traités, ce qui valut à cette famille une grande fortune. Vers la fin du mois d'août, il avait plu avec force pendant plusieurs jours. Le jour de l'événement un paysan vit le terrain, sur lequel il abattait un sapin, se mettre en mouvement, mais ce fut en vain qu'il avertit les habitants de l'imminence du danger. Le soir à cinq heures eut lieu un petit éboulement, et peu d'heures après, les flancs du Conto se mirent subitement en mouvement. On entendit à Chiavenna un bruit de tonnerre lointain, et le ciel fut obscurci par des nuages de poussière. Aujourd'hui une belle forêt de châtaigniers couvre la place où fut la ville, qui resta ensevelie toute entière sous soixante pieds de terrain d'éboulement.

C'est à ces deux grandes catastrophes qu'il faut rattacher l'éboulement qui couvrit de ses débris une grande partie de la gracieuse vallée qui s'étend du lac de Zug à celui de Loverz, entre le Rigi et le Rufiberg. Un chemin bien entretenu conduisait, à travers de magnifiques prairies, du lac de Zug au joli village de Busingen, et de là en montant vers Loverz, village où de jolies constructions modernes contrastaient avec les anciens chalets. Un ruisseau issu de la montagne passait dans le village qu'indiquait de loin le clocher de sa chapelle, s'élevant du milieu des arbres. Aujourd'hui une large route postale traverse ces prairies où sont éparses quelques jolies

maisons, et le sol bouleversé et chargé des débris chaotiques de l'éboulement, est en grande partie recouvert de végétation et de buissons, du milieu desquels surgissent encore d'énormes blocs du poudingue qui formait sur les flancs du Rossberg de puissantes assises.

C'était dans cette riante vallée qu'habitait, au commencement de ce siècle, un petit peuple aux habitudes simples et aux mœurs patriarcales, dont les familles ne se rattachaient qu'à quelques souches, et dont les ancêtres vivaient déjà du produit des mêmes domaines. Beaucoup de propriétaires, en effet, possédaient le même héritage dans leur famille depuis cinq ou six générations, et il semble qu'avec le sol se transmettaient aussi la simplicité, la piété et la pureté des mœurs anciennes. L'alimentation de ces paysans était surtout remarquable par sa simplicité; ils connaissaient à peine le pain et la viande et se nourrissaient exclusivement de laitage et surtout de seré. Des cerises séchées, cuites dans du lait, constituaient déjà un mets de luxe, et dans les grands jours, au carnaval ou aux fêtes religieuses, de la crème fouettée et du pain étaient tout ce que l'on s'accordait de plus recherché. Le docteur Zay, au précis et volumineux mémoire sur l'éboulement duquel nous empruntons les détails qui vont suivre, relate la note suivante, tirée d'un vieux livre de comptes: „En 1690, Burgi rendant ses comptes dans sa maison de Goldau, sur l'administration des biens communaux, en présence des conseillers d'Arth et du boursier, il a été mangé en pain et en crème pour 15 batz (environ 2 francs);“ assurément ces banquets étaient bien modestes! Au commencement de ce siècle, en recevant ses supérieurs ecclésiastiques, le chapelain de Goldau ne les traitait pas d'une manière plus brillante.

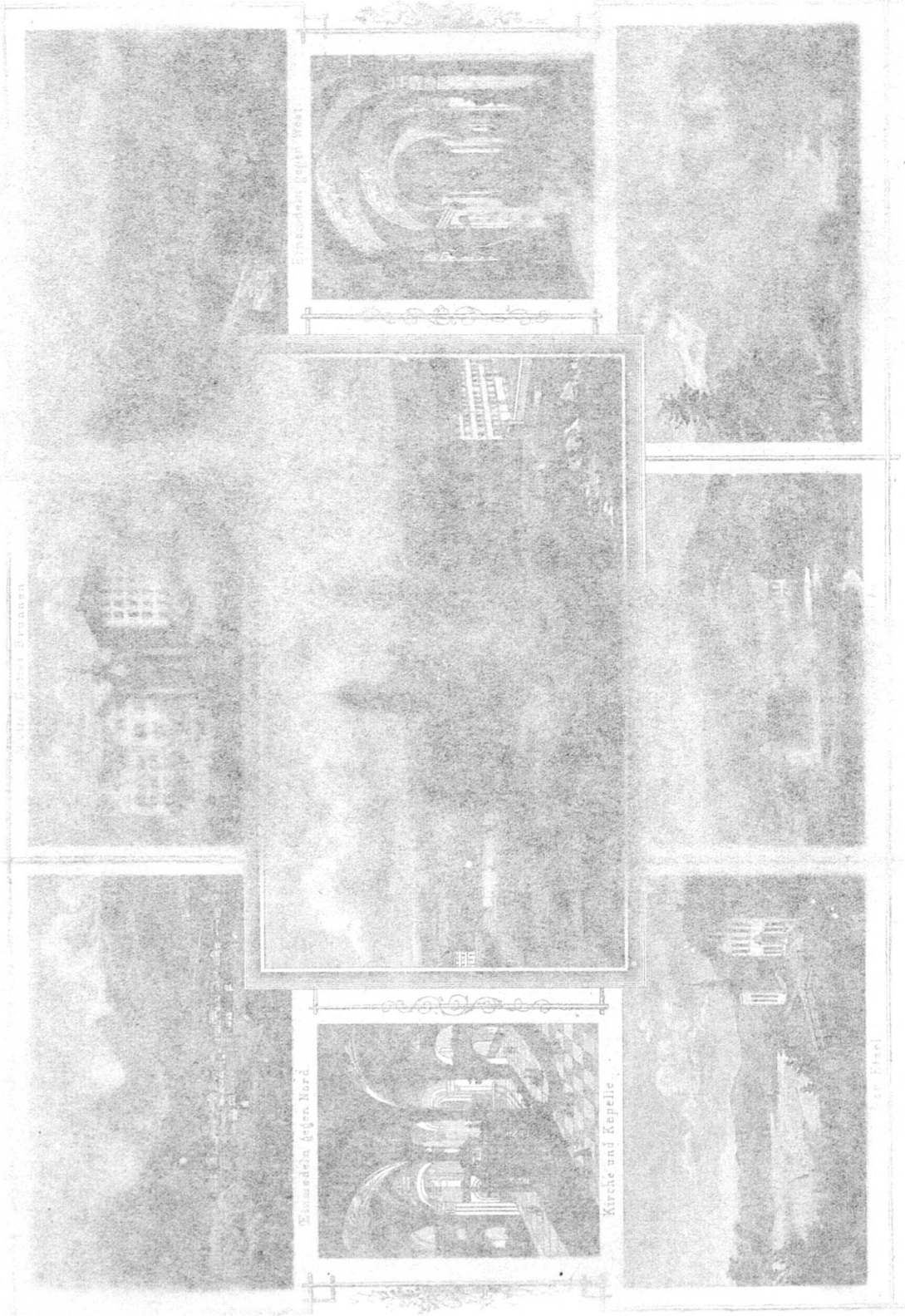
Le vêtement des gens de Goldau était aussi simple que leur nourriture. Tous, riches ou pauvres, portaient des habits de même façon, d'étoffes filées et tissées dans leurs maisons. L'habit de cérémonie faisait seul exception. Il y a 150 ans, que vivaient dans la contrée deux sœurs Burgi, de même âge et de même taille à peu près, les plus riches héritières du village, qui ne possédaient qu'un seul vêtement de fête. Lorsque l'une allait communier à Arth, l'autre attendait son retour pour pouvoir en faire de même. Zay rapporte plusieurs traits saisissants de l'honnêteté de caractère de ces braves gens. Deux voisins, François et Gaspard, eurent une fois un procès à propos d'un pré. On publia, selon l'habitude du pays, que le tribunal de Schwytz allait tenir sa dernière session d'été, et François s'en vint trouver son adversaire pour lui dire que, dès le lendemain, ils devaient comparaître à Schwytz devant le tribunal. Mais Gaspard se trouvant en pleine fenaison, et ayant déclaré qu'il était impossible qu'il s'absentât, l'autre lui fit comprendre que, le tribunal devant se dissoudre dès le lende-

main, il fallait absolument que le jugement intervint, afin qu'on sût lequel des deux devrait préparer le terrain pour l'année suivante. Eh bien! répliqua Gaspard, va seul à Schwytz, et expose aux juges mes raisons et les tiennes. — Si tu m'en charges, dit l'autre, tu peux être assuré que je ferai pour toi comme pour moi. Et en effet, l'une des parties récolta son foin en toute sérénité d'âme, pendant que l'autre exposait au juge en toute sincérité le pour et le contre. Dès que le jugement fut prononcé, François se remit en route et se hâta d'accourir chez son voisin qu'il salua avec ces mots: Je te souhaite tout le bonheur possible, tu as gagné et dès aujourd'hui le pré est à toi.

Dans le vieux Goldau, serrures et verroux étaient superflus. Comme dans le reste du pays, la clef de la cave à laitage était toujours suspendue à la porte, et quand quelqu'un avait besoin de crème et ne voulait pas réveiller son voisin déjà couché ou absent, il entraînait simplement chez lui, écremait un baquet de lait, en déposait le prix à côté, et refermait la porte, uniquement destinée à défendre l'entrée de la cave au froid et aux animaux. Le goût du merveilleux et la superstition poussée au-delà de toutes limites, constitue un côté moins brillant du caractère de cette population pastorale, qu'elle partage du reste avec toutes celles vivant simplement, loin des moyens de culture et de développement intellectuel. La conversation y roule habituellement sur les esprits, les sorciers, et les légendes de trésors enfouis. Les sifflements du vent sont les voix narquoises ou menaçantes des mauvais esprits. Le cri des hiboux et des pies est attribué aux gnomes et aux lutins qui tiennent leur sabbath dans les solitudes des montagnes. Les feux-follets sont des âmes pécheresses condamnées à errer sans repos pour avoir volé du bois dans les forêts, ou enterré de l'argent pour le soustraire à leurs héritiers.

C'est sur ce peuple que fondit, le soir du 2 septembre 1806, une épouvantable catastrophe qui, préparée de longue date, s'était déjà annoncée par des fâcheux pronostics. Depuis des années, on se plaignait dans la contrée de ce que les étés n'étaient plus aussi chauds et fertiles qu'anciennement; 1804 et 1805 furent deux années pluvieuses, et en 1806, des averses incessantes contribuèrent à humecter le sol et à provoquer des coulées de terre et des ravines. En janvier, il tomba une grande quantité de neige et, comme il ne faisait pas très-froid, elle s'humecta, se tassa et pesa de tout son poids sur le sol. N'ayant pu se durcir à la surface par la gelée, elle se prit à fondre prématurément, et déjà en janvier l'eau commença à s'écouler des hauteurs. Malgré cela, il s'accumula sur les montagnes, par des chutes répétées, une masse de neige telle que nul ne se souvenait d'en avoir vu une pareille.

L'été fut de nouveau pluvieux, et si mai et juin furent



Einsiedeln gegen West

Einsiedeln gegen Nord

Kirche und Kapelle

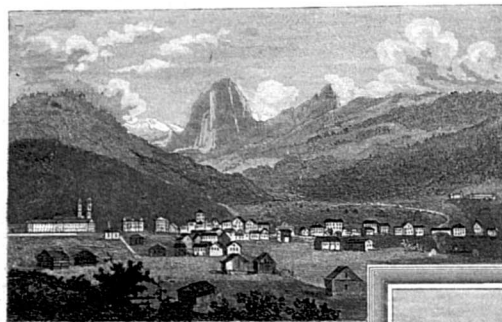
Einzel

# EINSEDEL

Verlag von J. J. Neumann, Neudamm



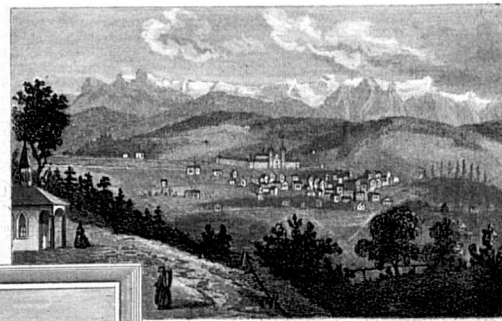




Einsiedeln gegen Nord.



Mutter Gottes Brunnen.



Einsiedeln gegen West.



Kirche und Kapelle.



Der Chor.



Der Etzel.



Frauenkloster in d. Au.



Das Sihlthal.

# SOUVENIR von EINSIEDELN.

Verlag von Chr. Krüsi in Basel.



beaux, il plut énormément en juillet et août, et surtout les derniers jours de ce mois et les deux premiers de septembre, pendant lesquels l'eau du ciel tombait plutôt en filets qu'en gouttes, de sorte que de toutes parts on voyait et on entendait les eaux bondir en torrents le long des pentes, sous un ciel sombre et menaçant. Tout cela constituait un ensemble fatal des plus tristes présages.

Pendant la journée du 2 septembre, les signes les plus divers et certains de l'imminence d'un grand danger ne firent pas défaut. Dès le matin, il se forma sur le Gnyperberg, la plus haute cime du Rufiberg, de petites fentes et crevasses dans le gazon. Dans la forêt voisine, on entendait les craquements produits par la rupture des racines des sapins, qu'on devinait même çà et là aux soubresauts de la couche de mousse. Ailleurs des pierres semblaient sortir du sol par l'effet d'une pression de bas en haut, ou se déplaçaient; il se formait çà et là des monticules de gazon, et de quart d'heure en quart d'heure, des avalanches de pierres se détachaient, comme si on les eût secouées, des parois de rochers du Rufiberg et du Gyrenspitz et s'annonçaient dans la vallée par des nuages foncés et des détonations que le Rigi répercutait comme le roulement lointain du tonnerre. Des blocs de rochers se détachaient et bondissaient dans les forêts, tout était dans l'anxiété, et le vague pressentiment d'un malheur prochain, tenait en suspens les habitants du voisinage des lieux où ces funestes indices se manifestaient. Un paysan, Léonhard-Martin Weber, voulant arracher des pommes de terre, sentit la terre meuble lui jaillir à la face et à la poitrine. Dans sa simplicité, ce pauvre homme crut que les sorciers lui jouaient un de leurs tours; il ramassa ses tubercules, et s'empressa de s'éloigner de la place pour regagner sa demeure à Arth. Un autre jeune paysan, Bläsi Mettler, en voyant rouler des blocs, les crut lancés par les génies des ténèbres errants dans la montagne, et pensa ne pouvoir les désarmer que par des prières et l'intervention du prêtre. Il quitta aussitôt sa hutte et se mit à courir vers Arth, où il raconta au milieu de larmes et de sanglots au curéENZLER qu'un malheur le menaçait lui et son voisin, en le suppliant de l'accompagner et de venir exorciser sur la montagne où les choses allaient au pire.

Mais rien ne pouvait conjurer l'irrésistible phénomène. A quatre heures, le pâtre établi le plus près de la Gyrenspitz, fut enfin convaincu de la chute prochaine de la paroi de rochers, et s'enfuit à toutes jambes. Vers le milieu de la pente inclinée du Rothnerberg, le terrain inférieur commença à se séparer du terrain supérieur par une fente que chaque instant allongeait et rendait plus large et plus profonde. Insensiblement la partie inférieure se mit en mouvement, et commença à glisser lentement avec tout ce qu'elle portait d'arbres. Les parois de rochers se séparèrent à vue d'œil des couches supé-

rieures, en s'inclinant de plus en plus. Les pentes gazonnées situées au-dessous se déchirèrent en tous sens, et leur couleur verte fit place à la teinte brune des terres que cachait le gazon. Les forêts situées plus bas se mirent bientôt en mouvement, en agitant leurs grands sapins qui, sur certains points, descendaient par groupes tout en restant verticaux. Tout cela fut bientôt signalé de Goldau même par des gens qui se mirent à crier: Fuyons! fuyons! la montagne descend. Des volées d'oiseaux s'élevèrent de ces forêts en convulsion, en poussant des cris sinistres, et prirent leur vol vers le Rigi. Bientôt de gros blocs de pierre, précurseurs du torrent, commencèrent à bondir sur la pente du mont en écrasant au bas arbres, maisons et étables. Puis le mouvement de descente de la forêt parut s'accélérer sur toute sa largeur. Des parois de rochers toutes entières, des milliers de sapins énormes qui les couronnaient, s'inclinèrent, se tordèrent, se ployèrent dans le plus affreux pêle-mêle, formant une masse informe de terre mélangée, une large avalanche à mouvement rapide et accéléré. Mille craquements, détonations, bruits d'écrasements se confondirent en une clameur sans nom que renforçaient les échos des montagnes. Entraînés par le courant d'air, des blocs de pierre, des sapins tourbillonnent au-dessus du courant dans le nuage de poussière brune qui précédait la marche de l'immense avalanche. Les montagnes frémissent sur leurs bases, la terre vibre, les rocs s'agitent, des oiseaux, pris par le tourbillon, tombent à terre, et toujours la masse noire coule et roule à flots plus pressés, envahit la vallée, et atteint les eaux limpides du lac qu'elle fait jaillir sur ses rives opposées. Le pied du Rigi arrête enfin le torrent boueux qui remonte même sur ses pentes, après avoir recouvert la vallée dans toute sa largeur, avec ses hameaux et les 500 habitants qui les habitaient: 220 personnes furent seules épargnées, soit qu'elles fussent absentes au moment du désastre, soit qu'elles lui eussent échappé par la fuite avant l'instant suprême.

Parmi tous les malheureux atteints par l'éboulement, quelques-uns seulement se sauvèrent d'une façon en quelque sorte miraculeuse ou purent être sauvés le lendemain. Ainsi ce Bläsi Mettler qui accourut à Arth auprès du curé, habitait le plus élevé des chalets avec sa femme de 19 ans. Après le départ précipité de son mari, la jeune femme était précisément occupée à cuire de la bouillie à son nourrisson. Soudain une détonation, suivie d'un ébranlement du sol, la met en émoi. Indécise, elle ne sait si elle doit fuir ou demeurer, et avant de se décider, elle veut voir si son enfant dort ou s'il est éveillé. Heureusement c'est le cas, l'enfant regarde sa mère de ses grands yeux sereins. Elle le prend dans ses bras, emporte le peu d'argent que contenait le tiroir, et sort en courant de la maison, au moment même où le sol oscillait et où commençait à rugir la voix du cataclysme.

Quelques secondes après, la maison était écrasée et entraînée, tandis que l'étable voisine n'était que déplacée. On conçoit les angoisses de cette pauvre femme, l'enfant en pleurs dans ses bras, au milieu de l'obscurité et de l'horreur de ce bouleversement qui peut lui avoir ravi son époux. Enfin il arrive haletant, et s'il voit son toit détruit, il a le bonheur de retrouver les siens échappés à une mort horrible.

Au milieu du courant de boue solidifiée, on aperçut une pailleuse, et ceux qui s'en approchèrent y virent couché un petit enfant tout souriant, en parfaite santé; sa joue gauche légèrement tachée de boue, témoignait seule qu'il avait flotté sur le fatal courant.

Le sauvetage d'un enfant dans le chalet d'un certain François Appert, raconté par Zay, n'est pas moins extraordinaire. Peu de temps après l'éboulement, trois hommes qui avaient coupé du bois dans des forêts situées plus haut, en suivaient le bord en descendant. A peu de distance de l'endroit où avait dû se trouver le chalet, ils entendirent des gémissements. Ils s'arrêtèrent effrayés, écoutent, découvrent enfin l'endroit d'où part la voix, et s'en approchent avec précaution. Impossible d'apercevoir l'enseveli, mais sa voix se fait entendre distinctement. Interrogé, il répond qu'il est âgé de 14 ans, prisonnier sous des poutres, mais qu'il ne se sent rien de cassé, et supplie au nom de Dieu et de la Ste-Vierge qu'on lui vienne en aide. Ces gens se croyant incapables

de le sauver, le préparèrent à la mort par une fervente prière, puis ils se mettent à l'œuvre, et jouent si bien de leurs haches, qu'ils coupent les poutres, et font sortir à grand peine et avec précaution le pauvre enfant de son étroite prison. A force de soins, il se remit bien plutôt de ses terreurs que de ses contusions, mais il ne sut rien raconter de l'événement, si ce n'est qu'il était seul à la maison, quand descendit l'avalanche. Pendant quelques secondes, il se sentit entraîné au milieu des poutres, puis il s'arrêta, pris au milieu d'elles. Il fut impossible de retrouver des traces de la maison et de ses autres habitants, qui furent probablement entraînés plus bas par le courant.

La nouvelle aussitôt répandue au loin de cette catastrophe éveilla partout une vive sympathie, mais qui fut loin de se traduire par des dons aussi considérables que c'est le cas aujourd'hui, lors de pareils désastres. Quoique la perte totale en champs stérilisés et en bâtiments détruits ait été estimée à 3 millions et demi de francs, les secours ne dépassèrent pas 180 mille francs. La contrée recouverte des débris de l'éboulement mesure plus d'une lieue carrée, et bien que ce terrain se soit en partie recouvert de roseaux, d'herbages ou de buissons, l'aspect de cette destruction n'en est pas moins désolant. Toutes les années, le 2 septembre, une cérémonie religieuse consacre à Arth le souvenir de cette grande catastrophe.

## CANTON DE LUCERNE.

De ces rives aux aspects si variés du lac des Quatre-Cantons, qui tantôt dominent sa nappe d'azur d'escarpements et de parois de rochers verticales et tantôt s'abaissent mollement vers elle à l'ombre de leurs vergers, il ne nous reste à décrire que celle, formant sa ceinture à l'occident, de Kussnacht à Hergyswyl, qui appartient au canton de Lucerne, à ce sol, auquel se rattachent les souvenirs les plus brillants de notre grande époque héroïque.

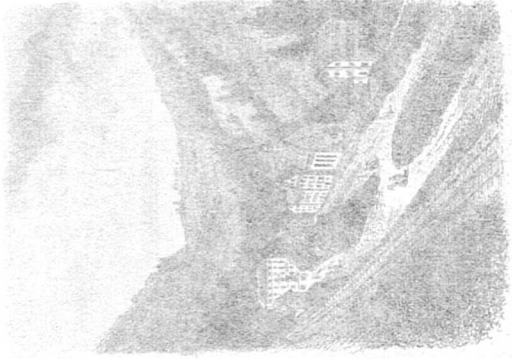
Lucerne peut être considéré à différents points de vue comme un pays de transition, un trait-d'union entre des contrastes prononcés, et cela seul rend cette contrée l'une des plus intéressantes à étudier. Par la religion et le genre de vie, le peuple lucernois se rattache complètement à celui des cantons primitifs, et si les mœurs patriarcales, la simplicité de vie du paysan lucernois l'i-

dentifient avec ces honnêtes et braves montagnards, il a longtemps partagé leur manque de culture et leur horizon borné. Nulle part en effet, dans notre siècle, le fanatisme n'a exigé, obtenu et maltraité plus cruellement ses victimes qu'à Lucerne, mais nulle part aussi le cataclysme politique de 1847 n'a exercé une si heureuse influence en provoquant un remaniement aussi complet du régime de l'instruction publique. Au lieu de ses anciennes institutions scolaires souvent barbares, Lucerne possède aujourd'hui d'excellentes écoles supérieures, vingt écoles de district et une école normale, toutes institutions à la création et au développement desquelles Monsieur Dulo a pris une part active et a rendu d'éminents services, et qui ne peuvent manquer d'exercer dans ce canton catholique une action aussi utile et bienfaisante que les





Kraichelwand



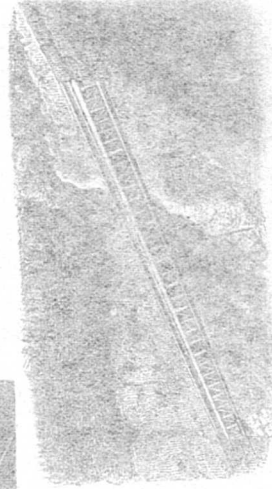
Klosterli



Tunnel bei Gollau



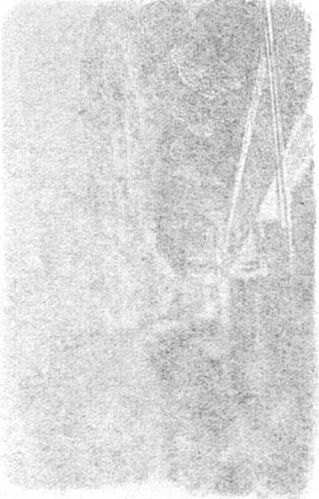
Wald bei Gollau



Wald bei Gollau



Wald



Wald



Wald bei Gollau







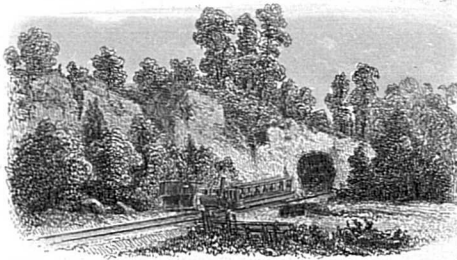
Kraebelwand.



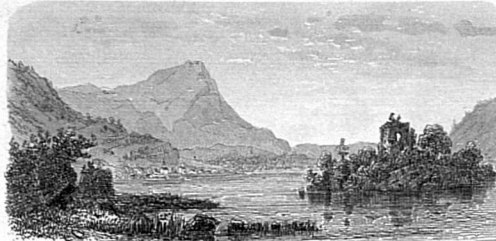
Rigi Staffel - Culm.



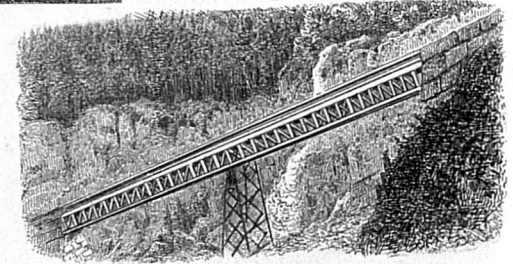
Kloesterli.



Tunnel bei Goldau.



Insel Schwanau m. d. Rigi.



Rothenfluhbachbrücke.



Arth.



Goldau.



bei Goldau.

*J. Huber sc.*



institutions de même genre dues surtout dans le canton voisin mixte d'Argovie à l'influence d'Augustin Keller.

En racontant la bataille de Sempach, nous ferons voir quelle fut l'importance de l'entrée de Lucerne dans la confédération des trois cantons, motivée qu'elle fut par le désir qu'éprouvaient les Lucernois d'échapper au régime de la crosse, et par le sentiment de la force que devait valoir aux confédérés une ville fortifiée, défendue par une vaillante bourgeoisie et située à la porte même du pays. Du moment qu'une ville et tout son territoire limitrophe de celui des cantons forestiers eut été admise dans leur alliance éternelle, les montagnards entrèrent en relations beaucoup plus intimes avec les bourgeois, ce qui eut pour l'avenir des conséquences importantes.

Les montagnards trouvèrent à Lucerne, avec un marché important, l'occasion de sortir de leur cercle étroit et uniforme et de séjour et d'idées, pendant que Lucerne devint l'intermédiaire entre eux et les habitants des contrées de la plaine, semées de villes importantes, tant au point de vue politique qu'à celui du commerce et de la situation géographique. C'est à juste titre que J. Meyer fait remarquer, combien Lucerne, et particulièrement la capitale, réussit souvent à faire disparaître les défiances des habitants des cantons forestiers, et quel fut son rôle, qui dure encore aujourd'hui, de bienveillante et juste conciliatrice, entre les idées avancées des habitants de la plaine et les habitudes invétérées des populations des montagnes, peu portées à accepter les innovations que la force des choses et du temps entraînent à leur suite.

Si le grand développement qui s'accomplit aujourd'hui à Lucerne sous tous les rapports est bienvenu et réjouissant, nous ne devons pas en attribuer tout l'honneur au mouvement moderne, et méconnaître ceux qui, dans le passé de Lucerne, ont préparé le sol et jeté les semences dont nous voyons aujourd'hui prospérer le produit. C'est spécialement au siècle passé que s'affirmèrent ces impulsions vers le progrès, souvent étouffées sans être jamais détruites par la réaction cléricale. On sait les luttes ardues qu'une partie du patriciat lucernois, à la tête duquel se trouvait l'éminent Balthasar, soutint avec succès dans le 18<sup>me</sup> siècle, contre les factions ultramontaines, on sait les rapports qu'entretenaient ces hommes d'action et de pensée avec leurs collègues de la Suisse protestante, et l'on conserve précieusement la mémoire de ces citoyens éminents qui trouvèrent enfin un milieu et un point d'action commun lors de la fondation de la société helvétique. Si la Lucerne du 19<sup>me</sup> siècle a pu produire des personnalités puissantes, comme un Casimir Pfyffer, elles sont d'autant plus intéressantes, qu'elles apparaissent en même temps comme filles de leurs propres œuvres, et comme dignes héritières de vaillants prédécesseurs.

Nous l'avons déjà signalé, c'est surtout dans le domaine de l'éducation et de l'instruction primaire que les progrès récents ont été les plus remarquables dans le canton de Lucerne, et c'est ce dont témoignent les renseignements et les chiffres suivants. Les écoles de campagne sont dirigées par un personnel de 250 instituteurs et institutrices, et ont été fréquentées en 1862 par 17,500 élèves des deux sexes. Le canton possède 34 écoles permanentes, 211 écoles d'hiver et 201 écoles d'été, ce qui constitue en tout 446 écoles de paroisses, parmi lesquelles 402 ont mérité le meilleur chiffre au point de vue de leur tenue.

D'autre part, les résultats présentés par les écoles secondaires, dites de répétition, sont moins brillants, et le nombre des élèves qui les fréquentent tend à diminuer chaque année, bien que ces écoles soient précisément celles où il a été remédié dans la plus forte mesure aux déficiences anciennes d'écoles correspondantes. L'année dernière encore, un grand nombre de recrues lucernoises laissaient beaucoup à désirer même au point de vue des connaissances élémentaires, lecture, écriture et calcul. Mais, nous l'avons dit, Lucerne fait des efforts pour réparer les fautes du passé. On aime aussi à constater que les écoles d'ouvrages pour jeunes filles ont pris un grand développement, et que les établissements cantonaux d'enseignement supérieur, possédant des instituteurs capables, sont de plus en plus fréquentés par les élèves, ce qui fait bien augurer de leur avenir.

La vie semble aussi s'être révélée dans d'autres directions et dans l'administration d'un canton dont, depuis le commencement du siècle, la population s'est accrue de 30,000 âmes. Le budget s'élève aujourd'hui à plus d'un million, chiffre déjà élevé pour un canton où l'agriculture et l'élevage du bétail constituent les seules industries. Le gouvernement, il est vrai, fait des efforts incessants pour leur donner de l'impulsion. Ainsi, en 1862, une nouvelle loi sur l'élevage des chevaux et des bêtes à cornes, alloue un crédit annuel de 8 à 10,000 francs pour primes et encouragements à l'agriculture. Depuis quelques années, l'élevage de bestiaux a pris une grande extension, et d'année en année on constate de l'amélioration dans les races indigènes. A la grande exposition de bétail à Londres, où la Suisse suivait immédiatement l'Angleterre pour le nombre de ses produits exposés, ceux du canton de Lucerne furent fort appréciés. Sans doute que l'élevage du bétail est singulièrement favorisé dans le canton de Lucerne puisqu'il possède de 60 à 70,000 arpents d'excellentes prairies et pâturages. Malgré le développement qu'a pris aussi la culture du sol en fait de céréales, le pays ne se suffit pas et importe chaque année beaucoup de blé.

La culture forestière est également en progrès, et l'état et les particuliers s'y adonnent avec succès, bien qu'à Lucerne, comme partout ailleurs, l'application des sages dispositions de la loi forestière rencontre de sérieuses



difficultés dans l'ignorance, l'entêtement et l'avidité des administrations communales et de leurs employés. Sur un territoire forestier de 70,000 arpents, on conçoit l'importance économique immense d'une bonne administration des forêts.

Malgré l'avantage de position de Lucerne, comme étape de la route du St-Gothard, et malgré le chemin de fer qui y aboutit, le commerce n'a pas pris à Lucerne le degré d'importance qu'il mérite, et il se limite à la vente des produits du pays et à la vente au détail. Le besoin de posséder un tribunal de commerce, signe réjouissant d'un surcroît de vie dans cette sphère de l'activité humaine, s'est déjà manifesté, ainsi qu'il résulte du rapport publié en 1862 sur la marche de l'administration.

Au point de vue militaire, Lucerne fait de louables efforts pour remplir convenablement ses devoirs envers la Confédération et maintenir sur un bon pied un contingent de 11,300 hommes. L'examen qu'on fait subir aux recrues sur la lecture, l'écriture et les premières notions du calcul, à leur entrée au service militaire, remplit un double but, celui de contrôler les résultats obtenus par les commissions d'éducation et de les tenir en haleine, comme aussi celui d'aiguillonner le jeune homme par la perspective d'un examen, et de l'engager à revoir ce qu'il a appris à l'école lorsque le moment approche d'être appelé sous les drapeaux. Cette mesure, introduite également dans le canton de Lucerne, a énergiquement contribué aux progrès de l'enseignement primaire, comme aussi à faire disparaître les anciens abus. Mentionnons également qu'à Lucerne le tir de campagne entre dans les habitudes, qu'il s'y forme chaque année de nouvelles sociétés, et que les anciennes ont pour la plupart modifié leurs statuts de façon à favoriser les exercices de tir à grande portée, dont l'importance est si justement appréciée dans l'intérêt de la défense nationale.

Le canton de Lucerne semble ainsi entrer dans une période de calme, de développement régulier et de future prospérité. L'énergie et le tact avec lesquels le gouvernement a procédé, sans heurter les croyances religieuses des masses dont le fanatisme avait jadis provoqué de si regrettables conflits, semble en avoir dorénavant fait disparaître la possibilité. Malgré beaucoup d'attachement apparent à ses vieux principes et parfois de véhémentes diatribes contre le nouvel ordre de choses, le parti ultracatholique et rétrograde sent trop la force du nouveau système politique si fortement établi en Suisse, comme aussi les bienfaits que nous vaut le développement pacifique de nos institutions, pour que son opposition puisse reprendre le caractère dangereux et violent qui l'entraîna si loin lors du profond changement qui survint, il y a bientôt vingt ans, dans nos institutions fédérales. En 1862, quant il s'agit de la révision de la cons-

titution cantonale, il y eut sans doute une recrudescence depuis longtemps inconnue dans la vie politique. Le nouvel état de choses fut attaqué avec violence et beaucoup d'idées neuves surgirent. Le gouvernement, respectant en plein la liberté des opinions et le droit de discussion, n'intervint que dans quelques cas où l'honneur et la bonne réputation des autorités étaient attaqués injustement, et laissa champ libre aux partis. Dans le rapport de 1862 sur son administration, il relate avec une légitime satisfaction, que malgré l'état de surexcitation de la population divisée politiquement, il ne survint nulle part de désordres graves.

Sans doute, le maintien d'une situation légale et raisonnable tient, dans le canton de Lucerne, au caractère du peuple, qui est au fond bon et bienveillant, dans les districts libéraux et dans ceux où l'opinion est plutôt conservatrice, comme dans l'Entlibuch, vallée à la saine et joyeuse population de laquelle nous consacrerons quelques pages. Le grand nombre de naissances illégitimes, environ 16 pour 100 du chiffre total des naissances, ne laisse pas que de constituer une ombre au tableau, quoique en général, et à la campagne surtout, les mœurs aient conservé leur simplicité et leur pureté primitives. Dans les campagnes, le costume national si pittoresque, qui fait valoir les formes délicates, souvent même distinguées des jeunes filles, a été conservé, disons-le à leur louange, mais les longues redingotes et les culottes bouffantes des hommes ont disparu devant l'invasion du costume moderne.

Il suffit de considérer le relief du pays et la nature de son sol pour comprendre que le canton de Lucerne soit essentiellement agricole, et au commencement de ce siècle, un homme, parfaitement initié à la situation du pays, faisait l'observation judicieuse que l'abondance et la variété des produits du sol lucernois était la meilleure preuve de ses qualités et de sa fertilité. Il y a sans doute certaines portions du canton dont le sol est peu profond, rocailleux et très pénible à travailler, mais la surface de ces contrées déshéritées est insignifiante lorsqu'on la compare à celle du territoire entier. Les parties les plus fertiles et les plus belles du canton sont celles qui s'abaissent de l'Entlibuch, le long du cours de la Vigger par Willisau vers Zofingue, celles qui s'étendent de Sursee vers Zoug, en côtoyant le lac de Sempach. D'excellents terrains se rencontrent aussi près de Russwyl, çà et là aux environs de la ville de Lucerne, et dans plusieurs districts de l'ancien bailliage de Habsbourg.

En général, dans le canton de Lucerne, le sol est cultivé avec beaucoup de soin, et partout son aspect est agréable. Des chaînes de collines à pentes adoucies séparent de gracieuses vallées semées de grandes maisons, proprement bâties et décorées, qui témoignent de l'aisance de leurs habitants.





U. Hübner 1888

Verlag v. C. F. Neumann, Neudamm

RECHENKUNST UND ALGEBRA VON DR. J. A. H. SCHWAB

difficultés dans l'ignorance, l'entêtement et l'arbitraire des administrations communales et de leurs employés. Sur un territoire forestier de 70,000 arpents, se concentrait l'importance économique immense d'une bonne administration des forêts.

Malgré l'avantage de position de Lucerne, comme étape de la route du St-Gothard, et malgré le chemin de fer qui y aboutit, le commerce ne ranima à Lucerne le degré d'importance qu'il avait eu au XVIII<sup>e</sup> siècle à la vente des produits du pays et au commerce au détail. Le besoin de posséder un débouché pour les sucres, signe réjouissant d'un surcroît de vie dans cette sphère de l'activité humaine, était resté insatisfait, ainsi qu'il résulte du rapport publié en 1876 sur le commerce de l'administration.

Sur le point de vue militaire, Lucerne fait de louables efforts pour remplir convenablement ses devoirs envers la Confédération et maintenir sur un bon pied un contingent de 11,500 hommes. L'examen qu'on fait subir aux recrues sur la lecture, l'écriture et les premières notions du calcul, à leur entrée au service militaire, remplit un double but, celui de contrôler les résultats obtenus par les commissions d'éducation et de les tenir en haleine, comme aussi celui d'habituer le jeune homme par la perspective d'un examen, à ne pas songer à revoir ce qu'il a appris à l'école primaire. Le premier approche d'être appelé sous les drapeaux. Cette mesure, introduite également dans le canton de Lucerne, a énergiquement contribué aux progrès de l'enseignement primaire, comme aussi à faire disparaître les anciens abus. Mentionnons également qu'à Lucerne le tir de campagne entre dans les habitudes, qu'il s'y forme chaque année de nouvelles sociétés, et que les anciennes ont pour la plupart modifié leurs statuts de façon à favoriser les exercices de tir à grande portée, dont l'importance est si justement appréciée dans l'intérêt de la défense nationale.

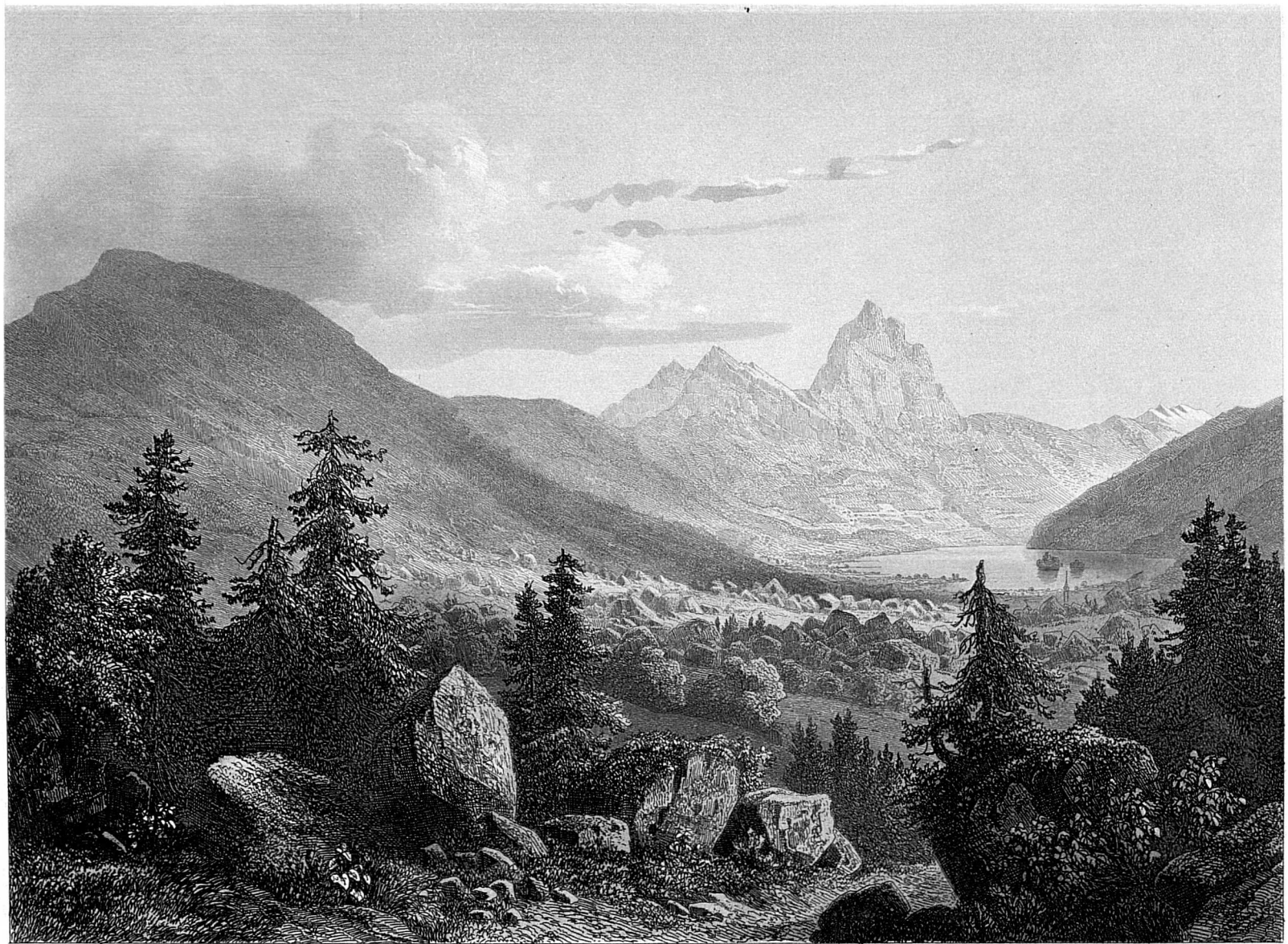
Le canton de Lucerne semble ainsi entrer dans une période de calme, de développement régulier et de fièvre patriotique. L'énergie et le tact avec lesquels la gouvernance a procédé, sans heurter les convictions religieuses des citoyens dont le fanatisme avait jadis provoqué de si vives et si longues querelles, semble en avoir durablement fait disparaître la possibilité. Malgré beaucoup d'attachement à ses principes et parfois de réticences à l'égard de tout nouvel ordre de choses, le parti libéral n'a pas été entraîné trop loin par la force du mouvement révolutionnaire. L'indépendance a été maintenue, et, comme dans les autres cantons, le développement pacifique de la démocratie a été la règle. Son opposition n'a pu se manifester que dans les élections fédérales. En 1862, quand le parti libéral a été élu, il a obtenu

la majorité, il y eut sans doute une recrudescence depuis longtemps inconnue dans la vie politique. Le nouvel état de choses fut attaqué avec violence et beaucoup d'idées saines souffrirent. Le gouvernement, respectant en plein la liberté des opinions et le droit de discussion, n'intervint que dans quelques cas où l'honneur et la bonne réputation des autorités étaient attaqués injustement, et laissa champ libre aux partis. Dans le rapport de 1862 sur son administration, il relate avec une légitime satisfaction, quoiqu'au milieu de l'excitation de la population divisée politiquement, il ne survint nulle part de désordres graves.

Sans doute, le maintien d'une situation légale et raisonnable tient, dans le canton de Lucerne, au caractère du peuple, qui est au fond bon et bienveillant, dans les districts libéraux et dans ceux où l'opinion est plutôt conservatrice, comme dans l'Entlibuch, vallée à la saine et joyeuse population de laquelle nous consacrerons quelques pages. Le grand nombre de naissances illégitimes, environ 16 pour 100 du chiffre total des naissances, est dû presque tout entier à la campagne surtout, les mœurs sont encore très primitives et leur pureté primitive. Les villages sont très pittoresques, les maisons sont très belles, les jardins sont très bien entretenus, les jeunes filles sont très bien élevées, mais les longues redingotes et les culottes bouffantes des hommes ont disparu devant l'invasion du costume moderne.

Il suffit de considérer le relief du pays et la nature de son sol pour comprendre que le canton de Lucerne soit essentiellement agricole, et au commencement de ce siècle, un homme, parfaitement initié à la situation du pays, faisait l'observation judicieuse que l'abondance et la variété des produits du sol lucernois était la meilleure preuve de ses qualités et de sa fertilité. Il y a sans doute certaines portions du canton où le sol est peu propice à l'agriculture et aux bestiaux à travailler, mais la culture et l'élevage sont insignifiants lorsqu'on les considère à l'échelle du territoire entier. Les parties les plus belles du canton sont celles qui s'étendent de l'Entlibuch, le long du cours de la Rhodan vers Zofingue, celles qui s'étendent de Sarnen vers Zoug, en côtoyant le lac de Sempach. Les vallées alpines se rencontrent aussi près de Russwil, et à ses environs de la ville de Lucerne, et dans plusieurs districts de l'ancien bailliage de Habsbourg.

En général, dans le canton de Lucerne, le sol est cultivé avec beaucoup de soin, et partout son aspect est agréable. Des chaînes de collines à pentes adoucies séparent de gracieuses vallées semées de grandes maisons, proprement bâties et décorées, qui témoignent de l'aisance de leurs habitants.



*Druck u. Verlag v. Chr. Krusi in Basel*

*C. Huber sc.*

BERNSTURZ v. GOLDAU.

ST. SCHWYZ.

BERGULEMENT v. GOLDAU.





De joyeux ruisseaux fuient en bondissant au milieu des verdoyantes prairies qu'ils arrosent; çà et là le miroir azuré d'un petit lac réfléchit de charmants rivages, pendant qu'à l'Orient les silhouettes sévères des premières Alpes rappellent la proximité de la Suisse primitive. Sans posséder des beautés comparables à celles qui font de l'Oberland bernois et du Valais un pays enchanté, l'Entlibuch présente à l'artiste des tableaux d'un pittoresque gracieux qui est loin d'être dépourvu de grandeur.

Un ravissant petit coin de pays, à la décoration duquel

la mère nature semble s'être oubliée, entoure Wäggis, niché au pied du Rigi dans une forêt de châtaigniers, et qui, avec Greppen et Vitznau, également riverains du lac, appartient encore au territoire lucernois. De superbes maisons de paysans, qui alternent avec des villas, donnent à ces délicieux rivages déjà à demi italiens, un charme de plus, celui de la présence d'une heureuse population, dont un sol fécond et les rayons renforcés d'un soleil bienfaisant récompensent richement la laborieuse activité.

## LA VILLE DE LUCERNE.

Parmi beaucoup d'autres, l'un des signes les plus éloquents du développement normal de notre patrie, consiste dans la position géographique de ses villes principales, toutes situées au débouché ou au point d'intersection des artères commerciales. Nulle part en Suisse, nous n'éprouvons le sentiment pénible qui nous saisit si fréquemment en Allemagne, à la vue de ces résidences, de ces palais, construits au milieu de déserts de sable par les caprices des princes, et devenus le point de départ de capitales, alors que des villes antiques, bien situées sur les anciennes routes de commerce, s'en vont périssant d'inanition, triste conséquence de l'absurde politique du despotisme. L'esprit d'imitation de ce qui se passait dans les cours du 16<sup>me</sup> et 17<sup>me</sup> siècle, dont nos patriciats ont été parfois imbus à en devenir ridicules, n'a heureusement pas été assez fort et puissant pour leur faire commettre pareilles sottises. C'est ce qui a valu à nos villes, comme centres naturels de relations commerciales de plus en plus actives, le genre d'importance que leur réservait la nature même des choses. Cependant, fait remarquable, de toutes celles qui furent construites sur les rives de nos lacs suisses, celles seulement qui en occupèrent les débouchés acquirent avec le temps l'importance et la richesse qui les distinguent aujourd'hui. Tel fut le cas de Zurich à l'origine de la Linmath, de Genève à la sortie du Rhône, de Constance au débouché du Rhin, dont l'histoire a été longtemps enchevêtrée avec celle de la Suisse du Nord-Est, et enfin de Lucerne. Les villes, au contraire, situées à l'embouchure des mêmes rivières dans les lacs ne devinrent jamais importantes.

Sa position au bord du lac et la beauté de ses en-

virons, valent à Lucerne un aspect, qui sous le rapport du pittoresque et de la grandeur l'emporte décidément sur celui de toute autre ville suisse, surtout si c'est du lac que l'on s'approche de la ville; à droite des collines qui se superposent en gradins, à gauche la silhouette déchiquetée du Pilate et ses parois de rochers fantastiques, et au centre, baignant en demi-cercle ses fondations dans l'eau limpide de son beau lac, Lucerne fait un effet ravissant sous les tours qui hérissent sa couronne de remparts, vieux témoins de ces luttes héroïques que les anciens tableaux à demi-effacés de ses ponts de bois rappellent aussi.

Si, vue du lac, Lucerne a l'air d'une grande ville, au point de vue architectural on éprouve une déception en l'examinant de son quai grandiose, bordé d'hôtels-palais, bien que plusieurs beaux bâtiments témoignent du patriotisme de ses bourgeois des temps anciens et modernes.

Laissant aux itinéraires la tâche de faire connaître et d'énumérer au touriste toutes les curiosités de Lucerne, nous nous bornerons à parler de ceux de ses monuments qui offrent quelque importance historique ou artistique.

L'arsenal renferme une quantité d'anciennes armes, d'engins de guerre et de souvenirs historiques. On y conserve entre'autres la cotte de mailles du duc Léopold d'Autriche et la bannière teinte de sang que l'avoyer Gundoldingen portait à la bataille de Sempach, le carcan de fer que le présomptueux duc d'Autriche lui destinait, ainsi qu'un grand nombre d'autres trophées. Celui qui connaît en détail l'histoire de Lucerne ne considère pas sans une certaine émotion ce vieil hôtel-de-ville décoré de belles sculptures, de tableaux d'histoire suisse



et des portraits des anciens avoyers. Ce bâtiment appartenait jadis à l'un d'eux, Luc Ritter, en charge de 1556 à 1558, grand amateur de faste et de fêtes qui conçut le projet de faire construire un palais à Lucerne. Casimir Pfÿffer raconte qu'après avoir consulté des architectes de mérite il s'adressa en définitive à Jean Voulyn, de Trente dans le Tyrol italien. Ce dernier n'étant pas catholique, et ne se croyant pas en sécurité à Lucerne ne voulut pas répondre à cet appel, mais l'avoyer le tranquillisa et le prit sous sa protection à condition qu'il ne cherchât pas à faire des prosélytes et pratiquât son culte sans bruit et sans ostension. Lorsque le palais fut près d'être achevé, l'avoyer et l'architecte-construteur eurent une difficulté à propos du paiement, et le premier recourut à un moyen odieux, il accusa le Tyrolien du crime d'hérésie, le fit enfermer, et le livra aux tribunaux. Le malheureux eut beau déclarer à des juges fanatiques, qu'il n'était ni catholique, ni luthérien ou disciple de Zwingli, mais qu'il avait des convictions à lui personnelles. Comme il refusa de désavouer ses prétendues erreurs il fut condamné à mort et périt par le glaive le 8 mai 1559. Sur le chemin de l'échafaud, il cita devant le tribunal de Dieu l'avoyer félon, et chose étrange, ce dernier mourut subitement quelques jours plus tard. Après la mort de Ritter, le gouvernement racheta le bâtiment pour en faire un hôtel-de-ville et finit par l'abandonner aux Jésuites après leur admission à Lucerne. Ce ne fut que récemment, en 1843, que ce palais fut rendu à sa destination primitive. Au point de vue de la culture des lettres et des sciences deux monuments méritent surtout d'être signalés. La bibliothèque de la ville, installée dans le bâtiment du musée, a en pour point de départ celle de Félix Balthasar, elle est extrêmement riche en chroniques manuscrites et renferme un matériel très-précieux pour l'étude de l'histoire suisse. Sous d'autres rapports, le célèbre relief de la Suisse centrale du colonel Pfÿffer, exposé dans une salle construite *ad hoc*, constitue un travail des plus importants et du plus haut intérêt. Il représente les montagnes de l'Unterwald et de la vallée d'Engelberg dans leur entier, et en partie les Alpes de Glaris, de Schwytz, d'Uri, de l'Oberland bernois et les montagnes de l'Entlibuch. Il commence au nord au château de Wyken à la frontière lucernoise près de Zofingue, pour aboutir vers le sud à Amsteg dans le canton d'Uri. Dans la direction de l'est à l'ouest, il comprend le pays situé entre la chaîne de l'Albis et le Napf. Le relief représente donc une partie du canton d'Uri, ceux de Schwytz, Zug et la partie sud-ouest du territoire zuricois, qui s'étend de l'Albis vers Zug et Lucerne, puis la partie supérieure des bailliages libres avec une grande portion de la Basse-Argovie, le canton de Lucerne tout entier sauf une petite bande près de Zofingue, la partie de l'Entlibuch qui touche au canton de Berne, l'Unterwald

tout entier et enfin une portion de la vallée du Hasli. Toutes les montagnes sont taillées dans la roche qui en constitue la masse et ont été exécutées sur place, à la suite de mesures exactes qui furent souvent très-difficiles. Comme à cette époque on manquait absolument de cartes topographiques, surtout des régions alpestres, Pfÿffer se vit forcé de les remplacer, par ses propres plans et dessins, et on ne peut lui faire de reproches si sa topographie ne possède pas toute l'exactitude qu'on réclame aujourd'hui. Dans son ensemble, ce travail témoigne d'une persévérance extraordinaire, d'une exactitude et d'un soin extrême à reproduire les plus petits détails. Au premier abord, on reconnaît toutes les contrées, même dans les parties peu mouvementées du relief, avec la même facilité que si l'on se trouvait en face de la nature. En contemplant le relief d'une certaine hauteur l'illusion devient plus complète encore, et l'on croit avoir devant soi un véritable paysage. L'artiste a en effet cherché à reproduire les teintes des rochers et celles des forêts suivant leur aspect. L'exécution des détails a été poussée si loin, qu'outre les montagnes, lacs, rivières, ruisseaux, villes, villages, forêts représentés dans leurs proportions et dimensions, on distingue encore avec évidence les huttes, ponts, sentiers, voire même jusqu'aux croix élevées au bord des chemins, de sorte qu'à première vue, un paysan, un pâtre reconnaît sa maison, le sentier qui y conduit, l'étang, le bouquet de bois voisin, le chalet sur la montagne et le torrent qui bondit auprès. En outre toutes les parties de ce travail gigantesque tiennent les unes aux autres avec une incroyable solidité.

Ce grand ouvrage fut commencé par son auteur, le patricien lucernois général Louis Pfÿffer, vers l'an 1766. Il parcourait lui-même les montagnes, et vivait dans leurs solitudes les plus inhospitalières du lait des chèvres qu'il y conduisait avec lui. Deux fois il fut arrêté comme espion, et il fut souvent forcé de travailler au clair de lune, comme le raconte Bernard Studer. Le relief qui ne fut achevé qu'en 1785, est enduit de cire, il mesure 22 1/2 pieds de longueur et 12 de largeur. Les distances horizontales y sont comme 1 : 13,000, les altitudes, comme 1 : 10,000. Louis Pfÿffer qui vécut de 1716 à 1802 était entré jeune au service de France, en 1738 il hérita de la compagnie de son père, prit part à plusieurs campagnes de 1734 à 1747 et fut nommé en 1763 colonel du régiment qui porta dès lors son nom, puis devenu lieutenant-général et commandeur de l'ordre de St-Louis il se retira à Lucerne.

Bien qu'en 1802 le gouvernement français témoignât quelques vellétés de s'emparer de cet intéressant chef-d'œuvre, il put être conservé à son lieu d'origine, et malgré les grands progrès qu'ont faits dès lors les sciences et les arts dans cette direction, il n'en mérite pas moins l'intérêt et l'admiration des visiteurs.

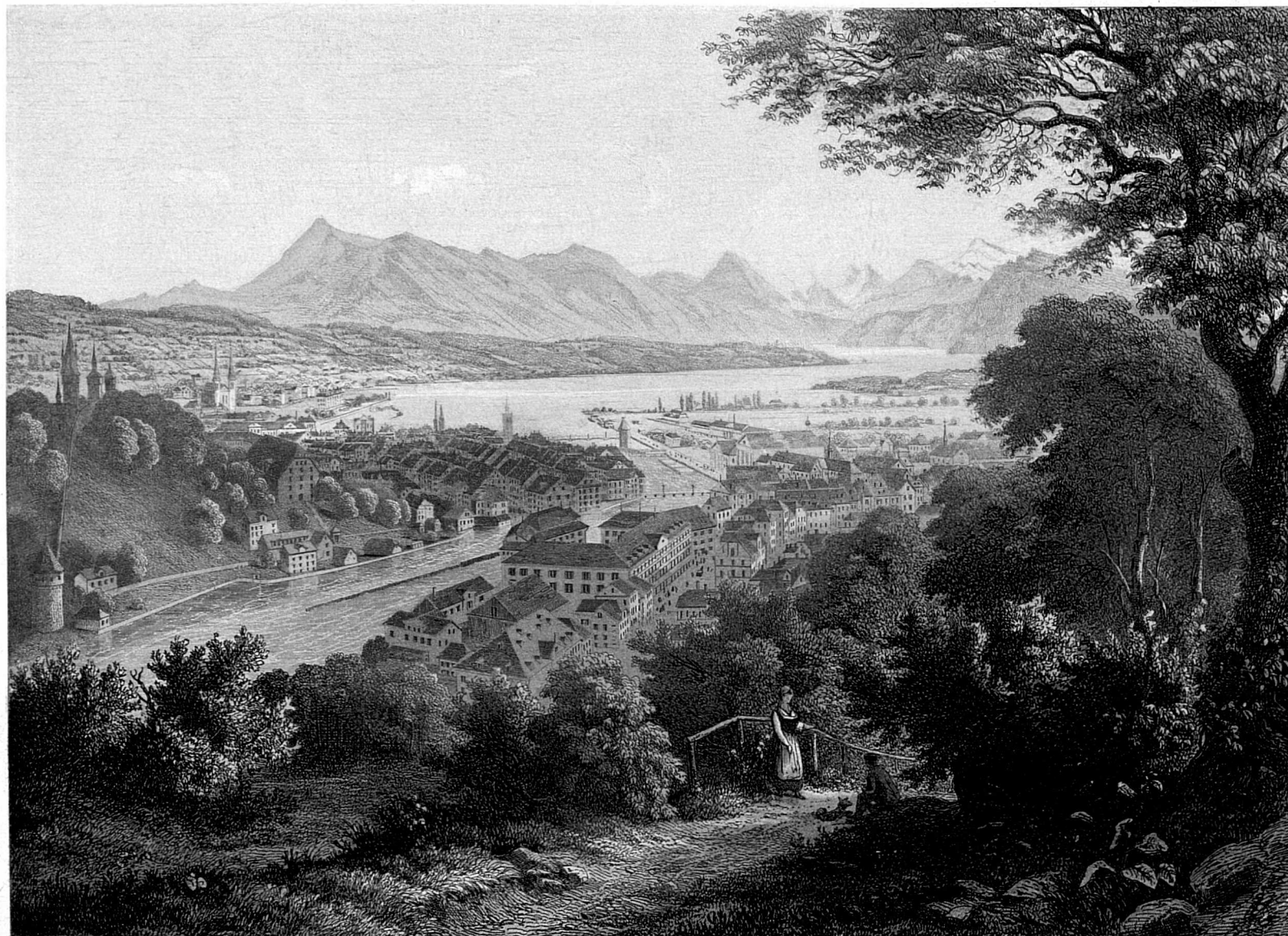


et des portraits des anciens avoyers. Ce bâtiment appartenait jadis à l'un d'eux, Luc Ritter, en charge de 1556 à 1558, grand amateur de faste et de fêtes qui conçut le projet de faire construire un palais à Lucerne. Casimir Pfyster raconte qu'après avoir consulté des architectes de mérite il s'adressa en définitive à Jean Vontsa, de Trente dans le Tyrol italien. Ce dernier n'étant pas catholique, et ne se croyant pas en sécurité à Lucerne ne voulut pas répondre à cet appel, mais l'avoyer le tranquillisa et le prit sous sa protection à condition qu'il ne cherchât pas à faire des prosélytes et craignant son culte sans bruit et sans ostentation. Lorsque le palais fut près d'être achevé, l'avoyer et l'architecte-constructeur eurent une difficulté à cause de paiement, et le premier recourut à son conseil. Il accusa le Tyrolien du crime d'hérésie, le fit emprisonner, et le livra aux tribunaux. Le conseil ne put pas déclarer à des juges romains, catholiques, ni hérétiques un disciple de Zwingli, mais qu'il avait des objections à lui présenter. Comme il refusa de s'expliquer ses prétendues erreurs il fut condamné à mort le 8 mai 1559. Sur le chemin de l'exécution, il cita devant le tribunal de Jean Vontsa et son abus étrange, ce dernier montra certains symptômes plus tard. Après la mort de Ritter, le gouvernement racheta le bâtiment pour en faire un hôtel de ville et fut par l'abandonner aux Jésuites après leur admission à Lucerne. Ce ne fut que récemment, en 1843, que ce palais fut rendu à sa destination primitive. Au point de vue de la culture des lettres et des sciences deux monuments méritent surtout d'être signalés. La bibliothèque de la ville, installée dans le bâtiment du musée, a eu pour point de départ celle de Félix Balthasar, elle est extrêmement riche en chroniques manuscrites et renferme un matériel très-précieux pour l'étude de l'histoire suisse. Sous d'autres rapports, le célèbre relief de la Suisse centrale du colonel Pfyster, exposé dans une salle construite ad hoc, constitue un travail des plus importants et du plus haut intérêt. Il représente les montagnes de l'Unterwald et de la vallée d'Engelberg dans leur entier, et en partie les Alpes de l'Uri, de l'Oberland bernois et les montagnes de l'Entlibuch. Il commence au nord au col de la Grange, la frontière lucernoise près de Engelberg, et se termine à l'est à la vallée de l'Entlibuch qui touche au canton de Nidwald. Le relief représente dans son ensemble la partie supérieure des montagnes de la Suisse allemande, la partie inférieure de la Suisse romande, et la partie inférieure de la Suisse italienne, sauf une petite bande près de la frontière de l'Entlibuch qui touche au canton de Nidwald.

Le relief est une œuvre d'art, et la vallée du Hasli. Toutes les montagnes sont taillées dans la roche qui en constitue la masse et ont été exécutées sur place, à la suite de mesures exactes qui furent souvent très-difficiles. Comme à cette époque on manquait absolument de cartes topographiques, avant des régions alpestres, Pfyster se vit forcé de les compléter, par ses propres plans et dessins, et de se voir au sujet de reproches si sa topographie ne présentait pas toute l'exactitude qu'on réclame aujourd'hui. Malgré ces reproches, ce travail témoigne d'une persévérance extraordinaire, d'une exactitude et d'un soin extrême à reproduire les plus petits détails. Au premier aspect, le relief présente les contrées, même dans les parties non représentées du relief, avec la même facilité que si l'on se trouvait en face de la nature. En contemplant le relief d'une certaine hauteur l'illusion devient plus complète encore, et l'on croit avoir devant soi un véritable paysage. L'artiste a en effet cherché à reproduire les teintes des rochers et celles des forêts suivant leur aspect. L'exécution des détails a été poussée si loin, qu'outre les montagnes, lacs, rivières, villages, forêts représentés dans leurs proportions et dimensions, on distingue encore avec évidence les huttes, ponts, sentiers, voire même jusqu'aux croix élevées au bord des chemins, de sorte qu'à première vue, un passant, ou même un étranger, se sentant qu'il y conduit, l'œuvre se présente de toute évidence, le relief sur la montagne et le relief qui se tient auprès. En outre toutes les parties de ce travail gigantesque tiennent les unes aux autres avec une incroyable solidité.

Ce grand ouvrage fut commencé par son auteur, le patricien lucernois général Louis Pfyster, vers l'an 1766. Il parcourait lui-même les montagnes, et vivait dans leurs solitudes les plus inhospitalières du lait des chèvres qu'il y conduisait avec lui. Deux fois il fut arrêté comme espion, et il fut souvent forcé de travailler au clair de lune, comme le raconte Hermann Jäger. Le relief qui se voit aujourd'hui fut achevé en 1794 et mesure 11 m. 50 de long sur 1 m. 50 de large. Les distances horizontales sont exactes, les altitudes, comme l'a dit Hermann Jäger, qui vivait de 1716 à 1802 était entré dans le service de France, en 1738 il hérita de la compagnie de son père, prit part à plusieurs campagnes de 1744 à 1747 et fut nommé en 1763 colonel du régiment qui porta dès lors son nom, puis devenu lieutenant-général et commandeur de l'ordre de St-Louis il fut nommé général.

En 1802 le gouvernement français témoignait son intérêt à s'emparer de cet intéressant chef-d'œuvre. Il fut conservé à son lieu d'origine, et pendant les années qui ont fait des lors les sciences et les arts, il n'en mérite pas moins l'admiration des visiteurs.



*Druck u. Verlag v. Chr. Kruse in Basel.*

*C. Huber sc.*

LUZERN.







Le monument célèbre qui fait l'ornement du jardin Pfäffer, provoque des sentiments d'un tout autre ordre. C'est celui qui fut élevé en commémoration des gardes suisses massacrés le 10 août 1792 à Paris, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Lucernois, en commémoration de ces hommes auxquels revient la gloire ineffaçable d'avoir scellé de leur sang le serment de fidélité qu'ils avaient prêté. Cette admirable sculpture est la reproduction taillée dans le rocher même par le ciseau du sculpteur Ahorn de Constance d'un modèle de Thorwaldsen représentant un lion expirant, le flanc percé d'une flèche, la lourde patte appuyée sur un écusson fleurdelysé qu'il protège encore de son reste de vie. Au-dessous du lion de 28  $\frac{1}{4}$  pieds de longueur et de 18 de hauteur sont gravés dans la pierre les noms des guerriers suisses tombés au 10 août.

La simplicité et la noblesse de ce chef-d'œuvre, comme aussi son cadre, le site qu'il illustre, produisent sur le spectateur un sentiment sérieux et profond. Le 10 août de chaque année, dans la chapelle voisine, une messe des morts est lue en commémoration de ces soldats martyrs. Voici la citation, en termes profondément sentis, souvenir non moins précieux que l'historien anglais Carlyle leur consacre :

„ On rencontre peu de faits dans l'histoire des batailles, plus tristes que celui de cette boucherie des gardes suisses le 10 août. Quelle page ineffaçable et teinte de sang dans les fastes de l'histoire que celle qui raconte la mort de ces Suisses aux habits rouges, qui disparaissent au milieu du tumulte des esprits et du chaos des opinions ! Honneur à vous, braves gens ! que la pitié de tous vous soit acquise à jamais ! Vous fûtes plus que des martyrs ! Ce n'était pas votre roi ce Louis, et il vous avait abandonnés. Vous n'étiez qu'à sa solde, quelques sous par jour, et vous avez voulu les gagner honnêtement et tenir le serment échangé contre elle. Vous avez promis de mourir et vous êtes morts, honneur à vous ! Puisse la vieille fidélité, l'honnêteté, la bravoure, la dignité allemandes, qu'elles soient suisses ou saxonnes, ne jamais périr. Vous n'étiez pas des fils dégénérés, mais les vrais descendants des héros de Sempach et de Morat, qui s'agenouillaient, mais non pas devant toi, ô Bourgogne ! Voyageur qui passes à Lucerne, détourne-toi et viens contempler ce lion, non pas tant pour honorer Thorwaldsen que pour rendre hommage à la mémoire de ces héros. Dans sa grotte de roc vif il repose et son noble regard se perd dans l'eau paisible, pendant que tout autour, sentinelles de granit, veillent les montagnes et quoique muettes nous adressent de sérieux enseignements. “

De tout temps Lucerne a possédé sa phalange d'énergiques bourgeois, ils sont encore là aujourd'hui comme dans les temps anciens où ils luttaient sans cesse contre leur gouvernement clérical. Il n'y avait pas de con-

cessions qui pussent calmer et modérer chez ces rudes natures le sentiment toujours plus vif de leur force et leur soif de liberté. Les Lucernois se trouvaient vis-à-vis de leurs seigneurs ecclésiastiques dans les mêmes rapports que les bourgeois de Bâle, de Zurich et de St-Gall, rapports qu'un chroniqueur saint-gallois du 14<sup>me</sup> siècle, nous fait connaître en exhalant tout naïvement les plaintes suivantes :

„ L'abbé Hermann de Rottenstein n'était pas bien heureux dans son abbaye et les bourgeois indociles le tracassaient de toute façon. Lorsqu'ils eurent su attirer, de Constance à St-Gall, le commerce et la fabrication des toiles et que cela les eut rendus riches et célèbres, ils ont commencé à se rebeller contre leurs seigneurs naturels et leurs prélats. Et pour les maintenir dans sa dépendance et sujétion, l'abbé Hermann leur a octroyé maint privilège et mainte franchise, mais au lieu de devenir plus obéissants, cela ne les a rendus que plus récalcitrants. “

Les bourgeois de Lucerne paraissent l'être si bien devenus avec le temps, que le bon abbé de Murbach fut réduit à inféoder à la puissante maison d'Autriche toutes ses possessions lucernoises, mais celle-ci ne sut pas davantage s'attirer l'affection des gens de Lucerne, et à la bataille de Sempach ils cimentèrent de leur sang héroïque leur nouvelle liberté et leur alliance avec les Confédérés. Si les vieux Lucernois étaient courageux au combat, éminemment virils dans leur vie publique, ils étaient aussi gais, pleins d'entrain et amis du plaisir dans leur vie sociale. Il s'est conservé jusqu'à nos jours à Lucerne une coutume née au milieu du 14<sup>me</sup> siècle, qui caractérise parfaitement les mœurs enjouées du temps et des hommes d'alors. C'est la parade de Fritschi, qui se rattache à une figure grotesque, à un type comique qui, d'après l'historien Félix Balthasar, n'a jamais existé en chair et os, mais doit être considéré comme une personnalité purement mythologique. Balthasar affirme que l'expression frère Fatschi ou Fritschi, qui doit avoir été le fondateur de cette fête populaire n'est qu'un synonyme de compagnon du carnaval, et se rattache au mot Fasching, de sorte que le mot compère ou frère Fritschi désignerait simplement un gai camarade et un bon vivant. L'aimable curé Stalder d'Escholtzmatt, également bien informé, dont le traité ex-professo sur cette coutume est postérieur de vingt ans à celui de Balthasar, ne partage pas cette manière de voir et admet l'existence réelle de Fritschi. Stalder affirme en effet qu'à la fin du quinzième siècle vivait à Lucerne un individu nommé Fridli, en patois du pays Fritschi, un laborieux et brave patriote ; il habitait près de la ville l'endroit appelé la Halde, et s'y livrait à la culture de son héritage. Chaque année le dernier jeudi du carnaval, fête de tout temps par un cortège, il s'y rendait cuirassé

et casque en tête. Si pendant toute l'année Fritschi était resté un modèle d'économie, ce jour-là il mettait totalement de côté cette vertu bourgeoise. Gai à faire des folies, généreux jusqu'à faire de la dissipation, il excitait toute la troupe à l'imiter, et surpassait tout le monde en belle humeur, en facéties, et en désopilantes excentricités. C'est ainsi qu'il avait fait cadeau à sa corporation d'un énorme bocal de buis orné d'incrustations d'argent, qu'aujourd'hui encore on expose dans les grandes occasions et qu'on appelle tête de Fritschi. En faisant cette donation, Fritschi y mit comme condition qu'après sa mort, qui dut avoir lieu en 1480, sa mémoire fût chaque année fêtée, et cela de la manière suivante : la corporation devait charger un de ses membres, déguisé en Fritschi, d'accompagner les musiciens dans toutes les rues de la ville et d'offrir du vin de son bocal, à tous les riches ou pauvres qu'il rencontrait. Armés de pied en cap, les autres membres de la corporation devaient lui faire cortège et le ramener à l'hôtel de l'abbaye. Plus tard ce cortège prit de plus grandes proportions, et ce ne fut plus seulement la corporation de Fritschi dite le Saffran qui le constitua, mais toutes les autres y prirent également part ; en tête marchait une troupe d'enfants armés, suivis d'adolescents derrière lesquels marchaient gravement les pères, tous sous la cuirasse et armés de halberdars et d'autres armes de guerre, puis venaient le porte-étendard et l'échanson avec son énorme gobelet accompagné d'un camarade, auquel était confié la barrique. Derrière eux apparaissait Fritschi, vêtu d'un pourpoint blanc et bleu, la figure cachée sous le masque grimé d'un vieillard et accompagné de sa fidèle épouse à laquelle on adjoignit plus tard un enfant monstrueux. La parade en ville était suivie d'un banquet magnifique à l'abbaye, où sur une table richement servie le grand gobelet occupait la place d'honneur.

A cette fête de Fritschi et à l'époque où elle commença, se rattache un événement des plus comiques, caractéristique de la vie sociale et politique de nos ancêtres, qui montre quelle joyeuse vie ils menaient, et quelle exhubérance d'humour régnait partout, dans la salle à boire des abbayes, comme dans la salle du conseil. En 1508, il s'entama en effet une correspondance des plus originales entre les conseils de Lucerne et ceux de Bâle, à propos de laquelle le chroniqueur lucernois Diebold Schilling (ne pas le confondre avec le bernois du même nom, historien des guerres de Bourgogne) nous raconte la plaisante anecdote suivante :

D'ancienne date c'est la louable coutume d'une société de Lucerne, dite le Saffran, de fêter le carnaval. Ils ont un gai compère qu'ils appellent frère Fritschi et qu'ils promènent dans la ville de Lucerne, de concert avec les autres corporations, tous armés avec bannières, tambours, fifres, dansant et s'en donnant à cœur joie.

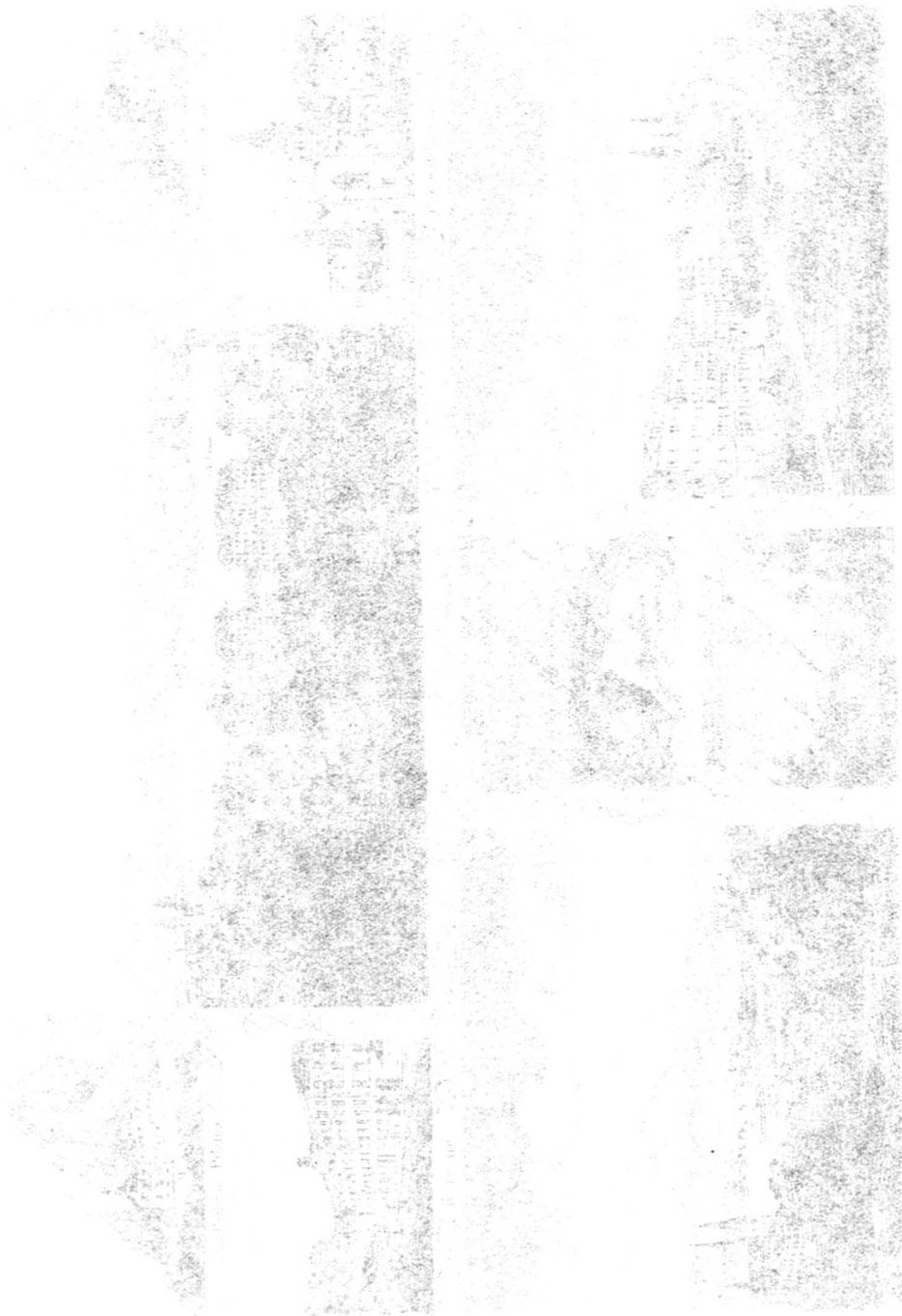
Ce frère Fritschi, c'est-à-dire son effigie, a été à plusieurs reprises enlevé en cachette par ceux d'Uri, de Schwitz et d'Unterwald et cela pour que ceux de Lucerne dussent le venir chercher, ce qui est une occasion de se voir, de fraterniser et de s'amuser qui est toujours bienvenue dans les quatre cantons. Or les avoyers, conseils et toute la bourgeoisie de Bâle ayant conclu (en 1501) avec les confédérés une alliance éternelle, et Bâle étant ainsi devenue ville confédérée, les Bâlois éprouvèrent le désir d'inviter à leur carnaval les Messieurs de Lucerne tout spécialement, et aussi ceux des autres cantons confédérés pour leur donner en bons et fidèles confédérés une preuve de leur amitié. En conséquence ils pensèrent ne pas mieux pouvoir donner suite à leur désir, qu'en envoyant un des leurs, Henri au lièvre, se saisir du frère Fritschi pour l'emmener sans rien dire à Bâle. C'est ce qui eut lieu, et le brave homme fut ainsi enlevé à sa corporation et à ses juges naturels. Mais tôt après, on annonça de Bâle à Messieurs de Lucerne qu'en Mai prochain 1508 il y aurait fête carnavalesque, qu'ils devaient se venger du rapt commis et venir eux et leurs voisins délivrer le prisonnier. Cela fut bientôt connu dans le voisinage de Lucerne, et on décida de prêter main forte à ceux de Lucerne pour les aider à ramener leur combourgeois évadé. Le jour fixé pour le départ fut le vendredi après le jour de l'exaltation de la Sainte-Croix au printemps, afin qu'on put arriver à Bâle le samedi soir, et s'y entendre sur la manière de s'y comporter en tout honneur et convenance pendant les divertissements auxquels on était invité. Le départ prochain fut annoncé officiellement par le gouvernement de Lucerne au conseil de Bâle, par la lettre suivante :

L'avoyer et le conseil de la ville de Lucerne

Aux pieux, doctes et prudents avoyers et conseillers de Bâle, nos chers amis et fidèles confédérés, à la disposition desquels nous mettons en tout temps nos meilleurs services et tout ce que nous possédons de biens, d'honneurs et d'affection.

Pieux, doctes, prudents, nos chers amis, et fidèles confédérés.

Nous ne doutons pas que vous ne soyez informés du triste événement qui nous a frappés l'année dernière, en ce sens que notre vieux et cher combourgeois frère Fatschin, tombé en enfance vu son grand âge, s'est laissé persuader de quitter nuitamment et en secret notre ville et territoire, de sorte que nous avons ignoré pendant quelque temps sa retraite et ses motifs. S'il n'avait pas été si vieux, nous aurions pensé que, comme il l'a déjà fait plusieurs fois, il était parti pour chercher femme. Sur ce, chers et fidèles confédérés, nous avons appris comment il s'est rendu chez vous, comme vous l'avez bien accueilli, et comment en face de si bons procédés,



Left: A group of people standing in front of a building. Right: A person standing in a field.

et casque en tête. Si pendant toute l'année Fritschi était resté un modèle d'économie, ce jour-là il mettait totalement de côté cette vertu, bourgeoise. Gai à faire des folies, généreux jusqu'à faire de la dissipation, il excitait toute la troupe à l'imiter, et surpassait tout le monde en belle humeur, en facéties, et en désopilantes trinités. C'est ainsi qu'il avait fait cadeau à sa corporation d'un énorme bocal de buis orné d'argent, qu'aujourd'hui encore on expose à toutes les occasions et qu'on appelle tête de Fritschi. Cette donation, Fritschi y mit sa dernière main à sa mort, qui dut avoir lieu en 1508. Cette année fêtée, et celle de 1509, la corporation devait élire un chef, et c'est à cette occasion que Fritschi, d'après son testament, fut élu.

Le jour de la fête, les corporations se réunirent à l'abbaye. Les corporations de Lucerne et de Fribourg, qui avaient des proportions, se réunirent à la corporation de Fritschi, et celle-ci fut constituée, mais toutes les autres corporations eurent également part; en tête marchait une troupe d'enfants armés, suivis d'adolescents derrière lesquels marchaient gravement les pères, tous sous la cuirasse et armés de hallebardes et d'autres armes de guerre, puis venaient le porte-étendard et l'échanson avec son énorme gobelet accompagné d'un camarade, auquel était confiée la barrique. Derrière eux apparaissait Fritschi, vêtu d'un pourpoint blanc et bleu, la figure cachée sous le masque grimaçant d'un vieillard et accompagné de sa fidèle épouse à laquelle on adjoignit plus tard un enfant monstrueux. La parade en ville était suivie d'un banquet magnifique à l'abbaye, où sur une table richement servie le grand gobelet occupait la place d'honneur.

À cette fête de Fritschi et à l'époque où elle commençait, se rattache un événement des plus comiques, caractéristique de la vie sociale et politique de nos ancêtres, qui montre quelle joyeuse vie ils menaient, et quelle gaucherie d'humour régnait partout, dans la ville et dans les abbayes, comme dans la salle du conseil. On s'occupa en effet d'une correspondance avec les conseils de Lucerne et ceux de Fribourg, et on appela le chroniqueur lucernois à venir à Lucerne pour se conférer avec le bernois et les fribourgeois, et pour leur raconter les événements de la ville.

D'ancienne date, la fête de Fritschi est une coutume de Lucerne. Elle a été célébrée à Lucerne pendant des siècles. Elle a un gai caractère, et elle est très intéressante. On y promène dans la ville un vieillard et une jeune femme, et on les accompagne avec les autres corporations, les tambours, fifres, dansant et chantant.

La fête de Fritschi, dont l'effigie, a été à plusieurs reprises enlevée de la cathédrale par ceux d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald, et cela pour que ceux de Lucerne ne fussent pas seuls à se divertir, ce qui est une occasion pour eux de se divertir, et de s'amuser qui est toujours la même dans les quatre cantons. Or les avoyers, et les conseils de Lucerne, de Bâle ayant conclu une alliance avec les cantons, une alliance éternelle, et Lucerne étant devenue ville confédérée, les Bâlois ont le désir d'inviter à leur carnaval les Messieurs de Lucerne tout spécialement, et aussi ceux des autres cantons confédérés pour leur donner en bons et en confédérés une preuve de leur amitié. En conséquence ils pensèrent ne pas mieux pouvoir donner suite à leur désir, qu'en envoyant un des leurs, Henri de Lucerne, se saisir du frère Fritschi pour l'emmenner sans dire à Bâle. C'est ce qui eut lieu, et le brave homme fut ainsi entraîné à sa corporation et à ses juges naturels. Mais tôt après, on annonça de Bâle à Messieurs de Lucerne qu'en Mai prochain 1508 il y aurait fête carnavalesque, qu'ils devaient se venger du rapt commis et venir eux et leurs voisins délivrer le prisonnier. Cela fut bientôt connu dans le voisinage de Lucerne, et on décida de prêter main forte à ceux de Lucerne pour les aider à délivrer leur prisonnier évadé. Le jour de la fête fut fixé pour le dimanche après le jour de l'Ascension de la fête de la Pentecôte au printemps, afin qu'on put arriver à Bâle le samedi soir, et s'y entendre sur la manière de s'y comporter en tout honneur et convenance pendant les divertissements auxquels on était invité. Le départ prochain fut annoncé officiellement par le gouvernement de Lucerne au conseil de Bâle, par la lettre suivante:

L'avoyer et le conseil de la ville de Lucerne

Aux pieux, doctes et prudents avoyers et conseillers de Bâle, nos chers amis et fidèles confédérés, à la disposition desquels nous mettons en tout temps nos meilleurs services et tout ce que nous pouvons de biens, d'honneur et d'affection.

Prions, chers amis, et fidèles confédérés.

Nous ne devons pas que vous ne soyez informés du triste événement qui nous a frappés l'année dernière, en ce que nos chers amis et chers concitoyens frère Fritschi, vieillard en son grand âge, s'est laissé persuader de partir secrètement et en secret notre ville et verbeux, et nous avons ignoré pendant quelque temps ses motifs. S'il n'avait pas été ainsi, nous aurions pu, comme il l'a déjà fait plusieurs fois, s'en aller pour chercher femme. Sur ce, nous, Bâlois confédérés, nous avons appris comment il s'est rendu chez vous, comme vous l'avez bien accueilli, et comment en face de si bons procédés,



Luzern gegen den Pilatus.

Löwe.

Luzern mit dem Quai. *gest. u. gest. v. Rud. Künzler*

# SOUVENIR VON LUZERN (LUCERNE.)

Verlag v. Chr. Krusi in Basel.





il s'est décidé en bon vieux qu'il est à rester chez vous. Et, bien qu'il soit mieux soigné chez vous que partout ailleurs, cependant tous ses amis et ses camarades de la corporation éprouvent un si fort besoin de le revoir, qu'il leur serait plus facile de forcer le Rhin à changer de cours que de supporter plus longtemps son absence. Conséquemment ils nous ont suppliés de tâcher de le faire revenir auprès des siens et de consacrer à ces fins tout ce que nous devons à nos bourgeois dont il est le plus ancien. Nous avons été ainsi tellement avertis et conjurés, qu'il nous a été impossible de résister à ces demandes, ce que nous n'aurions du reste pas voulu. Mais comme une pareille entreprise pourrait faire couler bien du vin, il ne peut nous convenir d'y engager notre honneur sans vous avoir prévenus à l'avance.

C'est pourquoi nous n'avons rien voulu vous cacher, chers amis, et nous vous annonçons que vendredi après l'exaltation de la Sainte-Croix nous nous mettrons en route avec l'aide de Dieu, les uns à cheval, d'autres par eau ou à pied, au nombre de cent cinquante environ, partant de notre ville, pour vous attaquer samedi à l'heure du souper, décidés que nous sommes à reconquérir notre prédit combourgeois et à le reprendre en nos mains propres. Comme notre combourgeois a précédemment cherché femme chez nos confédérés des trois cantons et qu'il y a beaucoup d'amis, nous espérons que ces chers confédérés et que ceux de Zoug également, dont nous avons réclamé le secours, nous accompagneront. Arrangez-vous donc de façon à ce qu'à notre rencontre il se vide beaucoup de tonneaux.

En Date de la Nativité de Notre-Dame 1508.

Cet écrit renforcé du sceau de l'état fut expédié à Bâle en la manière officielle, et il y fut de suite répondu par le conseil dans la même forme.

Pierre Offenbourg, bourgmeister et le conseil de la ville de Bâle.

Aux pieux, prudents et doctes avoyers et conseillers de Lucerne, nos excellents amis et chers et fidèles confédérés.

Nous avons appris par la lettre amicale et l'avertissement que vous nous avez envoyés par votre messenger, que votre intention était de venir reprendre, de concert avec vos bons voisins, votre combourgeois frère Fatschin qui réside chez nous, et vous pouvez être persuadés que cette nouvelle, bien loin d'éveiller en nous de la terreur, a été accueillie avec un sensible plaisir. Nous vous attendons donc avec impatience, et nous nous préparons à vous recevoir les armes à la main, et de façon à ce que plusieurs s'en souviendront leur vie durant.

Avancez-vous donc hardiment, nous vous attendons de pied ferme, et afin que vous sachiez que nous sommes inébranlables, et que nous voulons donner raison à ce mot de nos pères : „plus il y a d'ennemis, plus il y a de

gloire à vaincre“, nous désirons vivement que vos frères de Schwitz, d'Uri, d'Unterwald et de Zoug, comme aussi tous ceux qui peuvent vous être agréables vous renforcent pour ce combat; nous n'en serons pas moins décidés à vous combattre avec nos meilleures armes, désirant qu'il y ait beaucoup de vin répandu, grand cliquetis de fourchettes et maintes volailles étranglées et passées à la broche. Mais nous avons bon espoir, que lorsque nous serons tous réunis, il en résultera par l'intermédiaire de frère Fatschin le vœu d'une éternelle et réciproque amitié et que, bien que ce brave frère soit sollicité et entraîné à nous abandonner, son cœur fidèle, auquel nous nous remettons en toute confiance ne se détournera pas de nous.

En date de dimanche après la Nativité de Notre-Dame 1508.

Un bon Bâlois qui prit sans doute part à l'exécution de cette colossale facétie nous a transmis de piquants détails à cet égard.

Le samedi après l'exaltation de la Sainte-Croix nos chers confédérés de Lucerne, au nombre d'environ 150, tous beaux hommes bien équipés, et parmi eux les deux avoyers et 18 membres du Conseil, beaucoup de notables, des délégués d'Uri et de Schwitz (nos compatriotes de ces cantons n'ayant pu venir à cause de leur fête patronale) sont arrivés en bateau jusqu'à l'embouchure de la Birse et y ont débarqué.

Les conseils, les bourgmeistres, Pierre Offenbourg à cheval, Frédéric Hartmann et Pierre Stelin à pied, les ont reçus en toute cordialité sur le lieu même et ensuite au marché au grain avec solennité. On a choisi, dans toutes les corporations, les hommes les mieux faits et équipés, pour former avec les jeunes garçons également en armes un cortège de bienvenue qui les a accompagnés à partir de la Birse. Comme il rentrait en ville dans le plus bel ordre, frère Fatschin était placé dans une boutique de la maison du tribunal entre celle de M. Lienhard Gruben, chef des corporations, et celle de M. Guillaume Ziegler, ancien bourgmeister, d'où il a salué ses amis avec force inclinaisons de tête, ce qui a provoqué une joie générale. Et après s'être rassemblés sur la place du marché au grain, les dits chefs et conseils se sont présentés avec compère Fatschin au bourgmeister en charge qui a reçu, félicité et complimenté nos chers confédérés, après quoi ils se sont rendus dans les auberges, ou d'après les ordres du Conseil, chaque hôtelier a reçu tant qu'il en pouvait héberger, de ceux qui n'avaient pas été invités comme amis par les principaux bourgeois. Il avait été aussi ordonné que dans trois abbayes, à la Fontaine, au Saffran, et aux Maréchaux, il y eût en permanence table ouverte pour nos confédérés, et qu'on leur servît poisson, volaille, gibier et viandes. Monseigneur l'évêque, avec d'autres prélats et chanoines fut aussi invité à ces banquets. Pour divertir

nos chers confédérés on leur offrit le dimanche, sur la place St-Pierre, un bal qui, vu le grand nombre des assistants, dut avoir lieu à trois places; il y fut conduit une tonne de vin et servi un souper avec des confitures pour les dames.

Item, deux conseillers, et d'autres maîtres et notables furent chargés de présider aux banquets dans chacun des trois hôtels où ils avaient lieu, de concert avec dix membres de la corporation; ils avaient charge de commander les mets, de dire les grâces et le repas fini d'inviter pour le suivant. Il y avait en outre dans chaque salle deux premiers sommeliers, avec autant de garçons et de servantes que le besoin l'exigeait. Item, le lundi Messieurs de Bâle donnèrent pour premier prix de tir à l'arquebuse 3 florins, (chiffre élevé pour l'époque) pour le second deux et un pour le troisième, le reste fut couvert par le prix des coups. Il y avait encore un petit drapeau avec chaque prix. Un demi-tonneau de vin fut également envoyé au stand et les conseils payèrent la dépense qui y fut faite. Item, Monseigneur l'évêque a envoyé aux confédérés plusieurs cruches de Malvoisie, et l'abbé de Lutzel un demi-tonneau de vin. Tout cela a également disparu. Nos confédérés sont restés à Bâle du samedi au mercredi, ils ont pris congé ce jour et ont été accompagnés par les Bâlois jusqu'à la Birse. Ceux-ci leur ont encore envoyé à Liestal 80 carpes pour leur dîner, et leur ont donné une escorte de six conseillers. Le conseil a également payé toute la dépense dans les hôtels où ont logé les confédérés, comme déjeuners, soupers, boissons prises avant de se coucher et autres menus frais. Nos confédérés sont partis avec force remerciements et démonstrations de joie et d'amitié et ont bien payé la rançon promise dans son office par le secrétaire du conseil de Lucerne. Item. C'est un charpentier qui a porté le frère Fatschin, il était fort de corps mais il a manqué de faconde et d'esprit. Bâle lui a fait confectionner une casaque et des chausses pour lesquelles il a fallu dix aunes de drap. Il est

monté à cheval, toujours avec Fatschin, et nos confédérés lui ont également fait présent d'un vêtement. Nos chers confédérés de Lucerne ont tôt après renvoyé à Bâle leur ancien avoyer Jacob de Bramberg, avec le second secrétaire du conseil pour remercier les Bâlois de l'honneur et de l'amitié qu'ils leur ont témoignés, et leur donner l'assurance qu'ils ne l'oublieraient jamais, et qu'avec l'aide de Dieu, ils leur voueraient une affection et une amitié plus vives que jamais.

Les gens d'Uri, empêchés, comme nous l'avons dit, par leur fête patronale de prendre part à cette brillante équipée, profitèrent de l'occasion de celle de 1519 pour y inviter, outre leurs proches voisins, ceux de Bâle, d'où partirent soixante hommes en bel équipage. Ils furent parfaitement accueillis et hébergés partout où ils passèrent et restèrent plusieurs jours à festoyer à Altorf. A leur départ on leur offrit quatre bœufs gras, ornés des armoires des quatre cantons forestiers, en outre chaque huissier et soldat de l'escorte reçut un habit neuf. Lorsque les Bâlois rentrèrent chez eux, avec leurs quadrupèdes et les prix remportés au tir, les bœufs furent partagés entre les abbayes et il y eut dans chacune d'elle un banquet, que le conseil rendit plus brillant par un don de vin et de gibier, afin que toute la population, hommes et femmes, pût se réjouir par un bon repas et de joyeuses danses.

Tel était le genre de vie des vieux confédérés. Quant il s'agissait de choses sérieuses, ils étaient forts et endurants, mais ils savaient aussi boire à longs traits à la coupe des félicités humaines et à juste titre, car la belle humeur n'est compatible qu'avec la force et la santé. L'image de la vie de ces temps, telle qu'elle ressort de ces rares mais fidèles et naïfs documents, nous apparaît comme une application anticipée et puissante de cette sagesse de la vie, que Goethe résume dans ces paroles si bien senties: „Que ta seule devise soit: travailler le jour, le soir recevoir des hôtes, supporter les mauvaises semaines et te réjouir aux fêtes.

## LE PILATE.

Que de forteresses bâties pour braver le temps et les sièges, depuis longtemps en ruines et oubliées. Mais il en est une qui se dresse fièrement vers le ciel: le soleil en dore les murs à son lever et les empourpre le soir. Pour remparts elle a des parois de rochers; ses fossés, ce sont nos lacs d'azur; ses créneaux, dentelures de monts; ses tourelles, collines fleuries. Elle a les gorges pour poternes, et mainte vallée pour loger sa garnison. Des cascades innombrables décorent ses cours et ses jardins. Ses défenseurs sont des hommes. Leur signe c'est

la croix, leur bien le plus précieux c'est la liberté, et la Suisse est leur forteresse.

(Trad. de Georges Müller.)

C'est avec raison que la beauté de la vue du Rigi a valu à cette montagne une réputation sans pareille, qu'entretennent et que répercutent les récits des milliers de ceux qui chaque année se pressent sur son



6. Luzern 50

View of Luzern from the north, looking down the valley.

LUZERN.







Druck u. Verlag v. Chr. Krusi in Basel.

C. Huber sc

LUCERNE,



sommet, et contemplant le panorama enchanteur, qui de là-haut se dévoile aux regards émerveillés. Depuis quelques années, le Rigi a trouvé dans son voisin le Pilate un compétiteur dangereux qui lui a déjà enlevé de ses plus fervents admirateurs, et a légèrement rafraîchi l'enthousiasme qui lui était exclusivement voué. Si du Kulm, la vue sur la plaine et sur la chaîne des Alpes et ses glaciers au midi est identique à celle du Pilate, on n'aperçoit du sommet du Rigi qu'une très-petite portion du lac des Quatre-Cantons, tandis qu'il s'étale tout entier et formant comme une croix, de Brunnen à Lucerne et de Kussnacht à Alpnach, pour celui qui du sommet du Pilate, l'admire et le contemple d'un seul regard. Le Pilate possède encore un autre élément de supériorité, c'est que les groupes de montagnes qui, vus du Rigi, se superposent le long d'une même ligne, y apparaissent beaucoup plus détachés et mieux caractérisés et par leur forme et par leurs dimensions. Mais le charme principal du Pilate est dans l'aspect romantique et sauvage des premiers plans, dans ces parois de rochers gris aux profondes déchirures, qui font absolument défaut au Rigi où le pâturage atteint le sommet, ce qui rappelle par trop l'aspect de ces hôtels, rendez-vous d'été et jardins publics de la plaine, où jeunes et vieux s'abreuvent de café à la crème. Ne m'en veux pas trop, sommet admirable et chéri du Rigi! si je trouve au sommet déchiqueté du Pilate plus de poésie et de grandeur qu'à ton pâturage de si facile accès. Il y a cela de curieux à constater que, dans les temps anciens, c'était précisément le Pilate dont les curieux et les voyageurs aventureux faisaient de préférence l'ascension, de sorte qu'aujourd'hui, en attirant derechef l'attention des touristes, le Pilate peut être comparé à l'un de ces princes détrônés, qui après avoir vu son trône longtemps occupé par un usurpateur se voit réintégré dans ses droits de souveraineté à la suite d'une restauration. Déjà au douzième siècle, Conrad de Mure, chanoine de Zurich et l'évêque Jacques de Voragine avaient décrit avec détails le Pilate. Les savants ne sont guère d'accord sur l'origine de son nom; il est positif que dans les plus anciens documents, il n'est pas qualifié de Pilate, mais de mons fractus, Fractmont (origine évidente du mot Frackmund), qualification tirée tout naturellement des profondes fissures qui déchirent à l'orient et au nord le massif de la montagne. Quand au peuple il fait dériver le nom moderne de celui du prêteur romain Pilate de triste mémoire dont le corps, d'après une légende généralement répandue doit être caché au fond d'un petit lac de 154 pieds de long et de 78 pieds de large seulement, logé dans une anfractuosité de la montagne près de son sommet. La légende est complétée par l'idée que lorsque quelque audacieux vient à agiter l'eau sombre, presque noire de ce lac maudit, le prêteur dérangé dans

son repos, lance sur Lucerne des nuages gros d'orages et d'éclairs. Cette superstition encore vivace dans les cerveaux des bergers peut provenir de ce que c'est en effet au-dessus de ce petit lac que s'accumulent ordinairement les nuages orageux. Leur formation a toujours lieu autour du sommet du Pilate de la même manière et entraîne les mêmes conséquences. Le sommet commence à se voiler d'un brouillard épais qui cache la pointe qui domine le petit lac; si les vapeurs s'élèvent au-dessus du rocher elles se dissipent, sinon elles semblent y adhérer, et forment une masse qui s'élargit, descend et se pelotonne en nuages noirs. C'est à quoi fait allusion l'adage populaire suivant: „Si le Pilate a mis son chapeau, dans le pays le temps reste beau, mais s'il ceint son épée, c'est signe d'ondée.”

Pendant bien des siècles, la superstition indiquée et renforcée de bien d'autres régnait sans partage dans toutes les têtes du pays, au point que, d'après Bussinger, l'ascension du Pilate était rendue très-difficile, si ce n'est absolument défendue aux voyageurs. Dans un vieil acte d'inféodation de l'alpe Eigenthal, nous trouvons en effet l'obligation suivante imposée au tenancier des parties les plus élevées de la montagne.

„Nous octroyons à Pierre Ruttiman la métairie Gantseï, en retour de quoi il doit garder la montagne et surveiller le chemin qui conduit au lac du Pilate, afin que personne n'y monte, ce qui provoquerait des malheurs et des dommages. En conséquence il ne payera que 18 livres de douze plapparts l'une.”

En 1387 quelques ecclésiastiques lucernois ayant essayé d'escalader la montagne maudite furent mis en prison en punition de leur audace, ainsi qu'il résulte d'une mention officielle conservée dans les actes du conseil de Lucerne. Plus tard, de célèbres savants et d'autres personnages de distinction purent obtenir l'autorisation de faire cette dangereuse ascension. En 1518 elle fut accordée au duc Ulrich de Wurtemberg qui habitait alors Lucerne, et à Joachim de Vatt, surnommé Vadian, le célèbre réformateur et bourgmestre de St-Gall; en 1555 au célèbre naturaliste zuricois Conrad Gessner, et en 1580 au fameux médecin bâlois Félix Platter, fils du réformateur Thomas Platter. Une ascension du Pilate des plus intéressantes et qui eut le mérite de contribuer pour beaucoup à faire disparaître la superstition relative au lac fut celle qui eut lieu en 1585 par le doyen et le curé de Lucerne maître Jean Muller, dont parle en ces termes dans son *Historia montis Pilati* le Dr. A. Cap-peler: Ce digne ecclésiastique s'est donné toutes les peines du monde pour démolir de fond en comble la légende absurde et profondément enracinée dans les esprits relativement au lac du Pilate. Il se rendit en 1585 en nombreuse compagnie au bord de la mare maudite, et commença à évoquer en différentes langues et de

diverses manières l'esprit du pauvre prêteur ainsi que ceux de ses persécuteurs. On jeta force pierres dans l'eau en les accompagnant d'injures et de malédictions pour irriter au plus haut degré les esprits familiers du fond des eaux. Ce fut en vain, il ne survint ni orage, ni pluie, ni ouragan, ni grêle de pierres, et au grand étonnement de plusieurs personnes anxieuses qui avaient pris part à l'expédition tout resta parfaitement paisible. Enfin plusieurs des assistants entrèrent dans l'eau et y marchèrent, pour prouver qu'elle n'était pas sans fond, et qu'il ne s'en échappait pas de vapeurs enflammées.

Voici ce que raconte Bussinger d'une autre curiosité du Pilate, une grotte creusée dans le rocher, au-dessus de l'alpe Brundelen, et appelée par le peuple le trou de Dominique. Au milieu d'une masse en saillie de roches noires, s'ouvre son entrée presque inaccessible à cause de la pente du terrain et des crevasses dont il est sillonné et il est dangereux d'y pénétrer à cause du froid excessif qui y règne. Les efforts faits pour ramper le long de ce couloir sont toujours restés sans succès, et un certain Huber de Kriens a payé de la vie pareille tentative. C'est pourquoi cette grotte n'a jamais pu être explorée, mais tout ce qu'on peut apercevoir de l'extérieur prouve qu'elle est de grande dimension et s'enfonce profondément dans la montagne. A peu de distance de l'ouverture, le regard s'arrête sur une grande figure de pierre grise d'environ trente pieds de hauteur,

qui, debout et le bras droit tendu, a tout à fait l'aspect d'un génie protecteur de ces lieux, en défendant l'entrée, aspect que lui vaut surtout l'imagination des montagnards qui ont surnommé Dominique cette figure de pierre. Une autre grotte célèbre du Pilate, dite le trou de la lune est également d'un abord des plus dangereux.

Jusqu'à ces dernières années l'ascension du Pilate, et particulièrement de celle de ses cimes qui se dresse en face de Lucerne, et que l'on appelle l'Ane à cause de la forme de sa croupe, cime la plus fréquemment visitée, n'était pas chose facile, et ne pouvait être tentée que par des gens exempts de vertige. Aujourd'hui il n'en est pas ainsi. l'entrepreneur architecte Blättler, de Nidwald, a fait construire un nouveau chemin en partie taillé dans le roc qui, de l'hôtel Klimserhorn, conduit sans aucun danger sur le sommet de l'Ane d'une part, et dans une autre direction sur le Tomlishorn, la cime la plus élevée de la chaîne du Pilate, en trois quarts d'heure à peu près, de sorte que ces sommités sourcilieuses peuvent aujourd'hui être escaladées facilement et sans danger par des dames. L'admirable panorama qui s'y déploie, comme aussi les vues partielles et pittoresques qu'on rencontre à profusion en suivant le bon chemin qui conduit d'Hergiswyl à l'excellent hôtel Blättler sur le Klimserhorn, font de l'ascension du Pilate l'une des plus agréables et des plus rémunératrices que l'on puisse entreprendre en Suisse.

## SEMPACH.

Sur la rive sud-est du lac de Sempach, long de trois et large d'une lieue, qui occupe le fond d'un gracieux amphithéâtre de collines, s'élève l'antique petite ville de Sempach; à une bonne demi-lieue du lac quatre croix de bois et une petite chapelle indiquent le champ de bataille de Sempach, et rappellent la plus belle page de notre histoire le plus haut fait de nos pères. Nous essayerons de décrire cette glorieuse bataille et les circonstances qui l'ont provoquée, d'après les meilleures sources et les recherches les plus récentes. parmi lesquelles nous signalons les travaux de Liebenau, et de l'historien zuricois Georges de Wyss.

Bien que le passage de Lucerne sous la domination autrichienne ne se fût pas opéré sans une certaine résistance de ses habitants, cette cité n'en resta pas moins

fidèle et attachée à l'Autriche pendant le quatorzième siècle, aussi longtemps que la maison de Habsbourg continua à se comporter vis-à-vis d'elle, avec la mansuétude des empereurs Rodolphe et Albert de Habsbourg, et conformément aux principes politiques de ces princes. Cependant de bonne heure déjà, vers 1330, on constate l'influence d'un parti suisse dans le gouvernement. Lorsqu'à cette date le fils dégénéré du roi Albert, le duc Othon d'Autriche, mit fin aux vieilles querelles de sa maison avec l'Eglise en concluant avec elle une paix honteuse, il surgit de nouveau à Lucerne des velléités d'union et d'alliance avec les Confédérés, auxquelles les conseils tentèrent encore de s'opposer en s'appuyant plus que jamais sur l'Autriche. Mais l'orage ne tarda pas à éclater, et avec une telle violence qu'un des par-











Druck v. Verlag v. Chr. Krüss in Basel.

G. Huber sc.

DAS LÖWENDEINKMAL IN LUZERN.  
 Errichtet zum Andenken der gefallenen Schweizer  
 in Paris am 10 August 1792.

LE MONUMENT À LUZERN.  
 Érigé à la mémoire des Suisses  
 à Paris le 10 Août 1792.



tisans les plus déclarés de l'Autriche, Jean de Malters, se vit forcé de renoncer à son droit de bourgeoisie à Lucerne et d'émigrer à Sempach. Beaucoup de gens et surtout de négociants, par des motifs d'intérêt personnel désiraient l'union avec les Confédérés, et ce sentiment était surtout celui de la jeune génération, qui, peu soucieuse d'un gouvernement qui depuis la mort du duc Léopold d'Autriche était devenu presque illusoire dans ces contrées, poussait de plus en plus à l'annexion à la Suisse primitive. Les rapports qui existaient depuis des siècles entre Lucerne et une partie de l'Unterwalden, alors que la même crosse régnait sur la contrée, s'étaient fortifiés par l'émigration à Lucerne de plusieurs nobles familles du pays, qui y siégeaient dans les conseils où nous trouvons à cette époque un Nicolas de Stans, un Verner de Rikenbach, etc. Profondément blessées, comme tous les partisans décidés de Habsbourg-Autriche, des concessions faites par le duc Othon à Louis-le-Bavarois, ces familles durent considérer d'un tout autre œil l'éventualité d'une union plus intime de Lucerne avec leur pays d'origine.

Bientôt les expéditions faites en vue du pillage par des partisans lucernois sur les terres d'Autriche et des seigneurs voisins ses alliés entraînèrent Lucerne dans des querelles sanglantes, et la forcèrent à conclure le 7 novembre 1332, avec les Confédérés, qu'elle avait elle-même pendant longtemps aidé à razzier, une alliance offensive et défensive, pour lui valoir à l'occasion un secours efficace. Jusqu'à la bataille de Sempach, Lucerne continua sans doute à payer à ses seigneurs suzerains les contributions accoutumées, voire même le produit du péage à l'entrée de la ville, mais elle cessa de leur fournir son contingent et malgré des défenses, qui restèrent lettre morte, les expéditions de corps-francs sur le territoire autrichien persistèrent pendant des années. Par contre, un parti autrichien, dit des vieux, continua à subsister dans la ville.

A ce vigoureux élan vers la scission succéda une réaction qui provoqua, à la suite d'une tentative avortée du parti suisse, l'expulsion des plus violents adversaires du régime autrichien, mais l'alliance avec les Confédérés n'en subsista pas moins, et elle acquit, par l'entrée de Zurich le 1<sup>er</sup> mai 1351, une force telle qu'on put dès lors prévoir que la solution de toutes les questions pendantes avec l'Autriche ne pourrait désormais s'effectuer que par l'épée. Les Confédérés s'enhardirent, ils admirèrent, le 4 juin 1352, dans leur alliance Glaris et Zug qu'ils avaient jadis assiégées, sans se préoccuper des droits sur Glaris que les ducs d'Autriche tenaient du couvent de Säkingen, comme aussi de ceux d'avouerie qu'ils possédaient comme fief de l'empire.

Parcilles à deux plantes vigoureuses croissant à peu de distance, la Confédération sans cesse fortifiée par l'entrée de nouveaux membres, et l'Autriche également en

voie d'agrandissement, vont désormais se disputer au cœur de l'Helvétie, le sol et la lumière.

Longtemps la guerre entre ces rivaux ne consista, selon la mode du temps, qu'en razzias. Les Confédérés incendièrent entre autres le couvent de Bëromünster avec sept villages voisins et un grand nombre de fermes dans l'Argovie; Lucerne enleva, avec leur concours, le château de Habsbourg au bord du lac, et le détruisit de fond en comble. En 1353, l'entrée dans la Confédération de Berne, la ville déjà alors la plus considérable de la partie allemande de la Suisse, porta un coup des plus sensibles à l'Autriche, et l'on vit le contraste d'une jeune Confédération pleine de sève et de vigueur, alors que l'empire romain allemand, jadis si puissant, restait incapable, sous Louis de Bavière, d'emporter la petite ville de Mersebourg.

En 1366, le duc Léopold d'Autriche, né en 1351, et voué par la fatalité à mourir à Sempach, et son frère Albert reçurent en fief de l'empereur Charles IV les possessions héréditaires d'Autriche, et plusieurs autres fiefs d'empire. Léopold visita la Suisse à deux reprises, en 1367 et en 1369 et sut se concilier l'affection de toute la noblesse par sa modération et sa magnanimité.

Il renouvela pour dix ans avec les Confédérés la paix de Thorberg qui devait expirer en 1377, de sorte qu'elle reprit force jusqu'au 23 avril 1387.

Par son entrée dans l'alliance, la position de Lucerne s'était sensiblement modifiée. Pendant le 13<sup>me</sup> et une partie du 14<sup>me</sup> siècle, ce n'était, pour se servir de l'expression de Liebenau, qu'une pauvre ville bâtie en bois et habitée par des cigognes, entourée au nord et à l'ouest par les puissants seigneurs de Wollhusen, de Rothenbourg, d'Eschenbach et de Rusegg, qui végétait sous l'égide de l'Autriche, mais cet état de choses avait dès lors changé.

Les Wollhusen et les Rothenbourg étaient éteints, les Eschenbach, compromis dans le meurtre de l'empereur Albert avaient été justement punis, et les barons de Rusegg étaient si déchus qu'on rencontre leur nom sans aucune désignation héraldique, dans des actes passés avec les bourgeois de Lucerne, de sorte que débarrassée de ses plus proches voisins, Lucerne commençait à jeter des regards envieux sur d'autres seigneuries voisines. Sous le rapport de la fortune publique, la ville devait avoir fait de grands progrès, car elle s'était rachetée de ses charges envers ses avoués, elle avait acquis la seigneurie de Veggis et avait même rendu des services pécuniers et fait des avances à la fière ville de Berne pour lors obérée. Lucerne s'était aussi acquis un grand renom par sa brillante victoire remportée à Buttisholz sur les chevaliers bardés de fer, et la soldatesque redoutable qui les accompagnait. Libérée dès 1379, par l'empereur Wenceslas, de toute juridiction étrangère, et



dotée du droit de haute justice, à cette époque l'un des apanages les plus précieux de la souveraineté, introduite par Zurich dans l'alliance des villes, elle fut honorée à diverses reprises des égards et de l'amitié de Berne sa puissante voisine. Lucerne était en pleine voie de prospérité et voyait chaque jour s'accroître son importance, aussi rien n'était plus naturel qu'à cette époque, où tout aspirait à la liberté et à l'indépendance, la jeune génération cherchât les moyens et attendit le moment propice pour s'émanciper complètement.

Mais la chose n'était pas des plus faciles, et cela ensuite de deux circonstances. C'était d'une part la proximité de la forteresse de Rothenbourg, érigée à grands frais et rendue très-forte par Léopold d'Autriche, dont la garnison faisait bonne garde, et de l'autre la paix de Thorberg qui ne devait prendre fin qu'en 1387.

Les événements qui survinrent en 1385 forcent à admettre qu'à cette époque le parti qui voulait l'émancipation complète de Lucerne de la suprématie autrichienne, comptait dans son sein la grande majorité des bourgeois, qui étaient précisément fort irrités contre le duc Léopold à cause du refus d'une demande qu'ils lui avaient adressée. Cette irritation, que devaient encore surexciter des événements postérieurs, se manifesta d'une façon d'abord peu apparente par l'admission à la bourgeoisie, dans une courte période, de plus de deux cents nobles et surtout par l'annexion forcée de la petite ville de Sempach. Mais ce fut à la jeunesse de Lucerne moins politique et plus impatiente qu'il était réservé de rompre la paix, le 28 décembre 1385, par une attaque à main armée, plus chevaleresque que ces menées souterraines, mais exécutée cependant sans déclaration préalable, et par surprise.

C'était le jour d'une fête célébrée dans la chapelle du château de Rothenbourg, situé à une demi-lieue de la petite ville du même nom, mais de façon à ne pouvoir en être aperçu. Profitant de cette circonstance, et grâce sans doute à des intelligences dans la place, les Lucernois mirent à exécution le projet qu'ils caressaient depuis longtemps, ils enlevèrent la forteresse, la démolirent de fond en comble, et en précipitèrent les matériaux dans le ravin voisin. Les murs de la petite ville désormais sans défense subirent le même sort et servirent à combler ses fossés. Le sort en était jeté, et les obstacles qui avaient longtemps retardé l'émancipation de Lucerne venaient d'être écartés. Une vieille chronique zuricoise s'exprime à cet égard et non sans raison en ces termes: La guerre commença ainsi entre la maison d'Autriche et les Confédérés par des pillages, des incendies, des meurtres, et tous autres moyens de se nuire. Les officiers et conseillers du duc affirmaient que la paix était rompue, mais ceux de Lucerne prétendaient qu'il n'en était rien.

Aussitôt les Confédérés parurent avec les gens de

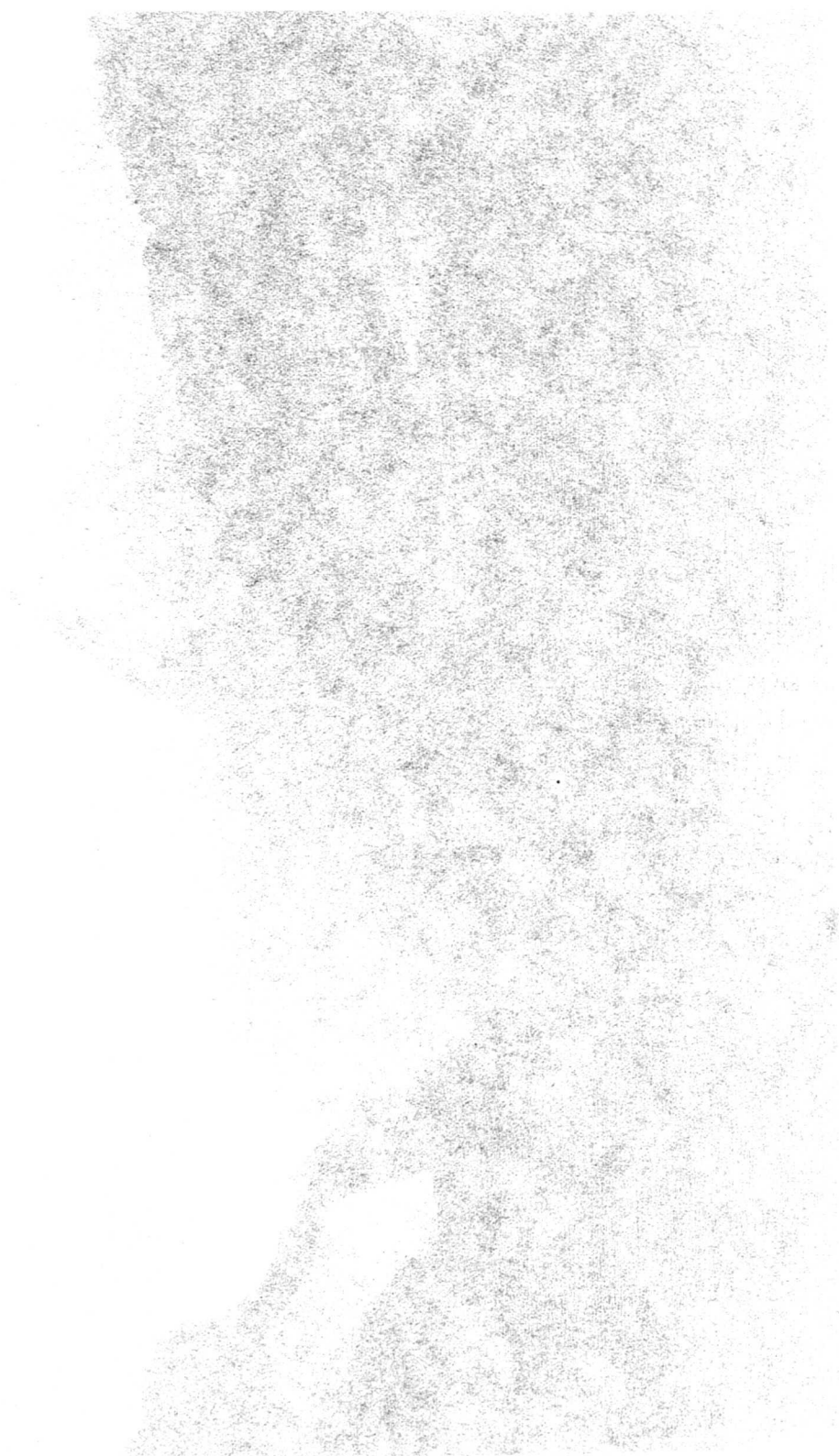
Lucerne devant le château fort des seigneurs de Volhusen, qui avait été bâti 18 ans auparavant, le prirent et le rasèrent. Pour se débarrasser également des autres partisans de l'Autriche moins dangereux, on incendia ensuite le château de Baldegg propriété de Rodolphe de Hunenberg, la forteresse de Liele, et le château de Rinach, qui avait passé à l'ordre Teutonique; en même temps Schwytz et Zug s'emparaient du château fort de St-André. Tout cela fait voir que les hommes libres des trois cantons, toujours prêts à prendre les armes, étaient dès longtemps disposés à secourir les Confédérés de Lucerne au premier appel. Pendant que Léopold était encore dans le Tyrol, occupé d'enrôlements, et afin de se procurer de l'argent hypothéquait pour soixante ducats d'or Feltre et Bellune, les Confédérés prenaient Meienberg et détruisaient Richensee pour arrêter la première invasion ennemie, tandis que les seigneurs du parti de l'Autriche cherchaient à se venger par des représailles. L'animadversion des deux partis s'accroissait de jour en jour, mais Berne seule, la cité la plus puissante de la jeune Confédération, restait neutre, décidée à ne pas entrer en lice, ce qui tenait sans doute à ce que Berne connaissait les projets de Lucerne à l'égard de l'Entlibuch, vaste territoire sur lequel la cité fondée par Berthold avait déjà jeté son dévolu.

Léopold de retour en Suisse prit son quartier-général à Brugg et à Baden, où toute la noblesse du pays et la bourgeoisie des villes vint grossir son armée, qui comptait aussi des contingents fournis par le Tyrol, la Souabe, l'Alsace, le Brisgau, l'Évêché de Bâle et les possessions héréditaires de Habsbourg, tous réunis à force d'argent. Son plan d'attaque consistait essentiellement à chercher à diviser les forces des Confédérés. Afin de leur couper les secours que Zurich aurait pu leur fournir, Léopold détacha un corps de cinq mille hommes, commandé par Jean de Bonstetten avec ordre de menacer Zurich, en même temps il envoyait un message à la comtesse Mahé de Valangin pour en obtenir la permission d'occuper Willisau afin de couvrir son flanc droit.

Léopold lui-même à la tête de son corps d'armée, composé essentiellement de noblesse à cheval et d'infanterie, passa par Zoffingue qu'il quitta le 30 juin, se dirigeant sur Willisau, où d'après un document récemment retrouvé, il s'arrêta avec toute son armée du premier au 8 juillet. En quittant cette ville devenue sa base d'opérations, il la fit incendier et marcha sur Lucerne par Sursee.

Dès que les Confédérés qui s'étaient portés dans la direction de Zurich eurent appris que le duc avait pris celle de Lucerne, et espérait s'en emparer, ils détachèrent 1,300 hommes pour les lui opposer et cette troupe s'établit dans une forêt située à une demi-lieue de Sem-









*Drucku. Verlag v. Chr. Krüsi, Basel.*

*Del. & sc. v. C. Huber*

LAC DES IV CANTONS

VIERWALDSTÄTTERSEE





pach et appelée Meyerholz, et s'y retrancha selon la coutume pour éviter une surprise.

Le matin du lundi 9 juillet 1386, vers midi, alors que le soleil inondait l'espace de ses plus ardents rayons, Léopold s'avancait de Sursee et s'approchait des Confédérés cachés dans la forêt. Il eut soin d'éviter la route qui côtoyait le lac alors que ses eaux n'avaient pas encore été abaissées, parce que ce terrain était peu propice au déploiement de la cavalerie, ou peut-être à cause du souvenir du malheur arrivé à Morgarten, à son oncle Léopold I. (c'est l'opinion de Liebenau), et chevaucha par Aich, à travers la partie moyenne du terrain en pente douce, couvert de pâturages, qui termine au sud la montagne, en suivant le chemin de Rothenbourg, lequel passe à proximité du bois de Meyerholz. Ce terrain inégal, coupé de haies épaisses, n'était pas de nature à favoriser les mouvements d'une armée essentiellement formée de cavalerie pesante, en ce sens qu'il ne présentait qu'une petite portion en plaine, tout le reste étant en coteaux. Toutes ces considérations fortifient l'opinion d'un de nos meilleurs historiens, le professeur Georges de Wyss, qui admet que les Suisses étaient en embuscade et attendaient une occasion et un endroit favorables pour se précipiter sur l'armée de Léopold.

Avant que l'archiduc fût arrivé à cet endroit qui devait lui être si fatal, les chroniqueurs racontent qu'il avait fait faucher les blés et ravager les champs devant Sempach. Ruotzmann de Rinach, l'un des hommes de guerre les plus célèbres de l'époque, qui fut tué dans la bataille, doit avoir caracolé avec quelques courageux cavaliers devant les murs de la ville, en criant aux bourgeois, d'une voix moqueuse, d'envoyer le déjeuner aux faucheurs; sur quoi le bourgmestre lui répliqua qu'il avait bon espoir que ses maîtres de Lucerne et leurs Confédérés apparaîtraient bientôt et leur apporteraient un déjeuner qui serait pour beaucoup le dernier de leur vie.

En voyant approcher l'armée ennemie, suivant leur vieille habitude, les Confédérés se mirent à genoux et implorèrent l'aide de Dieu en face d'un pareil danger; ce qui d'après Tschudi, provoqua la risée des nobles, qui s'écriaient: „Ces lâches veulent nous demander grâce.“ Aussitôt relevés, les Confédérés s'élancèrent au pas de course sur l'armée que Léopold venait sans doute de ranger en ordre de bataille. Les chevaliers descendirent de cheval et Léopold en forma son centre sur les flancs duquel il disposa son infanterie et ses archers, à propos desquels Halbsuter s'exprime en ces termes dans son magnifique chant épique sur ce combat: „Ils commencèrent à tirer contre eux dans les sapins et attaquèrent les pieux Confédérés avec de longues lances. Hé, la plaisanterie n'était pas gaie; les branches des arbres tombaient à leurs pieds!“

Comme la position des Autrichiens dominait de beaucoup la forêt, et que des flèches eussent difficilement abattu de grosses branches de sapin, Liebenau admet que Léopold avait mis en batterie de l'artillerie sur ses flancs, et cette opinion est appuyée par d'autres motifs.

Probablement que, selon leur coutume, les Confédérés se précipitèrent sur l'ennemi formés en coin. Quelque puissant qu'eût été leur élan, leur choc fut brisé par le mur de fer des chevaliers autrichiens, serrés et massés sur plusieurs rangs de profondeur, dont les longues lances arrêtaient les assaillants, qui restèrent exposés aux pierres que faisaient pleuvoir sur eux des hommes abrités par les premiers rangs. Un gentilhomme italien, Antoine a Porta, devenu bourgeois d'Uri, qui combattait avec les Confédérés, passe pour s'être écrié: „Frappez sur les lances, elles sont creuses!“ Mais sans doute que ces lances de tournois n'étaient pas les plus nombreuses et qu'elles étaient incessamment remplacées par celles des rangs plus profonds, car la ligne ennemie restait impénétrable. Déjà la petite phalange des Confédérés avait subi de rudes pertes. Son chef, l'avoyer Pierre de Gundoldingen de Lucerne, avait été blessé à mort et emporté du champ de bataille; déjà un grand nombre de Confédérés, et parmi eux les nobles Henri de Moos, Etienne de Silenen, Antoine a Porta jonchaient le sol de leurs cadavres.

Dans ce moment suprême, alors que l'infanterie et les archers qui formaient les ailes commençaient déjà à se rapprocher pour attaquer de flanc les Confédérés déjà ébranlés, ces derniers durent leur salut à une circonstance inattendue, dont nous allons rendre compte en transcrivant le plus ancien récit de la bataille qui nous soit parvenu, récit qui, d'après les recherches de Georges de Wyss, paraît n'avoir été écrit que 52 ans après la bataille. La naïve relation de ce chroniqueur, bien qu'absolument dépouillée de tout élément poétique, n'en a que plus de mérite comme document historique et s'exprime comme suit:

Le duc Léopold croyait que les siens avaient le dessus, et pensait avoir gagné ses éperons. Mais l'Eternel tout-puissant vint en aide aux fidèles Confédérés, qui furent victorieux avec beaucoup de peine, et tuèrent les seigneurs et avec eux le duc Léopold d'Autriche. Ce fut l'œuvre d'un brave homme des Confédérés. Voyant que cela allait mal, et que les seigneurs perçaient chaque fois de leurs lances les plus avancés avant que ceux-ci pussent les frapper de leurs hallebardes, cet homme brave et pieux s'avança, saisit autant de lances qu'il en put embrasser et les abaissa vers la terre, de sorte que les Confédérés les rompirent à coups de hallebardes et pénétrèrent ainsi parmi les Autrichiens. Comme, ainsi que Tschudi le raconte, il faisait ce jour une chaleur extraordinaire, les deux partis en étaient fort incom-



modés, mais c'était surtout les seigneurs sous leurs lourdes armures qui souffraient le plus de la chaleur et du combat, de sorte que plusieurs furent étouffés et tombèrent sans avoir reçu de blessures. Beaucoup d'entre eux auraient volontiers mis bas leur armure pour combattre plus à l'aise, mais ils n'en eurent pas le temps, tellement les Confédérés les mirent en désordre. Lorsque l'ordre de bataille du duc eut été rompu, les seigneurs auraient volontiers contribué à lui sauver la vie au prix de la leur, et ils cherchèrent en effet à l'engager à se retirer du combat. Bien, qu'il eût pu le faire s'il l'avait voulu, il s'y refusa et dit : Dieu m'en préserve ! il est déjà mort pour ma cause trop de braves gens, comtes, barons, chevaliers et écuyers pour que je fléchisse devant la mort. Je préfère mourir en brave que de vivre déshonoré sur la terre ! \*) Puis il entendit crier et vit de ses yeux que sa bannière d'Autriche était en danger et risquait de tomber, cette bannière qui n'avait jamais cessé de flotter. Voyant cette détresse et lorsqu'il entendit le chevalier Ulrich d'Arbourg, qui portait l'étendard, crier : Sauve Autriche, sauve ! ce prince courageux s'élança vers sa bannière et voulut la délivrer. Mais lui aussi fut tué à cet endroit ! Lorsque le prince noir de Zollern et Jean de Oberkilch, qui étaient à l'arrière-garde avec leur troupe, virent que l'ordre de bataille du duc était rompu et que les Confédérés commençaient à l'emporter, ils prirent la fuite. Alors l'armée du duc (composée essentiellement de mercenaires) commença à plier sur toute la ligne, et les Confédérés prirent possession du champ de bataille avec toutes les formalités chevaleresques.

Quand les seigneurs voulant battre en retraite s'en vinrent reprendre leurs chevaux, ils avaient disparu avec les palefreniers saisis de terreur, de sorte que ceux qui voulurent en rattrapper durent prendre la fuite à pied. Les Confédérés, après avoir pris possession du champ de bataille, se mirent à piller sans poursuivre l'ennemi, auquel ils auraient pu faire beaucoup de mal et tuer beaucoup de monde. Il fut fait grand butin et pris quinze étendards principaux, parmi lesquels ceux d'Autriche, de Tyrol, de Habsbourg, ceux des villes de Constance et d'Überlingen, ainsi qu'une quantité d'autres bannières de villes et de seigneurs.

Après avoir décrit cette bataille qui coupa court au plus grand danger qui eût jamais menacé l'alliance des huit cantons, il nous reste à parler de cet homme *brave*

\*) Le poète autrichien P. Suchenvirt qui vivait à la cour du frère de Léopold, a chanté la bravoure de Léopold dans les vers suivants, dont nous essayons de rendre le sens : on lui disait : Seigneur duc, décampez au plus vite, nous voulons combattre contre eux. Mais il dit : Loin de moi cette honte en face de princes, de chevaliers et d'écuyers. Braves héros, il nous faut la victoire : que chacun fasse de son mieux. Dans ce danger je veux vaincre ou mourir avec vous. Ayez confiance en moi. Il vaut mieux mourir avec honneur, que devoir rougir de honte devant des femmes.

et pieux, dont la présence d'esprit et l'héroïsme assura aux Confédérés l'heureuse issue de cette mémorable journée. Nulle part son nom n'est rapporté par des documents précis, mais tout fait présumer, et cela avec la plus grande probabilité, que cet homme était le chevalier d'Unterwalden **Arnold de Winkelried**. Il est de fait que les gens d'Unterwalden prirent part à la bataille, et que la famille des Winkelried était alors à Stans en pleine fleur. Non-seulement tous les récits de la bataille et les chansons épiques (à l'exception cependant de ceux d'origine autrichienne) rapportent le trait d'héroïsme, mais la mort de Winkelried est constatée par la vieille chronique de Stanz, à laquelle Tschudi a emprunté les noms des citoyens de Nidwald tombés dans la bataille. Le nom de Winkelried s'y trouve en tête. Le fait suivant cité par Liebenau a également son importance dans la question ; il rapporte qu'on voyait encore, il y a une quarantaine d'années, posés contre un vieil arbre entre la forêt et les restes du retranchement jusqu'au pied duquel les Confédérés semblent avoir été repoussés, deux petits tableaux dont l'un existe encore et représente un Christ crucifié, tandis que l'autre, une inscription indiquant que là était la place où Winkelried était tombé, a disparu. Les lignes suivantes, par lesquelles Georges de Wyss termine son travail remarquable sur le fragment de chronique relatif à la bataille de Sempach qu'il a édité, ont une importance toute particulière quant à cette question si capitale pour tous les Suisses :

« Si l'auteur du poème lyrique, la chanson de Sempach, tout en appréciant le héros au point de vue poétique, nous transmet son nom, nous pouvons accorder toute confiance à ses allégués. Il est indubitable qu'un fait, vivant dans le souvenir du peuple, a seul pu motiver son poème. Or, donner au héros de cette tradition un nom de fantaisie de l'époque où le poète composa son œuvre, eût été de sa part un mode de faire si étranger au temps où il écrivait et au peuple dont il racontait l'histoire héroïque, qu'il en serait résulté une bien plus grande invraisemblance que celle qu'on a cherchée dans son récit. Les chansonniers épiques suisses, qui, à la fin du 15<sup>me</sup> et au commencement du 16<sup>me</sup> siècle, chantèrent les batailles des guerres de Bourgogne, de Souabe et d'Italie, n'eurent jamais l'idée de tenter d'honorer quelque chef de mercenaires de leur temps, si brave qu'il fût, en composant un poème sur la bataille depuis si longtemps passée de Sempach, et en y plaçant comme figure principale quelque ancêtre de celui qu'ils auraient voulu illustrer. »

Nous sommes certains, de par des documents, de l'existence de Winkelried à l'époque de ces événements, et il est connu dès longtemps que c'est dans l'Unterwald que le souvenir de la bataille de Sempach est resté le plus vivant, de sorte que nous ne pouvons avoir de motifs de nous défier du poète et devons bien plutôt lui savoir

gré d'avoir conservé à l'histoire nationale le nom d'un homme dont le grand et pur sacrifice a sauvé la Confédération à Sempach. —

Enfin le jour est venu où la reconnaissance des Suisses d'aujourd'hui vient d'affirmer à jamais l'existence de Winkelried et de rappeler à toujours la grande bataille de Sempach par l'érection d'un tardif monument, digne d'un si haut fait. Une souscription nationale, à laquelle prirent surtout part la jeunesse et l'enfance, a rapidement valu à un comité d'initiative la somme nécessaire, et, à la suite d'un concours, le modèle présenté par le sculpteur Schlöth de Bâle a mérité tous les suffrages, de sorte que l'exécution du groupe sculptural lui a été confiée. Bientôt son ciseau habile et inspiré eut fait sortir, à Rome, du marbre blanc une page d'histoire sans pareille, une trilogie épique, qui rend à la fois vivantes les trois phases de la bataille. Le guerrier étendu sans vie rappelle les efforts impuissants des Confédérés à rompre la barrière de fer hérissée de lances des chevaliers autrichiens; Winkelried, enlaçant ces lances fatales et s'affaissant sur elles, mourant, le regard tourné vers le ciel, sur le corps inanimé du soldat citoyen, retrace à nos regards le moment solennel qui décida du sort et de l'avenir

de la jeune liberté helvétique, et nous vaut encore le bonheur d'être libres et de nous gouverner nous-mêmes. Il y a dans le regard du héros quelque chose d'inspiré et de prophétique qui tempère son expression douloureuse et produit un effet puissant.

Enfin la figure qui couronne l'œuvre, celle du jeune homme qui, brandissant sa massue, va se jeter légèrement vêtu au milieu des armures et des cottes de mailles et s'élance avec un mouvement d'une sauvagerie énergique dans la brèche qui s'ouvre, rend admirablement le courage irrésistible et l'assurance de la victoire qu'en un instant, le sacrifice du héros vient de rendre à la phalange décimée et hésitante des confédérés. Regret, douleur immense, espoir et assurance de vaincre, tout est dans cette œuvre magistrale, inaugurée à Stanz le 3 septembre 1865, en présence de tout ce que la Suisse d'aujourd'hui possède de personnalités illustres et de citoyens dévoués, appréciateurs reconnaissants du sacrifice du héros de l'Unterwald, dont l'ancienne maison se dresse encore à quelque distance du monument que vient de lui consacrer la jeune génération de l'Helvétie. — Honneur à ceux de qui a émané l'idée et l'initiative de ce monument tardif de la reconnaissance nationale !

## L'ENTLIBUCH.

Les destinées de la population pastorale qui habite les vallées arrosées par la petite Emme et ses affluents, sont dès longtemps confondues avec celles des cantons forestiers. A Buttisholz et à Sempach, l'Entlibuch concourut déjà à la défense du pays et à l'extermination des envahisseurs étrangers, et quand, à la première nouvelle de l'arrivée de Charles de Bourgogne devant les remparts de Morat, Berne fit appel aux confédérés, les contingents d'Unterwald et de l'Entlibuch furent les premiers à voler à son secours. Quand l'armée s'ébranla vers Morat, les bannières d'Entlibuch et de la ville de Thoune flottaient à l'avant-garde, ce qui fait dire à Weit-Weber dans son chant de combat :

„A l'avant-garde deux belles bannières, Entlibuch et Thoune avec son étoile,

„Ils aimaient à se rapprocher, ces drapeaux, et nul ne les vit en fuite.“

Lorsqu'éclata, au milieu du 17<sup>me</sup> siècle, le grand sou-

lèvement des paysans, qui ébranla si fortement le patriarcat déjà complètement constitué à cette époque, ce furent d'abord les habitants de l'Entlibuch qui y prirent la plus forte part, et firent surgir de leur sein des figures héroïques aussi fortement trempées que les hommes du moyen âge.

L'affection profonde au pays natal est, chacun le sait, générale chez toutes les populations suisses, mais elle est encore bien plus prononcée chez nos pères et les habitants des contrées alpestres que chez ceux de la plaine, que leurs occupations commerciales mettent plus en rapport avec l'étranger et entraînent à faire des voyages lointains.

Sous ce rapport, l'homme de l'Entlibuch ne dément pas son origine alpestre, et il ne se trouve jamais aussi heureux qu'au milieu de ses troupeaux. Le service étranger ne l'a jamais beaucoup séduit. S'il émigre, c'est plutôt en Alsace et dans les cantons de Soleure et de Fribourg

où il prend du service dans les métairies et fromageries et cherche à s'amasser quelque argent, pour revenir bientôt au pays et acquérir un petit troupeau, qui lui procurera une modeste aisance. Il est assez curieux, et le fait n'est explicable que par la communauté de genre de vie et de caractère national, que l'habitant de l'Entlibuch préfère de beaucoup à ceux de son propre canton, les gens d'Obwald et les Bernois de l'Emmenthal et de l'Oberland.

La gaité, une jovialité que les plus pénibles travaux sont impuissants à faire disparaître, constituent depuis des siècles le trait saillant du caractère national dans l'Entlibuch, et cette joyeuse humeur déborde jusque dans les actes de la vie publique. Le curé Stalder, le meilleur initié au génie national de cette population pastorale, s'exprimait, déjà au 18<sup>me</sup> siècle, en ces termes: „Les affaires les plus importantes de cette petite communauté sont présentées et traitées avec des expressions plaisantes et un enjouement plein d'originalité, qui ne sont cependant pas dépourvus de dignité. En tribunal, dans les assemblées politiques, dans la rédaction des rapports ou des ordonnances qui doivent être présentés à la population, le style est avivé par des saillies et des plaisanteries, toujours bienvenues du peuple parce qu'elles le font rire. Quand, à un jour de fête, l'habitant de l'Entlibuch a son amie à ses côtés et une bouteille de vin devant lui, il nage dans l'océan des félicités humaines et offre à boire au premier venu. Qu'un ami ou même un personnage à peine connu s'approche d'une table joyeuse: aussitôt chacun, filles et garçons, de lui tendre son verre avec une explosion de félicitations, de sorte que si l'on voulait faire raison à tous, on serait enivré avant d'avoir pris place à table; afin de n'offenser personne, l'habitude consiste à rendre le verre à demi vidé.“

C'est surtout dans les fêtes populaires, parmi lesquelles celles où ont lieu des luttes sont les plus appréciées, qu'on peut observer dans toute son originalité cette exubérance de vie et de belle humeur. Dans quelque vallée solitaire de la montagne, au bord d'un joyeux torrent, ou même sur ces hauts pâturages d'où le regard plane en liberté sur les glaciers étincelants, se rassemblent de toute la contrée des jeunes gens aux faces réjouies et aux membres robustes, pour s'exercer à la lutte et faire assaut de tours de force. Réservant la description de ces magnifiques exercices à des pages futures, nous nous bornerons à choisir, pour la décrire, parmi de nombreuses fêtes populaires, celle dans laquelle le côté plaisant du caractère de ce petit peuple se manifestait à la fois de la façon la plus originale et la plus accentuée. C'est la fête du joyeux Lundi, qu'on célébrait chaque printemps jusqu'à la fin du siècle passé, et à laquelle le bon curé Stalder nous accompagnera comme cicerone.

Le dernier lundi du carnaval, que les gens de la con-

trée qualifient d'une épithète que nous traduisons par *joyeux Lundi*, la foule se pressait en habits de fête au chef-lieu de la paroisse, et à peine la cérémonie religieuse était-elle terminée, qu'on arborait la bannière des tireurs devant la maison où siègent d'habitude les jurés du village constitués en tribunal. Toute la population se pressait sur la place du village, se groupait sur les terre-pleins qui entourent les tilleuls séculaires ou s'établissait aux fenêtres des maisons voisines, en attendant avec des figures contrefaites et des expressions où se lisait le dépit, le sarcasme ou la malice, selon ce que la farce leur préparait, en attendant avec impatience le messenger du joyeux Lundi, envoyé par une ou deux des communes voisines. C'est ainsi qu'Escholzmatt expédiait le sien à Schüpfen et à Marbach, qui à leur tour en envoyaient un autre à Escholzmatt. C'était aux jurés du village à faire le choix du messenger, qui était toujours accompagné d'un avant-coureur, remplissant le rôle d'un serviteur destiné à relayer momentanément son supérieur pendant le débit du message.

Soudain un murmure parcourt la foule qui s'écarte et se groupe en criant: le voici, le voici; en effet, monté sur un beau cheval orné de fleurs et de rubans, apparaît le messenger en costume de ville, tout enrubanné, la tête couverte d'un tricorne à bords retroussés surchargé de fleurs et de petits miroirs. Il arrive au galop et fait halte sous la bannière. Les jurés s'approchent, saluent amicalement le cavalier, prennent la bride de son cheval, pendant que l'aubergiste s'empresse de lui présenter la bouteille de vin d'honneur. Avant de déployer son message, notre homme laisse errer sur la foule son regard d'aigle et tend son verre à tous ceux, garçons ou filles, auxquels sa lettre réserve quelque quolibet. Après ce début, il tire gravement de sa poche un écrit in-folio de plusieurs feuilles, dont la couverture, peinte en rouge et en vert, est ornée des armes du pays, un hêtre et une croix. D'un air grave et important, il déploie sa lettre, conçue en patois du pays et en langue rimée, et se met à la débiter sur un ton traînant et nasillard, destiné à ménager sa voix et à lui donner du retentissement.

Ces messages du joyeux Lundi étaient toujours divisés en trois parties: le prologue, la farce et l'appel général. Dans le prologue, l'orateur touchait à des faits de l'histoire suisse, ou du passé de la contrée en rapport avec la fête, ou bien il cherchait à ridiculiser les faits et gestes du dernier messenger et les mœurs de la commune qui l'avait envoyé, en se vantant outre mesure, et en lançant à son adresse des lazzis et des sarcasmes. C'est ainsi par exemple que le héraut envoyé de Flueli à Schupfen entre en matière en proposant d'imposer un tuteur à la commune de Schupfen, qui a besoin d'être mise sous surveillance. Naturellement ces lettres fourmillent d'allusions aux gens et aux choses du pays, mais



*Printed & engraved by Wm. Brown in Bristol*

CHATELAIN DE SAINT-PAUL      CHATELAIN DE SAINT-PAUL      CHATELAIN DE SAINT-PAUL



où il prend du service dans les métairies et fromageries et cherche à s'amasser quelque argent, pour revenir bientôt au pays et acquérir un petit troupeau, qui lui procurera une modeste aisance. Il est assez curieux, et le fait n'est explicable que par la communauté de genre de vie et de caractère national, que l'habitant de l'Entlibuch préfère de beaucoup à ceux de son propre canton, les gens d'Obwald et les Bernois de l'Emmenthal et de l'Oberland.

La gaité, une jovialité que les plus pénibles travaux sont impuissants à faire disparaître, constituent depuis des siècles le trait saillant du caractère national de l'Entlibuch, et cette joyeuse humeur se reflète dans tous les actes de la vie publique. Le conseil communal a été initié au génie national de la contrée par ses délibérations s'exprimant, déjà à l'époque où les affaires les plus importantes de la communauté sont traitées, dans une langue simple et des expressions plaisantes et d'un caractère d'originalité, qui ne sont certainement pas étrangers à l'Entlibuch. En tribunal, dans les délibérations du conseil, dans la rédaction des rapports ou dans les discours, on doit être présenté à la population par des saillies et des plaisanteries, toujours bienvenues du peuple parce qu'elles le font rire. Quand, à un jour de fête, l'habitant de l'Entlibuch a son ami à ses côtés et une bouteille de vin devant lui, il nage dans l'océan des félicités humaines et offre à boire au premier venu. Qu'un ami ou même un personnage à peine connu s'approche d'une table joyeuse : aussitôt chacun, filles et garçons, de lui tendre son verre avec une explosion de félicitations, de sorte que si l'on voulait faire raison à tous, on serait enivré avant d'avoir pris place à table ; afin de n'offenser personne, l'habitude consiste à rendre le verre à demi vidé.

C'est surtout dans les fêtes populaires, parmi lesquelles celles où ont lieu des luttes sont les plus appréciées, qu'on peut observer dans toute son originalité cette exubérance de vie et de belle humeur. Dans quelque vallée adjacente de la montagne, au bord d'un joyeux torrent, ou même sur ces hauts pâturages d'où le regard plane en liberté sur les glaciers étincelants, se rassemblent de toute la contrée des jeunes gens aux faces réjouies et aux membres vigoureux pour s'exercer à la lutte et faire assaut de force. On trouve dans la description de ces magnifiques exercices une telle variété, dans les costumes bornerons à choisir, pour les fêtes populaires, cette originalité et ce caractère de ce petit peuple de la montagne, la façon la plus originale et la plus intéressante. C'est à la fête du joyeux Lundi, qu'on trouve dans la contrée jusqu'à la fin du siècle passé, et à laquelle Stalder nous accompagnera comme commentateur.

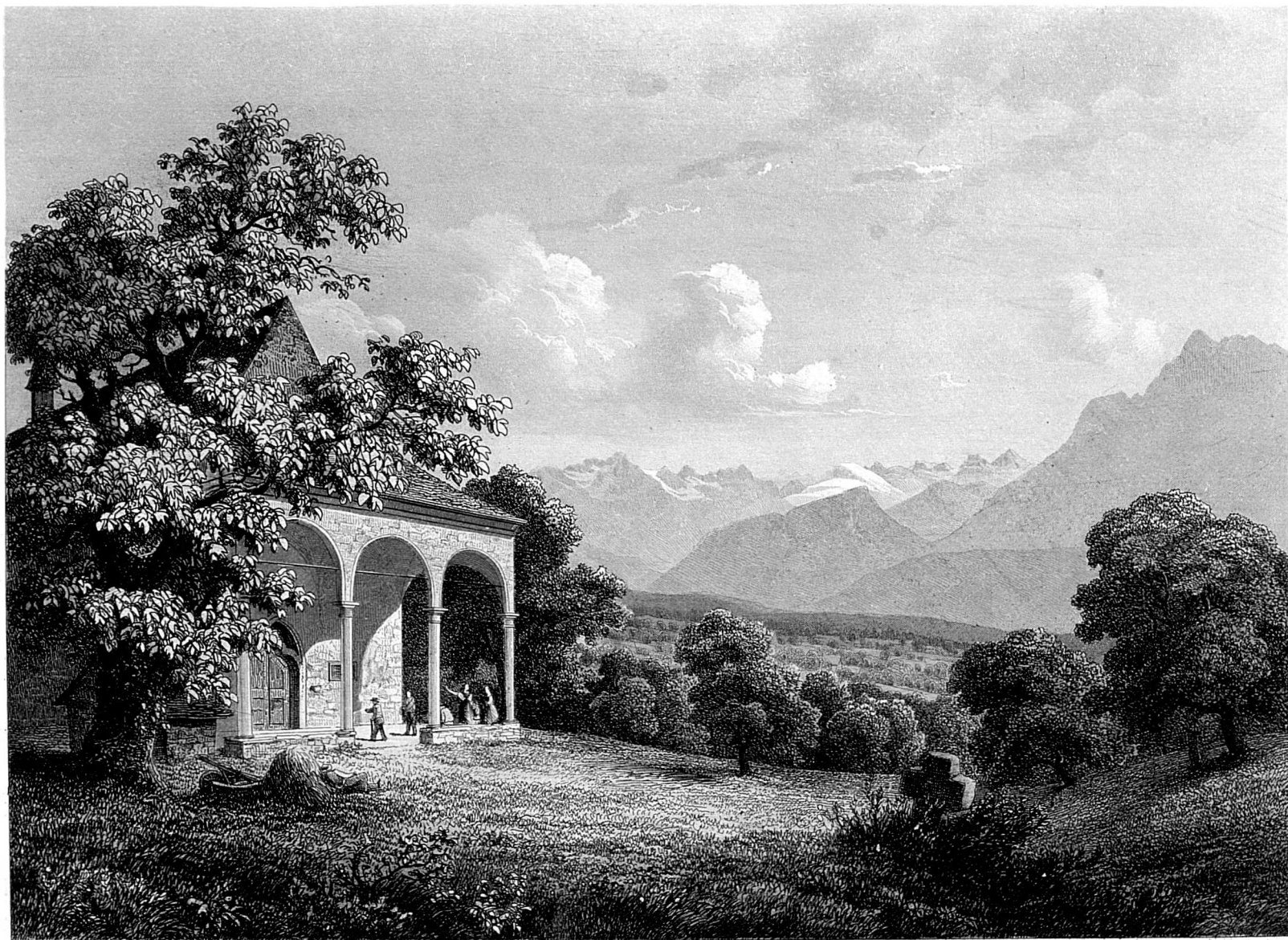
Le dernier lundi du carnaval, que les gens de la

trée qualifient d'«*lundi*» que nous traduisons par *joyeux Lundi*, la foule se pressait en habits de fête au chef-lieu de la contrée, et à peine la cérémonie religieuse était-elle terminée, qu'on arborait la bannière des tireurs devant la maison où siègent d'habitude les jurés du village, assis en tribunal. Toute la population se pressait sur la place du village, se groupait sur les terrasses et sur les toits des tilleuls séculaires ou s'élevait sur les toits des maisons voisines, en attendant le moment où paraîtrait le héraut et des expressions où se reflétaient la gaieté ou la malice, selon ce que la foule voulait paraître, en attendant avec impatience le message du joyeux Lundi, envoyé par une ou deux des communes voisines. C'est ainsi qu'Escholz matt expédiait le sien à Schüp fen et à Marbach, qui à leur tour en envoyaient un autre à Escholz matt. C'était aux jurés du village à faire le choix du messager, qui était toujours accompagné d'un avant-coureur, remplissant le rôle d'un serviteur destiné à relayer momentanément son supérieur pendant le débit du message.

Soudain un murmure parcourt la foule qui s'écarte et se groupe en criant : le voici, le voici ; en effet, monté sur un beau cheval orné de fleurs et de rubans, apparaît le messager en costume de ville, tout enrubanné, la tête couverte d'un tricorne à bords retroussés surchargé de fleurs et de petits miroirs. Il arrive au galop et fait halte sous la bannière. Les jurés s'approchent, saluent amicalement le cavalier, prennent la bride de son cheval, pendant que l'aubergiste s'empresse de lui présenter la bouteille de vin d'honneur. Avant de déployer son message, notre homme laisse errer sur la foule son regard d'aigle et tend son verre à tous ceux, garçons ou filles, auxquels sa lettre réserve quelque quolibet. Après ce début, il tire gravement de sa poche un écrit in-folio de plusieurs feuilles, dont la couverture, peinte en rouge et en vert, est ornée des armes du pays, un hêtre et une croix. D'un air grave et important, il déploie sa lettre, conque en patois du pays et en langue rimée, et se met à la débiter sur un ton trainant et nasillard, destiné à ménager sa voix et à lui donner du retentissement.

Ces messages du joyeux Lundi étaient toujours divisés en trois parties : le prologue, la farce et l'appel général. Dans le prologue, l'orateur touchait à des faits de l'histoire récente ou du passé de la contrée en rapport avec le présent, mais il cherchait à ridiculiser les faits et gestes du héraut messager et les mœurs de la commune. Il se vantait outre mesure, et en faisait une adresse des lazzis et des sarcasmes. C'est ainsi qu'un exemple que le héraut envoyé de Flüeli à Schüp fen en matière en proposant d'imposer un tribut à la commune de Schüp fen, qui a besoin d'être surveillée. Naturellement ces lettres four-





*Druck u. Verlag v. Chr. Krüss in Basel.*

*C. Huber sc.*

KAPELLE BEI SEMPACH.

ST. LUZERN.

LA CHAPELLE PRÈS SEMPACH.



il en est comme la suivante qu'il est facile de comprendre :

„Notre conseil du joyeux Lundi a reconnu qu'il fallait absolument vous imposer un maître et un tuteur, pour vous gouverner avec sévérité et sans merci, et si c'est encore possible, vous ramener dans la véritable ornière.“

Ce tuteur proposé est Jean Haas, un pauvre petit homme sans importance et un peu simple, d'où l'hilarité générale quand le messager continue en ces termes :

„C'est Jean Haas qu'on l'appelle, son caractère et sa prudence vous sont déjà connus. Il n'a sans doute pas encore gouverné de peuple, et sa vie ne lui a pas coûté cher, mais, gare à lui, il est présentement fort irrité et saura bien s'y prendre pour faire trembler Schupfen tout entier. Votre caisse n'est pas assez remplie et il vous faut chevaux et carosses. C'est deux douzaines de valets qu'il amène, et il a droit de vous dépenser quarante mille francs par an.“

Le messager de Flueli continuait son thème, en énumérant tout ce qu'il y avait de vicieux et de défectueux dans la localité, sans oublier l'habitude de faire des présents aux baillis, et de gagner les justiciers à sa cause par de l'eau de vie et des friandises. Puis il attaqua les imperfections de l'administration communale, et à ce propos les rôdeurs nocturnes avaient aussi leur mention. Voici ce passage des plus caractéristiques :

„Mais il lui est défendu de recevoir des présents des gens de Schupfen et de se laisser influencer par l'eau de vie et les pains d'épices. Il se fera bâtir un château sur le Rohrberg, parce qu'il ne peut avoir grande confiance en vous, et n'oserait pas demeurer plus près du village, à cause des cris et du tapage que vous y faites continuellement. Il saura bien trouver le moyen de mettre à l'ordre les rôdeurs de nuit ; il a déjà chez lui à la Hirsegg une voiture remplie de sonnettes et saura faire empoigner tout le monde sans distinction, quand même il y aurait dans le nombre des gens à soutane. Il n'y a pas de mauvaise habitude qu'il ne flaire de loin ; il a déjà promis au Grand Turc de lui expédier chaque année une douzaine des vôtres. Il saura aussi prendre la direction de la caisse, parce qu'il voit qu'il faut partager et empêcher que tout n'aille qu'à deux localités.“ Les habitudes bruyantes et l'ivrognerie des habitants de Schupfen sont flagellées en ces termes : „Il saura ramener de l'ordre dans les auberges et en expulsera bien quelques-uns. Il faut que la saucisse, le café et le vin à huit batz deviennent pour vous de la contrebande. Quant aux menteurs et aux ivrognes, il les punira de toute façon, car c'est un homme sobre et véridique qui ne peut pas supporter un peu de vin, non plus que l'odeur de l'eau de vie.“ Ces dernières phrases sont une allusion directe au vice-bailli d'alors, qui était entaché à un haut degré des deux vices en question. Le prologue se terminait

en général par une apostrophe familière adressée à toute la population :

„Mais il vous dira tout cela en personne, quand il faudra que vous lui prêtiez serment sous le drapeau. Il fera lui-même la police pour les gros méfaits, mais il a chargé quelqu'un de punir les peccadilles. C'est pourquoi je veux faire mes devoirs en conscience, et je vous demande pardon d'avance. Je parlerai de vos défauts en toute amitié et bienveillance, et je ne veux souffler ni haine ni inimitié. Mais si quelque chose vous chicane, je serai forcé d'en rire...“

Après cette entrée en matière, l'orateur abordait la partie essentielle de son message, la farce, qui consistait en anecdotes satiriques ayant trait aux différentes personnes qui, à dater de la dernière fête, avaient fait gloser d'elles, fait des sottises, ou commis quelques peccadilles. Souvent le message relatait jusqu'à vingt de ces historiettes comiques, lorsque son auteur se trouvait être très au fait de la petite chronique du village, ou possédait le goût et le talent nécessaires à les épicer de ses plaisanteries et de ses lazzis. Les gens de mauvaise réputation étaient regardés comme indignes d'occuper une place dans la fameuse lettre, et on se bornait à les énumérer et à les tancer tous en bloc à la fin. Des jeunes gens trop fiers pour s'exposer à la risée du public pouvaient se racheter pour un écu payé au messager, mais ils n'y gagnaient que le silence dans leur propre village, car, dans celui de l'orateur, la pancarte tout entière était lue en public. Il n'était pas permis de tourner directement en ridicule les autorités locales, mais on était autorisé à raconter, sans nommer les individus, tels traits si caractéristiques de leurs faits et gestes, que l'allusion en devenait transparente, même pour les enfants.

Après avoir débité une de ses historiettes satiriques, le lecteur faisait silence, se reposait un moment, avalait un verre de vin, et sifflait un air de fifre ou donnait du cornet, pour annoncer le début d'une nouvelle farce.

Ces farces ne laissent pas que d'être souvent d'une crudité d'expressions parfaitement en rapport avec la vigueur rustique de ce petit peuple, si éminemment humoristique et amateur du gros rire ; mais on est heureux de rencontrer sous l'écorce rude de ces bouffonneries un sens profond toujours moral, et souvent même délicat. La nature éminemment gaie et enjouée de cette fête explique pourquoi ce ne sont pas seulement des atteintes à la morale et de petits scandales, mais aussi des aventures comiques qui font la substance de cette satire. C'est ainsi que le message que nous analysons raconte, qu'un vieux veuf ayant donné à entendre qu'il pensait à se remarier, son fils essaya de s'opposer à ce projet avec des procédés brutaux que le messager persifle.

Dans la seconde farce, on se moque de l'inhumanité d'un paysan qui refusait à sa femme, alors en couches,

d'aller chercher la sage-femme, prétextant le jour du marché. Aux lamentations et aux prières de sa femme, le paysan répond avec persistance et une indifférence de stoïcien, qu'il faut qu'il aille au marché, qu'il n'a pas le temps, et qu'en définitive elle peut bien attendre le lendemain pour accoucher.

Dans une autre farce, il s'agit d'un jeune garçon qu'on ridiculise de la façon la plus comique, parce que, dans une de ces expéditions amoureuses ou visites nocturnes faites aux jeunes filles, il s'est permis des privautés que le code galant n'autorise pas; puis vient le tour d'un paysan ivrogne et goinfre, et ainsi de suite jusqu'à épuisement du sujet.

A ces personnalités succédait la troisième partie du discours, l'appel général, dans laquelle tous les habitants du village en général et sans désignations d'individus recevaient en commun une dernière édition de plaisanteries et de persiflage. Le poète rustique choisissait à cet effet comme cadre un sujet qui lui donnait l'occasion d'y placer chacun en son lieu: ainsi un couvent, un moulin, un jeu de cartes. Par exemple, dans la lettre que nous analysons, on voit figurer dans un endroit que nous ne désignerons pas quantité de personnages à mœurs relâchées.

A la fin de chaque message, après une brève revue rétrospective des farces, arrive une exhortation finale, où la commune tout entière est engagée à améliorer son état moral, et à obéir avec soumission aux autorités constituées, afin qu'elle reste digne de fêter dans l'avenir et en la manière ordinaire ce joyeux Lundi chéri dans la contrée.

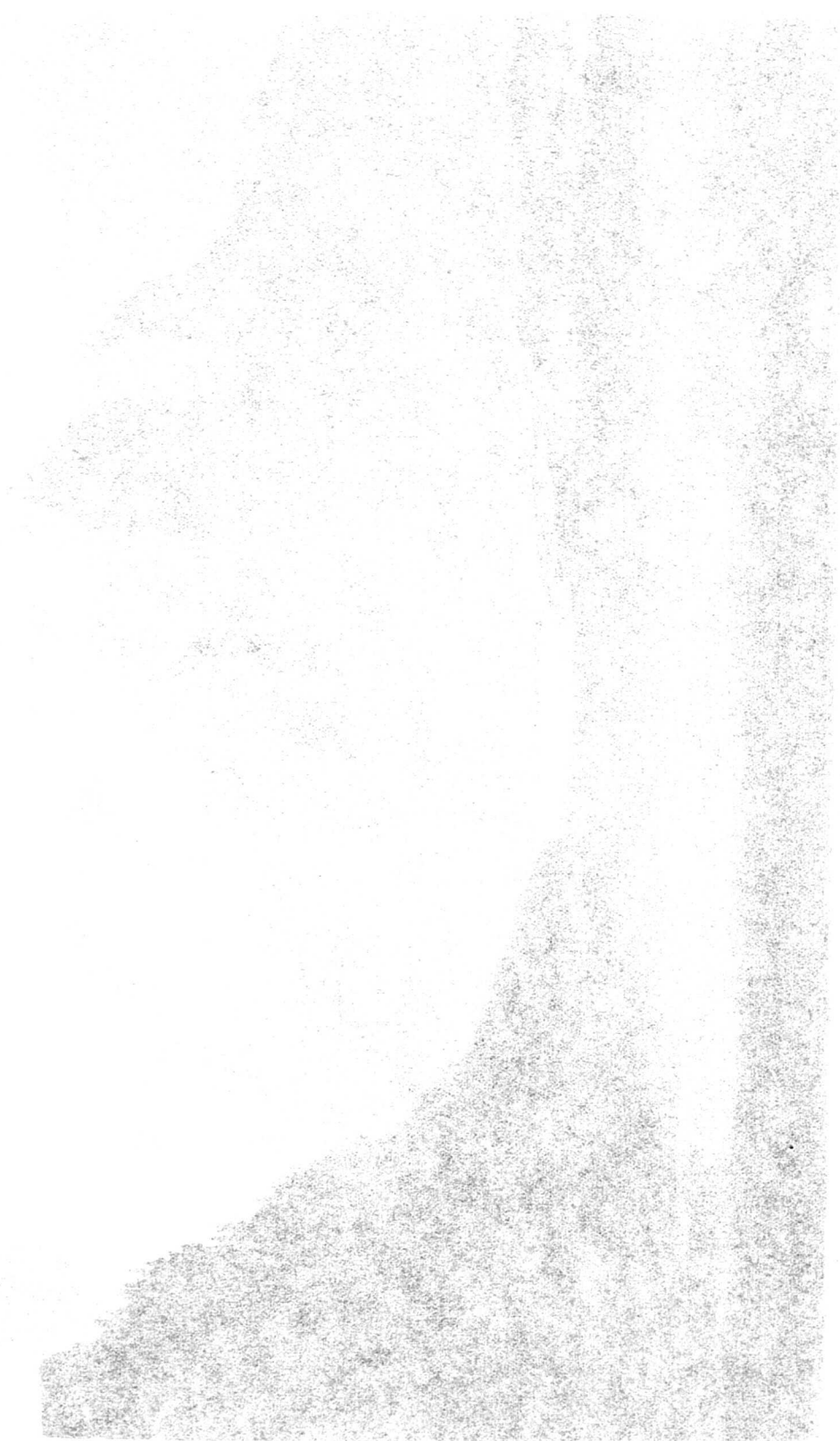
Sa lecture finie, le messenger descendait de cheval et confiait sa monture à l'huissier ou à un autre personnage officiel du village qui en prenait soin et en répondait; puis, dans son costume grotesque visant au majestueux, il se rendait à la salle de la danse, où se pressaient jeunes et vieux, et, comme héros de la fête, il choisissait la plus belle parmi les jeunes filles qui se tenaient debout, serrées les unes contre les autres, autour de la salle, et il usait de son privilège de danser seul avec elle, pendant que tous les autres couples se tenaient modestement à distance. Aux jours de fêtes et de danses, les filles, sans même être invitées, entrent dans la salle et s'y forment en demi-cercle; chaque jeune homme s'approche et cherche dans le groupe sa favorite pour

la possession paisible de laquelle il a souvent à faire le coup de poing avec quelque compétiteur. Après un certain nombre de danses, on faisait circuler une cruche de vin appelée le Rossi, et c'était le signal du départ des danseurs, qui étaient remplacés par une nouvelle troupe. Pendant que le messenger du joyeux Lundi faisait avec sa compagne un solo de gambades dans la salle, les jurés et autres notables du village lui faisaient préparer un repas d'honneur, auquel ils ne manquaient pas, toujours par politesse, d'assister eux-mêmes pour lui tenir compagnie. Si par hasard les lazzis du messenger avaient porté un peu rudement sur tel des assistants, personne n'osait s'en montrer fâché ou maussade. C'eût été un crime de lèse-nation, que de lui chercher chicane et de se porter à des voies de fait contre lui, qui jouissait, comme tout envoyé d'une nation civilisée, en plein d'un droit d'exterritorialité reconnu même par les rôdeurs de nuit. Cependant le messenger lui-même trouvait plus prudent de prendre congé de jour, afin de ne pas être exposé à quelque grêle de pierres partant de derrière quelque grange ou maison.

En arrivant au village qui l'avait expédié, le messenger était encore traité et hébergé par les jurés et honoré d'un petit cadeau d'argent. Puis la fête recommençait par des danses, des chants, des rasades sans fin, et elle ne se terminait en général qu'aux premiers lueurs de l'aurore du jour suivant.

Le gouvernement, cependant assez doux du canton de Lucerne, chercha à plusieurs reprises à empêcher ces fêtes, où parfois il se disait à son endroit des vérités blessantes; mais, malgré tout, le joyeux Lundi se célébra plusieurs fois dans la seconde moitié du siècle passé, jusqu'en l'an 1784 où il fut fêté pour la dernière fois pour ne plus renaître.

Malgré que cette fête si originale, quelquefois d'un ton un peu rude bien que toujours moral, ait disparu avec beaucoup d'autres de celles qu'une époque naïve avait produites, pour être remplacée par une culture plus avancée, quelquefois réelle et sérieuse, mais trop souvent purement conventionnelle et extérieure, les gens de l'Entlibuch sont restés un petit peuple énergique, joyeux et sain, qui fait honneur à la Suisse par son bon cœur, ses mœurs joviales, ses hommes vigoureux et par la beauté de ses femmes.





d'aller chercher la sage-femme, prétextant le jour du marché. Aux lamentations et aux prières de sa femme, le paysan répond avec persistance et une indifférence de stoïcien, qu'il faut qu'il aille au marché, qu'il n'a pas le temps, et qu'en définitive elle peut bien attendre le lendemain pour accoucher.

Dans une autre farce, il s'agit d'un jeune garçon qui ridiculise de la façon la plus comique, par une de ces expéditions amoureuses ou vaines faites aux jeunes filles, il s'est permis de braver le code galant n'autorise pas le paysan ivrogne et goinfre, et finit par le méprisement du sujet.

A ces personnages qui ont une part de discours, l'auteur ajoute une foule de personnages de village, des désignations d'individus appartenant à la dernière édition de plaisanterie. La poésie satirique choisissait à son tour pour son sujet en la dévotion l'occasion de parler d'un de ses habitants au couvent, un moine, un jeu de cartes. Par exemple, dans la lettre que nous analysons on voit figurer dans un endroit que nous ne désignons pas quantité de personnages à moeurs relâchées.

A la fin de chaque message, après une brève revue rétrospective des farces, arrive une exhortation finale, où la commune tout entière est engagée à améliorer son état moral, et à obéir avec soumission aux autorités constituées, afin qu'elle reste digne de fêter dans l'avenir et en la manière ordinaire ce joyeux Lundi chéri dans la contrée.

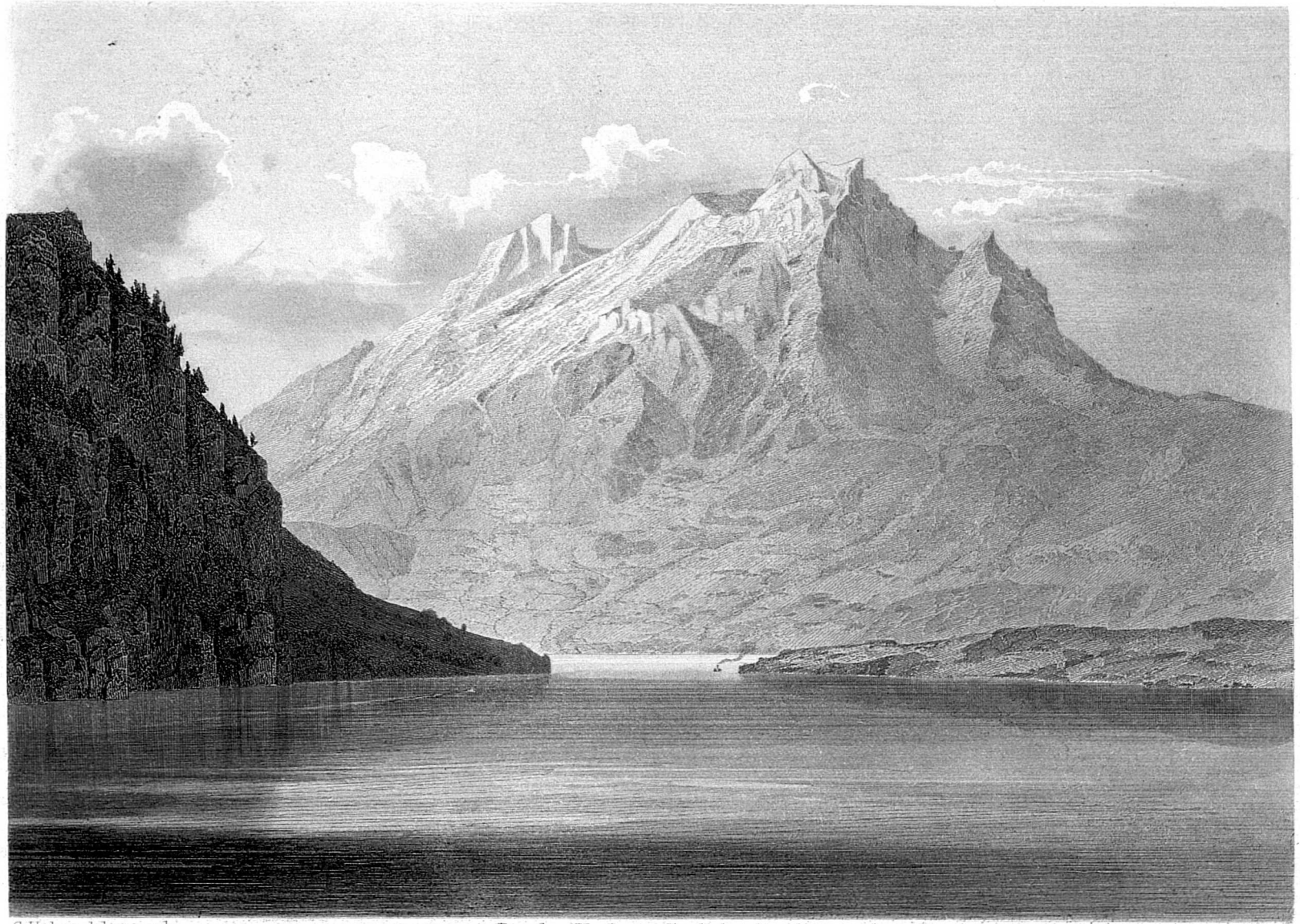
Sa lecture finie, le messenger descendait de cheval et confiait sa monture à l'huissier ou à un autre personnage officiel du village qui en prenait soin et en répondait; puis, dans son costume grotesque visant au majestueux, il se rendait à la salle de la danse, où se pressaient jeunes et vieux, et, comme héros de la fête, il choisissait la plus belle parmi les jeunes filles qui se tenaient debout, serrées les unes contre les autres, autour de la salle, et il usait de son privilège de danser seul avec elle, pendant que tous les autres couples se tenaient modestement à distance. Aux jours de fêtes et de danses, les filles, sans même être invitées, entrent dans la salle et se tiennent en demi-cercle; chaque jeune homme s'approche et cherche dans le groupe sa favorite pour

la mener à la danse, de laquelle il a souvent à faire le tour de la salle avec quelque compétiteur. Après un certain nombre de danses, on faisait circuler une cruche de vin, et c'était le signal du départ des danseurs, qui étaient remplacés par une nouvelle troupe. Pendant que le messenger du joyeux Lundi faisait avec sa partenaire un solo de gambades dans la salle, les jeunes et autres notables du village lui faisaient préparer un repas d'honneur, auquel ils ne manquaient pas, toujours par politesse, d'assister eux-mêmes pour lui tenir compagnie. Si par hasard les lazzis du messenger avaient porté un peu rudement sur tel des assistants, personne n'aurait osé montrer fâché ou maussade. C'eût été un acte de lèse-nation, que de lui chercher chicane et de se mettre à des voies de fait contre lui, qui jouissait, comme tout envoyé d'une nation civilisée, en plein d'un droit d'exterritorialité reconnu même par les rôdeurs de nuit. Cependant le messenger lui-même trouvait plus prudent de prendre congé de jour, afin de ne pas être exposé à quelque grêle de pierres partant de derrière quelque grange ou maison.

En arrivant au village qui l'avait expédié, le messenger était encore traité et hébergé par les jurés et honoré d'un petit cadeau d'argent. Puis la fête recommençait par des danses, des chants, des rasades sans fin, et elle ne se terminait en général qu'aux premiers lueurs de l'aurore du jour suivant.

Le gouvernement, cependant assez doux du canton de Lucerne, chercha à plusieurs reprises à empêcher ces fêtes, où parfois il se disait à son endroit des vérités blessantes; mais, malgré tout, le joyeux Lundi se célébra plusieurs fois dans la seconde moitié du siècle passé, jusqu'en l'an 1784 où il fut fêté pour la dernière fois pour ne plus renaître.

Malgré que cette fête si originale, quelquefois d'un ton un peu rude bien que toujours moral, ait disparu avec beaucoup d'autres de cette époque naïve avait produites, pour être remplacée par une culture plus avancée, quelquefois crasse et sérieuse, mais trop souvent purement conventionnelle et extérieure, les gens de l'Entlisch sont restés un petit peuple énergique, joyeux et actif, qui fait honneur à la Suisse par son bon cœur, ses mœurs robustes, ses hommes vigoureux et par la beauté de ses paysages.



C. Huber del. et sculp.

Druck u. Verlag v. Chr. Krüsi, Basel.

PILATUS.













